



# **Sainte-Hélène**

## **I**

### **La captivité de Napoléon**

## DU MÊME AUTEUR

---

*Chez A. Fayard et C<sup>ie</sup>, éditeurs :*

LE ROI PERDU.  
MARIE WALEWSKA.  
BONAPARTE ET JOSÉPHINE.  
LE COUP D'ÉTAT DE BRUMAIRE.  
LE LIT DU ROI.  
GASPARD HAUSER.  
COULEUR DE SANG,  
NAPOLÉON III.  
L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE.  
LE ROI DE ROME.

*Aux Éditions Flammarion :*  
(Collection « Hier et Aujourd'hui »)

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE ET SA COUR.  
LA TRAHISON DE MARIE-LOUISE.

*En préparation :*

LA VIE PRIVÉE DE NAPOLÉON.  
LE SECOND EMPIRE.



3/492  
" L'HISTOIRE "

OCTAVE AUBRY

---

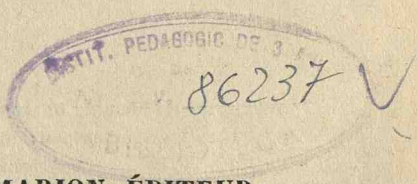
88.  
NAPOLÉON ET SON TEMPS

---

# Sainte-Hélène

I

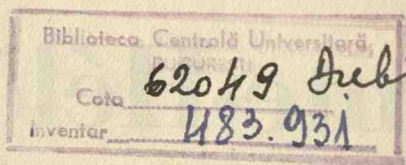
La captivité de Napoléon



ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

Q23446  
1213

Il a été tiré de cet ouvrage :  
dix exemplaires sur papier du Japon  
numérotés de 1 à 10,  
quatre-vingts exemplaires sur papier de Hollande  
numérotés de 11 à 90,  
cent vingt-cinq exemplaires sur papier  
pur fil Lafuma  
numérotés de 91 à 215,  
mille exemplaires sur papier alfa  
constituant l'édition originale.



62049-50

Hubert

**B.C.U. Bucuresti**



**C483931**

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.

Copyright 1935,

by ERNEST FLAMMARION.

*A la mémoire  
de mon maître de lycée,  
Jules Viguier,  
qui me fit aimer l'histoire  
et le premier m'encouragea.*



## AVANT-PROPOS

---

*« Le génie n'a rien à craindre de la vérité. »*

GOËTHE.

### I

C'est un déchirement de voyager. On s'enrichit et pourtant on accumule les pertes. J'ai perdu trois mois mes amis de France et, maintenant que je les ai retrouvés, voici que j'en perds d'autres qui n'étaient pas moins chers à mon cœur. Amis de Sainte-Hélène, vous m'avez donné votre amitié tout de suite, à l'arrivée, comme un bouquet, car vous saviez que le temps me pressait et que les courriers de mer n'attendent pas. Je vous dois à cette heure en premier mon souvenir, parce que, dans un lieu où sue encore l'agonie d'un héros, vous m'avez fait sentir tout ce qu'on peut trouver de douceur à la vie errante et ce qu'il y a de noble dans la bienveillance des inconnus.

J'ai vu tant de choses, j'ai reçu tant d'émotions dans ce pèlerinage entrepris sans joie, mais par honnêteté envers moi-même, et qui m'a payé d'un prix immérité, que je me trouve aujourd'hui l'esprit confus... Sur



Sainte-Hélène, je n'ai plus une idée que ne traverse un sentiment. J'en suis heureux, mais inquiet. Pardonnez-moi. Les jours, les mois, m'apportent leur crible ; je compte sur la secrète influence de mon pays pour me rasseoir et m'ordonner.

Je suis parti à la pointe du printemps pour vous trouver déjà dans l'automne. Ce voyage m'a montré la petitesse du monde avec la relativité des saisons. Il m'a convaincu aussi de l'aridité de la mer et qu'après des semaines devant les vagues, un récif semble une patrie où se tendent des bras.

Point d'escale sur cette ligne qui, une fois le mois, porte à l'île perdue le message de l'Europe. Deux heures seulement à Las Palmas, ville d'or qu'éventent ses bananiers. Puis une nuit, entre le noir du ciel et le noir de l'eau, deux lumières lointaines : l'Ascension. Je me suis levé, j'ai regardé par le hublot. Un marin qui passait, pieds nus sur le pont et traînant un cordage, m'a dit :

— Après-demain, vous verrez Sainte-Hélène...



Elle a paru, l'île illustre et mystérieuse, à l'aube, comme une tache brune vers le sud-est. Nous en séparaient une trentaine de milles. Mais par temps clair de bons yeux peuvent l'apercevoir à cent kilomètres. Une heure passa, impatiente. Peu à peu la tache se dressa, devint très haute, parut sur la mer vide comme un énorme piédestal. Une masse de nuages lui faisait un lourd plafond... Encore une heure, car nous avions l'alizé contre nous, et le navire jeta l'ancre. Nous étions à quelques encablures de la prison de l'Empereur.

Si près, l'impression reçue est terrible. Une colossale

muraille de basalte debout sur la mer qui fuse contre elle en aigrettes, sans un arbre, sans un buisson. Dans une échancrure, une bourgade jaune qui semble avoir peur d'être écrasée par les falaises. Un wharf désert. Vers nous viennent quelques barques où rament des hommes aux visages et aux mains sombres. Quand ils sont contre notre flanc, on les entend qui parlent, dans un très doux anglais...

A présent, me voici à Longwood. J'ai traversé pour l'atteindre, par des lacets de montagne, un âpre, divers, admirable pays. Tout est gouffre ici, tout est abîme. Le volcan que fut l'île aux premiers jours du monde ne s'est éteint qu'en boursoufflant et déchirant son écorce. Mais au fond des vallées sont de verts pâturages, et j'ai vu des pentes de velours ras où glissent des ruisseaux, si bordés d'arums, de lis bleus, qu'ils n'ont jamais reflété le ciel.

La maison de Napoléon est une demeure de campagne, bonne au plus pour un notaire retraité. Le contraste entre tant de gloire et cette fin, parmi ces murs bas, coiffés de gris, empêche qu'on respire. Qu'il ait vécu, qu'il ait souffert, qu'il soit mort là, dans la moiteur des îles, souffleté six années par l'inexorable vent, gardé par la mer, si jalouse qu'il la trouvait toujours au niveau de ses yeux, est d'une dérision magnifique. Sa courbe, retombée dans la misère, est plus parfaite ainsi. Napoléon n'est complet qu'à Sainte-Hélène. S'il se fût retiré, comme il le souhaitait au lendemain de Waterloo, dans l'opulent silence de l'Amérique, il se fût perdu comme un fleuve parmi les sables. A Sainte-Hélène, il s'est concentré, approfondi, épuré, humanisé, achevé. Son vrai sacre — il l'avait dit — fut son supplice. Il faut plaindre l'homme, mais on doit féliciter le héros.





J'ai donc vécu là où l'Empereur fit sa halte extrême ; j'ai marché sur le gravier de lave où se traîna son pied ; j'ai respiré l'air de ses souffles, j'ai vu son fantôme, oui, je l'ai vu qui se levait derrière ces portes plates, dans ces pièces mesquines, je l'ai vu qui appliquait la lorgnette d'Austerlitz à son volet troué pour apercevoir au loin les tentes du camp de Deadwood ; je l'ai entendu parler, se raconter à ses derniers, si rares, fidèles. Quand tombaient les ombres du soir, j'ai écouté, comme lui, monter vers des astres nouveaux le tenace chant du grillon. Ainsi j'ai peut-être rejoint — oh ! humblement — une trace de son âme et je crois que si jamais on trouve quelque vérité et quelque frémissement de vie dans les portraits que je peindrai de Napoléon, c'est Sainte-Hélène qui m'aura mis ce frémissement, cette vérité dans l'esprit...

Adieu ; je ne reviendrai plus sur ce rocher si lourd dans nos mémoires et où j'ai trouvé la vie quiète d'un comté anglais, endormi depuis cent ans. Rien certes n'est plus mélancolique, pour ceux qui ne sont pas trop détachés, que de se dire qu'on laissera le vent effacer nos pas sur une terre émouvante sans les recreuser jamais. Mais cela vaut mieux. Il ne faut pas risquer de gâter nos images. Quand dans la vie si courte nous avons éprouvé un profond battement du cœur, arrêtons-nous, fermons les yeux et ne comptons pour nous le rendre que sur nos rêves.

Adieu, maison de l'Empereur, adieu, tombe isolée. Falaises livides, socle jailli du Sud-Atlantique pour qu'y puisse venir s'asseoir une figure de majesté, enfoncez-vous derrière les houles qui secouent les eaux d'un pôle

à l'autre à chaque retour des saisons. Sainte-Hélène est un lieu trop unique : c'est assez pour un homme que d'avoir une fois dans ses jours touché de si près au surhumain...

## II

J'aurais pu, quand j'écrivais cet ouvrage, me borner à retracer les épisodes saillants de la captivité de Napoléon. Le lecteur m'aurait su gré, je crois, de lui épargner des longueurs, une monotonie que je crains bien qu'il n'ait à me reprocher ici. Mais c'est justement ce qu'avaient fait avant moi Frédéric Masson et lord Rosebery, dont les livres sont fondamentaux. Mon dessein, en m'attaquant à ce sujet immense — car il est immense — ne pouvait être de les répéter ou de les fondre par un amalgame adroit. J'ai pensé que le temps était venu de reprendre et d'étudier la question de Sainte-Hélène tout entière, dans son ensemble comme dans son détail, avec des yeux nouveaux, un souci franc et profond de vérité.

On a répandu beaucoup de fables sur la « petite isle », sur son climat, sur l'existence de l'Empereur et de ses compagnons, sur l'attitude de leurs geôliers. Se sont affrontés le point de vue français et le point de vue britannique, tous deux tendancieux, tous deux incomplets. Une révision totale faite dans un esprit d'indépendance m'a paru possible et nécessaire à présent. Le temps n'est plus aux histoires orientées par une thèse ou par d'honorables partis pris.

La principale originalité de cette étude sera donc de



présenter au public le lent, le triste déroulement de la vie de Napoléon à Sainte-Hélène, tel qu'il résulte non seulement des sources connues, mais aussi des documents inédits que recélaient encore nos Archives Nationales, le fonds Masson de la Bibliothèque Thiers, le fonds anglais de la Bibliothèque Nationale, les archives locales de Jamestown, le Record Office de Londres et surtout la réunion, pour une grande part inexplorée, de rapports, de notes, d'ordres, de lettres, de comptes, de bulletins émanant de sir Hudson Lowe, de son état-major, des médecins et des officiers d'ordonnance de Longwood, et qui remplissent quatre-vingt-dix in-folios des *Additionnal Manuscripts*, au British Museum.

Ces textes, conférés avec soin, jettent sur la détention de l'Empereur assez de lumière pour dissiper ce qu'on a appelé *le mystère de Sainte-Hélène*. Pour cela même, je m'attends à bien des critiques tant en Angleterre qu'en France. Les peuples n'aiment point qu'on touche aux légendes qu'on leur a fait si longtemps caresser. Mais ici plaire ne pouvait être mon souci...

J'ai voulu indiquer l'état d'esprit des gouvernants anglais en 1815, je les ai lavés du reproche d'avoir voulu faire mourir Napoléon sur un rocher affreux et malsain, je leur ai imputé par contre d'autres fautes, graves et sans excuse ; j'ai essayé de montrer ce qu'était réellement Sainte-Hélène, de tracer le caractère du gouverneur, d'exposer le rôle irritant des deux entourages, celui de l'Empereur et celui de Lowe, enfin j'ai réuni sur les derniers moments de Napoléon et sur les conséquences en Europe de sa réclusion et de sa mort, des données jusqu'ici éparses ou inconnues.

J'ai relevé Gourgaud d'accusations excessives ; par contre, j'ai tenté de faire voir les Bertrand, Montholon,

Las Cases sous leur vrai jour, avec leurs torts, avec aussi les raisons qui peuvent les faire pardonner.

Je n'ai pas dessiné de Napoléon une figure idéale, j'ai désiré d'évoquer un grand homme, mais un homme, profondément complexe et divers dans son malheur, souvent dur, parfois injuste, mais qui s'épure et se magnifie à mesure qu'il va vers la mort...

J'ai déjà indiqué les sources de ma documentation. Presque toujours je n'ai travaillé que sur les originaux. Les notes, trop massives à mon gré, qui accompagnent ce récit justifieront de l'exactitude rigoureuse des références. Pour la gouverne de ceux qui après moi s'attacheront à un sujet que je n'ai pas la prétention d'épuiser, je me permettrai d'ajouter quelques mots sur la valeur relative des pièces à consulter.

Une extrême prudence est nécessaire dans l'étude des nombreux témoignages parvenus jusqu'à nous. Aucun n'est négligeable, mais presque tous sont partiels. Il faut les contrôler les uns par les autres et choisir entre deux, trois, parfois dix récits du même fait, en se défiant des visées, des intérêts du narrateur. C'est ainsi que, pour un même témoin, on devra préférer à sa *Voix de Sainte-Hélène* les lettres qu'O'Meara écrivit à son ami Finlaison, la correspondance du comte de Montholon aux *Récits de la Captivité*, les notes prises le jour même par Hudson Lowe sur une conversation avec Napoléon ou Bertrand aux rapports adressés par lui dans la suite à lord Bathurst. Les déformations s'accroissent à mesure que l'événement s'éloigne. C'est ce qui donne tant de prix aux bulletins quotidiens des officiers chargés de surveiller Longwood, et qui chaque soir rendaient compte au gouverneur de ce qu'ils avaient vu et entendu chez les prisonniers.



Parmi les sources françaises ou plutôt de langue française, les plus considérables de beaucoup sont le *Journal* de Gourgaud, merveilleux de franchise et de brutalité (surtout quand on le lit dans son texte original, car l'édition qu'on en connaît a été fort expurgée), le *Mémorial* de Las Cases, flatteur et calculé, mais dont souvent la rhétorique se déchire pour laisser entendre la voix même de Napoléon. Viennent ensuite les *Souvenirs* du Mameluck Aly, mal rédigés, mais pittoresques, les dépêches du comte Balmain, commissaire russe, le seul qui de 1816 à 1820 ait dit la vérité. Moins indispensables, quoique encore précieux, sont les rapports du commissaire autrichien Stürmer et de son collègue français, le ridicule Montchenu. Enfin les lettres de Montholon à sa femme offrent un vif intérêt pour les dernières années de la Captivité, encore que passant sous les yeux des Anglais, on y trouve d'obligés mensonges. Les *Souvenirs* de M<sup>me</sup> de Montholon précisent quelques curieux détails. On doit se défier à l'extrême des *Récits* écrits par Montholon à la prison de Ham, vingt ans plus tard, et qui sont arbitraires et faux. Quant aux *Mémoires* d'Antommarchi on n'y peut voir qu'un tissu d'impostures où presque tout est à rejeter.

Deux mémoriaux attendent encore leur publication, qu'on voudrait prochaine, ceux de Bertrand et de Marchand. Je n'ai pu malgré plusieurs tentatives obtenir communication du premier, jalousement gardé, mais on en connaît la tournure et l'esprit. Il a été rédigé bien après le retour en France par un homme déçu, aigri, qui fait surtout parler ses rancœurs. Par là ce document semble d'ordre secondaire. Les souvenirs manuscrits de Marchand, dont Frédéric Masson s'était déjà servi, et dont j'ai trouvé une copie fidèle dans ses papiers, ont

beaucoup plus de valeur. Ils permettent des recoupements, un contrôle des autres sources. On doit regretter que leur ton de respect trop uniforme les prive de maints détails naïfs ou piquants.

Passons maintenant aux sources anglaises. En toute première ligne il faut placer *les papiers de Hudson Lowe*. Leur masse est si pesante qu'elle a longtemps rebuté l'examen. Cependant ils demeurent l'aliment essentiel de toute histoire de la Captivité. Lowe tenait registre de tout, de ses difficultés avec Napoléon ou les commis-saires, comme des commérages d'office ou des invitations à dîner. La vie de Sainte-Hélène de 1816 à 1821 est consignée là, jour par jour, dans un détail infini et, compte tenu du tempérament du gouverneur, avec une véridicité qui ne peut se rapprocher que de celle de Gourgaud. Il est incompréhensible que nos historiens, et Frédéric Masson le premier, n'en aient pas discerné l'intérêt dominant et s'en soient tenus à la compilation aveugle de Forsyth, au lieu de dépouiller eux-mêmes ce prodigieux amas. Le présent ouvrage, au contraire de ses devanciers, l'a pris pour pivot de sa documentation. Je doute qu'on me reproche ce choix quand on verra ce qu'apportent de nouveau sur l'existence à Longwood les *minutes* de Reade et de Gorrequer, les notes d'espionnage d'O'Meara au gouverneur, les lettres plus significatives encore d'O'Meara à Finlaison, les rapports des officiers d'ordonnance Poppleton, Blakeney, Nicholls, Lutyens, Crokat, Croads, Jackson, pour ne parler que des témoins principaux.

Quelque secondaires qu'elles paraissent au regard des *Lowe Papers*, les sources imprimées britanniques gardent encore une grande importance. Les souvenirs de Maitland, Bunbury, Howe, Lyttleton, Cockburn, Mrs Abell, lady



Malcolm, Warden, Hall, Ellis, Henry sont connus. Mais pour la plupart ils ont été tronqués ou mal traduits, et des surprises, souvent heureuses, m'attendaient quand je me suis reporté aux originaux.

Contrôlée et corrigée par son *Diary* et ses messages à Finlaison, la *Voix de Sainte-Hélène* d'O'Meara m'est apparue d'une valeur beaucoup plus grande qu'on n'en avait décidé jusqu'ici. A bien des égards, on peut la mettre en balance avec le *Mémorial*. Chez O'Meara l'homme était méprisable, mais l'observateur savait voir et retracer. On comprend l'immense succès de son livre quand il parut ; on comprend moins le discrédit dans lequel on l'a fait tomber depuis et dont il y aurait lieu, je crois, de le relever.

Qu'on me permette en finissant de remercier tous ceux qui, en France, à Londres ou à Sainte-Hélène, se sont intéressés à mes recherches, les ont orientées ou facilitées : lord Tyrrell, sir Stanley Davis, Mr. Ellis, Mr. Kitching, Mrs. Bovell, la regrettée Mrs. Aubrey Le Blond, MM. Deason et Jackson, le R<sup>d</sup> Walcott, M. et M<sup>me</sup> A.D. Pardee, MMrs Maggs, M. et M<sup>me</sup> Georges Colin, MM. Gabriel Hanotaux, Ernest d'Hauterive, Jean Hanoteau, Robert Chantemesse, Albert-Émile Sorel, Arnna, M<sup>lles</sup> Chauffier. Je leur dois d'avoir pu terminer cet ouvrage qui, s'il présente des lacunes et même des erreurs, les fera, j'espère, excuser par son constant effort d'impartialité.

# Sainte-Hélène

---

## PREMIÈRE PARTIE

### DE WATERLOO A SAINTE-HÉLÈNE

---

#### I

#### L'ABDICATION

- 483.931 -

Tout était perdu : sa vieille Garde, enveloppée par les corps prussiens ou anglais, se faisait hacher au cri de « Vive l'Empereur ! » si haut encore qu'il dominait le canon. Il avait voulu mourir avec elle. Sous la pluie de plomb, au milieu du dernier carré, courbé sur son cheval, le ventre labouré par d'affreuses douleurs de vessie, le visage jaune, suant, terrible... Pas une balle ne le toucha ; les rangs s'effondraient autour de lui, il restait en selle. Dans sa tête obscure, il ne comprenait pas cette

---

Pour éviter l'excès des notes au bas des pages, nous avons reporté à la fin de chaque volume par le moyen d'astérisques les références aux sources imprimées, sauf dans le cas où elles appelaient réflexion, discussion ou explication. Mais il nous a paru indispensable de maintenir dans l'ordre habituel les notes qui complètent ou éclairent le texte, ainsi que les références aux sources *inédites*.





désobéissance de la mort. Ses lèvres tremblaient. Ses joues luisaient de larmes. Alors, on l'entraîna vers l'arrière. Un de ses généraux, Soult peut-être \*, lui dit :

— Non, sire, l'ennemi est déjà trop heureux !

Il s'en alla au pas dans le long crépuscule d'été. Rechargeant leur fusil, des grenadiers criaient :

— Nous nous ferons tuer ! Mais sauvez-vous !

Autour de lui l'armée en désordre s'écoulait déjà comme un fleuve. Il suivit cette cohue par les chemins détrempés, vers le pont de la Dyle, vers Genappe, vers Quatre-Bras, vers Charleroi, toute la nuit. Il était si las que, sans Gourgaud qui le soutint, il fût tombé de cheval. A plusieurs reprises, sortant de son accablement, il essaya d'arrêter quelques cavaliers pour organiser un noyau de résistance. Mais le flot était trop fort. Il n'y avait plus de soldats, seulement des hommes dissous par la fatigue et la peur...

A cinq heures du matin il traversa Charleroi et passa la Sambre. Il s'arrêta dans une prairie. On avait allumé un feu. Il marcha à petits pas autour de ce feu, la tête basse, les bras croisés. A peu de distance, Bertrand, Drouot, Flahaut, Labédoyère, Gourgaud le regardaient dans un silence mortel.

Des fuyards passaient toujours, en files moins denses : carabiniers, lanciers, aussi des fantassins. Napoléon alla vers eux encore une fois, voulut les rallier. Ils fuirent plus vite. L'Empereur rejoignit ses officiers et, s'asseyant sur une pierre, mangea.

Il remonta à cheval et partit pour Philippeville. Il y fut deux heures plus tard, harassé. Maret et Chaboulon l'y retrouvèrent. Il dicta à ce dernier deux lettres pour son frère Joseph. L'une, destinée à être lue aux ministres, essayait de pallier le désastre, l'autre, secrète, était franche. Elle annonçait son retour à Paris (1).

(1) Fleury de Chaboulon (*Mémoires*, II, 200-202) dit que l'Empereur ne s'y est résolu qu'à Laon, sur les conseils de son entourage. Mais les relations de Gourgaud, de Monthon, de Las Cases, affirment

Ce retour était une faute. Il eût dû s'arrêter à Philippeville, y ramasser les débris de l'armée. Après quelques jours de déroute, sachant que l'Empereur tenait sur la frontière, des milliers d'hommes se seraient rejetés vers lui. Il les eût accrus des corps retrouvés de Grouchy. Au milieu de ses soldats, il demeurerait plus libre de sa manœuvre qu'à Paris, centre d'intrigues qu'il n'était pas sûr maintenant de dominer. Mais sa vieille crainte des politiques l'aveugla. Il se rappelait le vote de déchéance dont Talleyrand l'avait fait poignarder en 1814 par un Sénat croupion, alors qu'il allait tomber sur les Alliés. Cette fois encore, s'il restait trop loin, Fouché et ses amis, réunis aux royalistes, le jetteraient à bas. Pour leur imposer, il lui fallait revenir dans la capitale, paraître à la Chambre. Sa présence obligerait les représentants à ne penser qu'à la défense du pays. Secondé par Davoust, par Carnot, il raclerait le fond des provinces, réunirait trois cent mille soldats et, reprenant sa tactique de la campagne de France, épuisant les armées ennemies l'une après l'autre, finirait par les chasser du territoire \*.

Voilà ce qu'il espérait. Mais c'était un espoir sans ailes, une foi désabusée qui croulait par l'assise. Depuis son retour d'Elbe, pourtant triomphal, il ne croyait plus en son étoile. Sa femme, son fils lui avaient manqué. Il avait senti autour de lui la France trop lasse, lasse à mourir. En vain l'avait-il secouée, forcée de reprendre le sac. Il se savait mal secondé, mal obéi. La trahison glissait partout, prête à serrer son lacet. Il était parti pour Waterloo dans l'état d'esprit du joueur qui jette ses dés et, immobile, attend le point. Il avait perdu. Il essaierait de recommencer la partie. Mais il s'attendait à perdre tout...

Il monta dans une calèche, seul. Maret, Bertrand, ses aides de camp suivaient dans deux autres voitures. Jus-

toutes que Napoléon décida de lui-même, aussitôt après la défaite, de revenir à Paris.



qu'à Laon il dormit. Aux arrêts des postes, quelques vivats parfois le réveillaient. Il saluait de la main, puis sa tête retombait de nouveau sur sa poitrine. Il était à l'extrême limite de ses forces. L'immense fatigue de ces trois mois de veilles, retenue jusqu'à Waterloo par un prodige de volonté, croulait sur lui maintenant et le terrassait. Il semblait usé, flétri, vieilli de beaucoup d'années.

A Vaux-sous-Laon, où il arriva le soir du 20 juin, Napoléon descendit dans la cour de la poste. Il marcha de long en large, sur le sol couvert de paille. Une foule timide le regardait par la porte laissée ouverte. Quelqu'un dit à voix basse : « C'est Job sur son fumier \* ! » L'Empereur vit le préfet, des magistrats, des officiers de la garde nationale. Il donna quelques ordres pour l'approvisionnement de Laon où, pensait-il, sa nouvelle armée pourrait se concentrer. Il reçut Jérôme et Ney qui de loin l'avaient suivi. Il dicta un projet de bulletin pour le *Moniteur* sur les batailles de Ligny et de Mont-Saint-Jean. La nuit venue, il repartit pour Paris. Il fit contourner l'enceinte pour entrer par la barrière du Roule. Il était huit heures. Les boutiques étaient closes. Par la rue du Faubourg-Saint-Honoré, sans éveiller l'attention, la voiture arriva à l'Élysée (1)...

\*  
\*\*

Caulaincourt l'attendait sur le perron. Il court vers Napoléon, l'aide à descendre. L'Empereur monte péniblement le degré :

— Eh bien ! Caulaincourt, voilà un grand événement !... Comment la nation supportera-t-elle ce revers ? Arrivé dans son cabinet, il se jette sur un sofa et dit :

— L'affaire était gagnée. L'armée avait fait des pro-

(1) Depuis le 17 avril, Napoléon avait abandonné les Tuileries.

diges... En fin de journée, une panique l'a saisie : c'est inexplicable... Ney a donné comme un fou ; il m'a fait massacrer toute ma cavalerie... Je n'en puis plus. Il me faut deux heures de repos pour être capable de quelque chose \*.

Depuis Ligny, sa dysurie le torture. Il met la main sur sa poitrine :

— J'étouffe là ! Qu'on m'apprête un bain...

Redevenu calme, il dit à Caulaincourt qu'il veut exposer la situation aux Chambres, leur demander leur appui et repartir aussitôt.

Le duc de Vicence répond que les députés paraissent hostiles. Fouché, La Fayette, Lanjuinais, Manuel, aux premiers bruits de la défaite qui, dès la veille, ont couru dans Paris, ont commencé d'agir. Les libéraux lèvent la crête. Les royalistes brillent de joie.

— Je regrette, sire, de vous voir à Paris, conclut Caulaincourt ; il était préférable de ne pas vous séparer de votre armée. C'est elle qui fait votre force...

— Mais je n'ai plus d'armée, je n'ai plus que des fuyards ! Je retrouverais des hommes... Mais comment les armer ? Je n'ai plus de fusils.

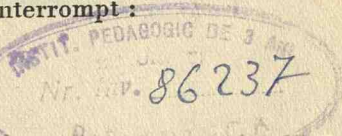
Pourtant presque aussitôt il se reprend :

— Je trouverai des hommes et des fusils. Tout peut se réparer. Vous jugez trop mal les députés. La majorité est bonne. Je n'ai contre moi que La Fayette et quelques autres. Je les gêne. Ils voudraient travailler pour eux. Je ne les laisserai pas faire.

Il est au bain depuis peu d'instant, causant avec Joseph et Regnault de Saint-Jean d'Angély, quand le ministre de la Guerre, Davoust, arrive à l'Élysée. En le voyant, Napoléon lève les bras hors de l'eau et les laisse retomber avec force. L'uniforme de Davoust en ruiselle.

— Eh bien ! Davoust, eh bien !... s'écrie-t-il.

Il retrace brièvement la bataille, remâche ses affres, se plaint encore de Ney. Davoust l'interrompt :





— Il s'est mis la corde au cou pour vous servir.

— Qu'est-ce que tout cela va devenir ? demande l'Empereur \*.

— Rien n'est perdu, réplique Davoust, mais il faut des mesures énergiques.

Il propose la dissolution immédiate des Chambres. Il a raison, ce soldat. Les « avocats » dispersés, l'Empereur se retrouvera le maître. Mais Napoléon refuse. Il est devenu, dit-il, un souverain constitutionnel ; il ne veut pas paraître violenter la France.

Il fait sa toilette et déjeune devant ses frères : Joseph très abattu, Lucien ardent comme aux jours de Brumaire. Tous deux insistent sur le danger d'un recours aux députés. Napoléon les écoute, les regarde de ses grands yeux fixes et ne répond pas (1).

Peu après dix heures, il gagne avec eux la salle du Conseil. Dans la galerie, entre deux haies de visages anxieux, parmi les généraux, les dignitaires accourus à l'Élysée à la nouvelle de son retour, il ne distingue pas deux chambellans en habit rouge : un ancien émigré, Las Cases, et un jeune général, naguère disgracié, Montholon...

Les ministres sont là tous, convoqués par Joseph. Depuis longtemps ils attendent, parlant à mi-voix : Cambacérès toujours pompeux, Carnot et Maret tristes, émus, sincères, Regnault, Decrès cherchant le vent, Fouché qui, figeant sa face blanche, prévoit, appelle la catastrophe d'où lui viendra, croit-il, le pouvoir...

Fouché, sous les respects affectés, c'est le principal adversaire, Napoléon le sait bien. Le ministre de la Police, du premier des Cent Jours, escomptait la défaite. Il a dit à Pasquier en mai :

(1) Avant le Conseil il reçut encore Cambacérès, Peyrusse, Rovigo et Lavallette : « Sitôt qu'il m'aperçut, écrit ce dernier, il vint à moi avec un rire épileptique effrayant : « Ah, mon Dieu ! » dit-il en levant les yeux au ciel. Ce mouvement fut très court. Il reprit son sang-froid et me demanda ce qui se passait à la Chambre. » (*Mémoires et souvenirs*, 364.)

— L'Empereur gagnera une ou deux batailles, il perdra la troisième. Alors, notre rôle commencera \*.

Il joue sa tête, pourtant n'a pas peur. Tous ces jours il va agir de façon couverte mais hardie, affoler les libéraux par la terreur d'une dictature militaire et décourager les amis de Napoléon en le montrant condamné sans recours par les Alliés, le Parlement, le pays \*\*.

L'Empereur s'assied et ouvre la séance. Il fait lire par Maret le bulletin de Mont-Saint-Jean. Puis il dit :

— Nos malheurs sont grands, je suis venu pour les réparer... Si la nation se lève, l'ennemi sera écrasé... Si, au lieu de mesures extraordinaires, on dispute, tout est perdu... J'ai besoin pour sauver la patrie d'une dictature temporaire... Je pourrais la saisir, mais il serait utile et plus national qu'elle me fût déférée par les Chambres.

Les ministres se taisent. Pour que l'Empereur n'y lise pas, la plupart baissent les yeux \*\*\*. Napoléon les interroge l'un après l'autre. Carnot parle en patriote, avec l'accent d'un homme de la Révolution. Il veut appeler la France aux armes, et repousser l'invasion avec les moyens, l'esprit de l'an II. Caulaincourt s'effraie de ce langage. Il soutient mollement que l'Empereur doit tenter de se mettre d'accord avec les députés. Maret et Cambacérès l'appuient. Fouché, calme, s'oppose à la prorogation (1) : il a trop d'intérêt à ce que la Chambre siège. Regnault de Saint-Jean d'Angély, un des plus vieux amis de Napoléon, mais que Fouché travaille, propose le premier une Régence. Les représentants, pense-t-il, l'accepteraient. Napoléon serre les lèvres :

— Parlez net, c'est mon abdication qu'ils veulent.

-- Je le crains, sire.

(1) Redoutant que cette mesure, qui l'eût perdu, ne fût adoptée, il envoya du Conseil même de petits billets au crayon à ses affidés de la Chambre, Manuel, Jay, Dupin, pour les prévenir et parer au danger.



Et il ajoute, étonné lui-même de sa hardiesse, — mais la défaite permet tout :

— Il serait possible, si Votre Majesté ne se déterminait point à offrir son abdication, que la Chambre osât la demander...

Lucien se dresse :

— Si la Chambre ne veut pas seconder l'Empereur, il se passera de son assistance... Qu'il mette la France en état de siège et qu'il appelle à sa défense tous les patriotes !

Alors Napoléon prend la parole avec l'assurance d'autrefois :

— La présence de l'ennemi sur le sol français rendra, je l'espère, aux députés le sentiment de leur devoir... Je ne les crains point. Quelque chose qu'ils fassent, je serai toujours l'idole du peuple et de l'armée. Si je disais un mot, ils seraient tous assommés \*.

Dans un sursaut du génie, il montre avec lumière le danger du pays, ses ressources extrêmes, les chances qu'il a encore de vaincre. L'armée se rassemble à Laon. Grouchy intact marche sur Givet. Les arsenaux ont des réserves. Vincennes et La Fère peuvent donner cinq cents bouches à feu. Par la mobilisation rapide des dépôts, Napoléon se fait fort de mettre en ligne dans quinze jours cent trente mille hommes, plus que les Anglo-Prussiens, si éprouvés à Waterloo, ne peuvent lui opposer. Les Russes et les Autrichiens sont loin. Avant qu'ils arrivent, leurs alliés seront vaincus, Paris fortifié et couvert, et cent soixante mille hommes, issus de la dernière conscription, fusil à l'épaule, s'aligneront près de leurs aînés.

Son imagination foule les obstacles, grossit les nombres, étouffe les doutes. Le magnétisme de sa voix qui, sourde d'abord, s'est élevée peu à peu et emplit la salle, opère une fois de plus sur ces familiers dont beaucoup sont las, dont plusieurs l'ont trahi, qui tous songent à eux-mêmes, mais qui depuis quinze ans l'ont vu si supé-

rieur aux événements qu'ils peuvent croire qu'il va accomplir un nouveau miracle. Et quand, finissant, il dit avec un pathétique dont ils frissonnent :

— Lorsque je débarquais à Cannes, j'aurais compris que l'on me repoussât. Aujourd'hui, je suis lié à la nation. Me sacrifier, c'est offrir ses mains aux chaînes..., presque tous se sentent prêts à suivre ce prodigieux vaincu qui demain, seul contre l'Europe, est capable de se retrouver vainqueur (1).

Sous l'impulsion du maître, ils passent aux décisions. Davoust devient commandant de Paris, déclaré en état de siège, Clauzel ministre de la guerre. Le gouvernement se transportera à Tours. Les fédérés seront armés et réunis aux gardes nationaux. L'Empereur va en informer la Chambre. Sous quel costume y paraîtra-t-il : en habit de cérémonie ou avec son uniforme encore taché de boue ? On penche pour l'uniforme... A ce moment, la porte s'ouvre et un message des représentants est apporté à Napoléon. Dans le soudain silence, il le lit :

*« La Chambre se déclare en permanence. Toute tentative pour la dissoudre est un crime de haute trahison : quiconque se rendrait coupable de cette tentative sera traître à la patrie et sur-le-champ jugé comme tel. »*

Échec à l'Empereur. Les libéraux n'ont pas perdu de temps.

— J'aurais dû congédier ces gens-là avant mon départ, dit-il avec amertume. C'est fini : ils vont perdre la France.

Précipité de sa courte illusion, il redevient irrésolu. Autour de lui les esprits flottent. Davoust commence à parler de légalité... Napoléon lève la séance sur un mot qui épanouit Fouché :

(1) « En vérité, disait le soir le duc d'Otrante à un royaliste, M. de Saint-Cricq, ce diable d'homme m'a fait peur ce matin. En l'écoutant, je croyais qu'on allait recommencer ; mais heureusement, on ne recommence pas. » (Villemain, II, 266.)



— Je vois que Regnault ne m'avait pas trompé ; j'abdiquerai s'il le faut.

Quitter la ville ? Il est trop tard. Napoléon se voit aux mains des jacobins nantis, des aristocrates déguisés qui le haïssent et craignent de perdre titres, dotations, prébendes, s'il s'acharne au pouvoir. Pourtant, avant de prendre un parti, il veut attendre. Il espère encore, contre tout espoir...

Il envoie Regnault aux représentants, Carnot aux pairs annoncer qu'il « s'occupe des mesures de salut public qu'exigeront les circonstances ». Le lent après-midi le rend plus incertain, tandis qu'il donne plus d'audace à la Chambre. Excitée par Fouché, par La Fayette, la voici qui enjoint aux ministres de se présenter devant elle. Se prétendant menacée par l'Empereur, elle appelle à son secours la garde nationale. Napoléon, dans le jardin de l'Élysée où il est descendu, discute avec Caulaincourt, Maret, Savary, Lucien. Le « Président » de Brumaire, banni des prospérités de l'Empire, est le seul dans cet écroulement qui tente de rappeler chez Napoléon l'ancienne énergie. Il l'adjure de balayer les députés :

— Il ne s'agit pas d'un coup d'État, mais d'un décret constitutionnel. Vous en avez le droit \*.

— La Chambre résistera. Il faudra recourir à la force.

Et pour cela, où est la force ? Il n'y a plus même de soldats à Paris. Il faut au moins que Davoust, qui en a l'ordre, ait fait filer jusqu'ici quelques troupes des dépôts de la Somme. Nous sommes forcés d'attendre...

— Vous délibérez quand il faut agir. Les représentants agissent, eux.

— Que peuvent-ils faire ? Ce sont des parleurs.

— L'opinion est pour eux. Ils prononceront la déchéance.

— La déchéance ! Ils n'oseront...

— Ils oseront tout.

— Voyons Davoust, dit Napoléon.



Il rentre. Lucien ne le suit pas. Exaspéré, il ose dire à voix haute devant deux membres du Conseil :

— Il hésite, il temporise... La fumée de Mont-Saint-Jean lui a tourné la tête. C'est un homme perdu...



Benjamin Constant, que l'Empereur avait fait mander, arriva à l'Élysée un peu après six heures. Napoléon se promena avec lui sous les arbres, autour de la pelouse, et d'un ton détaché, énonça le problème : devait-il céder à la Chambre ou lui résister ?

— Il ne s'agit pas à présent de moi, il s'agit de la France. On veut que j'abdique. A-t-on calculé les suites inévitables de cette abdication ? Si j'abdique aujourd'hui, vous n'aurez plus d'armée dans deux jours.

Benjamin Constant ne répondit pas. Napoléon reprit :

— Ce n'est pas la liberté qui me dépose, c'est Waterloo, c'est la peur. Une peur dont vos ennemis profiteront \*.

A ce moment, Napoléon et Constant passèrent dans une allée exposée à la vue du peuple qui se pressait le long de l'avenue Marigny, dont le jardin n'était séparé que par un mur bas. Des cris sauvages les arrêtaient : « Vive l'Empereur ! A bas les représentants ! Mort aux traîtres ! »

Napoléon sourit ; son visage parut retrouver sa jeunesse. Il salua de la main. Un tonnerre l'acclama. Il prit le bras de Constant :

— Vous voyez, dit-il, ce ne sont pas ceux-là que j'ai comblés d'honneurs et de richesses. Que me doivent-ils ? Je les ai trouvés, je les ai laissés pauvres. Mais l'instinct de la nécessité les éclaire : la voix du pays parle par leur bouche et si je le veux, si je le permets, dans une heure la Chambre rebelle n'existera plus...

Il s'interrompit, jeta les yeux vers la foule et ajouta :

— La vie d'un homme ne vaut pas ce prix. Je ne suis pas revenu de l'île d'Elbe pour que Paris soit inondé de sang (1).

Savary les rejoignit, venant de la Chambre des pairs. On s'y disposait, avec des formes, à abandonner Napoléon. L'Empereur dit :

— Puisque ces cerveaux exaltés se croient sûrs de mieux faire, il faut les prendre au mot \*...

Benjamin Constant partit. Comme Napoléon allait quitter le jardin, il vit s'avancer vers lui la reine Hortense. Déjà elle était venue le matin, n'avait pu être reçue. Pour cacher son émotion, il parla avec une feinte brusquerie :

— Qu'est-ce qu'on vous a donc dit ?

— Que vous aviez été malheureux, sire...

Sans répondre, il se dirigea vers son cabinet. Hortense le suivit \*\*. Il s'assit à son bureau, décacheta des lettres, ne les lut pas. Il semblait avoir oublié Hortense. Quand on vint l'avertir que son dîner était servi, il se rappela qu'elle était là :

— Vous avez sans doute dîné ?... Voulez-vous me tenir compagnie ?

Dans le salon d'Argent où les rideaux étaient tirés, elle s'assit près de lui, tandis qu'il mangeait. Ils n'échangèrent que quelques mots insignifiants. Hortense n'avait point d'idées nettes, seulement une déchirante pitié pour l'Empereur qu'elle sentait perdu. Ils passèrent au grand salon. Lucien y entra. Il avait en vain adjuré la Chambre de s'unir à Napoléon. Sans doute, après tant d'années de silence, n'avait-il pas retrouvé la faconde de jadis.

(1) B. Constant, 139. — Napoléon dans ces derniers jours eut contre lui la finance et la bourgeoisie, les gens de négoce, désireux de le voir disparaître pour reprendre leurs affaires. Le 21 juin, à la nouvelle de Waterloo, la rente monta de 2 francs (55 francs). A l'annonce de l'abdication, elle atteindra 59 francs 60.



Mais le siège de l'Assemblée était fait. Les Alliés l'avaient proclamé : Napoléon était l'unique obstacle à la paix. Qu'il disparût, la France serait sauvée. S'il refusait, l'Assemblée prononcerait sa déchéance.

Lucien avait protesté contre une trahison dictée par l'ennemi. Si la nation se séparait de son chef, elle se livrait.

La Fayette alors avait crié :

— Vous nous accusez de manquer à nos devoirs envers Napoléon ? Sur les sables de l'Égypte, comme dans les glaces de la Russie, trois millions de Français ont péri pour l'orgueil et la puissance d'un homme. C'est assez. Nous n'avons plus qu'un devoir : sauver la patrie \*.

Un peu plus tard, les commissions des Chambres et les ministres se réunirent aux Tuileries sous la présidence de Cambacérès. On y vota l'envoi de négociateurs directs aux Alliés. C'était déposséder l'Empereur. Lucien assura qu'il était prêt à tous les sacrifices que le salut de la France pouvait exiger.

Après une discussion oiseuse, au petit jour, ces têtes lasses et blêmes se séparèrent. En sortant, Fouché dit à Thibaudeau :

— Il faut en finir aujourd'hui.

Pour sa vie, il devait expulser Napoléon du pouvoir. A plusieurs reprises il avait senti sur lui un regard lourd du regret de ne l'avoir pas fait fusiller \*\*.

Napoléon ne dormit pas. A son lever il reçut Caulaincourt, Lavallette et Savary, qui le pressèrent de céder. Cambacérès, Joseph aussi le poussaient hors du règne. Excédé, il semblait près de consentir à tout.

La Chambre cependant s'est réunie, orageuse. Le général Solignac propose l'envoi d'une députation à l'Élysée, pour presser l'Empereur.

Nul ne proteste; pas un mot de fidélité, de regret. Sébastiani, Corse et comblé par son maître, est des plus acharnés contre lui. On n'accorde qu'une heure de



grâce, « pour ménager l'honneur du chef de l'État \*. » Solignac et quelques autres viennent sommer Napoléon. Il les reçoit, répond qu'il va adresser un message aux députés. Regnault, qui n'est plus qu'un agent de Fouché, insiste, ose parler de mise hors la loi. L'Empereur se cabre :

— Puisque c'est ainsi, dit-il, je n'abdiquerai pas. La Chambre est composée de jacobins, d'ambitieux qui veulent des places et du désordre. J'aurais dû les chasser par les épaules. Mais il est encore temps \*\*...

Il marche à pas précipités, la face sombre. Regnault parle en termes nobles du danger public, du sacrifice à faire au pays... Joseph, Caulaincourt supplie l'Empereur. A bout de force, nerveux, il consent :

— Eh bien ! qu'il en soit comme ils veulent ! L'avenir dira s'ils ont ainsi mieux servi la France.

Il annonce sa décision aux ministres réunis dans le salon du Conseil. A Fouché, qui mouille ses minces lèvres, il lance avec ironie :

— Écrivez à ces messieurs de se tenir tranquilles, ils vont être satisfaits.

Fouché prend un papier sur la table et trace quelques mots pour Manuel. Napoléon dit à Lucien :

— Asseyez-vous, écrivez :

*« Déclaration au peuple français :*

*« En commençant la guerre pour soutenir l'indépendance nationale, je comptais sur la réunion de tous les efforts, de toutes les volontés... »*

Lucien écrit en myope, penché sur sa feuille. Napoléon dicte, le dos à la fenêtre. Autour de lui, dans une chaleur épaisse, le cou tendu, retenant leur souffle, se pressent la plupart de ceux qu'il a associés à sa fortune. Sa voix lente va les fouiller dans l'âme. Quelques-uns pleurent. Le plus affecté, c'est Carnot. Les transfuges mêmes admirent une dignité qui succède à tant d'in-

certitude. Du dehors entrent par les fenêtres ouvertes de sourds « Vive l'Empereur !... » Il poursuit :

*« Les circonstances me paraissent changées ; je m'offre en sacrifice à la haine des ennemis de la France. Puis-ent-ils être sincères dans leurs déclarations et n'en avoir voulu qu'à ma personne !... Unissez-vous tous pour le salut public et pour rester une nation indépendante. »*

Il n'a pas nommé son fils. Peut-il transmettre une couronne qu'on arrache de sa tête ? Ces lâches vont-ils respecter le droit d'un enfant \* ?

Sur l'observation que lui font Carnot et Lucien, qu'il ne doit abdiquer qu'en faveur de Napoléon II, afin d'écarter les Bourbons, il hausse les épaules :

— Les Bourbons, eh bien ! ceux-là du moins ne seront pas sous la férule autrichienne !...

Le bel enfant qu'il a tant aimé, qu'il aime toujours, malgré l'absence et le silence, qu'il a espéré délivrer en s'échappant de l'île d'Elbe, n'est-ce pas trop vain de le désigner pour son successeur ?

— Les ennemis sont là, dit-il, et les Bourbons derrière eux ; il faut repousser les premiers ou subir les seconds. Quant à moi, mon sort ne regarde personne. Je connais l'adversité.

Cédant pourtant, avec indifférence, il ajoute une phrase à sa dictée :

*« Ma vie politique est terminée et je proclame mon fils, sous le titre de Napoléon II, empereur des Français (1). »*

Quand il a signé la double expédition de l'acte, la plupart le quittent pour le porter aux Chambres.

Son sacrifice est accompli. Il reste seul, sans pouvoir

(1) Fleury de Chaboulon avait fait les copies du texte écrit par Lucien. Sur l'une d'elles, il laissa tomber une larme. En signant, Napoléon la vit. Il remercia Chaboulon d'un regard et lui dit à mi-voix : « Ils l'ont voulu ! » (Fl. de Chaboulon, II, 230.)



attacher son esprit à rien. Point de crise violente chez lui dans ces heures, comme l'an dernier à Fontainebleau.

Aujourd'hui son fatalisme le baigne. Autour de lui les gens, les choses sont devenus étrangers.

Fouché ni La Fayette n'entendaient s'embarrasser du conseil de régence prévu par l'abdication. Le gouvernement provisoire sera déféré à une commission de cinq membres, trois nommés par la Chambre, deux par les Pairs. Fouché en escamotera la présidence pour se trouver maître de l'État.



Napoléon demeura à l'Élysée. Il sentait bien, a-t-il dit plus tard, que sa destinée était close. Pourtant une sorte d'instinct le retenait dans ce palais, entretenu sans doute par les acclamations de la foule. Ouvriers sans travail, fédérés en uniforme haussant des drapeaux tricolores et des rameaux verts, soldats revenus de la déroute, officiers en demi-solde, étudiants, gamins de Paris se révoltaient à l'idée d'une invasion nouvelle qui ramènerait Louis XVIII. Ils voyaient toujours en Napoléon le défenseur de la liberté. Se portant en troupes sur l'Élysée, remplissant les rues de menaces contre les royalistes, ils adjuraient l'Empereur de les conduire à l'ennemi.

Désœuvré, Napoléon allait d'une pièce à l'autre, soulevait un rideau pour regarder au dehors, revenait à sa table. Avec Méneval et Chaboulon, il classait ses papiers, en brûlait beaucoup. Il s'entretenait avec ses frères, sa mère, recevait Hortense qui maintenant passait ses journées à l'Élysée. Elle le pressait de se mettre en sûreté, tandis qu'il était temps, de choisir une retraite :

— Ne songez qu'à vous seul, ne perdez pas un moment.

Avec un sens pratique que démentaient ses yeux de romance, elle disait :

— Si c'est l'Amérique que vous choisissiez, hâtez-vous



de vous rendre à un port avant que les Anglais soient instruits des événements. Si c'est l'Autriche, faites sur-le-champ vos conditions ; peut-être son souverain se rappellera-t-il que vous êtes son gendre. Pour les Anglais, ce serait leur donner trop de gloire, et ils vous enfermeraient dans la Tour de Londres. L'empereur de Russie est le seul à qui vous puissiez vous fier. Ce fut votre ancien ami ; il est loyal et généreux. Écrivez-lui, il y sera sensible (1).

Elle parlait ainsi, cœur battant, transportée hors d'elle-même par l'approche du danger. Assis devant sa cheminée, Napoléon lui répondait :

— Et vous, que comptez-vous faire ? Irez-vous à votre campagne près de Genève ?

Elle ne se défendit pas d'un mouvement d'humeur. La traiterait-il toujours en enfant ? Elle s'écria :

— Ah ! je ne m'occupe pas de moi, sire, mais de vous seul. Le plus mauvais de tous les partis que je conseille est préférable à l'inaction où je vous vois.

Il ne dit rien. Peut-être, incorrigible amasseur de rêves, caressait-il une vision qui l'empêchait d'entendre ces prudents avis : le peuple forçant les grilles du Luxembourg et du Palais-Bourbon, chassant les renégats et venant lui rendre le pouvoir, dans un élan qui épouvanterait l'Europe et la réduirait à composer. La Révolution, mère de l'Empire, reparaisant à sa dernière heure pour le rajeunir et le sauver...

En effet, les manifestations ne se lassaient pas. Les patrouilles de la garde nationale avaient beau disperser les groupes, ils se reformaient derrière elles \*. Une députation de fédérés pénétra jusque dans la cour de l'Élysée. Napoléon la salua d'une fenêtre.

— Qu'on nous donne des armes ! crièrent-ils. Nous défendrons notre empereur.

(1) *Mémoires de la reine Hortense*, III, 23. Le conseil était bon. Alexandre n'eût sans doute pas résisté à cet appel. Mais Napoléon gardait un vif ressentiment contre le tsar.

— Vous aurez des armes, répondit l'Empereur. Mais c'est contre l'ennemi qu'il faut vous en servir.

Peu après, marchant dans le jardin, il vit sortir d'un taillis et se jeter à ses genoux un jeune officier qui avait escaladé le mur. Il supplia Napoléon, au nom de ses camarades, de revenir à l'armée. L'Empereur lui pinça l'oreille et lui dit seulement :

— Allez, mon ami ; rejoignez votre poste \*.

Fouché, qui n'était sûr de rien tant que Napoléon demeurerait à Paris, voulut le pousser hors. Sans toutefois qu'il s'éloignât trop : il pouvait en ses mains, suivant les besoins du moment, devenir un otage ou un épouvantail.

Le 24 juin, un obscur député, nommé Duchesne, demanda à la Chambre que « l'ex-Empereur fût invité, au nom de la patrie, à quitter la capitale, où sa présence ne pouvait plus être qu'un prétexte de trouble et une occasion de danger public ». En même temps, on faisait prévenir l'entourage de Napoléon que sa vie était en péril à l'Élysée, où sa garde se réduisait maintenant à quelques grenadiers. Ces moyens n'agissant pas, Fouché envoya Davoust à l'Empereur pour l'inviter à partir.

Le maréchal, en ces trois jours, avait changé. Il appartenait désormais au duc d'Otrante. Sa vue tira Napoléon de sa léthargie. Il s'emporta contre les pairs, les députés, le nouveau Directoire (1), puis finit par dire en haussant les épaules :

— On veut que je parte ? Cela ne me coûtera pas plus que le reste \*\*...

Au point où il en était, un sacrifice de plus... Il s'y résignait, sans être dupe des menaces ni des feintes.

— Fouché, disait-il, trompe tout le monde et sera le dernier trompé et pris dans ses propres filets. Il joue la Chambre, les Alliés le jouent, et de sa main vous aurez Louis XVIII ramené par eux.

(1) Les membres du gouvernement provisoire, Fouché, Caulaincourt, Carnot, Grenier et Quinette.



Davoust le quitta. Les deux grands soldats, parents de gloire, se séparèrent sans une parole d'amitié. Un signe de tête de l'Empereur, un salut de son compagnon d'armes. Vingt ans de confiance abolis...

Le soir, Napoléon dit à Hortense :

— Malmaison vous appartient ; je serais bien aise d'y aller, et vous me ferez plaisir si vous voulez y rester avec moi. Je partirai demain...

Et il ajouta, traversé par le souvenir de Joséphine :

— Je ne désire pas occuper l'appartement de l'Impératrice.

Le lendemain, de bonne heure, Carnot vint le voir. De tous les hommes qui l'avaient entouré dans son désastre, cet ancien Jacobin, longtemps traité avec injustice, était le seul qui eût témoigné attachement et fidélité. Napoléon lui demanda conseil pour sa retraite définitive.

— N'allez pas en Angleterre, dit Carnot. Vous y avez excité trop de haine... N'hésitez pas à passer en Amérique... De là vous ferez encore trembler vos ennemis. S'il faut que la France retombe sous le joug des Bourbons, votre présence dans un pays libre soutiendra l'opinion nationale \*.

Napoléon le reconduisit jusqu'au perron. Au moment de descendre, Carnot, les yeux pleins de larmes, appuya sa tête sur l'épaule de l'Empereur, qui, ému, l'embrassa. Peu après, il fit demander officiellement à la Commission de gouvernement deux frégates et des passeports pour se rendre en Amérique \*\*.

Il avait fixé son départ à midi. Une heure avant, la foule, qui pressentait l'événement, emplissait la rue du Faubourg-Saint-Honoré, criant : « Vive l'Empereur ! Ne nous abandonnez pas ! »

Napoléon craignit de n'être pas maître de ce peuple ni de soi. Il fit sortir par le faubourg son carrosse où avaient pris place les derniers chambellans restés près de lui, Montholon et Las Cases, et son aide de camp



Gourgaud, tandis qu'il montait, à la poterne des Champs-Élysées, dans la simple voiture du grand-maréchal Bertrand.

Sous l'éclatant soleil il longea l'avenue, passa près de l'Arc de Triomphe dont les assises sortaient de terre. A une heure et demie il passait la grille de Malmaison.

Il n'y avait que quatre jours qu'il était rentré de Waterloo. Il ne devait plus revenir à Paris vivant.



Hortense reçut l'Empereur à sa descente de voiture. Dans la matinée, elle avait mis en état Malmaison, déshabitée depuis la mort de Joséphine et où les allées verdissaient. La suite de Napoléon s'installa au second étage. Hortense s'était réservé l'aile où jadis vivait sa mère. Elle s'y tint discrètement. L'Empereur ne la revit pas de tout le jour \*.

Presque aussitôt il reçut Laffitte. Il lui remit des fonds et des valeurs dont le banquier promit de garder le dépôt (1). Napoléon paraissait moins abattu qu'à l'Élysée :

— Je ne sais pas ce qui m'est réservé. Je me porte

(1) Huit cent mille francs en billets de banque donnés de la main à la main (Laffitte, *Mémoires*, 74), trois millions en or pris dans cette même nuit par Peyrusse dans les caves des Tuileries et envoyés dans un fourgon chez Laffitte, enfin le grand médaillier de l'Empereur. Napoléon avait pleine confiance en Laffitte qui l'avait averti des intrigues de Fouché avec Metternich (Gourgaud, II, 325). Après la rentrée du Roi, le baron Louis, ministre des Finances de Louis XVIII, intima à Laffitte de déclarer sous serment « s'il avait ou non des fonds à Napoléon ». Laffitte alla aux Tuileries et obtint une audience du Roi. « Sire, lui dit-il, le 19 mars, peu d'heures avant l'entrée de Napoléon dans Paris, j'ai reçu de Votre Majesté un dépôt de sept millions que l'indiscrétion de ses courtisans a fait connaître à Napoléon ; mais lui-même a pris soin de me rassurer, en me prescrivant de faire passer cet argent en Angleterre et de prouver ainsi que j'étais digne de la confiance dont le Roi m'avait honoré. » Louis XVIII dit alors au banquier : « Je savais tout cela, monsieur. Louis a eu tort. Soyez sans inquiétude et faites pour l'argent qui vous a été remis à l'Élysée ce que vous avez fait pour le mien. »

bien et j'ai encore quinze ans devant moi ; je dors et je me réveille quand je veux ; je puis me tenir quatre heures à cheval et travailler dix heures par jour. Je ne suis pas d'ailleurs bien cher à nourrir..., avec un louis, je vivrais fort bien partout. Nous verrons \*.

Il dit qu'il partirait dès qu'il aurait reçu ses passeports. Le soir était arrivé le général Beker, nommé par Davoust au commandement de sa garde, trois cents grenadiers ou chasseurs casernés à Rueil. Sa consigne était moins de protéger Napoléon que de le surveiller.

Beker n'était pas, comme on l'a dit, un mécontent aigri contre l'Empereur qui lui aurait refusé des grades. Comte de Mons avec une rente de trente mille francs, il était grand-officier de la Légion d'honneur et député. Napoléon l'avait marié à la sœur de Desaix. C'était un Alsacien simple, sévère. Il avait vu rarement l'Empereur. Il semble qu'il ait accepté sa mission à contre-cœur. Mais le ministre de la Guerre avait commandé : il obéissait.

Introduit dans la bibliothèque, qui à Malmaison avait toujours servi de cabinet de travail à Napoléon, il se présenta et remit la lettre de service de Davoust.

L'Empereur, flairant le geôlier, dit durement :

— *Monsieur*, on aurait dû m'informer officiellement d'un acte que je regarde comme une affaire de forme et non comme une mesure de surveillance à laquelle il était inutile de m'assujettir \*\*.

Beker balbutia :

— Sire, je suis un vieux soldat qui n'ai su jusqu'à présent qu'obéir à votre voix... Je n'ai accepté le commandement de la garde de l'Empereur que pour veiller à son salut.

Napoléon d'un regard sonda l'homme.

— Rassurez-vous, général, dit-il ; je suis bien aise de vous avoir près de moi. Si j'en avais eu le choix, je vous aurais désigné de préférence ; je connais votre loyauté.

Il ouvrit la porte vitrée et l'entraîna dans le parc.



— Eh bien ! que fait-on, que dit-on à Paris ?

Ils causèrent dans la nuit venue, sous les étoiles. Napoléon recommanda à Beker d'insister près du gouvernement pour qu'il mît à sa disposition les deux frégates :

— Qu'on me les donne et je pars à l'instant pour Rochefort.

Il ne voulait pas fuir, il l'avait dit à Savary, mais se retirer avec honneur \*.

Le lendemain il parcourut les jardins sous la plus belle lumière d'été. Dans ce lieu qui avait vu la montée de sa puissance, où il avait été jeune, aimé, heureux, chaque pas faisait lever des ombres. Sur la prairie, avec ses amis, il avait joué aux barres ; ici, le soir, parcourant les chemins sablés avec Talleyrand, avec Fouché, il avait maçonné les bases d'une grandeur que la France jusque-là n'avait pas connue. Aujourd'hui, Talleyrand, Fouché...

Il ne tint pas à tant de solitude. Il fit appeler Hortense. Quand elle fut près de lui, il lui parla, n'attendit pas sa réponse et, baissant la voix, dit :

— Pauvre Joséphine ! Je ne puis m'accoutumer à habiter ce lieu sans elle. Il me semble toujours la voir sortir d'une allée et cueillir une de ces roses qu'elle aimait tant \*\* !...

Si elle avait été là, devait-il penser, elle, associée de si près à ses débuts, sa vraie femme, son amie, il ne se fût pas senti si seul... Hortense pleurait. Il ajouta :

— Au reste, elle serait bien malheureuse à présent. Nous n'avons jamais eu qu'un sujet de querelle : c'était pour ses dettes et je l'ai assez grondée. Elle était femme dans toute la force du terme, mobile, vive, et le cœur le meilleur... Faites-moi faire un autre portrait d'elle. Je voudrais qu'il fût en médaillon...

Hortense promit. Madame Mère survint avec Joseph et Jérôme. Ils s'entretenirent du départ. Fouché avait fait demander à Wellington les sauf-conduits \*\*\*, avertis-

sant ainsi l'Angleterre du projet de Napoléon et la faisant maîtresse d'en arrêter l'exécution. Contre le gré de ses collègues Caulaincourt et Carnot, il inclinait à livrer l'Empereur aux Anglais, s'ils l'exigeaient. Il arrêta que les frégates ne pourraient quitter la rade avant l'arrivée des sauf-conduits \*. Napoléon vit la ruse. Il avait demandé de partir pour les États-Unis. On le poussait à aller attendre à Rochefort, loin du peuple et de l'armée, la sentence des Alliés. Il refusa dès lors de quitter Malmaison :

— J'aime mieux, dit-il à Beker, recevoir mon arrêt ici.

Quand on lui parlait des progrès de l'ennemi qui pouvaient mettre sa vie en péril, il répondait :

— Qu'ai-je à craindre ? J'ai abdiqué. C'est à la France à me protéger.

Il voyait le danger pourtant, car il dit à Hortense :

— Moi, je ne crains rien ici, mais vous, ma fille, partez, quittez-moi.

Elle n'en voulut rien faire. Et lui sans doute savait qu'elle n'en ferait rien.

Cependant Fouché et ses complices, croissante légion, redoutaient toujours un coup de désespoir qui ramènerait Napoléon à la tête des troupes. Davoust donna l'ordre à Beker d'inviter l'Empereur à partir et, s'il ne s'y décidait pas, de prendre toutes mesures « pour que Sa Majesté ne pût sortir de Malmaison ».

Leur peur était attisée par l'affluence des visiteurs, les deux premiers jours. Habités des Tuileries, pairs, députés restés fidèles, écrivains, hommes de science, beaucoup d'officiers. Certains ne venaient que pour arracher quelques subsides à l'Empereur. Les généraux Chartran et Piré osèrent une scène odieuse \*\*. Il fallut leur donner douze mille francs. Bientôt, avec l'approche des Alliés et la quasi-certitude du retour de Louis XVIII, le désert se fit. Plus de dignitaires, d'hommes en place. Demeurèrent plusieurs membres de



la Famille, quelques amis privés ou des gens trop perdus près du Roi pour espérer leur pardon. Cependant paraissaient encore d'assez nombreux militaires, échappés aux champs de bataille pour assurer l'Empereur du dévouement de l'armée. Napoléon les faisait recevoir par le grand-maréchal.



Le 27, semble-t-il, avant le déjeuner (1), on lui amena un jeune garçon de neuf à dix ans, grand, bien portant, vif et beau. Napoléon était dans son jardin particulier. Il fit demander Hortense.

— Regardez cet enfant, lui dit-il à l'écart ; à qui ressemble-t-il ?

— C'est votre fils, sire. C'est le portrait du roi de Rome !

— Vous le trouvez ? Il faut donc que ce soit. Moi qui ne croyais pas avoir le cœur tendre, cette vue m'a ému.

C'était le « petit Léon », le fils d'Éléonore Denuelle, lectrice de Caroline (2). L'Empereur le faisait élever dans une pension de Paris. Son tuteur, le baron de Mauvières, beau-père de Méneval, le lui avait amené. Hortense dit qu'elle s'en chargerait, si elle ne craignait la malignité de ceux qui l'avaient accusée déjà d'être trop bien avec Napoléon.

— Oui, fit l'Empereur, vous avez raison. Il m'eût été agréable de le savoir auprès de vous, mais on ne manquerait pas de dire qu'il est votre fils. Lorsque je serai en Amérique, je le ferai venir (3).

(1) La reine Hortense, qui rapporte cette scène dans ses *Mémoires* (III, 32), ne précise pas le jour. Mais la visite n'a pu avoir lieu ni le 26, ni le 28. Le contexte du récit indique le 27.

(2) Il était né à Paris, le 13 décembre 1806. Napoléon avait eu des doutes sur sa paternité. L'enfant était bien son fils. Connue sous le nom de « comte Léon », il mènera une vie orageuse et mourra à Pontoise le 15 avril 1881.

(3) La reine Hortense ajoute qu'elle s'approcha de l'enfant, beau

Napoléon, le matin du 28, envoya aux Tuileries son aide de camp Flahaut informer officiellement la Commission de gouvernement de sa résolution : les deux frégates devraient mettre à la voile dès qu'il les aurait rejointes ; sinon, il se piéterait à Malmaison. Davoust était là. Sans laisser à Fouché le temps de répondre, il cria à Flahaut :

— *Votre Bonaparte* ne veut point partir, mais il faudra bien qu'il nous débarrasse de lui : sa présence nous gêne, elle nuit au succès de nos négociations. Dites-lui, de ma part, qu'il faut qu'il s'en aille ; s'il ne part pas à l'instant, je le ferai arrêter, je l'arrêterai moi-même \* !

Flahaut, jeune et bouillant, répondit qu'il ne porterait pas ce message, qui l'étonnait d'un « homme huit jours plus tôt aux genoux de Napoléon ». Et il lui jeta à la face sa démission :

— Je ne pourrais plus servir sous vos ordres sans déshonorer mes épaulettes !

De retour à Malmaison, Flahaut ne sut pas dissimuler. Il répéta à l'Empereur les paroles de Davoust.

— Qu'il y vienne ! dit Napoléon. Je suis prêt, s'il le veut, à lui tendre la gorge.

Était-il sincère ? Son entourage ne le croyait pas. Il restait convaincu qu'à la fin, sous trop d'outrages, son génie se redresserait et que, saisissant son épée, l'Empereur déchirerait l'abdication.

Pourtant il préparait son départ. Il prit des dispositions avec son trésorier Peyrusse et son notaire Noël

comme un ange, et lui demanda s'il était content de sa pension et à quoi il s'amusait. « Il me répondit que depuis quelque temps, lui et ses camarades jouaient à se battre et qu'ils faisaient deux partis, l'un appelé les Bonapartistes et l'autre les Bourbonnistes. Je voulais savoir de quel parti il était : « De celui du Roi », me dit-il, et quand je lui en demandai le motif, il me répondit : « Parce que j'aime le Roi et que je n'aime pas l'Empereur. » Je le questionnai sur la raison qui lui faisait ne pas aimer l'Empereur. « Je n'ai aucune « raison, me répétait-il, si ce n'est que je suis du parti du Roi. » (*Mémoires de la reine Hortense*, III, 34.)



pour la vente d'un titre de rente dont le produit, 180.000 francs, le munirait pour le voyage.

Il fit ses adieux aux deux femmes qui, sans doute, l'avaient le mieux aimé, avec le plus de confiance et de secret : la comtesse Walewska et M<sup>me</sup> Duchâtel. M<sup>me</sup> Duchâtel, pâle, digne, se contient ; la Polonaise, qu'accompagnait le petit Alexandre, ne put maîtriser ses larmes (1). Talma et Corvisart vinrent aussi. Quand ce dernier fut parti, l'Empereur remit à son valet de chambre Marchand « un très petit flacon rempli d'une liqueur rougeâtre ».

— Arrange-toi, lui dit-il, pour que j'aie cela sur moi, soit à ma veste, soit à une partie de mes vêtements, mais de façon que je puisse m'en saisir vite \*.

Il ne tomberait pas vivant aux mains de l'ennemi.

Malgré la détresse de l'heure, il se portait encore vers l'avenir. Il lisait, lorsqu'il était seul, l'ouvrage de Humboldt, trouvé dans la bibliothèque qu'il ne quittait guère : *Voyages aux contrées équinoxiales du Nouveau Continent*. Il y prenait l'idée d'une nouvelle carrière, non plus de soldat, mais de savant.

— Il me faut, avait-il dit à Monge, un compagnon qui me mette d'abord et rapidement au courant de l'état actuel des sciences. Ensuite, nous irons du Canada jusqu'au cap Horn et, dans cet immense voyage, nous étudierons tous les phénomènes physiques du globe.

Il voyait là pour lui une fin plus haute que celle de Dioclétien cultivant ses laitues à Salone, ou celle

(1) « Elle m'attendrit, dit la reine Hortense dans ses *Mémoires* (III,35), et je l'engageai à déjeuner seule avec moi, pour qu'on ne la vît pas dans l'état de chagrin où elle paraissait. »

M<sup>me</sup> Pellapra, belle Lyonnaise, dont Napoléon avait une fille (la petite Emilie, qui sera plus tard princesse de Chimay) était venue aussi à Malmaison. Elle avait fait avertir l'Empereur, par Marchand, que Fouché traitait avec Vitrolles, c'est-à-dire avec Louis XVIII. Napoléon l'aimait et l'estimait. Il parlera d'elle à Sainte-Hélène. Peu avant Waterloo, il lui avait fait remettre un bracelet qui appartient aujourd'hui à la princesse G. Bibesco. (Cf. *Mémoires d'Emilie de Pellapra*, publiés par la princesse Bibesco, 1921.)

de Washington achevant ses jours en gentilhomme campagnard. Même à bas, il lui fallait un but qui exaltât son imagination. Ne le soulevait que le grand.

Monge, bien qu'il eût soixante-dix ans, lui offrit de le suivre. L'Empereur le remercia de son dévouement, mais n'accepta pas (1).

Les Prussiens approchaient. On entendait le canon du côté de Gonesse. Parfois, quand son bruit devenait plus fort, Napoléon jetait son livre et allait à la table où il avait étalé une carte, piquée d'épingles à tête rouge ou bleue qui marquaient les positions de l'ennemi. Le jeune Delessert, officier de la Garde nationale (2), vint l'avertir que Malmaison était menacée. Napoléon regarda sa carte :

— Ah ! ah ! dit-il en riant, je me suis laissé tourner !

Il envoya Gourgaud et Montholon en reconnaissance dans le parc. Gourgaud, grand jeune homme fantasque et nerveux, semblait hors de lui :

— Si je voyais, disait-il, l'Empereur au moment de tomber entre les mains des Prussiens, je lui tirerais un coup de pistolet \*.

La journée s'achevait, splendide. Hortense errait dans le parc avec M<sup>me</sup> Bertrand, femme du grand-maréchal, qui, à demi Anglaise, répétait que l'Empereur, « s'il se réfugiait en Angleterre, y serait reçu à merveille ». Elles s'assirent sur un banc. Napoléon vint les y retrouver. Ils restèrent un moment silencieux, jouissant de l'air pur, des ombrages, du poudroisement du soleil.

— Que c'est beau, Malmaison ! dit l'Empereur. N'est-ce pas, Hortense, qu'on serait heureux d'y pouvoir rester ?

Elle ne répondit que par un murmure, parce qu'elle craignait que sa voix ne se brisât.

(1) F. Arago, *Éloge de Gaspard Monge (Mémoires de l'Académie des Sciences, XXIV, 131-133)*. Monge proposa à son jeune confrère François Arago de partir avec Napoléon. Arago refusa.

(2) Gabriel Delessert fut préfet de police sous Louis-Philippe. Il avait vingt-neuf ans.



Il les quitta et fut causer dans la bibliothèque avec le duc de Bassano. Hugues Maret, esprit sans éclairs, mais sage, et qui depuis tant d'années était associé à la vie de Napoléon, fut sans doute dans ces moments celui à qui il livra le plus de sa pensée. Bessières et Duroc étaient morts. Rovigo avait par trop du niais. D'autres, comme Chaboulon, Flahaut, étaient trop jeunes ou subalternes (1). Dans ces entretiens, Maret lui avait donné un conseil qui n'était pas sans justesse, si l'on considère le respect des Anglais pour la légalité : « Que l'Empereur s'enfuît, courût à la côte, se jetât avec quelques amis dans un bateau, abordât en Angleterre et se présentât aussitôt au magistrat le plus proche en déclarant qu'il venait se placer sous la protection des lois britanniques. Nul n'eût osé attenter à sa liberté. »

Un instant Napoléon soupesa l'idée. Il lui préféra celle du passage aux États-Unis. Mais la pensée qu'il pourrait un jour, s'il y était forcé, en appeler à l'honneur anglais traîna dès lors dans son esprit.



Sur l'ordre de Davoust, le général Beker fit brûler le pont de Chatou. Celui de Bezons fut coupé. Il était temps. Quelques heures plus tard, Napoléon pouvait être enlevé par un détachement prussien. Fouché redoutait pareille catastrophe. Blücher avait annoncé qu'il ferait fusiller Napoléon à la tête de ses colonnes (2). Fouché eût alors été perdu aux yeux des Français. La

(1) Fleury de Chaboulon avait du reste, pour des raisons de famille, refusé de partir avec l'Empereur.

(2) *Blücher à sa femme* (Compiègne, 27 juin) : « Il est possible et fort vraisemblable que Bonaparte sera livré à moi et à lord Wellington. Je ne puis pas agir plus habilement que de le faire fusiller ; ce serait rendre un service à l'humanité. » (*Blücher in Briefen*, 154). Deux jours après, le 29 juin, il enverra son beau-frère, le major von Colomb, avec le 8<sup>e</sup> régiment de hussards et deux bataillons d'infanterie, pour surprendre Malmaison et enlever l'Empereur (*Blücher in Briefen*, 156.)

Chambre des pairs accusait déjà la Commission de gouvernement d'exposer l'Empereur sans défense aux coups de main de l'ennemi. Elle lui délégua deux de ses membres, pour la presser de faciliter enfin la retraite de Napoléon \*.

Fouché ne se fût peut-être pas rendu à cette mise en demeure, s'il n'avait reçu du préfet maritime de Rochefort, Bonnefoux, la nouvelle que la croisière anglaise s'était rapprochée de la côte au point qu'il semblait impossible que les frégates pussent sortir. Dès lors, le président du gouvernement provisoire n'hésita plus : Napoléon n'échapperait pas. Dans la nuit il envoya le ministre de la Marine Decrès, flanqué de Boulay de la Meurthe, aviser l'Empereur que « rien ne mettait plus obstacle à son départ, et que l'intérêt de l'État comme le sien exigeaient impérieusement qu'il partît sans délai \*\*.

Napoléon, réveillé à l'aube, les reçut en robe de chambre. Il répondit qu'il quitterait Malmaison dans la journée \*\*\*.



Enfermé avec Joseph, Bassano, Lavallette et Flahaut, il leur annonça son départ. Il demanda les nouvelles de la nuit. Lavallette, directeur des postes, était le mieux informé. Il apprit à Napoléon que Grouchy et Vandamme rentraient dans Paris avec les débris de Waterloo. Les Prussiens étaient à Stains et au Bourget. Les Anglais n'avaient pas encore paru.

A ce moment, on entendit des vivats sur la route de Rueil. C'était un détachement de ligne qui allait occuper Saint-Germain. En passant devant Malmaison, les soldats saluaient l'Empereur.

Autour de Napoléon, tous s'étaient tus. Il parut réfléchir, alla à la table, changea quelques épingles sur la carte, puis redressé, les yeux brillants, s'écria :

— La France ne doit pas être soumise par une poignée de Prussiens ! Je puis encore arrêter l'ennemi et



donner au gouvernement le temps de négocier avec les puissances... Après, je gagnerai les États-Unis, afin d'y accomplir ma destinée.

Il courut au petit escalier qui montait à sa chambre et presque aussitôt redescendit en uniforme des chasseurs de la Garde, botté, l'épée au côté, le chapeau sous le bras. Il avait dix ans de moins.

— Général, dit-il à Beker, les ennemis seront demain aux portes de Paris. Tout est perdu, vous le sentez. Eh bien, qu'on me rende le commandement de l'armée, non comme empereur, mais comme général. J'écraserai l'étranger devant Paris. Allez porter ma demande à la Commission de gouvernement. Expliquez-lui bien que je ne songe pas à reprendre le pouvoir. Je promets, foi de soldat, de citoyen et de Français, de partir pour l'Amérique le jour même où j'aurai battu l'ennemi \* !

L'espoir qu'irradiait Napoléon les souleva tous. Si un miracle était possible, il l'accomplirait. Beker oublia sa charge de geôlier et partit en brave homme, souhaitant de tout son cœur de réussir dans sa mission.

Madame Mère, le cardinal Fesch et Hortense étaient survenus. Celle-ci demanda à l'Empereur si l'on serait en forces.

— Non, dit-il, mais que ne fait-on pas avec les Français \*\* ?

Il ordonna de seller les chevaux et de tout préparer pour rejoindre l'armée.

★  
★★

Beker arriva vers midi aux Tuileries, où siégeait la Commission. Il fut mal accueilli, et son message plus mal encore.

— Est-ce qu'il se moque de nous ? s'écria Fouché en sacrant. Ne sait-on pas comment il tiendrait ses promesses, si l'on pouvait accepter ses propositions ?

Les collègues de Fouché gardaient le silence. Ils ne

comptaient plus. Fouché était tout ; il ne les consultait même pas. Seul, Carnot, pour cacher son trouble, se leva et marcha dans le fond de la salle. Mais il n'osa intervenir. Ni Caulaincourt...

Beker, froissé, voulut alors décliner le douteux honneur d'accompagner l'Empereur jusqu'à Rochefort.

— Croyez-vous, général, repartit vivement Fouché, que nous soyons ici sur un lit de roses ? Quelque avantageuses que puissent être les offres de Sa Majesté, nous ne pouvons rien changer à la teneur des arrêtés dont l'exécution vous est confiée.

Il lui enjoignit de retourner aussitôt à Malmaison.

Beker traversa une cohue de fonctionnaires et d'officiers qui ne cachèrent pas leur hâte d'être débarrassés de Napoléon.

Quand il lui annonça son échec, Napoléon dit :

— On se repentira d'avoir refusé mon offre... Donnez des ordres pour mon départ. Dès qu'ils seront exécutés, vous viendrez me prévenir.

Plus encore que la méconnaissance de ses intentions, pourtant si vraies, lui étaient amers l'abandon de Carnot et de Caulaincourt. Quoi, ceux-là aussi, dont il s'était cru sûr, le reniaient ! Entre Fouché et lui, ils avaient choisi Fouché !

Il pouvait monter à cheval et gagner les avant-postes. D'un signe il eût fait arrêter Beker. Mais sa flambée d'énergie était éteinte. Puisqu'on l'empêchait d'agir, il s'inclinait. De nouveau, il avait dans l'esprit une lassitude terrible.

Il dit adieu à Joseph (1), au cardinal Fesch, à Talma,

(1) Lucien était parti pour Boulogne d'où il pensait passer à Londres. Il changera d'avis, reviendra sur Dieppe, repartira pour Lyon. L'Empereur, le 26 juin, lui avait fait remettre un ordre de paiement de 250.000 francs qui furent versés par le Trésor et deux millions en rescriptions de bois qui furent perdus. Jérôme avait reçu 100.000 francs en espèces à l'Élysée le 24 juin. Le 26, Fouché l'invitait à quitter Paris. Il partit le 27 et se réfugia à Sainte-Pézenne, près de Niort. Il revint à Paris le 14 août.



ami de sa jeunesse pauvre, demeuré constant, et qui chacun de ces jours avait paru à Malmaison en grand uniforme de garde national \*. Restait Madame Mère. Elle vint, la dernière des siens, embrasser Napoléon. Il se tenait immobile au milieu de la bibliothèque. De grosses larmes coulaient sur les joues de la mère. Ils se dirent quelques mots que les témoins n'entendirent pas. Puis elle lui tendit la main :

— Adieu, mon fils.

— Adieu, ma mère.

Ils s'étreignirent longuement. Napoléon enfin s'écarta. Madame le salua de la tête et s'en alla, d'un ferme pas, déchirée, mais romaine (1).

Il remonta dans sa chambre, quitta son habit militaire, mit une culotte bleue, des bottes, endossa un frac marron et prit un chapeau de ville. Puis il se dirigea, par le dédale de pièces qu'il connaissait si bien, vers la chambre de Joséphine. C'est là qu'était morte celle par qui il avait connu le plus fiévreux amour, celle que, même dans l'enivrement du second mariage, il avait regrettée. Elle l'avait compris trop tard... Mais elle avait rendu le dernier souffle en prononçant son nom...

Il demeura un long moment, portes closes, dans cette chambre où peut-être flottait encore un peu du parfum des Iles. Rien n'avait été changé; le plafond couleur de ciel, les panneaux rouges de la tenture, le lit splendide, pareil à une nef emportée par les deux cygnes. Il n'y manquait qu'une forme légère...

Hortense supplia l'Empereur de prendre avec lui son collier de diamants qu'elle avait cousu dans une ceinture de soie noire. Il hésita, finit par céder et lui donna en souvenir ce qu'il gardait peut-être de plus cher, l'alliance de Joséphine (2). On introduisit les officiers de la petite

(1) Accompagnée de Fesch, elle partit aussitôt pour l'Italie. Elle arriva le 15 août à Rome et s'installa au palais Falconieri.

(2) Quoi que pût dire Hortense, il exigea de lui remettre en échange un billet de 200.000 francs, antidaté de trois mois dont nous aurons à

troupe qui avait assuré sa garde. L'un d'eux voulut parler ; il balbutia :

— Nous voyons bien que nous n'aurons pas le bonheur de mourir à votre service \*.

Quelques minutes avant cinq heures, Beker vint annoncer que tout était disposé pour le départ. Bertrand retardant tout par sa minutie, il avait lui-même veillé aux apprêts (1). Le sauf-conduit remis par la Commission de gouvernement portait que Napoléon devait voyager en chaise de poste seul avec Beker. Il passerait pour le secrétaire de celui-ci. L'Empereur parut blessé qu'on ne l'eût pas consulté. On avait alors décidé de choisir une voiture fermée à quatre places, sans armoiries. Un courrier la précéderait pour dépister les malveillants. Sans une parole, Napoléon prit son chapeau. Suivi d'Hortense et des derniers fidèles, il marcha vers le vestibule encore orné des statues et des tableaux rapportés des guerres d'Italie. Il ne voulut pas qu'aucun de ceux qui devaient rester passât la porte. Avec Beker, Savary et Bertrand (2), il se dirigea vers la grille qui, au sud du parc, donnait accès au chemin de la Celle Saint-Cloud. Dehors attendait une grande calèche jaune, à quatre chevaux. Napoléon tourna la tête et regarda encore une fois, par-dessus les futaies, pointer les toits fins de Malmaison. Il se jeta d'un mouvement brusque

reparler. Il lui avait déjà donné deux bons sur les délégations de bois de 828.000 et de 668.000 francs, qui ne furent jamais acquittés. (F. Masson, *Napoléon et sa famille*, XII, 85.)

(1) Autorisé du reste par Fouché, Bertrand avait fait entasser dans plusieurs fourgons une énorme quantité d'argenterie, de vaisselle, de linge, de vêtements. « Bertrand et sa femme, écrivait Planat (I, 268), veulent de la *Cour* partout ; ils ont embarrassé le train de l'Empereur d'un tas d'hommes et d'effets inutiles. » En effet près de cent personnes allaient suivre Napoléon. Marchand de son côté avait pris à l'Élysée quelques meubles, le lavabo de vermeil ciselé par Brunier, un petit buste du roi de Rome, des portraits de Joséphine et de Marie-Louise.

(2) Drouot et Lavallette avaient refusé de le suivre. Napoléon eût voulu emmener La Bédoyère. On l'attendit en vain. Il resta, pour mourir.



dans la voiture. Ses trois compagnons s'y assirent après lui. Aly monta sur le siège (1). Les chevaux partirent aussitôt, d'un trot vif, par les bois, dans la direction de Rambouillet (2).

(1) Saint-Denis (Louis-Étienne), d'abord employé aux écuries, devint second mameluk de l'Empereur sous le nom d'Aly.

(2) La suite de Napoléon partit peu après lui. Hortense rentra aussitôt à Paris. Le soir même, le général Exelmans, avec deux divisions, entra à Vincennes, précédant le gros de l'armée du Nord, tant bien que mal reconstituée. Il dit à Daumesnil qu'il allait se porter sur Malmaison et placer, bon gré mal gré, l'Empereur à la tête de ses troupes. Daumesnil lui apprit qu'il avait pris le chemin de Rochefort. A quelques heures près, l'histoire pouvait changer.

## II

### DERNIERS JOURS DE FRANCE

Les premières heures du voyage passèrent dans un profond silence. Napoléon paraissait absorbé. Savary, Bertrand étaient anxieux. Ils craignaient que les royalistes n'eussent préparé quelque embûche. Mais douze lieues furent franchies sans alerte. A la tombée du soir, arrivant à Rambouillet, l'Empereur voulut s'arrêter au château. Beker pensa que ce repos imprévu, Napoléon l'imposait dans l'espoir d'un changement de fortune.

Oui, peut-être espérait-il encore... Demeuraient en lui de tels pouvoirs de vie ! Ses officiers du reste ne pouvaient admettre que tout fût perdu (1). Après le souper, l'Empereur passa dans sa chambre avec Bertrand. Bientôt il éprouva un malaise. Aly le déshabilla. La femme du concierge Hébert (2) lui fit une tasse de thé. Ses compagnons, ainsi que Gourgaud qui venait d'arriver, dormirent sur des fauteuils dans le salon voisin. Le lendemain, il se trouva mieux et prit un potage. Il ne se décida à repartir qu'à onze heures (3). Aucun

(1) « On croyait toujours, dit Beker (*Relation*, 69), que des nouvelles moins sinistres viendraient ouvrir les chances d'un sort moins rigoureux... »

(2) Tout dévoué à l'Empereur, Hébert avait été son valet de chambre en Égypte.

(3) *Relation*, 69. Aly dit : « L'Empereur, étant remis, partit vers les six heures du matin. » Mais nous préférons la version du général



courrier n'était venu. Il remonta en calèche et donna l'ordre de poursuivre vers Tours. On marcha bon train. A Châteaudun, la maîtresse de poste vint demander à la portière « s'il était vrai qu'il fût arrivé malheur à l'Empereur ». Ses yeux allant aux voyageurs, elle reconnut le plus pâle. Elle n'attendit pas la réponse, mais se sauva en sanglotant.

Dans l'après-midi, passant dans une bourgade devant des marchands de fruits, Napoléon envoya Aly acheter des cerises. Comme on regardait d'assez près les voyageurs, l'Empereur s'enfonça dans son coin, la main sur la joue. Ensuite avec ses compagnons il prit plaisir à manger des cerises. Aly, de son siège, les voyait jeter les noyaux par les portières.

Après avoir dîné à Châteaurenault, dans une auberge (1), ils traversèrent Tours (2), allant sur Poitiers. La chaleur était extrême. Le soleil dévorait les routes blanches, les champs arides où pas une feuille ne bougeait. Les voyageurs accueillaient la nuit avec soulagement. Depuis Rambouillet, ils n'avaient eu de relâche qu'aux changements de chevaux et parfois dans quelque côte qu'ils montaient à pied. A Poitiers, Napoléon demeura à la poste pour déjeuner. Il fit de là envoyer par Beker un courrier au préfet maritime de Rochefort, Bonnefoux, pour le mander à sa rencontre.

Le soir du 1<sup>er</sup> juillet la calèche arriva à Niort. Napo-

Beker, scrupuleux et précis dans sa *Relation*. Avant de quitter Rambouillet, l'Empereur fit faire par Bertrand et Marchand, dans la bibliothèque du château, un choix de livres et de cartes qui furent envoyés à Rochefort. Fouché en avait donné l'autorisation.

(1) On les servit dans une chambre haute. « Quand l'Empereur eut dîné et se fut un peu reposé, il descendit de la chambre avec ses compagnons pour remonter en voiture. La cuisine de l'auberge, où il fallait qu'il passât, était pleine de monde; à son aspect chacun se rangea pour lui faire passage et, à peine fut-il en voiture que partirent des cris de « Vive l'Empereur ! » (Aly, 123.)

(2) A la sortie de la ville, Napoléon envoya Savary chercher le préfet, M. de Miramon. Celui-ci vint en hâte. Il avait été chambellan aux Tuileries. L'Empereur le prit par le bras et marcha de long en large avec lui sur le bord de la route. (Rovigo, VIII, 193.)

l'éon décida de coucher dans une auberge du faubourg, à l'enseigne de la Boule d'Or. Ce voyage l'avait épuisé. De nouveau il souffrait de sa dysurie. Il tombait souvent dans une somnolence dont il ne sortait qu'avec peine. De temps à autre, il puisait une pincée de tabac dans la tabatière que lui présentait Beker. Sur le couvercle d'ivoire, en médaillon, était délicatement sculpté le profil de l'Impératrice. « Il prit une fois la boîte entre ses mains, l'examina un instant, puis la rendit sans préférer une parole (1). »

Savary alla prévenir le préfet des Deux-Sèvres, Busche, de l'arrivée de l'Empereur et lui donna audience pour le matin suivant. Quand Busche parut, Napoléon l'attendait debout devant une croisée, « regardant avec intérêt quelques cavaliers qui donnaient les premiers soins à leurs chevaux ». Un d'eux levant les yeux l'aperçut. Son nom passa de bouche en bouche. Toute la ville une heure plus tard sut qu'il était là. Busche insista pour conduire l'Empereur à la préfecture et l'installa avec prévenance. Devant ses fenêtres, la foule grossissait, lançant des vivats. Napoléon refusa de se montrer au balcon.

Après son déjeuner, pris seul dans sa chambre, il reçut un officier de Rochefort, Kérangal, qui apportait une lettre de Bonnefoux. Le préfet maritime se disait malade pour éviter de répondre à l'appel de l'Empereur. Il déclarait que depuis deux jours l'escadre anglaise bloquait la côte. Beker, d'ordre de Napoléon, adressa aussitôt à Fouché une dépêche demandant « l'autorisation de communiquer avec le commandant de l'escadre (2) ». Comme il terminait sa copie, Busche

(1) Beker, 80. — Lavallette et Méneval l'avaient informé, dès son retour de l'île d'Elbe, des rapports de Marie-Louise et de Neipperg.

(2) «... Si des circonstances extraordinaires rendent cette démarche indispensable, tant pour la sûreté personnelle de Sa Majesté, que pour épargner à la France la douleur et la honte de la voir enlevée de son dernier asile pour être livrée à la discrétion de ses ennemis » (Beker au Gouvernement provisoire. Niort, 2 juillet 1815.)



entra pour annoncer qu'un engagement d'artillerie venait de se produire au nord de Paris. L'Empereur dicta aussitôt au général un dernier paragraphe : « Nous avons l'espoir que la capitale se défendra et que l'ennemi vous donnera le temps de voir l'issue des négociations entamées par vos ambassadeurs et de renforcer l'armée pour couvrir Paris. Si, dans cette situation, la croisière anglaise empêche les frégates de sortir, vous pouvez disposer de l'Empereur comme général, uniquement occupé du désir d'être utile à la patrie. »

Il renouvelait l'offre de son épée. Rien n'est si dur à tuer qu'une espérance...

Joseph, qui comptait s'embarquer à Bordeaux, avait poussé jusqu'à Niort. Le général Lallemand arriva aussi et la comtesse Bertrand avec ses enfants. Lallemand, nature chaude et partisane, conseilla à l'Empereur d'exaucer les vœux du 2<sup>e</sup> hussards et de joindre l'armée de la Loire. Lamarque en Vendée, Clauzel à Bordeaux étaient prêts à se déclarer pour lui. Un moment Napoléon parut ébranlé. La foule au dehors l'acclamait toujours. Napoléon repoussa la tentation. Non, pas de guerre civile. Il expédia Gourgaud en avant pour voir si les frégates ne pourraient pas, malgré tout, gagner la haute mer par le pertuis de Maumusson. Et il annonça son départ pour le lendemain à quatre heures.

Presque tous les habitants se pressaient sur la place. Il descendit le perron dans une tempête de cris : « Restez avec nous ! Ne nous quittez pas ! » Les hussards rangés en haie présentaient les armes. Napoléon les salua gravement...

★  
★★

Quoiqu'il n'ait pas voulu d'escorte, un peloton de cavaliers accompagne sa calèche, sabre au clair. A la première poste, l'Empereur les congédie et fait remettre une pièce d'or à chacun des soldats.

La voiture l'emporte vers la Saintonge, Normandie atlantique où les vignes, en rangs pressés, s'élancent à l'assaut des hauteurs. Puis en Aunis, sous un ciel de molle nacre, par des chemins bordés de tamaris et d'ormeaux.

A Rochefort, il descend à la préfecture maritime. Bonnefoux persiste à penser qu'il est vain de chercher à forcer le blocus, bien que les deux frégates préparées, la *Saale* et la *Méduse*, soient les meilleures voilières de la flotte (1). Napoléon fait réunir un conseil. L'amiral Martin le préside. Marin magnifique, sorti du rang, il est venu offrir ses services dès qu'il a su l'arrivée de l'Empereur. Le conseil, influencé par Bonnefoux, se range à son avis. Alors Martin propose de gagner Royan et de s'embarquer, en rade du Verdon, sur la *Bayadère*, corvette commandée par le lieutenant de vaisseau Baudin.

— Je connais Baudin, dit-il, c'est le seul homme capable de conduire l'Empereur sain et sauf en Amérique\*.

Napoléon accepte. Bonnefoux envoie un courrier prévenir Baudin. Celui-ci s'engage sans hésiter (2). Mais c'est l'Empereur qui hésite. Cette fuite avec Baudin ne

(1) Ces frégates étaient neuves, bien équipées et armées. Leurs équipages étaient composés d'anciens matelots délivrés depuis 1814 des pontons anglais. Le capitaine Maitland, chargé du blocus des rades de Rochefort et d'Aix, ne disposait que du *Bellérophon*, navire ancien et lent, de la corvette *Slaney* (à partir du 11 juillet) et du brick *Myrmidon*. Quoi qu'ait affirmé Bonnefoux, une des frégates françaises au moins pouvait passer.

La *Méduse*, commandée en 1816 par un ancien émigré, l'incapable Duroy de Chaumareix, s'échoua le 2 juillet sur le banc d'Arguin, à quarante lieues de la côte d'Afrique, où elle allait prendre possession du Sénégal, rendu à la France par les traités de 1815. Les survivants se réfugièrent sur un radeau improvisé. On sait quelle fut leur agonie. C'est le célèbre *Radeau de la Méduse*.

(2) Il écrivait, non sans noblesse : « L'Empereur peut se fier à moi. Mon père est mort de joie en apprenant le retour d'Égypte du général Bonaparte. Je mourrais de douleur de voir l'Empereur quitter la France, si je pensais qu'en y restant il pût encore quelque chose pour elle. Mais il faut qu'il ne la quitte que pour aller vivre honoré dans un pays libre, et non pour mourir prisonnier de ses ennemis. »



lui paraît qu'une ressource extrême. Est-elle digne de lui ? Eux aussi, les Rochefortais l'ont accueilli avec enthousiasme (1). Le retour des Bourbons dans les fourgons de l'étranger ne va-t-il pas révolter le sentiment national ? Qui sait si son étoile ne jettera pas un dernier feu ?

Il cherche à gagner du temps. En effet, il en gagne : le 6, le 7 juillet passent sans décision. Bonnefoux sue l'anxiété et aussi Beker. La suite de l'Empereur agite des idées aventureuses, comme d'embarquer sur une goélette danoise (2) commandée par le Français Besson. On l'emplirait de barriques d'eau-de-vie, et, en cas de visite, Napoléon se cacherait dans une futaille. L'Empereur considère avec flegme ce projet et ne se prononce point. Toutefois, Bertrand, pour ne négliger aucune chance, fait rédiger et signer par Las Cases un contrat avec Besson sous les yeux de Bonnefoux.

Le soir du 7, le général Beker reçoit de Paris une dépêche signée des cinq membres de la Commission. Elle répond à sa lettre de Niort. Les commissaires, furieux des retards de Napoléon, mettent Beker en demeure de l'embarquer. « Vous devez, osent-ils écrire, *employer tous les moyens de force qui seraient nécessaires*, en conservant le respect qu'on lui doit. » Respect pour la forme. Mais contrainte d'abord (3). Et Fouché qui a dicté l'ultimatum ajoute avec effronterie : « Quant aux services qu'il offre, nos devoirs envers la

(1) « Buonaparte a été accueilli à Rochefort comme un Dieu. » (Le général de Maleyssie au comte d'Artois, 11 juillet 1815. *Archives de la Guerre*.) Napoléon avait fait exécuter de grands travaux d'assainissement et d'embellissement à Rochefort ; il y était extrêmement populaire.

(2) La *Magdelaine*. Besson était le gendre de l'armateur danois.

(3) En même temps, le ministre de la Guerre avisait Beker qu'il « prescrivait aux généraux commandant à La Rochelle et à Rochefort, de lui prêter main forte et de le seconder de tous leurs moyens dans les mesures qu'il aura jugé convenable de prendre pour exécuter les ordres du gouvernement. » (4 juillet 1815.) Rien n'est plus clair : si Napoléon résistait, Beker devait lui mettre la main au collet.

France et nos engagements avec les puissances étrangères ne nous permettent pas de les accepter et vous ne devez plus nous en entretenir \*. »

Ainsi, ce qu'on exige, c'est que Napoléon monte sur une frégate et reste en rade, loin de tout secours français, à regarder les voiles anglaises, en attendant que Fouché ait conclu pour le livrer, avec l'ennemi ou les Bourbons, le marché qu'il trouvera le plus avantageux.

Beker montre ses ordres, mais surtout il expose que, dès que Louis XVIII sera rentré aux Tuileries, Napoléon ne se trouvera plus en sûreté dans une ville de terre ferme. La Commission de gouvernement devenue sans pouvoirs, il risquera à tout moment d'être arrêté.

Le pauvre Beker, dans cette équivoque mission, réussit à garder figure d'honnête homme. Napoléon le comprend :

— Mais, général, lui dit-il en souriant, quoi qu'il arrive, vous seriez incapable de me livrer ?

— Votre Majesté sait en effet que je suis prêt à donner ma vie pour protéger son départ. Mais, en me sacrifiant, je ne la sauverais pas. Le même peuple qui se presse tous les soirs sous vos fenêtres préférerait demain des cris d'un autre genre, si la scène venait à changer.

— Eh bien ! dit Napoléon, donnez l'ordre de préparer les embarcations pour l'île d'Aix.

Là il sera tout près des frégates, et en mesure de les aborder si les vents, qui ces derniers jours ont été contraires, favorisent enfin une sortie.

Il quitte Rochefort discrètement et gagne Fouras. La mer est blanche d'écume. Pour atteindre le canot, Napoléon est porté par un marin \*\*. Une multitude couvre le rivage : pêcheurs, matelots retraités, anciens soldats, paysans venus des terres. Beaucoup pleurent. D'autres crient en agitant leurs bonnets. Napoléon les regarde, et salue de la main. Le canot s'éloigne avec peine. La mer est si dure qu'après plus d'une heure, se trouvant à portée de la *Saale*, mouillée comme la *Méduse* dans la



fosse d'Enet, Napoléon ordonne de l'aborder. Il est reçu par le commandant Philibert avec les honneurs souverains, l'équipage dans les vergues et les officiers rangés l'épée nue. Point de salves, pour ne pas donner l'éveil aux vaisseaux anglais. Napoléon cause avec Philibert. Officier de valeur, il est tout aux Bourbons (1). Atterré que sa frégate ait été choisie pour Napoléon, il a fait les préparatifs prescrits, mais sa mauvaise volonté est évidente. Sous ses ordres est placé le commandant de la *Méduse*, Ponée, qui, lui, tient tous ses grades du feu et reste dévoué à l'Empereur.



Napoléon s'installe tant bien que mal dans la chambre du conseil coupée en deux parties par une toile. Il prend la plus grande et laisse l'autre à Beker (2). Il dormira mal cette nuit-là, car à quatre heures il fait appeler Gourgaud qui « lui dit le vent » : il est tombé, la mer est calme. Napoléon veut gagner l'île d'Aix, dont avec sa lunette il voit le contour noir, cerné çà et là d'un ruban de sable. Un canot de la *Saale* l'y porte avec Gourgaud et Las Cases. Beker, qui n'avait point été invité, se jette dans une barque pour les rejoindre. Tous les habitants de l'île sont sur la plage lorsque l'Empereur accoste dans l'anse des Anglais.

Quand il se dirige vers le village, ils le suivent en criant : « A l'armée de la Loire ! » Accompagné des officiers d'artillerie et du génie de l'île, il visite les fortifications, les digues qu'il a fait exécuter pour sa défense. Il leur parle de façon familière, discute de la position des batteries avec une étrange liberté d'esprit. Il passe

(1) Son zèle royaliste lui avait fait placer, à son bord, sur tous les vitrages des carreaux à fleurs de lys. (Aly, 128.)

(2) Ayant entendu le général se plaindre du manque de linge, il lui en fit porter du sien.

devant le 14<sup>e</sup> régiment de marine rangé en bataille, commande lui-même la manœuvre et revient aux canots, escorté par toute la garnison. Remonté à bord de la *Saale*, il y reçoit Bonnefoux, porteur de deux dépêches de Decrès. Qu'il s'embarque sur un aviso, si un navire léger a plus de chances d'échapper au blocus ennemi, ou qu'il se fasse conduire à bord de la croisière anglaise, le gouvernement provisoire n'en a cure. Mais qu'il ne revienne plus en France ! Dans tous les cas, le commandant du bâtiment destiné à porter Napoléon ne pourra, *sous peine de haute trahison*, le débarquer sur aucun point du territoire français... \*.

Napoléon confère avec Beker et Bertrand. Poussé par eux, il se résout à envoyer Las Cases et Savary en parlementaires à bord du *Bellérophon*, le plus gros des deux navires qui surveillent les passes. Ils y remettront une lettre de Bertrand demandant si les sauf-conduits réclamés à Londres pour le voyage aux États-Unis sont arrivés. En même temps, ils sonderont, en causant avec l'état-major, les dispositions du gouvernement britannique. Las Cases, qui sait l'anglais, feindra de l'ignorer, pour que les officiers du *Bellérophon* devant lui prennent moins garde à leurs propos.



Sur le *Bellérophon* les accueille avec courtoisie le capitaine Maitland, homme maigre, sec, aux cheveux ébouriffés, au teint blême, et dont les larges yeux sont profonds (1).

(1) Maitland (Frederick-Lewis), Écossais, était né en 1777 d'une famille de marins. Il se battit tout jeune à Ouessant. Il avait été choisi par l'Amirauté britannique pour bloquer la côte parce qu'il connaissait parfaitement les rades de Rochefort. Il y commandait l'*Esmerald* en 1809, lors de l'attaque de notre flotte par les Anglais qui l'incendièrent au moyen de brûlots.

Le *Bellérophon*, navire de 74 canons, était déjà en 1798 à Aboukir. Il avait pris part à la bataille de Trafalgar.



Il ne sait rien, assure-t-il, des derniers événements, sauf que Napoléon a été vaincu à Waterloo. Il n'a reçu aucun ordre à son égard... *Il ment.* Son chef le contre-amiral Hotham, qui croise dans la baie de Quiberon, lui a transmis la nouvelle de l'abdication : « Le gouvernement anglais a reçu dans la nuit du 30 juin une demande adressée par les chefs de France à l'effet d'obtenir un passeport pour que Bonaparte puisse se rendre en Amérique. *Une réponse négative a été faite à cette demande,* et lord Keith (l'amiralissime) ordonne de redoubler de vigilance pour intercepter Bonaparte... Je pense que Bonaparte a pris la route de Rochefort \*. » A la fin de la même dépêche, Hotham ajoutait : « *C'est à vous d'employer les meilleurs moyens pour intercepter le fugitif, de la captivité duquel paraît dépendre le repos de l'Europe.* S'il vient à être pris, il doit m'être amené dans cette baie, parce que j'ai des ordres pour disposer de sa personne. »

Le mot *captivité* est écrit. Ces instructions explicites, Maitland ne songe qu'à les exécuter. Pourquoi demander de la chevalerie à ce subalterne, habitué aux devoirs stricts ? Il use de duplicité : pourquoi pas ? N'est-on pas en guerre ? Et Bonaparte est-il un homme à ménager ? Il a bouleversé l'Europe. Les Alliés l'ont déclaré ennemi et perturbateur de la paix du monde. Il faut s'emparer de lui, le mettre enfin et pour toujours hors d'état de nuire. *Par les meilleurs moyens,* portent les ordres. Maitland les emploiera, et d'abord la ruse. Elle est nécessaire, croit-il, car Napoléon peut encore lui échapper. Quoi qu'en pense Bonnefoux, il n'est pas certain d'empêcher la sortie des frégates. Dès lors son jeu s'éclaire : il flattera d'espérances les envoyés de Napoléon, et en même temps demandera des renforts à son chef. Las Cases, novice en ces affaires, et Savary, toujours épais, se laissent prendre à ses obligeances, Maitland leur assure qu'il va transmettre la lettre de Bertrand à l'amiral. Puis les invite à déjeuner. Pendant

le repas approche la corvette *Falmouth* qui par signaux annonce qu'elle apporte des nouvelles pour le *Bellérophon*. Maitland lit ses dépêches sans sourciller (1).

Après le déjeuner, demeurés seuls avec Maitland et le capitaine Knight, commandant du *Falmouth*, les deux Français reprennent l'entretien. Ils déclarent que Napoléon dispose encore dans le pays d'un parti formidable et qu'il ne tient qu'à lui de prolonger la guerre. L'intérêt de l'Angleterre est donc de le laisser librement partir pour l'Amérique.

Maitland assure qu'il va rendre compte à l'amiral et leur fera connaître sa réponse dès qu'il l'aura reçue. Il se met en effet à écrire devant Las Cases et Rovigo.

— Mais cela ne va-t-il pas entraîner des délais ? observent-ils.

— La chose ne dépend pas de moi, dit Maitland.

Alors les envoyés de Napoléon (le porte-parole semble avoir été Las Cases) lui posent trois questions. Maitland y répond nettement \*.

— L'Empereur ne veut pas dérober son départ, mais si, avant d'avoir votre réponse, le vent devenait favorable, qu'il voulût en profiter, et qu'il sortît sur les frégates, que feriez-vous ?

— Si l'Empereur sort sur les frégates, je les attaquerai et les prendrai si je puis ; dans ce cas, l'Empereur sera prisonnier de guerre.

— Si au lieu de sortir sur les frégates, il sortait sur un vaisseau de commerce français, que feriez-vous ?

— Comme nous sommes en guerre, je prendrais le vaisseau ; l'Empereur serait encore prisonnier.

(1) Elles émanaient de l'amiral Hotham : « Il vous est commandé de faire les plus complètes recherches, à bord de tout bâtiment que vous rencontrerez. Si vous êtes assez heureux pour intercepter Bonaparte, vous devez le transporter avec sa famille sur le vaisseau que vous commandez, l'y tenir sous bonne et sûre garde et revenir avec toute la diligence possible au port d'Angleterre le plus voisin. A votre arrivée, vous interdirez toute communication avec la terre. Vous ferez en sorte que le plus grand secret soit gardé. Baie de Quiberon. 8 juillet 1815. » (Maitland, *Relation*, 27-28.)



— Et si, au lieu de tout cela, il partait sur un neutre, tel qu'un américain, par exemple ?

— Je le retiendrais et en référerais à mon amiral.

Voilà de quoi abattre chez les deux émissaires toute espérance de fuite. Mais Maitland, continuant de causer en rédigeant ses dépêches, va faire naître d'autres illusions :

— L'Empereur a raison de demander des passe-ports pour éviter des désagréments ; mais je ne crois pas que notre gouvernement le laisse aller en Amérique.

— Où donc lui proposerait-on d'aller ?

— Je ne le devine pas, mais je suis presque certain de ce que je vous dis.

Et Maitland ajoute, sans paraître y toucher :

— Pourquoi ne demanderait-il pas un asile en Angleterre ? De cette façon, il trancherait toutes les difficultés \*.

Las Cases répond que l'Empereur ne s'est pas arrêté à cette pensée parce qu'il craint les effets d'un ressentiment né d'une guerre si longue. Il pense trouver en Amérique une plus clémente atmosphère, plus d'aise et de liberté.

— C'est une erreur de croire, réplique Maitland, que le climat de l'Angleterre soit mauvais et humide ; il y a des comtés où il est aussi doux qu'en France, ainsi le Kent. Quant aux agréments de la vie sociale, ils sont incomparablement supérieurs en Angleterre à tout ce que l'Empereur pourrait trouver en Amérique.

Savary et Las Cases se taisent, tentés. Maitland peut-être n'a pas tort. Il paraît sincère. L'exil anglais, si près de la France, cet exil qu'ils pensent partager, les effraie moins que l'exil américain. Napoléon lui-même y a beaucoup songé (1)...

(1) Dès 1814, encore à Fontainebleau, Napoléon avait pensé à s'établir en Angleterre. *Lettre du 11 avril 1814 à Caulaincourt* : « Je désirerais que dans la conversation avec le ministre des Affaires étrangères d'Angleterre, vous le sondiez pour savoir si le gouvernement

— Pour les ressentiments qu'il pourrait craindre, reprend Maitland, venir en Angleterre est le moyen de les éteindre tous. Vivant au milieu de la nation, il serait placé sous la protection de ses lois.

Las Cases déclare qu'il rapportera cette conversation à Napoléon :

— Dans le cas où l'Empereur accepterait l'idée d'aller en Angleterre, — et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour la lui faire agréer, — peut-il compter sur un transport à bord de votre vaisseau ?

Maitland va consulter l'amiral, « mais si l'Empereur lui demande passage sur son bord avant qu'il en ait réponse, il commencera par le recevoir ».

Les Français le quittent et regagnent la *Saale*. Leur mouche est suivie par le *Bellérophon* qui, à pleines voiles, vient jeter l'ancre dans la rade des Basques. Las Cases a parlé d'un départ sur un bateau de commerce : Maitland ne veut rien laisser au hasard.



Tandis que Napoléon reçoit le rapport de ses envoyés, les équipages des deux frégates s'indignent en voyant s'avancer le navire anglais. L'Empereur va-t-il être pris comme un lièvre au gîte ? Le capitaine Ponée, commandant de la *Méduse*, demande à Montholon de soumettre à l'Empereur un projet héroïque \* :

— Cette nuit, la *Méduse* marchant en avant de la *Saale*, surprendra, grâce à l'obscurité, le *Bellérophon*. J'engagerai le combat bord à bord, j'élongerai ses flancs, je l'empêcherai de bouger. Je pourrai lutter pendant deux heures. Après, ma frégate sera en bien mauvais état. Mais pendant ce temps la *Saale* aura passé en

anglais verrait de l'inconvénient à me donner refuge en Angleterre avec la garantie qu'a tout citoyen anglais et avec une liberté pleine et absolue. (*Mémoires de Caulaincourt*, III, 305). Castlereagh, présent, avait éludé la question. (*Id.*, III, 342 et appendice 450.)



profitant de la brise qui chaque soir s'élève de terre. Ce n'est pas le reste de la croisière, une méchante corvette et un aviso qui arrêteront la *Saale*, frégate de premier rang.

Ainsi la *Méduse* se sacrifierait pour sauver l'Empereur. Plan audacieux mais non pas fou, et qui peut réussir. Napoléon en est touché. Pourtant il ne se croit pas le droit d'envoyer tant de braves gens à la mort. D'ailleurs le commandant Philibert, après avoir balancé (1), semble-t-il, refuse, peut-être sur le conseil de Beker, à moins que ce ne soit sur l'ordre de Bonnefoux, de courir cette aventure qui lui vaudrait la gloire, mais où sa carrière périrait (2).

Ce même jour, on reçoit à bord les journaux du 5 juillet qui annoncent la capitulation de Paris. Napoléon perd le calme qu'il s'est imposé et jette avec violence les feuilles sur une table. Puis il s'enferme dans sa cabine.

Dans ce réduit misérable il souffre... Comme à Waterloo, il éprouve d'intolérables élancements dans le bas-ventre. Souvent Beker, séparé de lui par une simple toile, l'entend étouffer des plaintes. Cette douleur obscurcit son jugement, paralyse son activité. S'il paraît apathique, la cause profonde en est là, dans ces heures qui se perdent alors que de plus en plus l'étau rapproche de lui ses mâchoires. Du moins se décide-t-il à quitter la *Saale*, où il ne se sent plus en sûreté, pour l'île d'Aix. Auparavant il a envoyé le général Lallemand en Gironde pour savoir si Baudin, le capitaine de la *Bayadère*, est toujours prêt à le transporter.

(1) D'après le journal de bord de la *Saale*, il se serait d'abord préparé à la lutte : « 10 juillet, à neuf heures un quart, on fait branle-bas de combat et on se dispose à appareiller. » Le rôle de Philibert est très trouble.

(2) Il eut le front de déclarer à Bertrand que « par égard pour l'Empereur, il ne regarderait pas le projet de Ponée comme un acte de rébellion, mais qu'il s'opposait à ce qu'il en fût parlé davantage. » (Montholon, I, 79).

Le 12 au matin, avec Gourgaud, Bertrand et Beker, il débarque à l'île d'Aix. A ce moment, on entend une canonnade. C'est le *Bellérophon* qui fait feu de toutes ses batteries en l'honneur de l'entrée des Alliés à Paris.

Napoléon va loger dans une maison grise que lui-même avait donné ordre, en 1808, de faire construire pour le commandant de place (1). Il prend, au premier étage, une chambre à alcôve, dont les fenêtres surveillent la rade des Basques. Un lit de noyer à rideaux blancs, quelques fauteuils d'acajou, un guéridon à trois pieds couvert de basane verte. Humble refuge, entouré du frémissement continu du vent et de l'eau. Il va passer là ses dernières journées de France.

Puisqu'il a renoncé aux frégates, pourquoi ne se confierait-il pas à un léger bâtiment qui, lui, pourrait se glisser dans la nuit le long de la côte ? De jeunes officiers du 14<sup>e</sup> régiment de marine, ayant à leur tête le lieutenant Genty (2), viennent le demander à Bertrand. Ils équiperont deux chasse-marées (3) et, avec l'Empereur et quelques personnes de sa suite, ils gagneront la haute mer. Là ils arrêteront le premier navire marchand qu'ils rencontreront et, si l'on ne peut l'acheter, le forceront de changer sa route et de prendre celle des États-Unis.

Feux de l'enthousiasme, dévouement de la jeunesse... Ému, Napoléon hoche la tête. Par la fenêtre ouverte sur la claire nuit d'été, il voit la rade des Basques étendue comme un bouclier où coulent les rayons de la lune. Il s'accoude, interroge le vent. Gonflera-t-il les voiles de la fuite ? Il marche par cette chambre où les bougies font trembler son ombre, s'arrêtant parfois devant l'étroite glace où semble s'enfoncer son visage jaune et gras...

(1) Cette maison, achetée par le baron Gourgaud, a été transformée par lui en un précieux musée dont il a fait don à l'État.

(2) Ils s'appelaient Doret, Pelletier, Salis et Châteauneuf. On retrouvera Doret à Sainte-Hélène en 1840.

(3) Grandes chaloupes pontées et mâtées.



L'Empereur ne veut pas décevoir Genty et ses camarades. Il donne l'ordre d'acheter les deux chasse-marées, de les armer et d'y transporter ses effets. Une partie de sa suite s'y embarquera, tandis que lui-même montera sur la goélette danoise commandée par Besson, avec Bertrand, Savary, Lallemand et Marchand. Les femmes resteront en France. Dès qu'elles connaissent ce plan sage, elles se récrient. M<sup>me</sup> de Montholon déclare que, bon gré mal gré, elle se glissera à bord du chasse-marée. M<sup>me</sup> Bertrand tempête et jure que, si on l'abandonne, elle mourra.

Dans cette journée du 13 juillet, si trouble, Joseph vient à l'île d'Aix. Il a affrété un navire américain qui l'attend dans l'estuaire de la Gironde. Il presse son frère de s'y embarquer avec lui. Pourquoi Napoléon n'accepte-t-il pas ? Pourquoi n'adopte-t-il pas d'avantage les projets que Lallemand rapporte de Royan ? Le commandant de la *Bayadère* y demeure aux ordres de l'Empereur. Mieux, le consul des États-Unis à Bordeaux, Lee, met à sa disposition le *Pike*, bâtiment américain tout prêt à partir pour New-York. Il est si rapide qu'aucun vaisseau de guerre ne peut le distancer. C'est le meilleur moyen de salut qui ait encore été offert... Pourtant Napoléon n'en profitera point. Eclipse totale d'énergie, a-t-on dit ? Ce n'est pas assez. Une force inconsciente pousse-t-elle Napoléon à rejeter l'un après l'autre tous les partis, pour qu'à la fin il se trouve acculé à suivre l'idée qui croît dans sa tête : demander asile aux Anglais ? Peut-être. Mais aussi, il refuse parce qu'il se heurte à un obstacle que rien n'aplanira : l'opposition du général Beker et du préfet Bonnefoux. S'ils laissent Napoléon revenir à terre pour gagner Royan, ils se rendront coupables de haute trahison vis-à-vis du gouvernement de Paris. La *Relation* de Beker invoque le danger qu'eût couru Napoléon dans un pays qui se couvrait de drapeaux blancs. Il en a parlé à l'Empereur, mais il a d'abord, et c'était naturel, invoqué sa consigne. Napo-

l'éon s'est soumis. Il se trouve dans une de ces déroutés de l'esprit où l'on se jette à tout flot. Il interrompt les instances de Joseph, embrasse à plusieurs reprises ce frère qu'il a beaucoup aimé, qui lui a coûté si cher et qu'il ne reverra plus... Qu'il se sauve, et que sous un ciel nouveau, avec les millions, les objets précieux qu'il emporte de France, lui du moins soit heureux...

Reste la fuite avec Besson et les chasse-marées. Beker non seulement n'y fait pas obstacle, mais l'approuve. C'est dans l'entourage de Napoléon qu'éclatent les résistances, quand les préparatifs ont commencé. On se jalouse âprement, on se dispute. M<sup>me</sup> de Montholon se déguise en hussard pour monter sur une des chaloupes. Gourgaud, apprenant que Napoléon ne peut l'emmener dans la goélette, monte à sa pauvre chambre et parle avec rudesse. L'Empereur, dit-il, eût mieux fait de se rendre en Angleterre. C'était le parti le plus noble. Il ne pouvait jouer le rôle d'un aventurier. L'histoire lui reprocherait un jour d'avoir abdiqué par peur, puisqu'il ne faisait pas un entier sacrifice.

Napoléon ne bondit pas à ces mots d'un aide de camp. Il discute. Lui aussi croit qu'il serait bien traité en Angleterre. Mais vivre au milieu de ses pires ennemis... Aux États-Unis, en tout cas, il serait libre \*.

— Si l'Empereur est pris, répond Gourgaud, il peut être maltraité.

— On est toujours le maître de se tuer.

— Non, réplique Gourgaud, Sa Majesté ne le pourra pas. A Mont-Saint-Jean, c'était bien, mais aujourd'hui cela ne se peut plus. Un joueur se tue, un grand homme brave l'adversité.

Napoléon l'interrompt. La veille il a eu l'idée de se rendre à la croisière anglaise et de s'écrier en arrivant :

— Comme Thémistocle, ne voulant pas prendre part au déchirement de ma patrie, je viens vous demander asile.

Mais il n'a pu s'y résoudre...



A cet instant, un oiselet entre par la fenêtre ouverte. Au loin, sur l'eau glacée de rose par le crépuscule, le *Bellérophon* enfile ses voiles.

— C'est un signe de bonheur ! s'écrie Gourgaud en courant à l'oiseau qui se heurte aux murs. Et il le prend dans sa main.

— Il y a assez de malheureux, dit Napoléon, rendez-lui la liberté.

Gourgaud obéit. Le passereau volète par la chambre.

— Voyons les augures, dit l'Empereur.

L'oiseau retrouve la fenêtre et part vers la droite.

— Sire, s'écrie Gourgaud, il se dirige vers la croisière anglaise \* !

L'Empereur le congédie : Gourgaud viendra avec lui. Après le dîner, morne, les effets de Napoléon sont chargés sur la goélette. Une des chaloupes reçoit les bagages. Philibert et Ponée n'ont pas été mis dans la confidence. Ils croient, avec l'équipage, que l'Empereur va se rendre aux Anglais...

Les préparatifs sont achevés maintenant ; Besson le fait dire. Beker va chez Napoléon qui s'est enfermé dans sa cabine.

— Sire, tout est prêt, le capitaine vous attend.

Napoléon ne répond pas ; Beker se retire. Dans l'obscurité, sur le pont, les officiers piétinent. Il est près de minuit. Ces retards peuvent tout perdre. Bertrand monte à son tour chez l'Empereur. Quand il entre, Napoléon lui dit :

— Il y a toujours danger à se confier à ses ennemis, mieux vaut risquer de s'en remettre à leur honneur que d'être en leurs mains prisonnier de droit. Dites que je renonce à m'embarquer et que je passerai la nuit ici \*\*.

Cette fois, son parti est arrêté. Il a renoncé à fuir. Les dernières paroles de Gourgaud l'ont frappé, sans doute, et aussi ces gémissements, ces pleurs de femmes qu'il a entendus derrière sa porte. Il lui a fallu long-

temps, mais sa décision maintenant est prise, et il s'y tiendra.



Napoléon n'avait point de haine pour l'Angleterre. Au contraire, de tout temps il avait apprécié son courage, admiré sa ténacité (1). Partant pour l'île d'Elbe, il avait dit à sir Neil Campbell :

— Je vous ai fait la guerre par tous les moyens, mais j'estime votre nation. Je suis convaincu qu'il y a plus de générosité dans votre gouvernement que dans aucun autre \*.

Générosité qu'il a reconnue dans le traitement accordé à Théodore, à Paoli, plus récemment à Lucien. Lui ferait-elle défaut, à lui ? Il pense que sa personne est sympathique sinon aux tories, du moins aux whigs qu'il croit toujours dans les idées de Fox. Enfin il sait combien ce peuple est fier de sa tradition d'hospitalité.

Il va y faire appel. Librement, il se confiera au pays qui depuis quinze ans mène contre lui la guerre inextinguible où il a fini par succomber. Cela est grand, pense-t-il, digne de son nom et de son destin. Il n'est pas possible qu'à pareil témoignage de confiance l'Angleterre ne réponde par un traitement qui les honore elle et lui.

La nouvelle transmise par Bertrand est colportée avec joie. Ceux qui devaient partir, ceux qui devaient rester sont tirés de leurs affres. A l'aube, Las Cases et Lallemand se rendent en parlementaires à bord du *Bellérophon*.

— L'Empereur a tant à cœur, dit Las Cases, de prévenir une nouvelle effusion de sang qu'il se rendra en

(1) Au moment de la rupture de la paix d'Amiens, il dit au ministre russe Markoff : « C'est avec regret, avec horreur, que je vais faire la guerre... Car, parlant en Européen plutôt qu'en Français, je serais tout aussi affligé que vous, si en vous levant un beau matin, vous appreniez que l'Angleterre n'existe plus. » (L. Madelin, *Vers l'Empire*, 354).



Amérique sur un bateau français ou britannique, au choix du cabinet anglais \*.

— Je n'ai pas autorité, déclare Maitland, pour accepter aucun arrangement de cette sorte et je ne crois pas que mon gouvernement y consentirait. Mais je pense pouvoir le conduire en Angleterre. Toutefois je ne puis faire de promesses sur l'accueil qu'il y recevra.

Cependant, comme il veut attirer Napoléon (1) et qu'il sent, sous le verbiage de Las Cases, que la décision est proche, sans prendre aucun engagement, il fait entendre que la magnanimité anglaise rendra cet accueil plus qu'honorable. A ce moment, peut-être le croit-il (2)...

Las Cases dit alors :

— Dans ces conditions, je ne doute guère que vous ne voyiez l'Empereur à bord du *Bellérophon*.

Les deux envoyés reviennent à l'île d'Aix. Napoléon consulte ses compagnons. Savary, Bertrand, Gourgaud et Las Cases sont pour la reddition aux Anglais. Montholon soutient encore le projet de la *Bayadère* ; Lallemand, celui du brick danois. Comme l'Empereur dit non de la tête, il propose de gagner la côte avec le régiment de marine et de rejoindre l'armée. L'Empereur y serait porté en triomphe. Il pourrait menacer Paris, et, s'il ne reprenait pas le pouvoir, du moins dicter ses conditions \*\*.

— Non, conclut l'Empereur. S'il était question de conquérir un empire ou d'en sauver un, je pourrais tenter un autre retour de l'île d'Elbe, mais je ne cherche que le repos. Je ne veux plus être la cause d'un seul coup de canon.

(1) Que Maitland ait passionnément désiré de saisir Napoléon n'est pas discutable. Il dira crûment au commandant du *Swiftsure* : « *I have got him !* » (Je l'ai pris !). Il était d'abord un soldat qui exécutait ses ordres sans s'occuper de ce qui suivrait.

(2) Quand Lallemand demanda si les personnes qui accompagneraient l'Empereur risquaient d'être livrées à la France (Lallemand, dans ce cas, et Savary eussent été envoyés droit au peloton). Maitland repoussa cette idée « comme une injure ». (*Relation*, 48. Las Cases, I, 45.)

Il les congédie. Qu'ils s'apprêtent. Seul avec Gourgaud qui depuis sa scène semble le favori, Napoléon lui montre le brouillon daté de la veille, 12 juillet, d'une lettre au Prince-régent d'Angleterre :

« Altesse royale,

« En *but* (1) aux factions qui divisent mon pays, et à l'inimitié des plus grandes puissances de l'Europe, j'ai terminé ma carrière politique, et je *vais* comme Thémistocle m'asseoir *sur le foyer* du peuple britannique. Je me mets sous la protection de ses lois que je réclame de V. A. R., comme du plus puissant, du plus constant, et du plus généreux de mes ennemis.

« Ile d'Aix, 13 juillet 1815.

« NAPOLÉON. »

En lisant ces lignes héroïques, Gourgaud pleure, Napoléon lui dit qu'il l'a choisi pour aller porter sa lettre au Régent. Il lui dicte ses instructions, qu'il communiquera ce même soir au capitaine Maitland :

« Mon aide de camp Gourgaud se rendra à bord de l'escadre anglaise avec le comte de Las Cases. Il partira sur le navire que le commandant de cette escadre expédiera soit à l'amiral, soit à Londres... Il tâchera d'obtenir une audience du Prince-régent, et lui remettra ma lettre. Si l'on ne voit pas d'inconvénients pour délivrer des passeports pour les États-Unis d'Amérique, c'est ce que je désire ; mais je n'en veux pour aller dans aucune colonie. A défaut de l'Amérique, je préfère l'Angleterre à tout autre pays. Je prendrai le titre de colonel Muiron ou Duroc. Si je dois aller en Angleterre, je désirerais être logé dans une maison de campagne à dix ou douze

(1) Le texte original porte « en but » et non « en butte », — « je vais » et non « je viens », — « sur le foyer » et non « au foyer », comme on transcrit presque toujours. Napoléon avait d'abord tracé : *sur la cendre* ; il a remplacé *cendre* par *foyer*. Son brouillon, très net, est fort lisible. Il le donna, revêtu de sa signature, « à Gourgaud, général d'artillerie », à Sainte-Hélène en 1818.



lieues de Londres, où je souhaiterais arriver le plus *incognito* possible. Il faudrait une habitation assez grande pour y loger tout mon monde. Si le ministère avait envie de mettre un commissaire près de moi, Gourgaud veillera à ce que cela n'ait aucun air de servitude \*.

*C'est une renonciation tacite à l'Amérique.* Napoléon se résigne à demeurer en Angleterre. Il ne demande plus qu'à y être traité décemment. Il s'engage à y vivre obscur. Entre ses premiers projets et cette nouvelle attitude, tient une large, progressive désillusion.

Infatué de sa mission, Gourgaud prend avec lui Las Cases et rejoint le *Bellérophon*. Maitland admire la lettre au Prince, la montre à ses officiers, et charge le commandant du *Slaney*, Sartorius, de mener Gourgaud en Angleterre.

Ici nouvelle équivoque. Laissant croire à Gourgaud qu'il sera directement conduit à Londres, dans le même temps il donne ordre à Sartorius d'aborder au port le plus proche, et, gardant Gourgaud à bord, d'expédier la lettre de Napoléon par son premier lieutenant \*\*.

Pour recevoir l'Empereur et les siens, Maitland fait aménager des cabines. Le soir il a une chaude alerte. Un bateau de La Rochelle vient lui annoncer (l'argent anglais soudoyait de nombreux espions sur la côte) que Napoléon s'est enfui par le Pertuis Breton. Affolé, il court à Las Cases :

— Comte Las Cases, vous m'avez trompé ! Pendant que je traite avec vous, que je me démunis d'un bâtiment, on m'annonce que Napoléon vient de m'échapper. Cela me mettrait dans une position affreuse vis-à-vis de mon gouvernement...

Son visage est si menaçant que Las Cases un instant voit clair. Il souhaite que la nouvelle soit vraie. Cependant, faisant bonne contenance, il demande :

— A quelle heure votre donneur d'avis prétend-il que l'Empereur a passé devant La Rochelle ?

— A dix heures du matin.

— Alors, rassurez-vous, dit Las Cases avec un soupir ; quand je l'ai quitté ce soir à l'île d'Aix, il était cinq heures et demie \*.



Il était temps que l'Empereur se décidât. Le 8 juillet, Louis XVIII était rentré à Paris. Le 13, le baron Richard, ancien régicide nommé, grâce à Fouché, préfet de la Charente-Inférieure, apportait à Bonnefoux les ordres du nouveau ministre de la Marine, Jaucourt. Le préfet maritime devait garder Napoléon à bord de la *Saale*, et l'empêcher de communiquer avec les Anglais. On voulait le leur livrer comme *prisonnier de guerre* (1).

Bonnefoux, malgré sa prudence, agit en homme d'honneur. Il écrivit à Philibert pour l'avertir du péril de l'Empereur. Puis, feignant d'obéir aux ordres du Roi, il se fit conduire, très tard dans la nuit, à bord de la *Saale* où il savait bien que Napoléon n'était plus, repartit ensuite pour Rochefort où il assura à Richard et écrivit au ministre qu'il n'avait pu remplir sa mission, « Bonaparte étant déjà en route vers le *Bellérophon* ». Il empêcha ainsi une infamie que ni l'armée ni le peuple n'eussent pardonnée à la Restauration.

Cette nuit-là, sa dernière nuit française, Napoléon a-t-il dormi ? Couché sous les rideaux blancs, dans ce pauvre lit, a-t-il mêlé son souffle au halètement de la mer qui monte jusqu'à lui ? Creusant ses souvenirs ou

(1) « Paris, 13 juillet 1815. Le commandant de la station anglaise qui bloque la rade de Rochefort est autorisé à demander au commandant de la frégate sur laquelle se trouve Napoléon qu'il lui soit remis immédiatement. Je vous ordonne, en conséquence, de remettre au commandant anglais Napoléon Buonaparte aussitôt qu'il le réclamera de vous. Si vous étiez assez coupable ou assez aveugle pour résister à ce que je vous prescris, vous vous établiriez en rébellion ouverte, et vous seriez responsable du sang qui aurait coulé et de la destruction de votre bâtiment. » (*Archives de la Marine*, BB<sup>3</sup>, 426.)



songeant aux jours inconnus, a-t-il entendu battre les heures ?

En tout cas son sommeil a été court. Vers minuit, déjà levé, il se fait habiller par Marchand. Il reprend l'uniforme quitté depuis Malmaison : habit vert de colonel des chasseurs de la Garde, épée au côté, petit chapeau.

Les étoiles de cette chaude nuit pâlisent ; le jour va naître. L'Empereur sort. Tous ceux qui doivent l'accompagner le suivent, silencieux. Des pêcheurs du village, mal réveillés, sont sur leur porte. Muets aussi, le cœur serré, ils lui font une haie de saluts militaires. Trois heures et demie. Le petit quai léché d'une eau calme. Le canot. Quelques mots dits à voix basse. L'Empereur contemple l'île et fait un geste de la main, comme pour lui dire adieu. Les rames se lèvent et frappent sans bruit la mer. Comme le soleil apparaît au ras de la côte, la barque accoste le brick l'*Epervier* mouillé sous un des forts et qui doit conduire Napoléon aux Anglais. Il y monte d'un pas ferme. L'Empereur parle à quelques-uns. Parfois il mord ses lèvres...

Au moment où le commandant du brick, Jourdan de la Passardière, donne l'ordre d'appareiller (1), le général Beker s'approche de Napoléon :

— Sire, Votre Majesté désire-t-elle que je l'accompagne sur le *Bellérophon*, conformément aux instructions du gouvernement ?

— Non, général, on ne manquerait pas de dire que vous m'avez livré aux Anglais. Comme c'est de mon propre mouvement que je me rends à bord de leur escadre, je ne veux pas laisser peser sur la France une pareille accusation.

(1) Le lieutenant de vaisseau Borgnis-Desbordes, envoyé de la *Saale* par Philibert, avait dit à Jourdan qu'il fallait se hâter, « l'Empereur pouvait être arrêté d'un instant à l'autre. »

— Pas sur l'*Epervier*, moi vivant ! répliqua Jourdan.  
(Beker, 126.)

Beker souhaiterait de rester digne. Mais il est suffoqué par l'émotion.

Napoléon lui dit tristement :

— Embrassez-moi ; je vous remercie de tous les soins que vous avez pris. Je regrette de ne pas vous avoir connu plus tôt : je vous aurais attaché à ma personne. Adieu, général.

Beker ne peut que murmurer :

— Adieu, sire, soyez plus heureux que nous (1) !

Il redescend dans le canot. Napoléon demeure sur le pont. M<sup>me</sup> de Montholon est venue s'asseoir près de lui. Il ne lui parle pas d'abord. Il est froid, pensif. Après quelques minutes, passant la main sur la manche de son habit :

— Est-ce vert ou bleu ? lui demande-t-il.

Il a toujours mal distingué les couleurs. Mais peut-être n'a-t-il dit cela que pour rompre le silence... Étonnée, M<sup>me</sup> de Montholon répond :

— Vert, sire.

Il demande du café. On lui en sert dans une tasse de vermeil sur la tête du cabestan \*.

A plusieurs reprises, montant sur le coffre d'armes, la lorgnette d'Austerlitz aux yeux, il fait le tour de l'horizon. Le pavillon tricolore flotte toujours sur Oléron et La Rochelle. Le drapeau blanc n'a pas encore osé s'y déployer.

Le brick avance avec lenteur vers le *Bellérophon* qu'on aperçoit au large, les voiles molles, car la brise est

(1) *Relation*, 127. Beker pourtant n'oublia pas en rentrant à Paris de demander, pour récompense de sa mission, la grand-croix de la Légion d'honneur. Il n'obtint rien d'abord. Mais en 1819, il fut fait pair de France ; en 1825 il reçut le grand-cordon de Saint-Louis. Bonnefoux et Jourdan de la Passardière furent destitués, les officiers qui avaient voulu faire échapper l'Empereur sur les chasse-marées rayés des cadres, Besson et Baudin obligés de démissionner. Ces exécutions montrent le dépit des ministres de Louis XVIII qui croyaient se saisir de la personne de Napoléon. Philibert seul — et pour juger de sa conduite, c'est un élément dont on doit tenir compte — fut maintenu dans son commandement. Il reçut la rosette en 1821 et le grade de capitaine de vaisseau de première classe en 1822.



faible. La mer est unie et brillante. Le soleil monte dans un ciel sans tache. Bientôt on aperçoit une chaloupe qui rame vers l'*Epervier*. C'est Maitland qui l'envoie (1). Elle accoste. Le premier lieutenant du *Bellérophon* monte à bord. Il salue l'Empereur en anglais.

Napoléon regarde autour de lui : Bertrand et M<sup>me</sup> de Montholon sont pâles. L'officier baisse les yeux. Pas un bruit sur le bateau. On y pourrait entendre les cœurs. Napoléon rompt ce charme d'angoisse. Il demande aux deux femmes si elles se sentent la force de gagner la chaloupe. Elles s'inclinent.

— Eh bien ! embarquons-nous.

L'officier anglais offre son bras à la comtesse Bertrand. Les compagnons de l'Empereur les suivent. Napoléon adresse un bref remerciement aux officiers de l'*Epervier*, à l'équipage qui l'entoure, puis descend.

Dès qu'il est assis et que la chaloupe s'arrache du brick, les matelots français, rués sur le bordage, lancent un long cri poignant : « Vive l'Empereur ! » Napoléon se penche vers la mer, prend un peu d'eau dans sa main et la jette, par trois fois, sur la coque de l'*Epervier*. Signe d'adieu, aspersion à la manière antique, peut-être seulement geste instinctif d'une âme en dérive qui s'en va vers l'inconnu... \*

Maitland voit la chaloupe avancer. Il ne peut d'abord distinguer l'Empereur. Il passe la lunette à ses officiers. Enfin on le reconnaît. Ils en tremblent tous. La proie est là, plus proche à chaque immersion des rames... Il est six heures. La chaloupe se range contre le flanc du *Bellérophon*. Au bas de l'échelle, Maitland n'a pas daigné venir recevoir Napoléon.

Bertrand monte sur le pont :

(1) Maitland l'avait expédiée parce que, de la haute mer, il voyait venir le *Superb*, navire portant le pavillon de Hotham ; et il voulait que Napoléon fût déjà à son bord quand l'amiral arriverait, pour avoir l'honneur et le profit de la prise. (*Relation*, 70). Cette hâte est significative.

— L'Empereur est dans le canot, dit-il au capitaine. Maitland ne paraît pas entendre. Entouré de son état-major, il reste sur le gaillard d'arrière.

Napoléon monte à son tour, en soufflant un peu. Il passe devant une haie de marins, mais ils ne lui présentent pas les armes (1).

Il va sans se hâter vers le groupe des officiers britanniques. Las Cases, venu à sa rencontre, lui nomme Maitland. Napoléon ôte son chapeau et dit à haute voix :

— Commandant, je viens me mettre sous la protection de votre prince et de vos lois.

Maitland le salue, en l'appelant *Sir* (2). Il le conduit à la grand'chambre de la dunette. L'Empereur la parcourt des yeux.

— Voilà une belle chambre.

— Telle qu'elle est, monsieur, elle est à votre service pour tout le temps que vous demeurerez sur le navire que je commande (3).

Il se fait ensuite présenter les officiers, puis visite en détail le vaisseau, accompagné par Maitland.

A neuf heures, le déjeuner est annoncé. Napoléon s'assied à la table du commandant. Il mange peu ; les mets sont froids et il a l'habitude d'un repas chaud (4).

Du large, le *Superb* s'est avancé, poussé par la brise

(1) Maitland s'en excusera en disant « qu'il n'est pas d'usage à bord des vaisseaux de guerre anglais, de rendre d'honneurs avant que le pavillon soit arboré, ce qui a lieu à huit heures du matin. » (*Relation*, 70.)

(2) « Monsieur ». Il n'y a pas là d'offense. *Sir*, venu de notre ancien *sieur* (seigneur), se dit chez les Anglais au Roi et aux princes comme aux particuliers. Maitland n'eût pas traité autrement le Régent. Il emploiera du reste bientôt, à l'imitation de l'amiral Hotham, les formes *Sire* et *Votre Majesté*.

(3) *Relation*, 72. La pièce qui précédait servit de salle à manger. Un aide de camp y dormait chaque nuit. Marchand couchait dans la chambre même de Napoléon, et Aly au dehors, en travers de la porte. Maitland s'était logé dans le poste, fort mal. (*Mémoires de l'aspirant G. Home*, 165.)

(4) Le jour même Maitland donna l'ordre de servir l'Empereur selon ses habitudes. « Depuis ce jour-là, dit-il, nous vécûmes à la française. » (*Relation*, 83.)



meilleure. A dix heures et demie il jette l'ancre. Maitland prend congé de Napoléon pour aller rendre compte à son amiral.

— Dites-lui, je vous prie, que je désire le voir...

Hotham dans l'après-midi vient saluer l'Empereur. Napoléon lui montre sa bibliothèque de campagne (1) et pose sur le service quelques questions auxquelles l'amiral répond d'un ton respectueux.

Le dîner est servi à cinq heures, dans la vaisselle de l'Empereur, et par ses gens. Napoléon entre le premier dans la salle à manger et s'assied au milieu de la table, invitant sir Henry Hotham à prendre place à sa droite, et la comtesse Bertrand à sa gauche.

Le café pris, il se lève et dans le salon cause de façon familière. Il se retire de bonne heure, après avoir accepté une invitation à déjeuner, le lendemain dimanche, à bord du vaisseau-amiral.



En sortant de sa chambre pour gagner le *Superb*, l'Empereur s'arrêta devant les soldats rangés pour lui faire honneur. Il parcourut leurs rangs, inspecta leurs armes. Même, Maitland lui servant d'interprète, il leur fit croiser la baïonnette. Comme son ordre était exécuté gauchement, il saisit un fusil, avec lequel, à la surprise de tous, il montra comment on faisait ce mouvement chez les Français \*.

Entrant dans le canot avec toute sa suite, femmes et enfants, il plaisanta Las Cases, qui, pour la première fois, avait revêtu l'habit de capitaine de vaisseau \*\*.

(1) Les bagages de l'Empereur avaient été transférés de l'*Epervier* sur le *Bellérophon*. Plusieurs caisses pourtant furent oubliées et déposées à la préfecture maritime de Rochefort où leur contenu fut partagé entre les employés. Le manteau du Sacre était enfermé dans l'une d'elles; il fut décousu et caché. On en a vu depuis reparaitre des lés en ventes publiques.

— Comment, Las Cases, vous êtes donc militaire ? Je ne vous ai jamais vu en uniforme.

— Pardon, sire, avant la Révolution, j'étais lieutenant de vaisseau, et comme je pense qu'un uniforme vous obtient plus de considération en pays étranger, j'ai repris le mien.

Une musique jouait sur le *Superb*. Une tente, ayant pour plafond le grand pavillon d'Angleterre, occupait la majeure partie du pont. C'est sous son abri qu'était dressé le couvert. Tête nue, l'amiral Hotham s'adressa à Napoléon avec la déférence la plus courtoise. Il exprima le vœu que l'Empereur demeurât à son bord (1) ; Napoléon refusa, par crainte de mortifier Maitland. Il regagna le *Bellérophon* à midi.

Peu après, suivi du *Myrmidon* (2), le vétérinaire d'Aboukir, ses vieux ais gémissants sous la peinture neuve, entra en louvoyant dans le pertuis d'Antioche. Le vent était si faible qu'au soleil couchant il n'avait pas encore atteint la haute mer. Napoléon, assis à tribord, regardait la côte de France, basse et grise, s'engloutir dans les plis d'une brume dorée.

(1) Le récit de Maitland décèle la rivalité qui, à cet égard, s'éleva aussitôt entre l'amiral et lui. (*Relation*, 85.) Maitland ayant refusé de céder son prisonnier à sir Henry, celui-ci dut se résigner. Il donna ordre à Maitland de rallier la côte anglaise à Torbay. Napoléon eut tort de ne pas accepter l'offre de l'amiral. Il eût été traité avec plus d'égards sur le *Superb*, et sans doute sir Henry Hotham, en faveur à l'Amirauté, eût bien plus gêné les projets de déportation que son subordonné.

(2) La mouche n° 21 était venue, chargée de plusieurs moutons et d'une grande quantité de légumes et de fruits, que le commandant Philibert envoyait pour la route à l'Empereur. Sur le *Myrmidon* étaient montés les membres les moins importants de la suite de Napoléon.



### III

#### « A BORD DU *BELLEROPHON*, A LA MER... »

Hormis Savary, lié à sa fortune par le souvenir du duc d'Enghien, Bertrand, qu'il connaît depuis l'Égypte, M<sup>me</sup> Bertrand, vague parente de Joséphine, Napoléon n'a auprès de lui, alors qu'il quitte la France, que des gens assemblés par le hasard et qui lui sont presque inconnus. La plupart de ceux qui l'accompagnent vers l'Angleterre sont des hommes que l'intérêt, la crainte ou quelque espoir de fortune ont réunis, ces derniers jours. Le dévouement aussi, car leurs mobiles ont d'infinis alliages, mais c'est chez les subalternes, chez les petits qu'on le trouvera surtout avec le moins d'impuretés.

Le plus âgé de tous, de trois ans même l'aîné de Napoléon (1), le comte de Las Cases est un homme de l'ancienne France, de noble sang. Il a été marin, puis a émigré. Échappé au désastre de Quiberon et réfugié à Londres, il y a publié, sous le nom de Le Sage, un *Atlas historique* qu'on réédite avec succès. Rentré en France, il se rallie en 1806 à Napoléon, sollicite une place et la croix, obtient seulement, marquis de la monarchie, le titre de baron de l'Empire. En 1809, il est nommé

(1) Emmanuel-Auguste-Dieudonné-Marius-Joseph, marquis de Las Cases, était né en 1766, au château de Las Cases, en Languedoc.

chambellan (sans service), et l'an d'après maître des requêtes. On le charge de plusieurs missions. En 1814, il est comte ; la Restauration le fait conseiller d'État et, prétendra-t-il, capitaine de vaisseau. Au retour de l'île d'Elbe, il revient près de l'Empereur. Après Waterloo, à l'Élysée, on l'a vu tenir seul, avec Montholon, l'office de chambellan. Il suit à Malmaison et demande à Napoléon « de ne pas le quitter dans ses destinées nouvelles ». L'Empereur s'étonne. A peine a-t-il remarqué ce très petit chafouin au front ridé, aux cheveux et aux favoris grisonnants, aux manières onctueuses, qui, lorsque tant d'anciens amis trahissent ou se cachent, affiche une si hardie fidélité.

— Savez-vous où cela peut vous conduire ? lui demande-t-il.

— Je ne l'ai point calculé, répond Las Cases \*.

Napoléon paraît consentir. Las Cases aussitôt prépare son départ, se munit de fonds, court chercher au lycée son fils Emmanuel, à peine âgé de quinze ans. Sa femme, qui l'approuve, espère le rejoindre avec ses autres enfants quand l'Empereur sera établi dans sa résidence nouvelle.

Las Cases est cultivé, réfléchi, patient, plein de ressources. Il a voyagé, connu la misère, traversé des sociétés diverses. Il admire Napoléon, pense que jamais plus grand homme n'ouvrit les yeux à la lumière du monde. Il est prêt à lui tout sacrifier. Est-il donc parfaitement désintéressé ? Non, il y a presque toujours intérêt. Las Cases veut lier si fort son nom au malheur du héros, qu'il en soit pour l'avenir inséparable. Être son historiographe, recueillir ses pensées, ses réflexions, tenir le journal de sa vie, cette gloire le paiera de tout. Il est profondément homme de lettres. Il se voit l'Homère de la nouvelle Iliade. Cette intention, transparue dès les premiers jours, seule explique son attitude à l'égard de Napoléon.

Las Cases est d'éducation fine, et l'on entend que l'in-



fortune exige plus de soins ; mais ses empressements auprès de l'Empereur sont d'un courtisan. Ses compagnons s'en irritent ; ils raillent sa platitude, l'appellent l'*Extase*. Ils enragent de sa faveur. Car, dès l'embarquement sur le *Bellérophon*, le petit homme se rend utile à Napoléon à tout moment, le renseigne sur la navigation, lui rapporte les entretiens de Maitland et de son état-major, lui sert de secrétaire. Surtout, il l'écoute avec ferveur. Et Napoléon a toujours aimé se raconter, s'expliquer, développer ses mobiles. Naguère le poids d'un empire arrêta sa langue. Maintenant qu'un loisir de toutes les heures l'accable, il lui faut un confident. Nul pour cet emploi ne vaut Las Cases. Par une question adroite, un mot insinuant, il sait faire rebondir l'entretien.

Aussi Napoléon traite-t-il bientôt en vieil ami ce nouveau venu. Lui arrive-t-il de dormir un jour, étendu contre le bordage, la tête sur les genoux de Las Cases, comme le montre une gravure célèbre ? Ce n'est point sûr. Mais il le reçoit tête à tête et longuement dans sa chambre, il fait avec lui l'examen des raisons qui l'ont conduit à bord du *Bellérophon*, lui en dicte un précis. Enfin il l'autorise à prendre la croix de la Légion d'honneur pour décorer son uniforme. Dira-t-on que ce fier marin, déshabitué de la houle, pâlit et disparaît dès que le vaisseau penche ? La traversée au vrai est mauvaise. Le *Bellérophon* tangue et roule. Tous les Français sont malades. C'est l'Empereur qui résiste le mieux\*.



Charles-Tristan de Montholon a trente-deux ans (1). Sa physionomie est agréable et molle : cheveux foncés, yeux doux, nez fort sur une bouche d'enfant. Son haut col brodé d'uniforme lui prête un air de virilité qui

(1) Il était né le 1<sup>er</sup> juillet 1783.

n'est pas de son caractère. Son intelligence peut paraître médiocre, mais il ne manque pas d'esprit à la française. Il est capable d'assiduité et de gentillesse. Ses manières sont parfaites. Plus gaspilleur encore qu'avidé, toujours en embarras d'argent, ambitieux, léger, plein d'imagination, il a ce goût de servir des gens de l'ancien régime, auquel, malgré ses frasques, le rattachent encore bien des liens. Son père, mort jeune, était premier veneur de Monsieur. Deux de ses ancêtres ont été chanceliers de France. Encore enfant, embarqué sur la *Junon*, avec son beau-père Sémonville, ambassadeur en Turquie, il avait, à la fin de 1792, fait relâche à Ajaccio, et, logeant chez M<sup>me</sup> Bonaparte, reçu d'elle, assurait-il, un accueil de famille. Napoléon, alors lieutenant en congé, lui aurait donné des leçons de mathématiques et Lucien des leçons de latin \*. Ce qui est certain, c'est qu'il a retrouvé peu après Louis et Jérôme au collège (1) et aussi Eugène de Beauharnais. Porté ainsi aux franges de la cour consulaire, il se pousse, sert sous Championnet, sous Augereau, sous Macdonald (qui devient son beau-frère). Entré dans l'état-major de Berthier, il y passe colonel. Bel avancement, à vingt-six ans et sans action d'éclat.

Pourtant il quitte le service pour raison de santé. Ce joli garçon supporte mal les fatigues militaires. A la fin de 1809, Joséphine le fait nommer chambellan. Mais bientôt l'influence de Sémonville, très active, l'oriente vers la diplomatie. Il est ministre plénipotentiaire auprès de l'oncle de Marie-Louise, à Wurtzbourg, quand une sottise vient briser sa carrière. Il a épousé de façon clandestine sa maîtresse, Albine-Hélène de Vassal, femme élégante dont on avait un peu trop parlé (2). Napoléon,

(1) *Souvenirs de M<sup>me</sup> de Montholon*, 13. — « Jérôme et Louis, ainsi qu'Eugène de Beauharnais, furent mis en pension chez M. Lemoine où était déjà Charles de Montholon. Les jeunes gens en conservèrent l'habitude de se tutoyer. »

(2) Après avoir été M<sup>me</sup> Bignon, elle avait épousé le Genevois Daniel Roger, de qui elle eut un fils (qui sera le comte Roger du



du fond de la Russie, le destitue. Cette rigueur peut-être excessive, car l'Empereur a souvent montré plus d'indulgence, oblige Montholon à se terrer en province. Endetté, il se trouve dans une position étroite. En 1813, le besoin d'officiers généraux fait qu'on lui offre de revenir à l'armée. Il se refuse, invoque blessures, maladie. Il n'accepte qu'un poste sédentaire : le commandement du département de la Loire, qu'il reçoit en effet en mars 1814. Il réunit alors un corps de gardes nationaux et d'ouvriers des forges avec lesquels il entreprend la guérilla contre les Autrichiens jusqu'à l'abdication de l'Empereur.

Sémonville, homme à toutes places, aussitôt insinué près des Bourbons, le fait nommer par Louis XVIII maréchal de camp. Pourtant il n'obtient pas d'emploi (1). Le voici de nouveau retiré à la campagne où sa femme lui donne un second enfant (2). Au retour de Napoléon, il l'attend dans la forêt de Fontainebleau et le suit vers Paris. Son rôle pendant les Cent Jours demeure effacé. Après sa défaite, il s'attache aux pas de l'Empereur. Par dévouement si l'on veut, par nécessité surtout. Il se juge compromis sans retour auprès du Roi. Il n'a pas un sou vaillant. Au reste, si jeune, il ne hait pas l'aventure. Sa femme non plus. Et il manœuvre à sa guise, ne voit que par son regard.

M<sup>me</sup> de Montholon a quelques années de plus que son mari. Elle a pu être jolie. Elle ne l'est plus. Son teint frais a passé. Mais elle est restée mince, elle garde d'ai-

Nord, grand ami des Thiers). Elle divorça le 26 mai 1812. Son mariage avec Montholon eut lieu à Draveil, le 2 juillet suivant, dans des conditions plus qu'irrégulières.

(1) On lui reprochait d'avoir prélevé sans droit dans la caisse du payeur général de la Loire une somme de 5.970 francs « pour valoir sur la solde des troupes qu'il commandait. » (Fr. Masson : *Napoléon à Sainte-Hélène*, 118.)

(2) Charles-François-Frédéric, né le 28 novembre 1814. Il sera laissé lors du départ pour Rochefort aux soins d'une amie. Son aîné, qu'on emmena, Charles-François-Napoléon-Tristan, était né à la fin de 1812. La date précise est inconnue.

mables yeux bleus et de beaux cheveux châtains. Coquette, adroite, elle a du savoir-faire, un fond de gaieté précieux, une durable patience. Elle ne s'emporte pas, reçoit galanteries et rebuts d'un sourire égal. Résolue à jouer un rôle, elle a dû comprendre qu'il serait plus aisé pour elle d'en tenir un près de Napoléon déchu que dans une cour véritable où son passé la gênerait. Elle a dû penser aussi à l'argent. Pour l'Europe entière comme pour son entourage, Napoléon a amassé un trésor immense, mis à l'abri en des endroits, chez des gens sûrs. Puis, avec un tel homme, un retour n'est-il pas toujours à prévoir ? Il s'est évadé de l'île d'Elbe. Un autre exil saura-t-il le garder ? La France sera lente à retrouver son assiette. Si Napoléon remonte jamais au pouvoir, ses compagnons des mauvais jours pourront tout espérer. Qu'ont à perdre les Montholon ? S'il y a calcul chez eux, et il serait naïf d'en douter, ce calcul n'est ni risqué ni maladroit.



Mine brave, même fanfaronne, regard franc et sensible, Gaspard Gourgaud a l'âge de Montholon. Il est le fils d'un violon de la chapelle du Roi, le neveu de l'acteur Dugazon. Sa mère était une des *remueuses* du duc de Berry. Sorti à dix-huit ans de l'École Polytechnique, il a fait dans l'artillerie un prompt chemin. Après les campagnes d'Espagne et d'Autriche, en 1811 il est officier d'ordonnance de l'Empereur. Il se bat en Russie, entre le premier au Kremlin, y découvre une mine placée par les Russes. Le voilà baron de l'Empire. Avidé de grades, il s'évertue, travaille des coudes, dans les remous où s'enfonce la fortune de Napoléon.

Devenu premier officier d'ordonnance, il reçoit de beaux traitements et une dotation. Ce qui vaut mieux encore, accès direct près du maître. Blessé plusieurs fois, il a sauvé l'Empereur en janvier 1814, au soir de



Brienne, en tuant un cosaque qui s'élançait sur lui (1). Il est alors colonel et commandeur de la Légion d'honneur. Dans l'universel sauve-qui-peut de la première abdication, il court aux Bourbons, recherche la protection du duc de Berry, et par lui se fait confirmer dans son grade. Quand Napoléon reparait, des premiers aux Tuileries, à force d'instances il obtient son pardon et l'accompagne en Belgique. La veille de l'abdication, il se fait nommer général de brigade, aide de camp de l'Empereur. Davoust se prête à cette promotion *in extremis*.

Pourquoi le trouve-t-on à Rochefort, à Aix ?

Il aime, et violemment, l'Empereur. Mais il ne se voit pas non plus d'autre issue. Il croit sa carrière brisée en France ; sa tête même, dit-il, y est en danger. Car il s'exagère tout ce qui le touche. Son caractère est droit, mais inquiet, impatient, orgueilleux, jaloux, exalté, sans équilibre. Malgré dix ans de guerre il est resté très jeune. Il ne connaît la vie ni les hommes. Au demeurant des qualités solides : il a du coup d'œil, écrit aisément, dessine bien, parle l'allemand et l'espagnol. Parmi ceux qui ont suivi l'Empereur, il est le plus intelligent.



Le général Bertrand, qui a succédé en 1813 à Duroc dans l'emploi de grand-maréchal du palais, porte un visage de femme mûre que déparent les favoris. Il est assez grand (2), mais chauve, malingre, timide, il se rapetisse par ses façons.

Ingénieur plus que soldat, officier appliqué, sans vues, pourtant il a été choisi, promu, établi par Napoléon

(1) Napoléon le niera. Pourtant le fait ne paraît pas douteux.

(2) Il mesurait 1 mètre 73. En 1815 il avait quarante-deux ans. Planat de la Faye disait de lui : « C'est un homme incapable de rien de grand, distrait, irrésolu au dernier point. » (*Vie de Planat*, I, 248.)

qui a trouvé chez lui, dès l'Égypte, l'homme intègre capable de toujours adhérer à son devoir.

Il lui avait fait épouser une protégée de Joséphine, Fanny Dillon, fille du général guillotiné sous la Terreur, et qui, de nom irlandais, ayant séjourné longtemps en Angleterre, était Anglaise de goûts, de sentiments, d'idées. Elle ne s'était laissé marier à ce général effacé, simple comte de l'Empire, que par lassitude. Elle espérait un prince italien ou allemand.

— Quoi, sire, avait-elle osé dire à l'Empereur,

« ...Bertrand,

Singe du pape en son vivant » !...

— Assez, Fanny ! gronda Napoléon, irrité par ce dédain.

Et Joséphine aidant, et aussi une dotation généreuse (1), les noces avaient été vite faites à Saint-Leu, chez Hortense.

Fanny était trop grande (2), svelte, blonde avec une petite tête aux yeux noirs et brillants, que gâtait un grand nez. Capricieuse, irréfléchie, entichée de sa noblesse et de ses alliances, elle avait aussitôt dominé son mari. Lui, l'aimant, se prêtait à tout, jusqu'à recevoir d'elle des soufflets. Quand de fortune il élevait la moindre objection, elle se répandait en cris. Elle adorait les plaisirs, le monde, la toilette, la dépense. Elle avait fait dans les dernières années de l'Empire grande figure en Illyrie, dont Bertrand était gouverneur. Ils étaient venus à l'île d'Elbe, lui tout de suite, elle plus tard, sans entrain. Elle s'y était conduite en enfant gâtée. L'Empereur la supportait. Elle ne rêvait que de Paris.

Avec cela, malgré cela, franche et fidèle. Elle suivit Napoléon et son mari sans trop se plaindre. Elle avait

(1) 200.000 francs à Bertrand, et le domaine de la Jonchère; 200.000 francs à Fanny, 50.000 francs de diamants et 30.000 francs de trousseau.

(2) 1 mètre 74. Elle avait 30 ans.



agi de toutes ses forces, — et dans si pauvre entourage, ses assurances avaient pesé, — pour que l'Empereur demandât l'hospitalité de l'Angleterre.

Elle faisait fond sur l'esprit *gentleman* des Anglais et ne doutait point de leur bonne foi. Déjà elle se voyait installée à la campagne, près de Londres, avec ses enfants, recevant parents et amis de la *gentry*, et courant à leurs châteaux (1).

L'escorte de l'Empereur compte encore une dizaine d'officiers, Savary, Lallemand, les chefs d'escadrons Planat de la Faye, Résigny, Schultz, un bizarre Polonais, Piontkowski, trois lieutenants, le page Sainte-Catherine, le docteur Maingault. Enfin un très nombreux personnel domestique, soixante têtes au moins, qui s'est casé tant bien que mal dans les recoins du *Bellérophon* et du *Myrmidon*.



A bord, du premier jour, Napoléon a réglé sa vie. Il déjeune seul et demeure chez lui le matin. Vers une heure, il se fait habiller et vient sur le pont où il se promène en parlant avec le capitaine, le médecin O'Meara, jeune Irlandais jovial, Las Cases ou les généraux français. Quand il apparaît, tous se découvrent, on ne vient vers lui que le chapeau à la main. Souvent, assis à l'abri du soleil, dans un berceau que Maitland a fait disposer sur le pont, il tient un livre qu'il ne lit pas.

Le vaisseau marchait mal, contrarié par la houle et des vents sans constance (2). Le 23 juillet seulement, il passa devant Ouessant. Il faisait à peine jour. Une brume fumait sur la mer. Les hommes de garde, étonnés,

(1) Les illusions étaient telles qu'un des compagnons de l'Empereur demanda pendant la traversée à Maitland « s'il pensait que le Prince-régent lui conférerait l'ordre de la Jarretière. » (Maitland, *Relation*, 199.)

(2) L'amiral Hotham avait du reste enjoint à Maitland d'aller lentement, de façon à donner au gouvernement britannique le temps de décider du sort de Napoléon.

virent l'Empereur sortir de sa chambre et se diriger vers la poupe. Il demanda à l'officier de quart (1) si la côte qu'on apercevait dans les déchirures du brouillard était celle d'Ouessant. Il prit une lunette et regarda. Bertrand, des officiers anglais étaient derrière lui, immobiles. Eut-il le pressentiment qu'il ne reverrait plus la France ? Il demeura ainsi plusieurs heures. Quand la côte disparut enfin, il s'écarta du bord, la main sur son visage, et faillit tomber dans les bras de Bertrand, qui le soutint jusqu'à sa cabine\*.

Entré dans la Manche, le navire eut meilleur vent. A tout moment il rencontrait d'autres vaisseaux. Le soir vit blanchir les falaises d'Angleterre. Le lendemain 24, à huit heures, le *Belléophon* jetait l'ancre dans la rade de Torbay.

Il y trouve des ordres sévères : nul ne peut débarquer. Bientôt survient Gourgaud, nanti de la lettre au Prince-régent qu'on ne lui a pas permis de porter à Londres (2). Il s'est muni de journaux anglais, qui discutent du lieu où Napoléon sera retenu captif : la Tour, le château de Dumbarton, le fort Saint-Georges, en Écosse, ou bien l'île de Sainte-Hélène, au fond de l'Atlantique (3).

(1) L'aspirant Home. Il offrit son bras à l'Empereur pour qu'il ne trébuchât point sur le pont mouillé. (G. Home, 171.)

(2) Une copie en avait été délivrée par lui à Sartorius, qui l'avait fait parvenir aux ministres.

(3) Dans une lettre à Las Cases, lady Clavering, Française d'origine et qui, du temps qu'elle était modiste, avait été son amie, lui confirmait la probabilité de cette dernière désignation. (Montholon, I, 102.)

Wellington l'a avoué (Stanhope, *Conversations with the duke of W.*, 105), l'idée d'un internement à Sainte-Hélène était ancienne. Les conjurés de 1800 qui voulaient enlever le Premier Consul projetaient déjà de l'y déporter. Cependant à Paris il semble qu'on ait songé d'abord à une réclusion en Europe. Metternich, le 18 juillet 1815, écrivait à Marie-Louise : « D'après un arrangement pris entre les puissances, il (Napoléon) sera constitué prisonnier au fort Saint-Georges, dans l'Écosse, et placé sous la surveillance de commissaires autrichiens, russes, français et prussiens. Il y jouira d'un très bon traitement, et de toute la liberté compatible avec la plus entière sûreté qu'il ne puisse s'échapper. » (Octave Aubry, *La trahison de Marie-Louise*, 40.)

Mais l'Angleterre avait d'autres vues. Si Napoléon était pris et que



Sainte-Hélène... Ce nom avait été prononcé déjà au Congrès de Vienne, qui s'effrayait de voir Napoléon si près de l'Italie (1). Réveillait-il dans l'esprit de Napoléon de plus anciens échos ? Ce n'est point probable... En 1788, à Auxonne, pauvre et studieux, prenant des notes sur les possessions des Anglais dans le monde, il avait écrit sur son cahier : « Sainte-Hélène, petite isle... » Après ces quatre mots où il marquait sans y songer la fin de sa course, il avait laissé, — peut-être interrompu, — la page blanche...

Sainte-Hélène ! Après les assurances de Maitland, Napoléon ne peut croire à pareille félonie. Il voit le port de Torbay se couvrir d'embarcations d'où des Anglais enthousiastes le saluent. Ce revirement subit de la haine à l'engouement inquiète le cabinet britannique. Il l'avait prévu. Aussi dès le 20 juillet, le premier ministre, lord Liverpool, réclame-t-il l'internement sous les tropiques. Il est du reste agité d'une autre crainte. Il redoute que Napoléon, invoquant la vieille loi d'*Habeas corpus*, n'obtienne d'un juge quelconque un *writ* lui garantissant la liberté sur le sol anglais, en attendant sa comparution devant un tribunal (2). Pour plus de

Louis XVIII ne se crût pas de taille à le faire juger comme rebelle, elle était prête à se constituer sa geôlière au nom des Alliés. Le 15 juillet elle préconisait une déportation lointaine. « La meilleure place serait à une grande distance de l'Europe. Le cap de Bonne-Espérance ou Sainte-Hélène, écrivait Liverpool à Castlereagh, répondraient pour le mieux à ce dessein. »

(1) Bausset (*Mémoires*, III, 56) : « Le propos le plus généralement répété à Vienne était qu'il fallait envoyer Napoléon à Sainte-Hélène. » Talleyrand, le 13 octobre, avait proposé l'une des Açores. (*Correspondance inédite*, 171.)

(2) Liverpool à Castlereagh, 20 juillet 1815 : « Nous sommes tous décidément d'opinion qu'il n'est pas expédient de l'emprisonner dans ce pays. De fort belles questions légales peuvent être soulevées à ce sujet qui seraient particulièrement embarrassantes. En outre de ces considérations, vous connaissez assez les sentiments des gens de ce pays pour ne pas douter qu'il ne devienne immédiatement un objet de curiosité et, dans quelques mois, de compassion. Sa présence ici ou n'importe ailleurs en Europe maintiendrait un certain degré de fermentation en France. »

Le reste de la lettre, encore *inédit* en français, rassemble en quel-

sûreté, le cabinet ordonne de mener le navire dans la rade militaire de Plymouth, tandis qu'il négocie avec les Alliés pour obtenir leur agrément à la déportation de Napoléon. Il doute si peu de leur docilité que le 25, lord Bathurst, ministre de la Guerre et des Colonies, traite avec les directeurs de la Compagnie des Indes orientales, propriétaire de Sainte-Hélène, afin que l'île soit, pour le temps de la détention, remise au plein pouvoir de la couronne d'Angleterre.

A Plymouth, des chaloupes armées faisaient sentinelle autour du *Bellérophon*. Deux frégates, la *Liffay* et l'*Eurotas*, mouillaient à ses côtés. L'Empereur et ses amis y virent un malheureux présage. Les illusions, une à une, tombaient. Maitland, étant allé à terre, revint avec une figure défaite \*. Son silence inquiéta plus que des paroles. Le lendemain 27, il fit transporter sur la *Liffay* les officiers qui n'étaient pas du service personnel de l'Empereur. Enfin vint l'amiral Keith, commandant en chef de la flotte britannique. Napoléon avait demandé à le voir dès son arrivée à Plymouth. Il s'excusa de ces deux jours de délai : il n'avait pas encore reçu les ordres de Londres \*\*. Beau vieillard, de haute distinction (1), il était reconnaissant à Napoléon d'avoir fait soigner lui-même son neveu, le capitaine Elphinstone, blessé à Waterloo. Il eût voulu lui être de service (2). Mais

ques lignes tous les motifs du choix de Sainte-Hélène par le cabinet anglais. « Depuis que je vous ai écrit, lord Melville et moi avons parlé de cette affaire avec M. Barrow et il recommande instamment Sainte-Hélène comme le lieu du monde le mieux calculé pour la réclusion d'une telle personne. Il y a là une belle citadelle où il peut résider. L'endroit est très sain. Il n'y a qu'une place dans le pourtour de l'île où les navires puissent jeter l'ancre et nous pouvons en exclure les vaisseaux neutres si nous le jugeons nécessaire. A pareille distance, dans un pareil endroit, toute intrigue serait impossible et, étant écarté si loin du monde européen, il en serait bientôt oublié. » (*Lettres de Castlereagh*, 3<sup>e</sup> série, 11, 430.)

(1) George Elphinstone, lord Keith (1746-1823) avait eu une carrière brillante. Il prit le Cap, Minorque et en 1800, à Gènes, obligea Masséna de capituler. Il était amiralissime depuis 1812. C'était un des hommes les plus populaires du Royaume-Uni.

(2) Il avait écrit à Maitland quand le *Bellérophon* arriva à Torbay :



il demeura dans des rapports de forme et sa visite fut courte. Peu après entrèrent dans le port plusieurs bâtiments chargés de soldats français blessés et faits prisonniers à Waterloo. On cacha cette arrivée à l'Empereur \*.

Savary, par quel moyen ? l'on ne sait, s'était mis en rapport avec le grand juriste anglais sir Samuel Romilly, qui lui envoya une note sur l'assignation à lancer contre l'amiral pour l'obliger à laisser débarquer Napoléon. Ses conseils furent suivis. Lord Keith fut pourchassé pendant une journée entière, à travers sa flotte, par un huissier porteur de l'assignation (1).

La mer comme à Torbay se chargeait de barques, remplies à couler de curieux et d'admirateurs qui par tous moyens tentaient de s'approcher du *Bellérophon* (2). Les cutters de garde faisaient des rondes sans souci des accidents. Le soir, les matelots tiraient même des coups de fusil (3).

Longs jours, jours d'anxiété, dans cette immense rade où le *Bellérophon* roulait aux vagues venues du large et faisait grincer ses amarres, au milieu des yoles, des canots où se dressaient des hommes fleuris d'œillets rouges, des femmes parées, des enfants même qui poussaient des hourras, agitaient leurs mouchoirs, quand sur le pont, la silhouette de *Boney*, appuyé au bras d'un général, se découpait sur le ciel. Le ventre en avant, son habit trop tendu ouvrant ses basques, « il ne res-

« Je serais heureux de savoir ce qui pourrait lui être agréable ; je m'empresserais de l'exécuter. » (Rovigo, VIII, 244.)

(1) Rovigo, VIII, 251. Aussi Keith commanda-t-il à Maitland « d'écarter toute espèce de bateau ». Maitland obéit strictement. Sa femme, venue en canot, ne put monter sur le *Bellérophon*. Napoléon l'apercevant du pont, la trouva « jolie ». Il lui fit envoyer quelques bouteilles de vin de France, que la douane saisit sans pitié.

(2) Certaines avaient été louées jusqu'à soixante livres. « Elles étaient si nombreuses, dit Rovigo (VIII, 245), qu'elles resserraient petit à petit les chaloupes de garde jusque contre le bordage du *Bellérophon*. »

(3) Napoléon s'en plaignit à Maitland : « Cela me trouble et me peine, lui dit-il, je vous serai obligé de l'empêcher. » On fit aussitôt cesser cette pratique. (*Relation*, 140.)

semblait pas mal, dit un Anglais, à un gros pigeon » (1).

Il ne paraissait plus guère avant cinq heures, jusque-là enfermé dans sa chambre ou se promenant le long des fenêtres de poupe. Il lisait beaucoup, parfois dormait étendu sur un sofa. Il avait l'air indifférent à toutes choses.

Les gazettes, communiquées par Maitland, confirmaient que le lieu de détention choisi pour Napoléon serait Sainte-Hélène. Ses compagnons, consternés, semblaient un gibier pris au piège. Certains oubliaient toute dignité (2)...



Le 31 juillet, à onze heures, lord Keith et sir Henry Bunbury, sous-secrétaire d'État, montent sur le *Bellérophon* et sont conduits chez l'Empereur. Il les reçoit debout en présence de Bertrand. Lui donnant pour la première fois le titre de général et non plus celui d'empereur, ils lui font connaître la décision du ministère (3).

(1) « Les marins du *Bellérophon*, écrit M. Norwood Young, exposaient un tableau noir où étaient annoncées les occupations de Napoléon, selon le moment : « A déjeuner... Dans sa cabine... Dictant à ses officiers... A dîner... Va venir sur le pont..., etc. » (*Napoléon in exile*, I, 55.)

(2) Montholon, étant au privé, entendit M<sup>me</sup> Bertrand venir dans la cabine de Maitland. Elle lui dit (c'est Gourgaud qui le rapporte) que l'Empereur s'attendait à être déporté. « Comme il était un monstre d'égoïsme, qui verrait périr femme, enfants, sans rien éprouver », elle conjurait le capitaine d'obtenir que la liste des personnes qui devaient l'accompagner fût dressée par l'Amirauté même, et qu'on n'y comprît pas son mari. Montholon, Gourgaud, Lallemand, outrés de cette attitude, protestèrent près de Maitland. M<sup>me</sup> Bertrand, se sentant découverte, eut après le dîner une crise de nerfs. (Gourgaud, *inédit*, 29 juillet 1815. Bibl. Thiers, carton 18.)

(3) Le protocole définitif ne sera signé par les Alliés que le 2 août à Paris. Sans qu'il y eût même eu discussion, il donnait un véritable blanc-seing à l'Angleterre :

« Article 1<sup>er</sup>. Napoléon Buonaparte est regardé par les Puissances Alliées qui ont signé le traité du 25 mars dernier comme leur prisonnier. Article 2. Sa garde est confiée spécialement au gouvernement britannique. Article 3. Les cours impériales d'Autriche et de Russie et la cour royale de Prusse nommeront des commissaires qui se rendront et demeureront au lieu que le gouvernement de S. M. bri-



Pas même une notification adressée à Napoléon. Une simple lettre du vicomte Melville, premier lord de l'Amirauté, à lord Keith, que sir Henry lit dans sa traduction française, écrite sur un morceau de papier :

« Comme il peut être convenable au général Bonaparte d'apprendre, sans un plus long délai, les intentions du gouvernement britannique à son égard, Votre Seigneurie lui communiquera l'information suivante :

« Il serait contraire à notre devoir envers ce pays comme envers les alliés de Sa Majesté de laisser au général Buonaparte les moyens ou l'occasion de troubler à nouveau la paix de l'Europe ; il est donc inévitable qu'il soit restreint dans sa liberté... L'île de Sainte-Hélène a été choisie pour sa future résidence. Le climat y est sain, et la situation locale permettra de le traiter avec plus d'indulgence qu'en aucun autre lieu, avec la même sécurité. »

Napoléon entend cette « information » sans interrompre et sans qu'un muscle bouge sur son visage (1).

Sir Henry, lui-même impassible, poursuit :

« Parmi les personnes qui ont été conduites en Angleterre avec le général Buonaparte, il lui est permis de choisir, à l'exception des généraux Savary et Lallemand, trois officiers qui, avec le chirurgien, pourront l'accompagner à Sainte-Hélène, et douze domestiques. Tous ces individus, soumis à des restrictions durant leur résidence dans l'île, ne pourront la quitter sans l'autorisation du gouvernement anglais.

« Le contre-amiral sir George Cockburn, désigné pour commander en chef au Cap, conduira à Sainte-Hélène le général Buonaparte et sa suite \*. »

tannique aura assigné pour le séjour de Napoléon, et qui, *sans être chargés de la responsabilité de sa garde*, s'assureront de sa présence. Article 4. S. M. Très Chrétienne sera invitée à envoyer également un commissaire français. »

(1) « Le caractère général de sa physionomie était grave et presque mélancolique, mais il ne laissait paraître aucune trace d'humeur ou de violente passion. » (Sir Henry Bunbury, 31 juillet 1815.)

Il se tait. Alors la voix de Napoléon s'élève.

— Du moment où j'ai été reçu librement sur le *Bellérophon*, je me suis trouvé sous la protection des lois de votre pays. Le gouvernement viole à mon égard le droit sacré de l'hospitalité. Je fais appel de sa décision à l'honneur britannique.

Lord Keith, gêné, presque honteux, prie Napoléon de formuler par écrit sa protestation ; il la transmettra aux ministres du Régent.

Il salue et sort de la cabine. Dans la pièce qui la précède, trouvant M<sup>mes</sup> de Montholon et Bertrand, il leur annonce, en mauvais français, l'envoi à Sainte-Hélène. Elles s'indignent. Il essaie de les apaiser, puis y renonçant, avec sir Henry regagne son canot.

Napoléon appelle ses principaux officiers. Entassés dans sa chambre, ils entendent l'arrêt. Lallemand et Savary, que leur exclusion nominative semble promettre à l'échafaud, se débattent avec véhémence. L'Empereur déclare qu'il ne consentira pas à son transport à Sainte-Hélène :

— Ce serait, dit-il, mourir d'une manière ignoble.

— Oui, sire, s'écrie Gourgaud, bien ignoble ! Mieux vaut nous faire tuer en nous défendant, ou mettre le feu aux poudres !

Quelques voix montent avec la sienne. Napoléon les congédie, sauf Bertrand. Lallemand et Savary vont écrire à lord Keith et aux ministres pour invoquer la promesse faite, disent-ils, par Maitland, qu'ils trouveraient un inviolable asile sous le pavillon anglais. Tirailé par eux, Maitland leur donne son attestation, sans réfléchir que ce qui est vrai pour eux l'est aussi pour l'Empereur (1).

Napoléon s'est juré sans doute de montrer une âme supérieure à la fortune. Mais pour un bref instant cette

(1) Rovigo, VIII, 270. Maitland intervint près de lord Melville et de sir H. Bunbury. Cette démarche eut son effet. Savary et Lallemand seront déportés à Malte avec les autres officiers non autorisés à suivre Napoléon. Ils furent libérés en avril 1816.



résolution se détend. Après tout il est homme, et c'est en homme qu'il va se plaindre, à celui-là même aux mains de qui il s'était remis dans l'espoir d'un traitement généreux :

— Sainte-Hélène..., dit-il à Maitland. L'idée seule m'en fait horreur. Être relégué pour la vie dans une île entre les tropiques, à une distance immense de tout continent, privé de toute communication avec le monde et de tout ce qu'il renferme de cher à mon cœur !... C'est pis que la cage de fer de Tamerlan ! Je préférerais qu'on me livrât aux Bourbons !

Après avoir relevé l'insulte qu'on lui fait en l'appelant général, il ajoute :

— M'exiler là, autant aurait valu signer tout de suite mon arrêt de mort, car il est impossible qu'un homme de mon tempérament et de mes habitudes puisse vivre longtemps dans un tel climat \*.

Il n'en paraît pas moins sur le pont à l'heure accoutumée. Redescendu chez lui, il fait appeler Marchand. Quand il entre, les rideaux de soie rouge tirés sur les fenêtres ne laissent entrer qu'une lueur de sang. Napoléon se déshabille et se couche, puis prie le jeune homme de lui lire la vie de Caton dans le Plutarque posé sur sa table. Marchand obéit, plein d'effroi. Tandis que les phrases défilent sur ses lèvres, il se demande ce que fait l'Empereur sous sa courtine. Il sait que Napoléon garde sur lui du poison. Va-t-il se tuer pour échapper à un traitement ignominieux ? L'angoisse du jeune homme un instant est si vive qu'il s'arrête...

— Lis, ordonne la voix derrière le rideau.

Marchand reprend Plutarque. Il lit ainsi pendant une demi-heure et finit par la mort de Caton. Comme il achève, Napoléon se lève, paisible, et passe sa robe de chambre (1).

Il est seul à garder ce maintien. Autour de lui tout

(1) Marchand. Bibl. Thiers, carton 22 (inédit).

est crainte, colère et confusion. Las Cases, qui doit se juger responsable pour une large part de la venue de l'Empereur à bord du *Bellérophon*, semble désespéré. M<sup>me</sup> Bertrand vocifère et, en français comme en anglais, injurie les ministres du Régent. Lallemand, Montholon et Gourgaud cherchent à effrayer Maitland, et à travers lui Keith, par cette idée d'un suicide possible de Napoléon :

— Vous pouvez y compter, lui disent-ils, l'Empereur n'ira jamais à Sainte-Hélène, il se tuera plutôt. C'est un homme d'un caractère déterminé, et ce qu'il dit, il le fera.

— A-t-il jamais dit qu'il se tuerait ? interroge le commandant, sans quitter son flegme.

— Non, mais il a dit qu'il n'irait pas à Sainte-Hélène, ce qui signifie la même chose.

Et ils ajoutent, menace obscure :

— S'il y consentait, nous sommes trois ici qui avons résolu de l'empêcher (1).

Après ces explosions, quelque bon sens renaît. Qu'est-ce donc que Sainte-Hélène ? demandent les Français, et ils se penchent sur toutes les cartes qu'ils peuvent trouver. A leurs questions, les marins répondent que c'est un paradis. Las Cases, qui en a lu plusieurs relations avantageuses, ne les dément pas. Les montagnes sont couvertes de beaux arbres. Les vallées sont riches en toutes espèces de légumes et de fruits qu'y font croître des eaux riantes. Bétail, gibier, volaille abondent. La mer est poissonneuse. Point de fauves ni de reptiles. Les seuls animaux gênants sont les rats.

En somme un délicieux séjour. Mais dans l'entourage de Napoléon plusieurs ne sont point tentés de le connaître. Le médecin Maingault se récuse sans pudeur. Bertrand, secoué par sa femme qui veut demeurer en

(1) Maitland, 169. — Les esprits étaient alors si montés que Maitland crut que les trois généraux menaçaient d'assassiner Napoléon s'il venait à se soumettre. Il répondit « que l'Angleterre ne manquait pas de potences ». Ses interlocuteurs ne parurent pas le comprendre.



Angleterre, tergiverse (1). En cachette, M<sup>me</sup> Bertrand a écrit aux ministres pour les supplier « d'empêcher que son mari ne suivît Bonaparte, assurant qu'il ne le faisait que par honneur et à regret ». Son excuse est qu'elle a perdu un enfant à l'île d'Elbe et qu'elle craint pour la santé de ceux qui lui restent. Laisant toute vergogne, vers le soir, elle force la porte de Napoléon et, ses yeux vifs noyés de larmes, balbutiant, menaçant presque, elle l'adjure de ne pas emmener Bertrand. L'Empereur, qui dictait quelque note à Las Cases, l'écoute, étonné, et répond seulement que si le grand-maréchal veut partager son exil, il en est le maître. La furie rentre aussitôt dans sa cabine, et, après de nouveaux transports, devant Bertrand et M<sup>me</sup> de Montholon, par la fenêtre ouverte tente de se jeter à la mer. Bertrand la saisit par la taille et la retient. Savary, qui du pont voit la scène, crie en riant au grand-maréchal : « Lâche-la ! Mais lâche-la donc (2) ! »

Bertrand était trop bon mari pour suivre ce conseil. En dépit de sa violence, ce fut la comtesse qui céda. Le grand-maréchal promit de ne s'éloigner d'Europe que pour une année (3). M<sup>me</sup> Bertrand, les jours d'après, fit encore, et publiquement, des algarades. Elle fut jusqu'à dire à son mari « qu'on voyait bien qu'il n'était pas gentilhomme ». On pense avec tristesse que c'est le capitaine Maitland qui rapportait ces folies à Napoléon (4).

(1) Napoléon lui avait dit : « Ce n'est pas pour moi que je veux vous emmener, c'est pour vous. Si vous me quittez maintenant, vous perdrez la réputation que vous avez acquise à l'île d'Elbe. » (M<sup>me</sup> de Montholon, 60). Au fond, l'Empereur pensait que Bertrand, seul grand officier de la Couronne qui l'eût accompagné jusqu'à Plymouth, lui serait indispensable dans son exil pour l'aider à garder figure de souverain.

(2) Il détestait M<sup>me</sup> Bertrand. Trop franche dans ses propos, elle avait dit que Savary avait « attaché une lanterne sur la poitrine du duc d'Enghien ». Le duc de Rovigo ne le lui avait point pardonné. (M<sup>me</sup> de Montholon, 63.)

(3) M<sup>me</sup> Bertrand écrivit à son cousin, lord Dillon : « Nous passerons un an à Sainte-Hélène ; ensuite je reviendrai en Angleterre avec mon mari et mes trois enfants. »

(4) Gourgaud, I, 47. Dans sa *Relation*, Maitland raconte qu'étant allé prendre des nouvelles de M<sup>me</sup> Bertrand après sa tentative de



L'Empereur peut encore dire, même à Gourgaud, qu'il n'ira pas à Sainte-Hélène : il y est à peu près résigné. Toujours réaliste, il prend déjà des mesures, songe au choix des officiers qui le suivront. A Las Cases, qui lui traduit les journaux, il demande quelles pourront bien être leurs occupations « dans ce lieu perdu ».

— Sire, répond Las Cases, nous vivrons du passé... Ne jouissons-nous pas de la vie de César, de celle d'Alexandre ? Nous posséderons mieux : vous vous relirez !

— Eh bien, dit Napoléon, nous écrirons nos *Mémoires*. Oui, il faudra travailler. Le travail est aussi la faux du temps. Après tout, on doit remplir ses destinées, c'est ma grande doctrine. Que les miennes s'accomplissent \* !

Il avait pris, raconte Las Cases, « un air aisé et même gai. » La seule idée qu'il ne serait point désœuvré lui apportait un réconfort.

Le 4 août, Maitland reçoit l'ordre de quitter la rade et d'aller croiser à Start-Point en attendant le *Northumberland* qu'on arme en toute hâte à Portsmouth pour conduire Napoléon à Sainte-Hélène (1). Lord Liverpool et ses collègues étaient de plus en plus anxieux de l'affluence du public à Plymouth. Boney, longtemps si haï, devenait populaire.

suicide et, l'ayant trouvée au lit, il se permit quelques reproches. L'exaltée se dressa aussitôt, s'écriant : « Je suis au désespoir et ne sais plus ce que je fais. Je ne peux persuader mon mari de rester ici. » Elle débita alors cent injures contre Napoléon : « Pourvu que ses vœux soient remplies, il ne se soucie pas de ce que deviennent les autres. Il a donné à Bertrand des postes lucratifs et honorables, mais les dépenses qu'ils exigeaient rendaient impossibles les économies. Jamais il ne lui a offert une terre ni rien qui pût améliorer de façon durable notre fortune » Elle osa ajouter : « Il ne mérite rien de nous ! » (*Relation*, 173-175.)

(1) Le *Bellérophon* avait paru trop vieux et trop lent pour cet emploi.



Sur le navire, déjà officiers et matelots prenaient hautement son parti. Encore un peu et il aurait pour lui toute l'Angleterre, depuis le dernier « commoner » jusqu'au Prince-régent. Lord Keith était de cet avis : « Que le diable l'emporte ! disait-il. S'il avait obtenu une entrevue avec S. A. R., ils auraient été les meilleurs amis du monde au bout d'une demi-heure (1) ! »

Maitland met à la voile par un temps très houleux qui rend tous les passagers malades. Le *Tonnant* et l'*Eurotas* font escorte au *Bellérophon*.

Dans la journée du 5, Napoléon envoie à Keith la page illustre dont le retentissement par ondes allait gagner l'Europe et toucher tant de cœurs hier hostiles ou indifférents...

« Je proteste solennellement ici (2), à la face du ciel et des hommes, contre la violence qui m'est faite, contre la violation de mes droits les plus sacrés, en disposant par la force de ma personne et de ma liberté. Je ne suis pas le prisonnier, mais l'hôte de l'Angleterre... Si le gouvernement, en donnant des ordres au capitaine du *Bellérophon* de me recevoir, ainsi que ma suite, n'a voulu que tendre une embûche, il a forfait à l'honneur et flétri son pavillon...

« J'en appelle à l'histoire. Elle dira qu'un ennemi qui fit vingt ans la guerre au peuple anglais vint librement, dans son infortune, chercher un asile sous ses lois ; quelle plus éclatante preuve pouvait-il donner de son estime et de sa confiance ? Mais comment répondit-on en Angleterre à une telle magnanimité ? On feignit

(1) Maitland, 233. Le 3 août, Liverpool écrivait à lord Castlereagh : « Buonaparte nous donne beaucoup de trouble à Plymouth. Nous avons été obligés de commander au navire, par télégraphe, de croiser jusqu'à ce que le *Northumberland* puisse faire route. »

(2) Las Cases (I, 86), s'est vanté d'avoir rédigé ce document. Il semble qu'il n'ait fait qu'un brouillon que Napoléon corrigea et qu'il lui dicta de nouveau. Le style de l'Empereur y paraît en maints endroits, jusque dans cette date « immense », que Chateaubriand admirait : « A bord du *Bellérophon*, à la mer. »

de tendre une main hospitalière à cet ennemi, et quand il se fut livré de bonne foi, on l'immola.

« NAPOLÉON.

« A bord du *Bellérophon*, à la mer. »

Cet appel qui, après plus d'un siècle, rend encore un son si grave, Napoléon n'espère pas qu'il intimidera Liverpool et ses acolytes (1). Ils sont trop médiocres pour comprendre que dans les grandes heures de l'histoire, la seule politique sage, prévoyante, irréprochable, *habile*, est celle de la générosité. Qu'ils eussent un motif puissant pour mettre Napoléon hors d'état de tenter un retour offensif, nul homme de bonne foi ne saurait le nier. Par deux fois il avait menacé l'Angleterre d'une invasion à laquelle, s'il eût mis le pied sur les collines

(1) Keith, le 7 août, adressa à Napoléon la lettre suivante, *inédite* (Bibl. Thiers, fonds Masson, carton 21).

« A bord du *Tonnant*, 7 août 1815.

« Monsieur,

« J'ai reçu par le comte de Las Cases la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser et je m'empresse de vous assurer que je n'ai pas perdu de temps pour transmettre à mon gouvernement la Protestation qui y était jointe.

« L'ordre relatif à votre départ du *Bellérophon* est impératif, je dois y obéir comme officier. J'ai devant moi les lettres du capitaine Maitland; il en résulte que rien de pareil à une promesse ou à ce qui aurait pu être pris pour une promesse n'a été fait de sa part, mais une simple offre de bon traitement et de transport en Angleterre, et je suis heureux de penser que ce double objet a été rempli avec tous les égards et l'attention possibles.

« Les ordres au sujet de vos biens ont été adressés au contre-amiral sir George Cockburn et, de même qu'ils paraissent raisonnables et n'ont été calculés que pour empêcher l'usage dangereux d'une somme excessive, je suis certain qu'ils seront exécutés avec délicatesse.

« Je n'ai pas qualité pour juger des lois. Ma carrière est d'une autre nature. Il est vrai que j'ai dit dans l'entretien que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous que c'était un pénible devoir que de communiquer à quelqu'un une nouvelle désagréable; j'espère que vous me rendrez cette justice de croire à mon sincère regret. Mais je suis obligé d'accomplir les devoirs de ma position.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

« KEITH, amiral. »



de Douvres, elle n'eût pas résisté. Le triumvirat de Londres (Liverpool, Castlereagh et Bathurst) ne l'oubliait pas. Il oubliait moins encore que la guerre commencée par Pitt et achevée par Wellington, avait poussé leur pays au bord de la ruine. Si Waterloo avait été une victoire française, l'Angleterre à bout de forces faisait faillite et se voyait acculer à une misérable paix. Ils voulaient donc en finir avec le terrible Corse. Il était revenu de l'île d'Elbe. Il serait revenu d'Amérique. Mais il ne reviendrait pas de Sainte-Hélène, perdue derrière l'équateur, à deux mois de voiles, et que, maîtres de la mer, ils sauraient garder.

Les oligarques anglais de 1815 — il n'est pour s'en assurer que de relire les romans de Disraëli — n'avaient ni vues longues ni haut courage. Ils n'avaient que de la vanité, de la jalousie, de la haine, un égoïsme brutal... Les accuserons-nous encore de trahison comme on l'a fait longtemps ? Non. Le gouvernement britannique n'avait *rien promis* à Napoléon. Maitland, s'il alla trop loin dans ses conversations avec Las Cases, puis avec l'Empereur même, n'avait pas qualité pour engager ses chefs, et les Français ne l'ignoraient point. Pourtant devant leur peuple, devant le monde, les membres du cabinet Liverpool demeureront toujours coupables d'avoir transformé en prison l'asile qu'une confiance héroïque leur demandait.

L'Angleterre pouvait sortir de l'effroyable lutte appauvrie, contuse, exsangue, léchant ses plaies. Mais elle en sortait maîtresse de l'Europe qui courait à son mot d'ordre et à sa caisse. Elle devait abriter Napoléon et le lier d'une chaîne que rien n'eût pu rompre, celle d'un accueil digne de lui, digne d'elle, qui eût relevé le malheur et salué la gloire. Des gouvernants infirmes lui imposèrent alors un visage qu'un si grand peuple ne méritait pas (1).

(1) Nul n'a été plus sévère pour les ministres anglais de ce temps que lord Rosebery, dont le livre : *Napoléon, la dernière phase*, est

Qu'ils éloignent pourtant Napoléon, ces Anglais qui songent étroitement à leur pays, on pourrait l'admettre encore. Du moins devaient-ils, même à Sainte-Hélène, le traiter en souverain. N'avoir vu en lui qu'un convict, là est leur grande faute, celle que les plus loyaux de leurs compatriotes leur reprochaient déjà quand l'Empereur reçut son arrêt, et qu'après tant d'années, pesant les nécessités et les causes, l'Histoire sereine ne peut leur pardonner.

Par-dessus le cabinet anglais qu'à présent il méprise, de qui il n'attend plus rien, Napoléon s'est adressé à l'Europe, à l'univers qu'il veut émouvoir ; il a lancé son message à l'avenir de qui il attend tout. Pour lui-même, il est prêt à subir la peine de son trop de puissance et d'avoir donné du pied dans les taupinières des rois...



A Start-Point, la mer grossit ; l'Empereur en souffre. Tous ces jours, il est resté confiné chez lui, n'a paru à déjeuner ni à dîner. Le peu qu'il mange est préparé par Marchand. Pourtant, comme il se promenait un instant avec Las Cases dans la galerie du vaisseau, il lui confie le collier d'Hortense, que le chambellan portera dès lors sous son gilet \*.

Le dimanche, vers neuf heures du matin, un grand navire est aperçu sous le vent. Quand il approche, on reconnaît le *Northumberland*. Il est accompagné de deux frégates chargées de troupes. Les trois vaisseaux mouillent près du *Bellérophon*. Peu après l'amiral Keith vient présenter à Napoléon l'amiral Cockburn, chargé de le conduire à Sainte-Hélène.

Cockburn s'est battu sous Nelson. Il a brûlé la flotte

admirable d'impartialité et de pénétration. Il écrit, p. 74 : « Par bonheur, quoique nous n'ayons pas à en remercier nos ministres, la honte d'avoir livré Napoléon à Louis XVIII pour être fusillé comme Ney nous a été épargnée. »



américaine et pris Washington en 1813. C'est un solide marin, un peu hirsute, orgueilleux, sans jointures. Il n'a pas les façons délicates de Keith (1). Devant lui Napoléon renouvelle sa plainte hautaine. On n'y répond qu'en lui remettant un extrait des instructions de lord Bathurst en vue de son transfert à bord du *Northumberland*. Les bagages du « général Buonaparte » et de ses officiers seront visités de façon exacte. Argent, bijoux, objets de valeur, toutes les armes seront remis à Cockburn.

Napoléon avait fait porter à Keith, écrite par Bertrand, la liste des personnes qui devaient l'accompagner. Il y avait inscrit Bertrand, Montholon, Planat de la Faye (qui lui plaisait et qu'il savait tout dévoué), enfin Las Cases. Gourgaud, ainsi exclu, alla chez l'Empereur et fit une scène de reproches et de larmes telle que Napoléon remplaça le nom de Planat par le sien. Les Anglais ne voulaient pas de Las Cases. Ils étaient prévenus contre lui depuis le jour où, envoyé de l'île d'Aix à Maitland, il avait paru ignorer leur langue pour surprendre leurs intentions. D'ailleurs les ordres du ministère réduisaient la suite à trois officiers. Sur les instances de Bertrand, lord Keith consentit à considérer Las Cases comme un civil, et il permit à son jeune fils Emmanuel de demeurer avec lui près de Napoléon.

La défection de Maingault causa quelque embarras. On ne pouvait songer à le remplacer par un médecin français. Le chirurgien du *Bellérophon*, Barry O'Meara, qui savait mal le français, mais couramment l'italien, et avec qui Napoléon avait pris plaisir à causer dans cet idiome, se proposa. Sur la demande de l'Empereur, l'amiral consentit, non à le mettre à sa disposition, mais « à lui permettre de l'accompagner à Sainte-Hélène, dans l'exercice de sa profession médicale ». Il demeurerait officier britannique, payé par l'Amirauté et sous

(1) Né en 1772, il était le second fils d'un baronnet. Dès l'âge de quatorze ans, il avait été à la mer.

ses ordres. Napoléon acquiesça ; il ne vit là qu'un détail. En réalité, O'Meara partait pour Sainte-Hélène dûment endoctriné par son ami Finlaison, actuaire de la Marine, qui, de la part de lord Melville, l'avait chargé d'espionner Napoléon (1).

Avant qu'on fit l'inspection des effets, Bertrand partagea entre les Français la plus grande partie de l'or emporté de Paris, soit 250.000 francs qu'on dissimula dans des ceintures. On cacha en outre des diamants et une certaine somme en lettres de crédit et billets négociables ; le grand-maréchal put ainsi déclarer que la cassette de l'Empereur se composait seulement de 4.000 napoléons. Ils furent pris, sauf 1.500, qu'on laissa pour payer les gens (2).

L'humiliante visite des bagages fut pratiquée sous les yeux de Cockburn par son secrétaire Glover et un agent des douanes. Marchand assista seul à cet examen d'ailleurs rapide, mais qui s'appliqua même aux vêtements et au linge de l'Empereur. Les effets de ses compagnons furent vus pour la forme.

Les officiers français sont désarmés en dépit de leurs murmures. Napoléon seul est excepté. Las Cases se donne l'avantage d'avoir persuadé lord Keith de ne pas descendre à cette indignité \*. Il semble plus probable, comme le dit Savary, que Bertrand protesta avec une émotion qui toucha le vieux gentleman. Cockburn, plus strict, ayant élevé une objection, l'amiral lui dit que « puisqu'on rendait son épée à un officier pris sur le

(1) Encore sur le *Bellérophon*, à l'insu de tous, O'Meara écrivait à Finlaison des lettres remplies d'informations tendancieuses sur Napoléon et son entourage. Il continuera durant tout son séjour à Sainte-Hélène. Les lettres d'O'Meara, conservées au British Museum, sont une des sources auxquelles, en prenant les précautions nécessaires, car elles regorgent de grossièretés et de mensonges, on ne peut se dispenser d'avoir recours aujourd'hui pour éclairer les dessous de la Captivité. (*Lowe Papers*, B. M., 20.146.)

(2) Las Cases, I, 99. Maitland, 223. Marchand garda cette somme. Les 50.000 francs saisis seront plus tard remis à Londres à sir Hudson Lowe qui les emportera à Sainte-Hélène pour les appliquer aux besoins de l'Empereur.



champ de bataille, à plus forte raison devait-on le faire dans le cas du général Buonaparte (1) ».

Avant de quitter le *Bellérophon*, l'Empereur fait ses adieux à ceux qui vont rester. Réunis dans la pièce qui précède sa chambre, ils défilent devant lui par ordre de grade. La plupart pleurent, lui baisent les mains. Il leur dit, lui-même ému, quelques mots simples venus du cœur. Savary, sanglotant, s'est jeté à ses genoux. L'Empereur le relève et l'embrasse. Il embrasse aussi Lallemand. Au premier, il refuse de reprendre la ceinture remplie d'or qui lui a été confiée. Au second, il donne la cargaison du bateau danois de l'île d'Aix (2). Ayant pris congé de Maitland et de ses officiers (3), d'un pas égal, il se dirige vers le canot qui le conduira au *Northumberland*. Pour la dernière fois, et bien que Maitland ait déjà à cet égard reçu le blâme du ministère, lui sont rendus les honneurs royaux. Le tambour bat, la garde présente les armes, tout l'équipage est assemblé dans la « grand'rue » et sur le gaillard d'avant, tête nue. Napoléon à deux ou trois reprises parle et sourit. Lord Keith, qui est venu le chercher et marche derrière, semble surpris du chagrin des officiers français.

— Vous observerez, mylord, lui dit Las Cases, qu'ici ceux qui pleurent sont ceux qui restent \*.

(1) Rovigo, VIII, 263. Montholon, qui ne perd pas une occasion de dramatiser, a inventé une belle scène où Keith et Cockburn viennent sur le *Bellérophon* désarmer l'Empereur. « Lord Keith lui dit d'une voix assourdie par l'émotion : « L'Angleterre vous demande votre épée. » L'Empereur, par un mouvement convulsif, posa la main sur cette épée... Le vieil amiral se sentit foudroyé, sa grande taille s'affaissa, sa tête blanchie par les années tomba sur sa poitrine, etc... L'Empereur garda son épée. » (Montholon, I, 113.)

(2) Soit 30.000 francs (Gourgaud, I, 50). Dans l'après-midi, Savary et Lallemand allèrent avec Maitland sur le *Northumberland*. Napoléon leur fit alors ses derniers adieux. Maitland repartit avec eux. Le soir même, le *Bellérophon* en compagnie du *Tonnant* revint à Plymouth.

(3) Montholon avait offert à Maitland une tabatière de la part de l'Empereur. Le commandant refusa, « trouvant sa situation trop délicate pour recevoir un présent. » Deux de ses officiers acceptèrent une paire de pistolets. (M<sup>me</sup> de Montholon, 71. — G. Home, 186.)

L'Empereur descend dans la barque, suivi par M<sup>mes</sup> Bertrand et de Montholon, les deux généraux, Las Cases, enfin lord Keith. Il reste debout d'abord, puis, quand, sous l'effort des rameurs, le *Bellérophon* s'éloigne, il s'assied près de l'amiral avec une apparente sérénité. A quelques encâblures, le *Northumberland* élève dans le ciel ses immenses voiles jaunissantes où le vent s'engouffre et claque avec fracas. Le temps est sombre et frais. Les matelots élèvent et abaissent leurs rames dans une stricte cadence. Sur le *Bellérophon*, tous regardent. Napoléon ne lève pas les yeux\*. A deux heures, on touche le *Northumberland*.



#### IV

### LE NORTHUMBERLAND

Napoléon a été traité en empereur jusqu'au moment qu'il a quitté le *Bellérophon*. Sur le *Northumberland* il est prisonnier d'État. On ne lui montre plus que les « égards dus à un général anglais en disponibilité. » L'amiral Cockburn, qui sait ce que sont des ordres, les exécute sans faiblesse. Des formes polies, sur un fond de méfiance et de froideur. Napoléon d'abord est frappé du changement, de cette affectation à lui donner de l'Écellence, de la hâte des officiers à se recouvrir devant lui. Puis il en prend son parti :

— Qu'ils m'appellent comme ils voudront, dit-il à Las Cases \*, ils ne m'empêcheront pas d'être moi !

Dès l'arrivée, l'amiral le conduit au salon et lui présente le commandant du navire, Ross, ses principaux officiers, le colonel Bingham (1) et plusieurs gentlemen admis, on ne sait pourquoi, à voir l'embarquement. Napoléon cause longtemps avec deux d'entre eux, membres du Parlement, lord Lowther et M. Lyttleton.

(1) Sir George Ridout Bingham (1776-1833) commandait le 53<sup>e</sup> d'infanterie qui venait renforcer la garnison de Sainte-Hélène. Dans l'île, il sera chargé du commandement général des troupes. Il avait servi avec distinction dans la guerre d'Espagne. Du premier jour il plut à Napoléon.

— Vous avez souillé le pavillon et l'honneur anglais en m'emprisonnant comme vous le faites, répète-t-il à Lyttleton.

— On n'a violé aucun engagement avec vous et l'intérêt de la nation demande que vous soyez mis hors d'état de rentrer en France.

— Peut-être alors ce que vous faites est-il prudent, mais ce n'est pas généreux. Vous agissez comme une petite puissance aristocratique et non comme un grand État libre ! Je suis venu m'asseoir sur votre sol, je voulais vivre en simple citoyen...

Lyttleton, embarrassé, répond qu'il a gardé beaucoup de partisans en France et que tôt ou tard, s'il demeurerait si près, il répondrait à leur appel.

— Non, non, réplique Napoléon avec force, ma carrière est finie (1) !

A l'instant d'appareiller, un cutter de garde heurte une barque où se trouvaient une femme et son enfant avec un domestique, venus à grand risque pour apercevoir encore l'Empereur. Elle coule presque aussitôt. Des canots sont mis à la mer. La mère et l'enfant sont sauvés. Mais leur compagnon a disparu. Autour de Napoléon, cet accident frappe les esprits.

Cependant on lève l'ancre (2). Le bruit du cabestan

(1) Lyttleton : *Quelques notes sur l'arrivée de N. B. à bord du « Northumberland »*, Londres 1836. Nous sommes ici très loin du récit que fait Montholon (I, 123). Une lettre inédite de Cockburn à sa sœur Polly, datée du 9 août 1815, confirme le témoignage de Lyttleton sur l'attitude de Napoléon : « Il se montra d'abord violent au sujet de la façon injuste dont notre gouvernement le traitait, mais voyant que ce genre de conversation était mal reçu de moi, il l'a abandonné. Je me trompe fort si je n'ai mis ce remuant monsieur au vrai diapason pour l'empêcher de me donner ou à quelque autre aucun ennui ultérieur... Je me suis efforcé de le convaincre, ainsi que ses compagnons, que tant qu'il se souviendrait qu'il est mon prisonnier, je n'oublierais pas qu'il est mon hôte, ce qui lui doit assurer tous les égards et la civilité qu'il m'est possible de lui témoigner raisonnablement. » (Bibl. Thiers, carton 21.)

(2) Le *Northumberland* croisa encore le 8 au large de Plymouth en attendant le rassemblement de l'escadre. La mer était mauvaise. Le 9, tous les navires, sauf le *Weymouth*, ayant rejoint, on fit voile pour



couvre les voix. Les Français prennent leurs quartiers. Ils sont moins bien logés que sur le *Bellérophon*. Le *Northumberland* est un grand navire, mais il a été équipé avec tant de hâte, on l'a tant chargé, il y a tant de monde à bord (1) que durant toute la traversée, le capitaine Ross (2) essaiera en vain d'y mettre de l'ordre et de remédier à l'encombrement. On n'a pas eu le temps de le repeindre à Plymouth. On y procédera pendant la marche, ce qui vaudra aux passagers une incommodité de plus.

En arrière du mât d'artimon, sur le premier pont, la dunette a été aménagée en plusieurs chambres. D'abord une grande pièce tenant toute la largeur du vaisseau et qui sert de salle à manger. Au fond s'ouvre un salon, plus étroit, entre deux cabines de douze mètres carrés. Celle de bâbord est occupée par l'Empereur, celle de tribord par Cockburn. Napoléon ayant parlé de prendre le salon pour y établir son cabinet de travail, l'amiral prie Bertrand de lui expliquer que « cette pièce doit rester commune à tous les officiers, et qu'il n'a de personnel que sa cabine (3) ». Au-dessous de la cabine de Cockburn, dans une chambre plus petite encore s'entassent les Bertrand : le grand-maréchal, sa femme, une femme de chambre et quatre enfants (4). Les Montholon ont reçu la cabine de Glover, secrétaire de Cockburn. Un gros canon tient le milieu de la pièce et embarrasse fort. Gourgaud et les deux Las Cases ont des réduits

sortir de la Manche par assez beau temps et vent de noroît. (*Napoléon's last voyage. Diary of sir G. Cockburn*, 9.)

(1) 1.080 personnes, dont deux compagnies et l'état-major du 53<sup>e</sup> régiment d'infanterie qui vont tenir garnison à Sainte-Hélène.

(2) Charles Bayne Hodgson Ross (1778-1849) beau-frère de Cockburn, l'avait aidé à s'emparer de Washington en 1813.

(3) *Diary of sir George Cockburn*, 8. L'amiral ajoute que Napoléon « reçut cette intimation avec soumission et bonne humeur ».

(4) Les trois enfants Bertrand et l'enfant de la femme de chambre. Cette cabine était celle de Ross ; il la céda aux Bertrand. Mme Bertrand coucha sur un des deux lits de camp de l'Empereur qui le lui avait prêté. (Warden, *Letters written on board H. M. S. Northumberland and at Saint-Helena*, 30.)

étouffants. Quand il le peut, Gourgaud couche dans le salon ou sur le pont.

Aucun d'eux n'ayant prévu pareil voyage, ils manquent de tout, même de linge, car on leur a refusé l'autorisation de s'en procurer à Plymouth, comme ils le demandaient.

Un lit suspendu pour éviter le roulis a été dressé dans la chambre de Napoléon. Il ne s'en sert pas, préfère son lit de campagne en fer, avec des rideaux de taffetas vert et des matelas en bourre de soie. Marchand qui couche par terre sur des couvertures, comme faisait jadis Roustan, a disposé sur les cloisons de bois quelques portraits (1).

Habitué au bivouac, le manque de confort n'éprouve guère l'Empereur. Il ne lui importe que de sauvegarder sa dignité, son titre. Puisqu'on lui dénie ce titre, proclamé par un pape et qui depuis dix ans s'étale dans les protocoles européens, puisqu'on prétend le traiter en général rebelle, il a résolu d'imposer dans les faits, par la seule attitude, sa qualité de souverain. On espère en vain le réduire au nom de Bonaparte, il sera pour tous, en toute occasion et jusqu'à son dernier souffle, *l'empereur Napoléon*.

Les premiers soirs, il a supporté la lenteur du dîner. Mais le quatrième jour (10 août) (2), il se lève de table avant la fin du repas et va se promener sur le pont, suivi de Bertrand et de Las Cases. L'amiral en est froissé (3). D'autant qu'il se trouve fort galant de n'avoir parlé et fait parler que français et qu'il s'éver-

(1) Les domestiques de l'Empereur partagèrent une cabine de batterie. « Ils s'y réunissaient, dit Aly (138), à chaque repas pour manger le biscuit et la viande salée qu'on leur donnait. »

(2) Las Cases (I, 126), Montholon (I, 124) placent cette scène au premier soir, le 7 août. Ils sont démentis par le *Diary* de l'amiral Cockburn, qui ne cherche pas l'effet et dont le témoignage est précis. Napoléon ne dîna pas à table le 8, le 11 ni le 12 où il souffrit du mal de mer.

(3) « Il est clair, écrit-il, qu'il cherche encore à jouer au monarque, mais je ne le permettrai pas. » (*Diary*, 11.)



tue à offrir à son hôte tous les mets qui peuvent lui plaire. Dans son impatience, il se permet de dire en s'adressant aux convives anglais :

— Je suppose que le général n'a pas lu lord Chesterfield (1) ?

A quoi M<sup>me</sup> Bertrand, rougissant de colère, réplique aussitôt :

— N'oubliez pas, monsieur l'amiral, que vous avez affaire à celui qui a été le maître du monde, et que les rois briguaient l'honneur d'être admis à sa table.

Cockburn se ressaisit :

— Ma foi, cela est vrai, avoue-t-il.

Tout prévenu qu'il soit contre Napoléon, il garde l'esprit juste, ce marin anglais. Et s'il a de la roideur, il n'est pas homme à abaisser l'infortune. Dès lors, il abrégera les repas, dont la durée assomme l'Empereur, demandera pour lui le café quand les autres convives seront au rôti. Et quand Napoléon quittera la table, il se lèvera et se tiendra debout jusqu'à ce que son hôte soit sorti (2).

Au début de la traversée, tandis que l'escadre ralliée non sans peine (3) franchit la Manche pour entrer dans l'Atlantique, le temps reste orageux, la mer forte. Napo-

(1) C'était crûment taxer l'Empereur d'impolitesse.

(2) Las Cases, I, 126 : « La table était carrée, dit Aly (187) ; au milieu, du côté qui faisait face au salon, étaient l'Empereur et l'amiral. Celui-ci était à la droite de S. M. qui avait à sa gauche M<sup>me</sup> Bertrand. M<sup>me</sup> de Montholon était à la gauche de l'amiral. Assistaient encore au dîner le commandant Ross, le colonel Bingham, M. Glover, le Dr O'Meara et le Dr Warden, médecin du *Northumberland*, le clergyman Rennell et, chaque jour, un officier du 53<sup>e</sup>, un officier de marine ou un *midshipman*. » — « Les vivres, écrit M<sup>me</sup> de Montholon, étaient bons et abondants. » (*Souvenirs*, 77.) Le dîner commençait à cinq heures.

(3) Le *Northumberland*, navire de 74 canons, porte le pavillon amiral. A sa suite, éparpillés souvent par les vents contraires, viennent la frégate *Havannah*, capitaine Hamilton, les transports *Ceylon* et *Bucéphale*, chargés du 53<sup>e</sup> régiment, les bricks *Zenobie*, *Zephyr*, *Redpole*, *Icarus*, *Ferret* et deux *store-ships*, gabarres à provisions. (*Lowe Papers*, 20.114.) Le *Peruvian* avait été envoyé à Guernesey pour s'y procurer des vins de France. Il devait rejoindre à Madère.

l'éon en est incommodé, comme la plupart des Français. Il demeure la matinée dans sa cabine en robe de chambre, reçoit O'Meara, fait appeler l'un de ses officiers, de préférence Las Cases, pour savoir les nouvelles du bord, quel est le point, si l'on aperçoit des navires, puis, s'asseyant sur l'unique fauteuil, il lit.

Vers trois heures il s'habille et passe au salon où il joue aux échecs avec Gourgaud, Bertrand ou Montholon jusqu'au moment où l'amiral vient l'avertir que le dîner est servi (1). Pendant le repas, il dirige la conversation. Quand il adresse la parole à l'un des officiers qui comme Ross ne savent pas le français, Las Cases sert d'interprète. Le plus souvent, c'est avec l'amiral qu'il s'entretient, sur un ton assez bas. De questions navales surtout, bien qu'il lui arrive de parler aussi de ses campagnes. Mais s'intéressant d'abord aux choses du présent, il compare la marine anglaise à la marine de France, montre les efforts qu'il a tentés pour rétablir celle-ci, les travaux entrepris pour la défense des côtes, rappelle son projet de construction d'une grande flotte. Le traité de Paris, déclare-t-il, a détruit son œuvre :

— S'il est vrai que Louis XVIII ait reconnu qu'il devait sa couronne au Prince-régent, celui-ci peut dire avec autant de vérité : « Je dois l'empire de la mer au comte d'Artois qui, à l'instigation de Talleyrand, a signé sans nécessité le sacrifice des plus belles escadres qu'ait jamais eues la France. »

Parfois, il se borne à poser des questions sur la route que suit le vaisseau, sur les populations de l'Afrique, sur le commerce de la Chine et de l'Inde.

Après le dîner, il marche sur le pont jusqu'au crépuscule, en compagnie de Las Cases et du grand-maréchal, si celui-ci n'est point descendu près de sa femme, trop

(1) Cockburn, 9. D'après Bingham et Glover, il mangeait de bon appétit, ne touchant guère aux légumes, et se servant souvent de ses mains de préférence à la fourchette. Il buvait dans une timbale du vin de Bordeaux coupé d'un peu d'eau.



sensible au roulis. Il évoque alors avec liberté les débuts de sa vie, sa famille, ses premiers succès. Il parle aussi de Waterloo :

— Ah, si c'était à recommencer ! murmure-t-il...

Presque chaque soir, l'amiral vient à sa rencontre et l'Empereur achève sa promenade avec lui. Quelquefois, désireux d'être seul, il va s'asseoir sur un des derniers canons de bâbord (1), près du passavant, et demeure là, immobile, regardant l'horizon, dans une rêverie que nul ne se permet d'interrompre. La nuit venue, il rentre au salon et propose une partie de *vingt et un* (2). C'est son jeu favori, celui qui prévalait à Malmaison sous le Consulat. Il risque une pièce d'or à chaque coup, laissant s'accumuler les gains jusqu'à ce qu'il perde, curieux d'interroger sa chance. Il perd ainsi régulièrement dix ou douze napoléons. Une fois pourtant il gagne seize cents francs à l'amiral et s'arrête là, Cockburn ayant laissé voir qu'il ne tient pas à continuer. La suite de la partie montre que si Napoléon avait continué sa tactique, avec des partenaires capables de tenir de tels enjeux, il aurait gagné soixante mille louis. Comme on se récrie sur la durée de cette passe, un officier anglais fait remarquer qu'on est au 15 août, jour de la fête de l'Empereur \*.

Il a quarante-six ans... Après une telle vie, il n'a que quarante-six ans ! Le matin, il a reçu dans sa cabine, un à un, tous les Français qui lui apportaient leurs vœux. Il a d'abord été surpris. A son dernier anniversaire, il se trouvait à l'île d'Elbe. Le 15 août y avait été célébré encore avec cérémonie. Cette fois il n'a plus que quelques comparses pour s'en souvenir et

(1) Ce canon, toujours le même, était poli avec soin par les matelots. Les *midshipmen* l'appelaient le *canon de l'Empereur*.

(2) A l'ordinaire (d'après Gourgaud, 1<sup>er</sup>-15 août), il jouait avec Cockburn, Ross, Bingham, Bertrand, Las Cases et Gourgaud. Il faut y ajouter les deux femmes, dont il ne parle pas, et Glover, secrétaire de l'amiral. Glover fit d'assez grosses pertes. Gourgaud, plus heureux, lui prêtait. Il prêtait aussi à M<sup>me</sup> Bertrand et à Montholon. Le dimanche, par égard pour les habitudes anglaises, on ne jouait pas.

porter le soir sa santé, quand il s'est levé pour gagner le pont. Les Anglais du reste se sont honnêtement associés à ce toast.

La mer à présent s'est calmée. On croise des navires. Mais Cockburn évite de communiquer avec eux. Les passagers se forgent des chimères. Le bruit court que quatre vaisseaux français ont mis à la voile pour délivrer Napoléon.

Le *Northumberland* glisse avec lenteur. Il peine à la houle et, souffleté des vagues, les creuse d'un profond sillon. L'Empereur suit souvent des yeux cette traîne bleue, ces franges d'écume, blessure du flot qui ne se referme que peu à peu, quand le regard ne la distingue plus. Il voit la poupe se lever sur l'horizon, puis descendre avec une ampleur imprévue, un angle qui surprend en lui le géomètre. Bruits aériens du navire, sonore comme un violon, détonations de la brise dans les voiles, sifflements le long des cordages poudrés de sel, cris d'enfants des mouettes, solitude de l'eau et des nues, il trouve sans doute à ces nouveautés un plaisir... Guère d'incidents à bord qu'un tapage causé par Bernard, le domestique du grand-maréchal. Celui-ci le fait mettre aux fers. Des matelots anglais sont passés par les verges (1). L'Empereur s'en indigne près de Cockburn. M<sup>mes</sup> Bertrand et de Montholon, que le mal de mer n'éprouve plus, se montrent davantage. Elles se parent et déjà se jalousent. M<sup>me</sup> de Montolon fait la coquette avec l'amiral et même avec l'Empereur, tout en caressant son mari. Les enfants Bertrand s'ébattent sur le pont dans les jambes des marins qui les ont pris en amitié. Deux garçons, Napoléon et Henri, une fille, Hortense, tous trois d'un caractère vif et entier, à qui se

(1) L'équipage inclinait à la mutinerie. Déjà à Portsmouth il avait refusé de lever l'ancre. On avait dû débarquer vingt des plus mauvaises têtes. « Pendant la traversée, les marins frappaient les midshipmen, leur parlaient un langage ordurier. » (Lettre d'un jeune officier du 82<sup>e</sup> d'infanterie, resté anonyme, et qui avait été détaché sur le *Northumberland*. (*Cornhill Magazine*, mars 1933.)



joignent un petit mulâtre de quatre ans venu d'Amérique et, quand il peut échapper à sa mère, le jeune Tristan de Montholon. Vrais enfants de soldats, ils jouent à la guerre, font l'exercice, grimpent sur les canons, ébranlent le pont en chargeant au galop, avec de grands cris \*. Le chien de l'amiral, Tom Pipes, beau terre-neuve, gambade à leur suite. Napoléon souvent les regarde...

Un jour que Bertrand cause avec son maître sur le gaillard d'arrière, Hortense court à l'Empereur, le tire par la main et lui parle avec volubilité. Son père veut la faire taire. Il n'y parvient pas. Napoléon alors embrasse la petite et écoute sa naïve histoire \*\*.

Quand il parcourt le pont, l'Empereur questionne des officiers ou des hommes sur les actions où ils se sont trouvés, et il les étonne par sa connaissance des choses navales. Pour interprète il prend quelque midshipman ou bien O'Meara, ou un matelot de Jersey ou encore un Italien des îles Ioniennes ou de Malte. Un jour, il cause longuement avec le maître d'équipage qui, sans espoir d'arriver à l'épaulette, est pourtant responsable de la conduite du vaisseau. Le marin, franc et ouvert, lui plaît. En le quittant, Napoléon lui dit :

— Venez dîner demain avec moi.

Voilà le pauvre homme bien en peine. Il croit d'abord à une méprise. On lui explique que Napoléon honore le mérite, sans se soucier du rang.

— Mais, dit le maître d'équipage, l'amiral et le commandant ne voudront pas que je m'assoie à leur table...

— Eh bien, répond l'Empereur, s'ils ne le veulent pas, tant pis pour eux, vous dinerez avec moi dans ma cabine.

Sir George Cockburn rejoint peu après l'Empereur qui l'informe. L'amiral, peut-être choqué, prend sur soi et répond « que quiconque est invité par le général à sa table est soustrait par là même aux règles de la discipline. » Il fait appeler le maître d'équipage et lui dit

qu'il sera le lendemain le bienvenu à dîner. On le traite en effet des mieux. De ce jour, chez les marins du *Northumberland* comme chez les soldats du 53<sup>e</sup>, le prestige de l'Empereur monte au zénith.

Cockburn s'en inquiète. Pour empêcher les communications entre Napoléon et l'équipage, et qui sait ? peut-être une révolte en faveur de son passager, il place un factionnaire à sa porte.

Les midshipmen, dont beaucoup sont encore presque des enfants, ne parlent que de Napoléon. Se donnant le mot pour empêcher que la manœuvre ne le gêne dans ses promenades ou ses songeries, ils font pour son bien-être la police dans le vaisseau. Leurs yeux brillants le suivent quand il passe. Ils se montrent pleins de prévenances pour les compagnons de l'Empereur. Les petits Bertrand ont pris les plus jeunes pour camarades. Cockburn et Ross en eux-mêmes déplorent tant de laisser-aller ; mais ils n'osent faire trop de réprimandes. Ils se trouvent débordés.

Leurs sentiments mêmes vis-à-vis de Napoléon se modifient. Cockburn l'avoue, sans y penser, dans son *Journal*. L'attitude digne et patiente de l'Empereur, sa grâce de façons, le son même de sa voix ont dissous peu à peu les préventions, vaincu la haine. On cède à son génie, on plaint sa fortune, on s'attache à lui pour ce que le héros montre encore de simple charme humain.

Bientôt l'amiral dira (1) à Gourgaud : « Le général Bonaparte a bien fait de se rendre à nous, car enfin il est possible qu'un jour une escadre anglaise aille le chercher à Sainte-Hélène pour le ramener en France. »

Non, Cockburn n'est plus le rogue geôlier qui, les premiers jours, après avoir salué, se dépêchait d'enfoncer son chapeau, pour que Napoléon « ne gardât point trop haute idée de son importance ». En rejoignant l'Empereur pour la promenade du soir, si ses minces escar-

(1) Le 26 août. Gourgaud, I, 55.



pins glissent sur le pont, il lui offre le bras, et son visage rayonne quand Napoléon lui parle comme à un ami. Chaque nuit il note les paroles de son captif. Son beau-frère, le commandant Ross, s'ingénie peut-être plus encore à adoucir le voyage de l'Empereur. Sir George Bingham et les officiers du 53<sup>e</sup> se montrent en toute occasion obligeants et respectueux (1).

Le 23 août le *Northumberland* arrive en vue de Madère. Un vent brûlant, venu d'Afrique, couvre tout d'une poudre de sable. La chaleur opprime. L'escadre anglaise met en panne devant Funchal. Pendant le dîner, Napoléon paraît pensif. L'approche d'une terre dont l'accès lui est défendu marque mieux sa servitude. Quand il quitte la table, il va sur le pont, et observe l'île montagneuse et les maisons étagées sous les palmes, « comme des pots de fleurs sur des gradins \* ».

La nuit est agitée, les bateaux manquent d'être jetés à la côte. Une frégate et un brick sont séparés de la flotte. Le *Northumberland* louvoie. Deux mâts de hune se brisent. Au matin, le vent souffle encore en tempête. C'est avec peine que le consul anglais à Funchal, Wilch, peut venir à bord.

Pendant une accalmie, le navire embarque des bœufs, des moutons, des volailles, des provisions de légumes et de fruits, de l'eau, du vin de Malvoisie (2). Napoléon, contre son ordinaire, se montre tôt, lit sur le pont, et s'intéresse aux allées et venues des pourvoyeurs.

(1) Ce revirement fut en effet général. Quoique Napoléon eût été à Plymouth et à Torbay salué de manifestations de sympathie, dans son ensemble l'opinion anglaise lui était encore hostile. Elle voyait en lui une sorte d'ogre et de démon. A bord du *Northumberland*, de Cockburn au dernier mousse, c'était dans les premiers jours l'idée reçue. La petite bibliothèque du navire contenait quantité de libelles et de pamphlets contre Napoléon. Avant qu'on fût arrivé à Madère, ils avaient disparu.

(2) « Ce vin était parfait, écrit M<sup>me</sup> de Montholon (80). Comme on n'en servait pas tous les jours, pendant la traversée, nous prétendions que l'amiral ne nous en donnait que quand nous étions bien sages. » On fit aussi de l'eau, celle du *Northumberland* étant mauvaise.

A midi, l'escadre à peu près rassemblée repart pour Sainte-Hélène. Encore une dure journée de chaleur, puis la brise fraîchit. Napoléon, qui a paru oppressé et triste, et a mangé à peine, est en meilleur esprit. Le *Northumberland* marche à toute voile. A mesure qu'il s'enfonce vers le sud, la nuit vient plus tôt. Les conversations sur le pont, le soir, en sont écourtées. Comme l'Empereur, interrogeant Cockburn, a semblé curieux de bien voir les Canaries, l'amiral fait passer la flotte au milieu de l'archipel, entre les îles de Gomera et de Palma. Mais une brume opaque couvre la mer. Aucun des passagers ne peut distinguer le pic de Teneriffe que par temps clair on aperçoit de soixante lieues (1).

Un métis de la Guadeloupe, condamné au fouet pour indiscipline, se jette à la mer dans la nuit du 31 août. On le cherche à la lueur des torches, mais en vain. Tout l'équipage s'agite. Dans ce brouhaha un jeune midship arrête Las Cases qu'il voit se diriger vers la cabine de Napoléon :

— Ah, monsieur, n'allez pas l'effrayer ! Dites-lui au moins que ce bruit n'est rien, que ce n'est qu'un homme à la mer !...

On passe le tropique du Cancer, parmi des essaims de poissons volants. La houle est dure. Napoléon de nouveau est indisposé. Il vient pourtant au dîner, mais se retire tôt, après une partie de whist. Il a renoncé au vingt et un, où les enjeux croissaient trop.

On devait s'arrêter aux îles du Cap Vert pour faire de l'eau. Mais le vent demeure fort ; Cockburn décide d'en profiter pour gagner au sud. Par peur de rencontrer des bâtiments français qui pourraient favoriser une évasion — cette crainte depuis que Napoléon est monté sur le *Bellérophon* domine la pensée des Anglais ; elle leur a inspiré, leur inspirera encore maintes fausses mesures,

(1) Cockburn, 52. C'est d'ailleurs assez rare. Mais à 80 milles, c'est-à-dire 130 kilomètres, on le voit fort nettement, comme suspendu dans le ciel.



— l'amiral n'a pas voulu prendre la route habituelle qui, à l'ouest, lui eût fait trouver près du Brésil les vents réguliers qui poussent droit sur Sainte-Hélène. Il descend le long de la côte d'Afrique, glisse jusqu'au milieu du golfe de Guinée. Le temps commence de sembler long aux Français. Même les plus endurants, comme Bertrand, s'aigrissent. Napoléon essaie de se distraire en apprenant l'anglais avec Las Cases. Pendant deux ou trois jours il supporte ses leçons. Puis se rebute, renonce. Las Cases n'en est pas fâché. Il aime bien mieux faire parler l'Empereur et tenir le journal de ces monologues où Napoléon, content de trouver un auditeur qui connaît mal la Révolution, en retrace les étapes à l'ancien émigré. Las Cases écrit à perdre haleine. Napoléon lui demande à voir quelques pages et n'en est pas mécontent. Mais ce journal, estime-t-il, manque de précision. Las Cases rougit d'aise et propose de tenir la plume tandis que l'Empereur entamera le récit des campagnes d'Italie. Napoléon hésite d'abord, puis accepte. Les journées sont si vides !... Le 9 septembre, dans sa cabine, il fait appeler Las Cases et, marchant d'une cloison à l'autre, les mains derrière le dos, il commence sa première dictée, sur le siège de Toulon.

Une tempête éclate peu après. L'Océan est blanc, le vent hurle dans les mâtures, des lames immenses se soulèvent pour attaquer le vaisseau. Plusieurs, lancées par-dessus bord, couvrent le pont. La pluie tombe à torrents. On vit dans une buée de lessive. L'Empereur reste souvent couché dans sa cabine. L'inaction l'écrase. Quand il remonte dans sa vie, il ne trouve qu'une époque de pareille oisiveté, quand il cinglait à bord de l'*Orient* vers l'Égypte. Parfois sa pensée rapproche ces deux voyages de mer. L'un avait commencé sa courbe, l'autre l'achevait. Sur l'*Orient*, pour se distraire, le jeune général avait réuni l'*Institut d'Égypte*. Sur le navire qui l'emporte vers sa prison, il n'a plus qu'à dicter des souvenirs. Mais il ne peut toujours dicter, ni avec Gourgaud

faire d'inutiles mathématiques (1). Laissant le crayon, il plonge dans le passé, en tire des lambeaux étincelants. Il parle de ses compagnons de guerre, regrette Lannes, rehausse Desaix, « le meilleur général qu'il ait connu ».

— Clauzel, dit-il, et Gérard promettaient beaucoup, Bernadotte n'a pas de tête ; c'est un vrai Gascon, il ne restera pas où il est, son tour de s'en aller viendra aussi.

Si près de l'Afrique, l'Égypte le hante, dirait-on. Devant l'amiral, il se défend d'avoir fait empoisonner les pestiférés de Jaffa. Au moment d'évacuer la ville, raconte-t-il, il avait demandé aux médecins s'il ne vaudrait pas mieux hâter par l'opium la mort des malades désespérés, plutôt que de les livrer aux bourreaux de Djezzar Pacha. Desgenettes refusa. Il demanda au général de garder la ville deux jours de plus. Bonaparte y consentit. Quand il quitta Jaffa, tous les pestiférés avaient succombé \*.

Sautant d'un sujet à l'autre, il parle de Tilsitt, de la reine Louise, sa belle ennemie, de la rose offerte et de Magdebourg refusée, et du tête-à-tête galant qu'il avait ménagé à Alexandre avec la reine, tandis qu'il retenait le roi de Prusse tout le jour chez lui par l'annonce de sa visite officielle. Après cela, comme las d'avoir exploré sa mémoire, il ne rejoint pas les Français, rentre chez lui, où il restera sur son petit lit de campagne, ballotté des vagues, les yeux ouverts.

Chaleur, pluie, vents qui soufflent à éventrer les voiles ou qui tombent, les laissant pendre comme des hailons... Le soleil paraît sur le bord des eaux, il monte dans le ciel pâle, si ardent que les planches du pont brûlent les pieds. Et puis il redescend, dans une brume rouge, vers l'Amérique où Napoléon, s'il l'avait voulu à temps, serait libre... Une voix tombe des vergues, pauvre matelot d'Irlande ou de Malte, qui, perché à trente

(1) « Nous extrayons des racines carrées et des racines cubiques et nous résolvons des équations du 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> degrés. » (Gourgaud, I — 59.)



mètres, raboutit un agrès en chantant un air de son pays... Des fanaux s'allument. Une cloche sonne pour le dîner. On se réunit au salon. Les dames comparent leurs toilettes. L'amiral s'incline devant son prisonnier...

Quelques nuits pures où la mer phosphorescente n'est plus qu'un champ de feu. L'étrave du *Northumberland* y ouvre un sillon de pierreries. Les astres montent et s'abîment suivant le mouvement du vaisseau. Napoléon, à demi renversé sur son canon, les regarde, sans les reconnaître. Son étoile à lui n'a pas brillé dans ce ciel-là. Chaque jour surgissent de la mer des constellations nouvelles. Et le poudroïement familier auquel s'attachaient ses yeux d'enfant quitte le dôme de la nuit : les Ourses, la Lyre, le Cygne, Cassiopée. Étoiles qui ont lui sur sa gloire, étoiles de France et d'Europe, les reverra-t-il jamais ?... Il voit resplendir maintenant la Croix du Sud, si bleue...

Peut-être préfère-t-il les soirs de nuées, sans étoiles.



Languissant dans sa cabine, M<sup>me</sup> Bertrand se trompe de potion et boit de l'extract de Saturne. Elle va mal un moment ; on la saigne deux fois. Napoléon dit à Gourgaud que si elle mourait, ce serait aussi bien \*. Il lui en veut toujours. Peut-être aussi l'excite-t-on contre elle. M<sup>me</sup> de Montholon se rend agréable. Elle n'est pas triste ou du moins ne le paraît pas. Elle s'habille et, aux lumières surtout, tire parti d'un reste de beauté.

Le 23 septembre, date de l'équinoxe, par un hasard curieux, le *Northumberland* traverse l'équateur à midi, par zéro de longitude et zéro de déclinaison.

Ce jour-là, les Français assistent à la traditionnelle saturnale de la « Grande Barbe \*\* ». Deux matelots figurant Neptune et Amphitrite sont juchés sur un cuvier, au pied du grand mât, entouré de musiciens et

d'hommes en caleçons, tatoués et peints comme des sauvages. A leurs côtés deux hercules dont l'un tient un rasoir et l'autre un pot de goudron, pour faire la barbe à ceux qui n'ont point encore passé la Ligne. Les malheureux sont ensuite culbutés dans un canot rempli d'eau. Il en est ainsi du moins pour les mousses et pour les soldats du 53<sup>e</sup>. Ceux qui veulent échapper sont poursuivis par tout le bâtiment, ruisselants des seaux d'eau qu'on leur lance des hunes. Les officiers se rachètent et ne subissent qu'une aspersion (1). Excepté les dames qui, assises sur une estrade à l'abri, s'amuse fort, les Français sont soumis à la loi commune. Les enfants Bertrand et Montholon font chacun offrande d'une pièce d'or. Quelques marins réclament même « le général Bonaparte ». Cockburn leur répond en riant qu'il « a déjà passé la Ligne ». Il demeure en effet dans sa chambre. A Gourgaud qui vient lui dépeindre la mascarade, il veut donner cent napoléons pour l'équipage, Bertrand, économe, y trouve de l'excès. C'est bien l'avis de Cockburn qui craint que la popularité de l'Empereur ne croisse encore sur le bateau. Il ne permet qu'un don de cinq pièces d'or, « les officiers les plus élevés en grade n'offrant, dit-il, pour se racheter, qu'une demi-guinée. » Piqué sans doute, Napoléon n'envoie rien.

Il continue de travailler avec Las Cases. Vers onze heures, il le fait appeler. Las Cases lit le texte qu'il a rédigé la veille. L'Empereur le corrige et dicte la suite, jusqu'à l'heure où il s'habille pour dîner. Las Cases, mal assis, écrit à la volée, les mains gourdes de fatigue, sans sentir son supplice. Quand Napoléon passe à sa toilette, il court dans sa cabine et rétablit, aidé par son fils, les phrases notées par signes. A cette distraction, l'Empereur prend goût de plus en plus. Il accueille avec plaisir son historiographe qu'il brocarde un peu :

(1) Le capitaine Ross « reçut lui-même avec la plus parfaite gaieté un seau d'eau à la figure ». (Warden, 73.)



— Voici le sage Las Cases (1), l'illustre mémorialiste, le Sully de Sainte-Hélène !

Il a bien compris l'immense intérêt de l'homme de lettres à retracer sa carrière :

— On ne pourra jamais s'arrêter sur nos grands événements, écrire sur ma personne, sans avoir recours à vous\*.

Le petit chambellan se poulèche. De la bouche de l'Empereur les mots pressés jaillissent. « Les expressions, les lieux, les dates, rien ne l'arrête. Il parle comme par inspiration\*\*. » Et les feuillets s'entassent, jusqu'à ce que Napoléon s'arrête de marcher dans sa prison de planches et dise : « A demain. »



Cockburn n'a pas trouvé le long de l'Afrique les vents qu'il y cherchait. Descendu à la hauteur du Congo, le *Northumberland* a été saisi par les calmes. Le navire n'arrive, en profitant des souffles du matin et du soir qu'à virer de bord et tourner sur place, sur une eau morte dépliée à l'infini. Des bouteilles jetées près de lui y demeurent longtemps comme dans une mare. On perd ainsi vingt jours. Pas d'autre plaisir que de voir un poisson qui saute, des marsouins qui jouent près de l'étrave, et parfois un de ces vastes goélands qui voyagent d'un océan à l'autre, à coups d'ailes si rares qu'ils semblent portés par le ciel.

Comme les troupes à bord, l'équipage maugrée contre l'amiral. Les Français se plaignent. Seul Napoléon reste impassible. Mais il prend en souci l'ennui de ses compagnons, et pour distraire Gourgaud, grand corps en peine, il entreprend avec lui d'autres dictées. Bertrand et Montholon ne voient là qu'une corvée et l'esquivent (2).

(1) Allusion à l'atlas que Las Cases avait publié sous le nom de *Le Sage*.

(2) « Nous évitions le travail le plus que nous pouvions, dit

Cockburn envoie le *Peruvian* chercher des fruits et des volailles sur la côte du Congo. En attendant son retour, l'équipage s'amuse à pêcher des requins qui pullulent dans les bas-fonds. On en prend plusieurs. Averti par Marchand, Napoléon vient sur la dunette assister à l'agonie de l'un d'eux. L'énorme squalo en se débattant renverse quatre ou cinq matelots. L'Empereur, à trop s'approcher, manque de se faire briser les jambes, et il doit rentrer pour changer de bas, tant il est éclaboussé de sang.

Le monstre dépecé par les marins va corser leur ordinaire. Napoléon voudra y goûter à son dîner, mais il repoussera l'assiette, trouvant cette chair immangeable. Soudain, sans que rien l'ait fait prévoir, une brise s'élève. Le *Northumberland* et les navires qui l'accompagnent reprennent le bon chemin. Les mâts grincent puissamment. L'alizé tend enfin les voiles, jaunes et dures comme du bois. De nouveau l'Empereur voit fuir le long du vaisseau les vagues d'un cobalt profond. On pique droit maintenant sur Sainte-Hélène. L'impatience des Français n'en est pas diminuée. Ils harcèlent l'amiral et Ross de questions sur la date probable de l'arrivée. Napoléon lui-même attend chaque jour que la vigie placée à la plus haute hune annonce la terre. Il est en bonne santé, mais le manque d'exercice l'a alourdi... (1). Les 9, 10, 11, 12, 13 octobre sont supportés avec peine. Enfin le samedi 14, comme on est à dîner, la vigie crie : *Land !* On court aussitôt sur le pont. L'Empereur lui-même vient à l'avant. Il croit distinguer une masse grisâtre qui se profile à l'horizon comme un socle. Vers le centre, un sommet...

naïvement Montholon (I, 144). Nous étions dominés par des intérêts de famille : des femmes et des enfants ont à bord besoin de tant de soins ! »

(1) Cockburn dans son récit, qui manque d'ailleurs souvent de tact, accorde ce satisfecit à l'Empereur : « Il s'est montré moins impatient de beaucoup sur le temps et le vent et moins difficile qu'aucun de ses compagnons. » (Cockburn, 79.)



— Le pic de Diane, dit Cockburn.

Mais déjà le soir s'abat. A neuf heures le *Northumberland* met en panne pour la nuit \*.

Le lendemain, Napoléon s'habille très tôt. Quand il arrive sur le passavant, l'île est devant lui. Une immense muraille jaillie de la mer, suite ininterrompue de falaises de trois à six cents mètres de haut, faites de lave brune, striées par endroits de bandes d'argile rougeâtre, sans un arbre, sans une herbe, sur des lieues. Les vagues fusent en aigrettes sur cet effrayant récif que domine un plafond de nuages accrochés aux cimes de l'intérieur. Aucune plage, pas même de rive où poser la largeur du pied. Cette gigantesque scorie volcanique qui s'enfonce à pic dans l'océan semble la plus imprenable des forteresses. Le navire approche. Une faille apparaît, où des maisons à toit rouge, une tour carrée d'église, une sorte de château, quelques touffes de palmes enfin se rangent derrière un petit quai, entre deux montagnes de basalte noir qu'à diverses hauteurs hérissent des canons. Au delà on devine un arrière-pays déchiré et sombre.

L'Empereur laisse tomber sa lorgnette. Les Français, à quelques pas, se tiennent stupéfaits. Est-ce là l'île heureuse qu'hier encore on leur promettait ? Ils croient voir une porte de l'Enfer. Sans ouvrir la bouche, Napoléon rentre chez lui. Il fait appeler Las Cases et travaille comme de coutume. Plus tard seulement, comme le navire entre dans la rade et va jeter l'ancre, il dit à Gourgaud :

— Ce n'est pas un joli séjour. J'aurais mieux fait de rester en Égypte \*\*.

Il est midi. L'amiral et sir George Bingham gagnent la terre. L'amiral revient peu après, accompagné du gouverneur de Sainte-Hélène pour la « Très Honorable et Puissante » Compagnie des Indes Orientales, le colonel Mark Wilks (1), qu'il présente à l'Empereur dans le salon.

(1) Il allait être dessaisi bientôt, l'île ayant passé sous l'adminis-

Napoléon le reçoit d'un air majestueux. Avec un empressement qui plaît aux Français, Wilks, bel homme au visage fin couronné de boucles grises, répond à ses questions sur l'île, son climat et les différentes races qui la peuplent.

Au dîner, Cockburn pour relever les courages vante l'agrément de la petite capitale, Jamestown, et de ses environs. Toutefois il refuse à Gourgaud la permission d'y descendre. Il veut d'abord avoir fait choix d'une résidence pour ses prisonniers (1). Le lendemain en effet, parti dès l'aube, il parcourt l'île à cheval en compagnie de Wilks et ne revient qu'au soir. Il a trouvé, dit-il, sur le plateau de Longwood, dans un beau site, une aimable habitation qu'on va rendre encore plus plaisante. En attendant, les Français logeront dans la bourgade. Napoléon demande des détails. L'amiral les donne volontiers. Mais l'appréhension noue les esprits. La soirée est triste, comme aussi la lente journée que vont encore passer les Français sur le vaisseau, qu'ils voient vider peu à peu de soldats et de bagages, et qui tire en gémissant sur ses ancrs, devant les terribles rochers. Bertrand seul se rend à terre pour examiner le logement où doit résider l'Empereur. Gourgaud tempête parce qu'il n'est pas autorisé à débarquer son domestique. Il en appelle à l'Empereur qui hausse les épaules :

— Par ce tour que vous a joué l'amiral, vous devez à présent croire ce que je vous ai dit des Anglais. Ils n'ont aucun sentiment généreux ; comme disait Paoli : « *Sono mercanti.* »

Après le dernier dîner, Napoléon descend dans une barque avec Cockburn et Bertrand. Las Cases, Montho-

tration directe de la Couronne. Le gouverneur de par le Roi sera sir Hudson Lowe. Le colonel Wilks, né en 1760, avait fait dans l'Inde une carrière distinguée. Fort cultivé, il écrivait une *Histoire de l'Inde Méridionale*

(1) Et aussi que le débarquement des soldats amenés par la flotte soit terminé, de façon à prendre toutes mesures de sûreté à l'égard de Napoléon et de sa suite.



lon et les femmes les suivent dans une chaloupe (1). Sur la rive devant eux quelques lumières scintillent. Le ciel est obscur, l'air immobile, et l'on n'entend d'autre bruit que la plongée des avirons dans une eau morte.

(1) Gourgaud, I, 69. — Napoléon débarqua le 17 et non le 16 octobre, comme l'écrivent Las Cases (I, 303) et Aly (I, 142). La traversée avait duré 71 jours. Sur le *Record Book* de 1815, aux Archives du château de Jamestown qui nous ont été ouvertes de la façon la plus obligeante par le gouverneur actuel de Sainte-Hélène, sir Spencer Davis, nous avons trouvé cette mention : « 17 octobre. Dimanche 15 est arrivé le navire de S. M. *Northumberland* venant d'Angleterre, sous le pavillon du contre-amiral sir George Cockburn, et ayant à son bord le général Napoléon Buonaparte et certains individus comme prisonniers d'État (*and certain individuals as State prisoners*). » *Inédit.*

## DEUXIÈME PARTIE

### LA « PETITE ISLE »

---

#### I

#### AUX BRIARS

L'Empereur avait voulu débarquer à nuit close pour n'être point vu. Mais tous les habitants étaient là sur deux haies, porteurs de lanternes, et c'est sous leurs yeux luisants, dans leur murmure, qu'il fut conduit par Cockburn jusqu'à une manière d'auberge, à l'entrée de l'unique rue de Jamestown, contre un jardin public planté par la Compagnie des Indes. On l'appelait la maison Porteous. Elle était propre, nue, pourvue de meubles communs. Napoléon s'établit dans une chambre du premier étage. Son service avait emporté les objets accoutumés. Il se coucha presque aussitôt.

Il dormit mal. Des curieux s'attroupaient sous ses fenêtres, il les entendait parler. A l'aube, il se leva. Cockburn vint bientôt le chercher pour lui montrer Longwood. L'Empereur tardant un peu, il s'impatientait. Napoléon le sut et dit :



— Monsieur l'amiral est un grossier personnage (1).

Il descendit et se mit en selle. Le cheval que Cockburn lui avait fait amener était un bel arabe noir. Accompagné de l'amiral, de Bertrand et d'Aly, il suivit la rue, bordée de maisons à vérandas, garnies de plantes, et d'où sortaient des cris de perroquet. Tout avait un air vieillot d'Inde portugaise. Des femmes jaunes et brunes comme des poteries, aux larges yeux sans regard, des grappes d'enfants vêtus de loques bariolées, assis sur les perrons disjoints, les mains sur les genoux, le regardaient passer. On lui fit prendre une ruelle qui à gauche escaladait la falaise. Elle devint presque aussitôt un lacet de montagne qu'un parapet de pierres sèches séparait de l'abîme. De l'autre côté, le chemin était bordé d'aloès géants et de cactus pareils, sous la broderie de leurs fruits pourpres, à des entrelacs monstrueux de cobras.

Nature âpre, tourmentée, Sainte-Hélène est le débris d'un volcan, l'un des plus puissants qui aient jailli des mers aux premiers âges de la planète. Précipices, crêtes, entassements de roches violacées et brunes, que des millénaires de pluie, de vent et de soleil n'ont pu que rider, sont les rejets de l'immense cratère englouti au sud de l'île, à Sandy Bay (2).

(1) Gourgaud, I, 70. Cockburn lui avait certainement manqué d'égards en le logeant dans ce garni à tous voyageurs, alors qu'il pouvait lui offrir un appartement dans le château de Jamestown où lui-même s'était installé.

(2) Sainte-Hélène, découverte le 21 mai 1502, jour de la fête de la mère de Constantin, par Juan de Nova Castella, navigateur portugais, fut occupée par les Hollandais puis par la Compagnie des Indes Orientales (1651). L'île, la plus isolée de tout l'Atlantique, à sept cents lieues du Brésil, à quatre cent soixante lieues de la plus proche côte africaine, a 16 kilomètres de longueur sur 12 de large, avec une superficie égale à celle de Jersey. Quoique tout près de l'équateur (16° de latitude sud), Sainte-Hélène, en raison de son élévation au-dessus de la mer (de 300 à 1.000 mètres) offre un climat tempéré. Jamais moins de 10° centigrades. Jamais plus de 28°. L'été commence le 22 décembre, l'hiver le 21 juin. Les jours sont de 11 heures en hiver, de 13 heures en été. Les pluies et les brouillards règnent surtout l'hiver, avec d'assez fréquentes éclaircies. Mais l'île, véritable

A mesure que les Français montaient, ils voyaient changer le paysage. A certains détours de la route, il rappelait les monts des Maures, la Corse. Plus de palmiers, de bananiers : Jamestown les gardait dans sa chaude crevasse. Sur les pentes calcinées croissaient des pins, des oliviers, de petits chênes verts et une sorte de saule africain à feuilles fortes. Rien de tropical en vérité. Napoléon pouvait se croire sur un morceau d'Europe qu'autrefois, dans le désordre d'un monde qui se fige, le flux des océans avait emporté au delà de l'équateur.

Quand il atteignit la crête, il longea à sa gauche un vaste entonnoir calciné que les gens du pays appelaient le *Bol à punch du Diable*. Derrière les cavaliers, dominant des vallées d'herbages, se dressait la chaîne de Diane, boisée, où s'accrochaient des brumes. A un endroit appelé Hutt's Gate, on tourna et prit une piste, tracée au sommet d'une manière d'isthme qui, entre deux vides de mille pieds, menait à Longwood.

Ils arrivèrent enfin à deux piliers de pierre flanqués de logettes blanches (1). Là s'ouvrait une avenue de six

navire à l'ancre, est en toutes saisons sous l'influence de la mer et il y pleut souvent aussi l'été.

La flore est très variée. Les fourrages et les légumes donnent des récoltes à peu près continues. On trouve autour de la chaîne de Diane une soixantaine d'espèces propres à l'île. La faune comprend également des variétés autochtones, surtout chez les insectes.

La population qui devait s'accroître après l'arrivée de Napoléon au point de s'élever, en 1820, à 7.998 âmes, se composait en 1815 de 3.395 blancs (y compris les soldats), 1.218 noirs esclaves, 489 Chinois, 116 Indous et Malais. (*Record Book of Saint-Helena*, 1815.)

Après la mort de Napoléon, l'île redevint possession de la Compagnie qui la céda définitivement à l'Angleterre le 21 avril 1834. Jusqu'à l'ouverture du canal de Suez, elle recevait un grand nombre de vaisseaux, notamment tous ceux qui allaient aux Indes ou en Extrême-Orient. On l'appelait l'*Auberge de l'Océan*. Certaines années, cinquante bâtiments s'ancrèrent à la fois dans la petite rade de Jamestown. Après 1870, l'escale de Sainte-Hélène fut abandonnée. Aujourd'hui, c'est à peine si trente navires par an y font une relâche de quelques heures.

(1) Longwood est situé à plus de cinq milles anglais de Jamestown, près de 9 kilomètres.



cents pas qui conduisait à la maison choisie par Cockburn pour devenir la résidence de Napoléon. On l'apercevait de loin, sur un plateau désert, à peine ondulé, où croissaient quelques arbres tordus par le vent. Une sorte de petite ferme composée de bâtiments disparates, d'une ocre rose, coiffée d'ardoises. A l'est s'étendait un bois pâle de gommiers (1). Devant l'habitation, sur le tapis de gazon jauni, paissaient des moutons étiques, à grosse queue. Cette vue plus tard accablait Napoléon. Mais tout d'abord il en reçut une impression favorable. Après l'ingrate route, entre des escarpements sourcilleux, cette vaste plate-forme lui offrait un repos. Le soleil brillait, l'air était doux. L'amiral affirma à l'Empereur que Longwood, occupé pendant les mois chauds par le colonel Skelton, lieutenant-gouverneur, était frais et salubre, et qu'après les aménagements nécessaires, les Français s'y trouveraient à l'aise et maîtres de leurs mouvements. Il ne dit pas — sans doute ne le savait-il pas encore — que là s'amassent les brouillards les plus denses (2) et que l'alizé y souffle durant des mois. A vrai dire, il n'avait guère le choix. Peu de maisons véritables (3), surtout des bungalows et des cottages. Il ne pouvait penser au château de Jamestown, vieille bâtisse spacieuse, mais sans jardins, dès le printemps étouffante, et située trop près de la rade pour ne pas faire songer à l'évasion.

Plantation House, résidence du gouverneur, dans un site abrité, entourée d'un grand parc, offrait de beaux appartements, avec une large vue sur la mer. Seulement

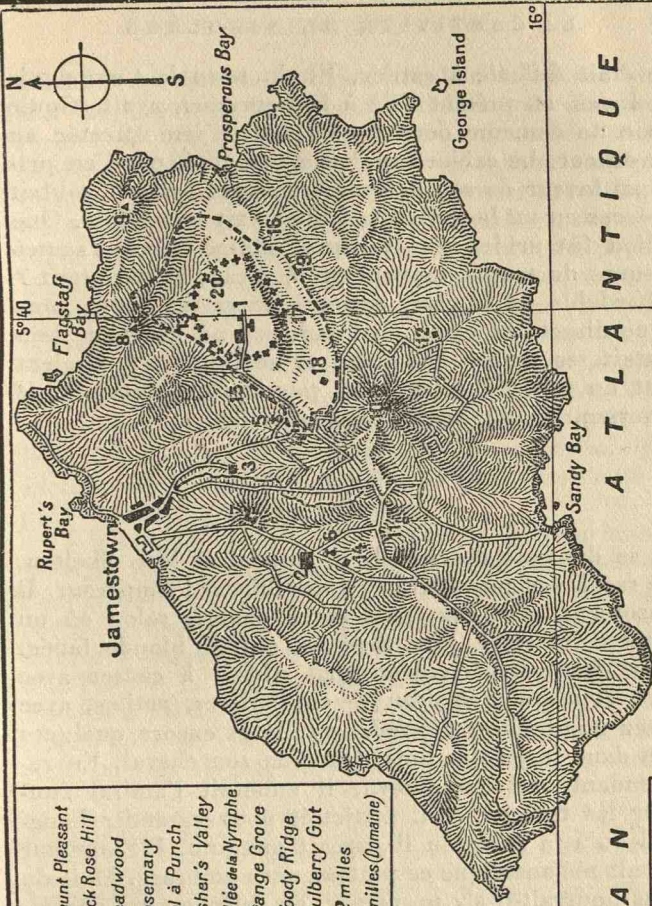
(1) Les gommiers sont des arbres grêles, de cinq à six mètres de haut, qui ne donnent guère d'ombre et dont les fleurs ressemblent curieusement à celles des asters.

(2) Ce n'est point là qu'il pleut le plus à Sainte-Hélène. L'endroit le plus sec est Jamestown. Ensuite vient Longwood où la chute moyenne de pluie est de 0 m. 597 par an, tandis qu'à Plantation House on trouve 0 m. 835 et à Oakbank 1 m. 15.

(3) Les principales, alors comme aujourd'hui, étaient *Rosemary Hall*, habitation du colonel Smith, *Mount Pleasant* à Mr. Wm. Doveton, les *Briars* à Mr. Balcombe, *Orange Grove*, à Miss Mason. Aucune, à moins de considérables additions, n'était assez grande pour loger Napoléon.

# Légende

- |                         |                        |
|-------------------------|------------------------|
| 1 Long-wood             | 11 Mount Pleasant      |
| 2 Plantation            | 12 Rock Rose Hill      |
| 3 Briars                | 13 Deadwood            |
| 4 Hutt's gate           | 14 Rosemary            |
| 5 Tombeau               | 15 Bol à Punch         |
| 6 Cathédrale            | 16 Fisher's Valley     |
| 7 High Knoll            | 17 Vallée de la Nymphe |
| 8 Flagstaff Hill        | 18 Orange Grove        |
| 9 The Barn              | 19 Woody Ridge         |
| 10 Diana's Peak         | 20 Mulberry Gut        |
| --- Limite de 12 milles |                        |
| ++++                    | " " 4 milles (Domaine) |



O C É A N

A T L A N T I Q U E

Echelle : 1.160.000  
0 1 2 3 4 5 6 k.



elle était difficile à garder. Et du reste la Compagnie des Indes, en prêtant l'île à la Couronne, avait stipulé que cette demeure devrait continuer d'être affectée au gouverneur. Le cabinet anglais n'entendait pas l'en priver en faveur de son prisonnier. Avant tout, il voulait le placer en un lieu d'où la fuite serait impossible. Que ce lieu fût aride, sans verdure, affligé par les sautes brusques du temps, souvent privé d'eau, qu'importait ? Inabordable de la côte, entouré de ravins à pic, sous la vue directe du camp de Deadwood où Bingham déjà plantait ses tentes, Napoléon et ses amis n'y feraient point un pas, un geste dont, par signaux optiques, le gouverneur ne dût aussitôt être averti...



A sa descente de cheval, le colonel et Mrs. Skelton, avec respect et bonne grâce, accueillirent l'Empereur. Il se promena avec eux, puis entra dans le salon où un déjeuner fut servi. Mrs. Skelton, grande blonde fanée, parlait français. Napoléon prit plaisir à causer avec elle \*. Il visita la maison — cinq pièces, petites, avec d'assez nombreuses dépendances. Il fit encore quelques tours dans le jardin, puis demanda son cheval. En redescendant vers Jamestown, il entendit l'amiral énumérer les travaux qu'il projetait pour agrandir Longwood qu'à la réflexion il jugeait mesquin. L'Empereur trouvait mélancolique ce plateau sans ombrage. Mais du moins pourrait-il s'y promener, en calèche ou à cheval, sans courir le risque de tomber dans un gouffre. Il y serait enfin à soi-même, il échapperait aux hommes entre qui depuis tant de jours la vie à bord l'avait serré. La solitude ne l'effrayait pas; au moins il aurait ses souvenirs, le travail, la marche, et, ce qu'il aimait par-dessus tout, une étendue de ciel...

On était à un mille environ de la vallée de Jamestown,

quand il aperçut à sa gauche, non loin de la route, dans des jardins luxuriants, une habitation à l'indienne, surmontée d'un seul étage. Une avenue de figuiers banians y conduisait. Plantés sur une succession d'escarpements et de terrasses, de gros lauriers, des palmiers, des manguiers, des bananiers, des grenadiers, des citronniers lui faisaient un cadre vert et mouvant. Derrière, tombant de la roche, taillée en forme de cœur, une mince chute d'eau s'enveloppait de buées. Des fleurs d'Europe : roses blanches et géraniums, des fleurs de pays chauds : magnolias, camélias, hibiscus, poussaient partout en buissons. Enfermé dans ses collines de lave, abrité de la mer par un mamelon, ce coin de terre montrait, à l'encontre de Longwood, si européen, une grâce exotique dont Napoléon fut charmé. Pour le voir de plus près \* il prit l'allée des banians.

Le domaine, appelé les *Briars* (1), appartenait à William Balcombe, pourvoyeur et agent financier de la Compagnie des Indes, qui venait justement d'être chargé par le colonel Wilks de fournir tout ce qui serait nécessaire à l'entretien des Français dans l'île (2). Il était, disait-on à la légère, fils naturel du Prince-régent. Envoyé à Sainte-Hélène, il emplissait ses poches de son mieux pour les vider sitôt après. Ce gros homme blond était un bon vivant, adroit et serviable. A ce moment

(1) Les Églantines. On trouve encore aujourd'hui, dans les jardins abandonnés des Briars, des amas d'églantiers à larges fleurs blanc rosé.

Les Briars, quand les Balcombe les quittèrent, furent occupées par l'amiral Plampin, puis par son successeur l'amiral Lambert. La Compagnie des Indes les racheta ensuite et remplaça les jardins par une vaine culture de mûriers. L'Eastern Telegraph Company qui les possède aujourd'hui a installé ses services et logé ses employés dans de grands bâtiments de briques qui gâtent la vallée. Le pavillon habité par l'Empereur a été pourvu d'annexes et chargé d'un toit qui le défigurent. Le bungalow des Balcombe est en ruine. Les fourmis blanches s'y sont attaquées et d'ici à peu de temps, il s'effondrera tout à fait.

(2) Établi à Sainte-Hélène depuis 1807, en même temps que surintendant des ventes publiques pour l'East India Company, associé à Wm. Fowler et Joseph Cole pour le ravitaillement des navires touchant à Jamestown, il était à la fois commissionnaire et banquier



la goutte le tenait au lit. Sa femme et ses quatre enfants, deux filles et deux garçons, regurent Napoléon. Avisant un joli pavillon (1) où, aux jours chauds, les Balcombe offraient le thé et même donnaient de petits bals, il demanda s'il ne pourrait s'établir là, en attendant que Longwood fût aménagé. Élevé sur un tertre, ce pavillon ne comportait qu'une seule chambre de vingt pieds sur quinze, percée de deux portes et de six fenêtres, mais décorée avec élégance (2). Au-dessus une soupente se partageait en deux galetas.

L'Empereur ne désirait rien tant que d'éviter les indiscrets de Jamestown. Les Balcombe lui offrirent leur maison, Napoléon refusa, ne voulant point, déclara-t-il, que rien fût changé par sa présence à leurs habitudes \*. Cockburn, qui avait pensé lui-même à s'établir au pavillon, se désista. Napoléon resta aux *Briars* et renvoya Bertrand à la ville. Deux heures après il était installé. Son petit lit, son lavabo, son nécessaire, des meubles prêtés par les Balcombe garnissaient sa chambre. Las Cases était là, à ses ordres (3). Sous un apprentis trouvé dans le jardin, Cipriani et Marchand s'affairaient autour du dîner qui fut servi devant sa porte à l'Empereur.

Les autres Français devaient demeurer à la ville, mais viendraient chaque jour aux *Briars*. Napoléon était mécontent du grand-maréchal. Il lui reprochait de l'avoir laissé trop mal loger à la maison Porteous. Les Montholon et Gourgaud se montrèrent déçus d'un arrangement

(1) Las Cases l'appelle « une espèce de guinguette » (I, 306). Il exagère. Wellington, en 1806, en revenant des Indes, y avait logé. Ce qui lui permit d'écrire à sir Pulteney Malcolm qui venait remplacer Cockburn à Sainte-Hélène cette phrase cruelle que le goût de l'humour ne peut faire excuser : « Dites à *Boney* que je trouve ses appartements à l'Elysée-Bourbon très convenables et que j'espère qu'il a aimé les miens chez les Balcombe. »

(2) Dans le style Adams. Ce qui en reste encore est d'un détail délicat.

(3) Il était venu seul. Napoléon lui dit : « Je ne veux pas vous séparer de votre fils. Envoyez chercher Emmanuel. » Tous deux couchèrent dans la soupente.

qui les écartait de la familiarité de l'Empereur. Ils enviaient Las Cases et, chaque fois qu'ils montaient aux *Briars*, fatiguaient Napoléon de leurs plaintes (1).

L'amiral avait détaché un officier d'artillerie, le capitaine Greatly (2), et deux sergents pour garder son prisonnier. L'Empereur, irrité, refusa de recevoir Cockburn, et se promena sous ses yeux avec M<sup>me</sup> Bertrand.

Distract par un décor si pittoresque, amusé par le train des Balcombe, il ne s'ennuyait pas dans cette vallée tiède qui, cultivée par des hommes de couleur, lui rappelait, disait-il, *Paul et Virginie*.

Le matin, il descendait au jardin pendant qu'on balayait sa chambre, déjeunait sous une tonnelle ombragée de vigne, puis travaillait avec Las Cases. Il parcourait le dédale rocheux des terrasses (3), en attendant le dîner. Presque toujours, il y rencontrait les filles de Balcombe, Jane et Betzy, qui, d'abord effrayées, s'étaient vite familiarisées avec lui.

Elles portaient des jupes courtes, des pantalons blancs serrés aux chevilles, des corsages à collerettes et des bavolets. Jane avait seize ans. Elle était brune, tranquille, un peu balourde. Sa sœur, de deux ans plus

(1) Leur première impression sur Sainte-Hélène n'était pourtant pas trop mauvaise. Gourgaud écrivait le 21 octobre à M<sup>me</sup> Caffarelli : « Nous sommes et nous resterons quelques jours encore dans la petite ville de Jamestown, la seule qui soit dans l'île. Elle est située entre deux montagnes arides, d'un horrible aspect, mais elle est assez bien bâtie. La plupart des maisons sont au milieu d'arbres et d'arbustes des quatre parties du monde ; leur intérieur est très propre et très soigné ; tous les habitants font le commerce d'aubergistes ; ils logent, nourrissent les personnes qui vont de l'Inde en Europe et qui se rafraîchissent quelque temps dans cette île renommée pour sa bonne eau, la salubrité de l'air et la douceur de sa température. »

« Les femmes blanches sont assez jolies ; elles ont les mœurs, le langage et l'habillement anglais ; mais il y a tant de rocs et de rochers dans cette île que je crains qu'il n'y en ait jusque dans le cœur de ces belles. »

(2) Le capitaine Poppleton, du 53<sup>e</sup>, le remplaça ensuite. Les deux sergents furent retirés après quelques jours.

(3) Les jardins produisaient tous les fruits, tous les légumes d'Europe et d'Afrique, avec une telle abondance que les Balcombe en vendaient chaque année pour 600 livres sterling.



jeune, était une gamine mal élevée et jolie, avec des cheveux blonds qui s'échappaient toujours des rubans, des yeux bleus aigus, une petite bouche rose qui disait cent impertinences, mais que l'on excusait parce qu'elle avait de la grâce. Sous ce climat elle avait mûri précocement de corps, sinon d'esprit. Ses propos étaient d'une fillette, quand elle avait déjà la gorge d'une femme. Elle traitait l'Empereur en vieil oncle, se pendait à son bras, cueillait pour lui des fruits et des fleurs, lui adressait dans un français assez bon des questions folles et éclatait de rire à son nez. Las Cases n'aimait pas Betzy. Il était choqué de ses façons. Mais Napoléon se prêtait à ces jeux. « Je me crois au bal masqué », disait-il \*.

Survivait chez lui une manière de gaîté enfantine qui jaillissait par bouffées. Son adolescence avait été trop sérieuse ; il n'avait pas eu de vraie jeunesse. Il se plaisait à taquiner, se portait même parfois à des drôleries étranges. Une petite Legge, fille d'amis des Balcombe, qui vint les premiers jours aux Briars, craignait fort le « général Buonaparte ». Bonne pièce, Betzy avertit Napoléon qui parut aussitôt, les cheveux ébouriffés, secouant la tête avec d'affreuses grimaces. La pauvrette eut si peur que Mrs. Balcombe dut l'emporter hors du salon. Napoléon s'amusa de passer pour un tel monstre chez les Anglais. Il voulut par les mêmes moyens effrayer aussi Betzy, mais elle se moqua de lui \*\*.

Enfant terrible, elle poussait le coude de l'Empereur tandis qu'il prenait à la cire l'empreinte d'une médaille. Des gouttes brûlantes tombaient sur ses doigts, sans qu'il parût fâché. Quand Cockburn venait aux *Briars*, il était parfois accompagné du chien Tom Pipes qui avait tant amusé les petits Bertrand à bord du *Northumberland*. Le terre-neuve, échauffé de sa course derrière les chevaux, se jetait souvent dans un bassin rond creusé près du berceau de vigne. Un jour que Napoléon y était assis,

Betzy appela le chien et le fit baigner. Quand il sortit, comme elle l'avait prévu, il se secoua contre l'Empereur dont les bas, la culotte, l'habit furent salis.

Elle lui dérobait ses papiers, criant qu'elle tenait ses secrets. Quand il avait couru après elle, elle les lui rendait assez gentiment.

Habituées à une vie large, mais rustique, et ne sachant rien du monde, les deux jeunes filles s'étonnaient de la cérémonie qui précédait les repas de Napoléon. Le maître d'hôtel Cipriani, après avoir salué très bas, disait à haute voix :

— Le dîner de Sa Majesté est servi.

Il se retirait à reculons, et l'Empereur le suivait vers la table dressée dans la tonnelle ou sous une tente que l'amiral avait fait planter près du pavillon.

Peu de jours après son arrivée, il y invita ses jeunes amies. Napoléon plaisanta leur goût du roastbeef et du plum-pudding. Betzy en retour reprocha aux Français de manger des grenouilles. Elle fut chercher une caricature montrant un triste efflanqué, la bouche ouverte, une grenouille sur la langue. Au-dessous était imprimé : *Le dîner d'un Français*. L'Empereur pinça l'oreille de Betzy, comme il faisait jadis à ses grenadiers \*.

Betzy s'entendait mal avec Emmanuel de Las Cases, à peu près de son âge, mais qu'indignaient ses espiègleries. Napoléon les tourmentait, disant qu'il les marierait ensemble. L'Empereur commanda une fois au jeune homme d'embrasser Betzy et il tint les bras de la petite, tandis que le garçon du bout des lèvres touchait sa joue. Betzy trépignait. Dès que Napoléon lui eut rendu la liberté, elle se jeta sur Emmanuel et le gifla. Mais elle n'était pas satisfaite. Comme l'Empereur et les Las Cases peu après descendaient en file indienne par une sente abrupte, elle imagina une diablerie nouvelle. Napoléon marchait le premier, puis Las Cases, puis son fils, puis Jane, enfin Betzy. Celle-ci, demeurée en arrière, s'élança de toute sa force sur Jane qui tomba



les mains étendues sur Emmanuel, qui s'écroula sur son père, qui heurta l'Empereur. Napoléon eut grand'peine à ressaisir son équilibre. Las Cases, hors de lui, saisit Betzy par les épaules et la poussa sur la paroi de roches. Elle se fit mal et cria de rage :

— Monsieur, il m'a blessée !

— Attends, dit l'Empereur, ne pleure pas, je vais le tenir pendant que tu le puniras.

Elle usa de l'occasion sans douceur et donna plusieurs soufflets à Las Cases. A la fin, le chambellan demanda grâce. Napoléon le laissa partir en lui conseillant d'éviter d'autres coups. Betzy s'élança pour le rattraper. Napoléon, battant des mains, excitait leur course autour de la pelouse. Las Cases de longtemps ne put pardonner à Betzy.

Balcombe, assuré de gagner de belles sommes avec les Français, prenait mille soins pour l'Empereur qui le traitait avec amitié. Sa femme, puritaine et dont les conversations étaient graves, ressemblait un peu à Joséphine. Napoléon l'avait remarqué au premier jour... Effrayés des inconvenances de Betzy, les parents semonçaient leur fille. Elle reparaissait alors avec un sage maintien, puis l'instant d'après se rejetait aux folies.



Un soir que Napoléon, ayant franchi les limites des Briars, se trouvait avec les petites et Gourgaud, il traversa un pré où paissaient des vaches. L'une d'elles, la tête basse, fonça sur lui. Il sauta par-dessus un mur bas et se mit à l'abri. Pendant ce temps, Gourgaud vaillamment dégainait et se jetait sur la vache, criant :

— C'est la seconde fois que je sauve la vie de l'Empereur !

Napoléon s'en égaya fort et toute la soirée taquina Gourgaud.

D'habitude il terminait la journée chez les Balcombe, quand ils n'avaient pas de visiteurs. Las Cases allait s'en assurer en regardant par la fenêtre.

On jouait au whist, dans une intimité campagnarde qui ne déplaisait pas à l'Empereur. Cependant il dut s'enfermer quelques jours au pavillon, ayant pris froid au brusque coucher du soleil. Ses bronches étaient sensibles. Sa gorge s'irritait aisément et il toussait avec violence. Mrs. Balcombe s'empressa pour le soigner. Elle lui offrit des infusions sucrées au miel de ses ruches. Mais l'Empereur la remercia ; il s'en tint à sa réglisse qui lui semblait un souverain remède quoi que pût dire O'Meara qui le visitait chaque matin.

Durant sa réclusion, seul avec Las Cases et Emmanuel, il passa, comme il disait, l'inspection de ses richesses. Marchand lui apporta sa boîte à tabatières. Il s'en trouvait un assez grand nombre, les unes peintes de miniatures de la famille impériale, d'autres enrichies de camées ou de médailles antiques, d'autres encore avec son portrait entouré de brillants. Y étaient mêlées trois tabatières de Louis XVIII que le roi, fuyant vers Gand, avait laissées au 20 mars sur la table des Tuileries. Elles étaient sans valeur. Napoléon se fit apporter ensuite un de ses nécessaires de campagne. Il l'examina, puis l'offrit à Las Cases, en disant :

— Il y a bien longtemps que je l'ai, je m'en suis servi le matin d'Austerlitz ; il passera à Emmanuel. Quand il aura quatre-vingts ans, l'objet n'en sera que plus curieux, il le fera voir et dira : « C'est l'empereur Napoléon qui l'a donné à mon père à Sainte-Hélène. »

Sensible, Emmanuel retenait mal ses larmes \*.



Parmi les deux ou trois douzaines d'esclaves employés par Balcombe était un vieux Malais nommé Toby. Dans sa jeunesse, il avait été enlevé sur un sampan par un



équipage anglais et vendu à Sainte-Hélène qu'il n'avait plus quittée. Napoléon par le truchement de Las Cases interrogea le pauvre diable. Il plaignait son infortune ; chaque fois qu'il le rencontrait dans les jardins, il lui adressait un signe amical. Le vieillard, ôtant son chapeau de paille et s'appuyant sur sa bêche, le regardait en souriant dans sa peau jaune et plissée \*. Napoléon lui faisait donner une pièce d'or. Toby l'appelait *the good gentleman* ; il était heureux de lui porter au pavillon des fruits et des fleurs. L'Empereur voulut l'acheter afin de lui rendre la liberté. Il en parla à Balcombe qui s'empressa, mais l'amiral souleva des difficultés. L'affaire devait en rester là, au regret de Napoléon (1).

Les Anglais s'étonnaient de cette bienveillance témoignée aux humbles, qui contrastait avec le ton que l'Empereur employait souvent pour les gens de qualité, fussent-ils ses amis. Un jour, revenant de la route de Jamestown où il montait parfois pour regarder la rade et les vaisseaux, il rencontra Mrs. Balcombe, accompagnée d'une jeune Écossaise, Mrs. Stuart. Tous trois, devisant, redescendirent vers les *Briars*. A un détour du sentier, des esclaves, chargés de lourdes caisses, les croisèrent. Mrs. Balcombe, quoique bonne femme, leur commanda de s'écarter. Napoléon l'arrêta :

— Respect au fardeau, madame ! lui dit-il.

Et il s'effaça le premier.

Mrs. Stuart ne put s'empêcher de murmurer :

— Mon Dieu, qu'il est différent de ce qu'on m'avait dit !



Parfois Napoléon prenait les jeunes frères de Betzy

(1) Quelques mois plus tard, sir Hudson Lowe la régla en s'opposant à l'affranchissement du Malais. Il craignait que Napoléon ne se fît par là trop d'amis parmi les gens de couleur (Montholon, I, 258). Les esclaves étaient parfois durement traités à Sainte-Hélène. L'esclavage y fut aboli par Lowe en 1818.

sur ses genoux et les laissait jouer avec ses croix, comme jadis il avait fait pour le roi de Rome. L'aîné, Alexandre, avait trouvé un jour un paquet de cartes sur lequel se trouvait l'habituelle image du Grand Mogol. L'enfant le tendit à Napoléon en disant :

— Voyez, *Boney*, c'est vous.

L'Empereur ne comprit pas. Betzy lui expliqua que *Boney* était le surnom que lui avaient donné les Anglais. Las Cases dit que *Boney* ou *bony* signifiait osseux.

— Je ne suis pas osseux, dit Napoléon en riant \*.

Il montrait ses mains petites et grasses et ses doigts à fossettes qui s'effilaient comme ceux d'une femme. Betzy s'étonnait qu'ils pussent tenir une épée. Napoléon fit tirer d'une boîte un sabre splendide. Le fourreau en était d'écaille, incrusté d'abeilles d'or. Betzy prit dans ses mains la belle arme. Elle avait à se venger. Napoléon, qui parfois l'aidait dans ses thèmes français, avait ce matin même averti Balcombe que Betzy ne voulait point travailler. Le pourvoyeur, partant pour la ville, avait menacé sa fille de la punir si son devoir n'était pas fait pour le dîner.

Betzy sortit la lame du fourreau et se mit à en jouer au-dessus de la tête de Napoléon, qui rompit peu à peu jusqu'à un mur où il dut s'arrêter. La diablesse lui cria de dire ses prières, car elle allait le tuer. Jane accourue suppliait en vain sa sœur. Betzy tint en respect l'Empereur jusqu'à ce qu'enfin elle laissât tomber son bras de fatigue. Las Cases qui assistait à la scène n'osa intervenir. Quand elle eut lâché le sabre, Napoléon se contenta de lui tirer le nez (1).

(1) Les anecdotes laissées par les mémorialistes et surtout par Betzy sur la vie de l'Empereur aux *Briars* sont trop nombreuses pour ne pas obliger à un choix. En voici une cependant qu'on hésite à ne pas rapporter, car elle peint les rapports de Napoléon avec ses hôtes. Betzy, dont l'audace croissait par l'indulgence même de l'Empereur, lui montra un jour un pantin, venu de Londres, qui le représentait gravissant une échelle, dont chaque barreau portait le nom d'un pays vaincu. Arrivé au haut, par le moyen d'un ressort, il était précipité tête la première sur une petite plate-forme où l'on



Ce même soir, il montra aux enfants Balcombe des portraits, des dessins qu'il avait emportés de son fils, couché sur des drapeaux dans le casque de Mars ou agenouillé devant un crucifix avec cette devise : « Je prie Dieu pour mon père et pour la France », ou chevauchant un mouton, ou encore aux côtés de sa mère sur un fonds de nuages et de roses. Il semblait heureux de voir ces jeunes Anglais admirer « son petit roi »...

On descendit vers la maison pour le whist. Les cartes glissaient mal. Las Cases fut chargé de les battre avec soin. Cependant l'Empereur parlait aux jeunes filles du bal de l'amiral Cockburn auquel elles venaient d'être conviées (1), et demandait quelle serait la toilette de Betzy. Elle courut à l'étage chercher sa première robe de bal, dont elle était si fière, et l'étala devant lui. Il l'admira. On joua enfin. Jusqu'alors on ne mettait pas d'enjeux, mais l'Empereur dit ce soir-là :

— Mademoiselle Betzy, je jouerai un napoléon.

La petite n'avait qu'une pagode (2) pour toute fortune. Elle l'engagea.

Napoléon, tâchant de distraire Betzy, montrait ses cartes à Jane. Betzy menaça de quitter le jeu. Il continua et, peu après, pour cacher sa fraude, brouilla les

pouvait voir écrit : « Sainte-Hélène. » Napoléon ne se fâcha pas. Mrs. Balcombe, outrée, enferma sa fille dans un cellier où elle n'avait pour compagnie que des bouteilles et des rats. Mourant de peur, la pauvre Betzy y passa la nuit. Elle entendait les rats qui sautaient çà et là ; se figurant qu'ils allaient la dévorer vive, elle saisit une bouteille de vin et la lança sur eux. Les rats se tinrent cois un moment, puis recommencèrent. Betzy leur lança d'autres bouteilles, si bien qu'au jour l'esclave qui vint lui porter à manger la trouva assise près d'un monceau de verre brisé et à moitié ivre des exhalaisons du vin, qui formait une mare au fond du cellier.

Betzy fut pardonnée. L'Empereur se divertit fort de cette bataille nocturne contre les rats. Il dit à Betzy qu'il lui était arrivé d'en voir un gros sautant hors de son chapeau quand il l'avait pris pour s'en coiffer.

(1) Napoléon avait intercédé près de Balcombe pour qu'il laissât aller Betzy, encore bien jeune, à ce premier bal. (Mrs. Abell. 48.)

(2) Monnaie indienne ayant alors cours à Sainte-Hélène, et qui valait environ dix francs.

cartes. Betzy lui secoua les mains et l'accusa d'avoir triché. Il répliqua, riant aux larmes, que c'était Betzy qui trichait et qu'elle avait perdu sa pagode. Comme elle se récriait, il se leva à l'improviste et saisissant la robe qui reposait sur un fauteuil, il s'enfuit jusqu'au pavillon où il s'enferma. Betzy le poursuivit et, arrivée à la porte close, le supplia. Elle craignait qu'il ne chiffonnât sa robe et les petites roses de tissu qui y étaient attachées. Il demeura inexorable. A la fin elle rentra chez elle et s'endormit dans ses larmes. Le lendemain elle espérait reprendre sa robe, mais de toute la journée elle ne put approcher Napoléon. Chaque fois qu'elle se présentait, Marchand ou Aly lui répondaient que l'Empereur ne pouvait être dérangé. Elle était au désespoir... Ce ne fut que lorsque la voiture arriva pour les conduire à la ville, elle, sa mère et sa sœur, qu'elle vit reparaître Napoléon. La robe sur le bras, il courut jusqu'à la voiture où elles étaient montées :

— Voici votre robe, mademoiselle Betzy. Soyez sage maintenant et amusez-vous à ce bal. N'oubliez pas de danser avec Gourgaud.

Elle fit la moue. Elle n'aimait pas Gourgaud, le trouvait laid, parce qu'il ne voyait en elle qu'une enfant. Napoléon marcha à côté de la voiture jusqu'au bout du chemin qui conduisait des *Briars* à la route. Là il s'arrêta et demanda à qui appartenait la maison qu'on apercevait au fond de la gorge. Suivi à distance par l'officier de garde, il descendit avec Las Cases et revint, après avoir été fort bien reçu à Maldivia House par le major Hodgson (1) qui lui prêta des chevaux pour revenir.

(1) C'était un grand diable de six pieds, fort imposant. Napoléon l'appelait *Hercule*. Il était « major de la ville » et se montra prévenant pour les Français. Il passa la plus grande partie de sa vie à Sainte-Hélène, et assista aux funérailles de l'Empereur et à son exhumation. Sa femme était la fille de Wm. Dovelon dont il sera parlé. L'amiral sir F. D. Sturdee, vainqueur des Allemands au combat naval des Falklands (1914), était le petit-fils du major Hodgson.



Napoléon avait été invité par Cockburn à ce bal (1). Il ne pouvait lui convenir d'accepter. Mais il commanda à ses compagnons d'y aller tous. Ce serait une diversion. Puis il fallait ménager l'amiral.

L'île était passée sous la loi martiale. Deux navires de guerre demeuraient à l'ancre dans la baie et deux bricks croisaient sans relâche. Dès le 17 octobre, une proclamation du colonel Wilks interdisait aux habitants de circuler sans le mot de passe après neuf heures du soir. Les bateaux de pêche devaient être amenés au quai dès le coucher du soleil. Aucun navire étranger n'était admis à communiquer avec l'île. Tout bâtiment suspect serait canonné \*.

Napoléon peste contre l'amiral et dit à ses compagnons que dans leurs lettres pour l'Europe, ils doivent se plaindre du traitement qui lui est et à eux infligé. Enfin, poussé par Las Cases, il commande à Bertrand d'adresser une protestation officielle à Cockburn. Le grand-maréchal refuse. Ces récriminations sont, dit-il, indignes de l'Empereur. Napoléon paraît céder, mais à plusieurs reprises revient sur ce sujet. A la fin la bourrasque éclate. L'Empereur dit à Bertrand qu'il n'est qu'un « niais ». Le grand-maréchal se fâche :

— Votre Majesté a bien tort de ne pas croire à mes avis...

Le timide Bertrand élève la voix... L'Empereur le regarde et murmure :

— Aux Tuileries, vous ne m'auriez pas dit cela. Tout ce que je faisais alors était bien...

Les têtes s'échauffant, Napoléon ajoute :

(1) Le 14 novembre (Gourgaud, I, 85), l'invitation était adressée au « général Buonaparte ». Une première fois déjà l'amiral avait convié Napoléon à dîner au château. L'Empereur avait poliment refusé. Un autre bal fut offert le 2 décembre à Plantation House par le gouverneur Wilks. Gourgaud, récriminant sur le manque d'égards dont, disait-il, les Français étaient l'objet, irrita l'Empereur au point qu'il défendit qu'aucun d'eux s'y rendit. M<sup>me</sup> Bertrand et M<sup>me</sup> de Montholon en furent désappointées.

— Au reste, le *Weymouth* apportera bientôt à chacun la permission de partir \*.

Gourgaud proteste :

— Ceux qui ont suivi l'Empereur, dit-il, ne le quitteront, si mauvais que devienne son sort, que si lui-même les congédie.

Napoléon et le grand-maréchal laissés seuls peu après se rapatrient. Gourgaud et Bertrand dînent aux *Briars*. Quand ils doivent regagner Jamestown, l'Empereur invite Gourgaud à venir s'installer près de lui :

— Vous êtes jeune, nous parlerons de nos amours, des femmes. Elles auraient été le charme de ma vie si j'en avais eu le temps, mais les heures étaient si courtes, j'avais tant de choses à faire ! Si jamais je remontais sur le trône, je consacrerai deux heures par jour à des causeries de femmes. M<sup>me</sup> Duchâtel, M<sup>me</sup> de Rovigo, M<sup>me</sup> de Montesquiou m'ont appris bien des choses que sans elles je n'aurais jamais sues \*\*...

Obéissant enfin, Bertrand envoie à Cockburn une protestation plus mesurée que ne le proposait Las Cases. L'amiral y répond avec rudesse :

« Vous m'obligez à vous expliquer officiellement que je n'ai pas connaissance d'un Empereur se trouvant actuellement sur cette île ni d'aucune personne de cette dignité venue avec vous sur le *Northumberland* \*\*\*. »

Napoléon s'emporte :

— Cet homme me manque, et je suis bien sûr que Bertrand ne lui a pas écrit ce que je lui avais dicté !

A sir George Bingham, venu lui rendre visite avec le major Fehrzen, il ne cache pas son ressentiment :

— L'amiral, dit-il, est un vrai requin.



En vérité, dans ces premières semaines aux *Briars*, Napoléon n'était pas malheureux. Il respirait comme



un homme tombé d'une cime et qui s'étonne de vivre. Il soutenait le courage de ses compagnons, excédés de la vie de Jamestown. Gourgaud se plaignait de tous et de tout. Bertrand et Montholon s'épiaient, en conflit latent pour la direction de la maison de l'Empereur : ordres à donner, achats à faire, comptes à tenir. Peu à peu Montholon évinçait Bertrand, armé seulement de maussaderie et de silence. On mangeait mal ; les vivres étaient médiocres. Ils venaient du Brésil ou du Cap, souvent échauffés ou avariés. La farine moisie ne donnait qu'un détestable pain. Les bestiaux souffraient de la traversée et il leur eût fallu plusieurs mois dans les pâturages de l'île pour se rétablir. Seuls le poisson, la volaille et les légumes étaient bons. Mais ces gens habitués à la cuisine raffinée de France ne trouvaient rien à leur goût.

Les plus mal partagées sans doute étaient les femmes, si isolées dans le garni Porteous ! Les hommes, après déjeuner, partaient pour les Briars et ne revenaient qu'à la nuit. M<sup>me</sup> Bertrand et M<sup>me</sup> de Montholon, en les attendant, se tenaient à leurs fenêtres, sur le jardin de la Compagnie, protégées par des stores chinois. Elles s'occupaient de leurs enfants, lisaient, accommodaient leurs robes. La chaleur était lourde dans la bourgade écrasée par ses falaises. M<sup>me</sup> de Montholon la supportait mal. Elle commençait une grossesse. Mais elle s'irritait moins que M<sup>me</sup> Bertrand, toujours en colères et reproches. Au soir, elles allaient dans la rue, entraient dans l'unique boutique, celle de Solomon, alors fort dépourvue, au point qu'on n'y trouvait pas d'épingles.

Trop différentes de caractère, d'éducation, d'habitudes, M<sup>me</sup> Bertrand et M<sup>me</sup> de Montholon ne pouvaient s'entendre. Elles se querellaient âprement, se traitant l'une l'autre de « catin (1) ». Puis se réconciliaient pour un jour ou deux. Elles firent connaissance avec les

(1) Gourgaud, 3 nov. 1815. *Inédit.* (Bibl. Thiers.)

gens de l'île, Mrs. Porteous leur hôtesse, sa fille et une jolie amie de celle-ci, Miss Knipe, que toute l'île appelait *Rosebud* (1), pour sa fraîcheur ; elles se lièrent avec les Skelton, les Wilks, les Doveton. M<sup>me</sup> Bertrand donnait à médire par l'engouement qu'elle avait pris pour le beau capitaine Hamilton, de la *Havannah*. Elle allait parfois dîner à son bord, emmenant Gourgaud dont l'isolement lui faisait pitié.

Ces dames s'étaient rendues avec empressement au bal de Cockburn. Toutes les importances de la colonie, militaires ou civiles, se réunirent dans les deux salles du château, ouvertes par de larges baies sur la mer. « De tous les coins de l'île, raconte M<sup>me</sup> de Montholon, arrivaient de jolies personnes en robe blanche et corset rose. » Les deux Françaises avaient fait toilette ; dans cette société simple, elles parurent d'une élégance raffinée. M<sup>me</sup> de Montholon portait une parure d'émeraudes entourée de diamants « qui fit un effet merveilleux ». Elle et M<sup>me</sup> Bertrand dansèrent beaucoup et, sevrées comme elles l'étaient des plaisirs du monde, s'amuserent franchement (2).

Gourgaud promena dans le bal une figure fermée. Il ne voulait pas danser avec Betzy Balcombe parée de sa fameuse robe, et s'y vit contraint. La fille du gouverneur, miss Wilks, fine et gracieuse, fit sur lui grande impression. Et la charmante *Rosebud*. Un moment il rêva d'amour, car il avait le cœur tendre et souffrait de son célibat. Mais il se trouva mal placé au souper. Sa conso-

(1) *Bouton de Rose*. Fille d'un fermier, elle était, dit M<sup>me</sup> de Montholon, « grande, blonde, d'une belle taille, figure polonaise ». Elle avait quelques traits de M<sup>me</sup> Walewska. Elle intéressa par là, pour un instant, Napoléon.

(2) Quelques jours plus tard, le 28 novembre, le colonel Bingham offrit un déjeuner suivi de bal. Las Cases y conduisit M<sup>me</sup> Bertrand dans une voiture attelée de six bœufs. Les Français, en passant à Longwood, visitèrent leur future demeure et se récrièrent sur sa pauvreté, alors que Cockburn prétendait que cette résidence « vaudrait Saint-Cloud ». Sans doute ne connaissait-il pas Saint-Cloud. (Las Cases, I, 455-456. Gourgaud, I, 91.)



lation fut de voir que Las Cases n'était pas mieux traité que lui.

Le lendemain, Napoléon se fit raconter la soirée.

— Si Votre Majesté, dit Gourgaud, s'était rendue à ce bal, comme le conseillait M. de Montholon, tous les sots habitants de l'île se seraient mis à tu et à toi avec Elle.

— Je pense que j'ai bien fait de n'y pas aller, mais si j'y avais été, soyez sûr qu'on aurait été autour de moi comme dans un grand cercle à Paris (1).

Il faut bien de la force d'âme pour parler ainsi dans ce campement de bohémiens. Pourtant le train s'en est amélioré. Chaque dimanche, les Français et O'Meara sont réunis aux Briars et dînent de compagnie. Le 29 novembre, Gourgaud s'y installe à demeure. On lui établit une petite tente à côté de la grande. Devant lui Napoléon se montre ému des nouvelles de la condamnation de La Bédoyère et de l'assassinat du maréchal Brune. Montholon, arrivant de Jamestown, dit que toute la France s'insurge, « qu'une armée de 150.000 hommes s'est formée ; que partout on réclame l'Empereur ». L'Angleterre effrayée met sur pied ses milices...

Mensonges, mais qui raffermissent les cœurs. Napoléon, le premier, laisse courir l'imagination :

— C'est à présent qu'il est cruel d'être ici prisonnier. Qui va se mettre à la tête de ce mouvement ? Eugène ? Non, il manque de caractère. Soult ? Il n'est bon qu'à faire un intendant d'armée. Il n'y avait que moi qui pouvais réussir. Clauzel ? Oui, peut-être Clauzel... Il a des moyens, de la vigueur. Je ne crains que celui-là.

— Eh bien, sire, dit Las Cases, s'il réussit, ce sera fort heureux pour Votre Majesté.

— Croyez-vous qu'il soit assez bête pour me céder sa place ?... Les derniers ont toujours raison. On oublie le passé pour le présent.

(1) Gourgaud, 21 novembre 1815 *Inédit.* (Bibl. Thiers, carton 18.)

Bertrand lui propose — pour éviter des difficultés avec les autorités anglaises — de prendre un titre nouveau, celui de comte de Lyon. Il cite l'exemple de Louis XVIII devenu comte de Lille. Napoléon paraît tenté. Gourgaud dit que tel déguisement prêterait au ridicule, « les comtes de Lyon étant des chanoines ». On y renonce. Plus tard on y reviendra \*...



Au début de décembre, l'amiral vint annoncer que les aménagements de Longwood étant terminés, Napoléon pourrait s'y installer dès qu'il lui conviendrait (1). L'Empereur ne demandait pas mieux. Il était las maintenant des Briars. Après une longue période de beau temps, il pleuvait chaque jour. Quoiqu'on fût mieux abrité dans cette combe que sur les plateaux supérieurs, l'alizé emportait la tente de Gourgaud. Puis, disait Napoléon, ces montagnes noires qui dominaient la gorge bouchaient toute vue, « l'emprisonnaient deux fois ». Il dépêcha Gourgaud et Bertrand en fourriers à Longwood. Ils revinrent disant que les chambres sentaient encore la peinture. L'Empereur détestait cette odeur. Il était si impatient toutefois qu'il décida de s'y transporter dans deux jours.

Le 10 décembre, après avoir déjeuné au jardin avec Balcombe, il reçut Cockburn venu pour lui faire les honneurs de sa nouvelle résidence. Betzy était désolée de ce départ.

— Il ne faut pas pleurer, mademoiselle Betzy, dit Napoléon, vous viendrez me voir à Longwood.

(1) Las Cases, II, 125. Cockburn désirait que Napoléon quittât au plus tôt les Briars et s'installât à Longwood. Sans doute pensait-il qu'alors seulement il serait en sûreté. Chez Balcombe les communications avec les navires et l'Europe étaient trop aisées. « Montholon, pour plaire à l'amiral, dit Gourgaud, faisait tous ses efforts pour décider Sa Majesté à ce changement. » (*Inédit. Bibl. Thiers.*)



Son hôtesse, souffrante, gardait la chambre. Il fut la trouver et, s'asseyant sur son lit, la remercia de ses attentions. En la quittant il lui laissa pour Balcombe une tabatière d'or. Il donna une bonbonnière à Betzy qui se sauva, les yeux dans son mouchoir \*.

Il avait quitté son uniforme des chasseurs de la garde (1). Il portait un frac vert sous lequel paraissait le cordon de la Légion d'honneur. Il était coiffé d'un petit chapeau. Sur un cheval du Cap, jeune et vif, il partit avec Cockburn et ses officiers, sauf Gourgaud, qui avait pris les devants. Femmes, enfants, bagages suivirent à quelque distance dans des voitures traînées par les grands bœufs à bosse et à cornes blanches qui faisaient les charrois du pays. Beaucoup de gens, pour voir passer Napoléon, s'étaient rangés le long du chemin. Quelques officiers anglais se joignirent au cortège.

Vers quatre heures on arriva au corps de garde. Les soldats sortirent et présentèrent les armes. Le cheval de l'Empereur, effrayé par le tambour qui battait aux champs, fit quelques écarts, comme s'il se refusait à passer le seuil. Napoléon lui donna de l'éperon et le força d'entrer dans l'avenue. Devant la maison, Cockburn sauta de selle pour aider Napoléon à descendre. Il le précéda dans la maison, lui montra les pièces l'une après l'autre. L'Empereur parut plus satisfait que l'amiral ne l'avait espéré. Matelots de Cockburn, soldats de Bingham avaient bien travaillé ; ils avaient changé « cette réunion de masures » en un logis qui, au premier abord, paraissait décent. Cockburn partit soulagé \*\*.

Dès qu'il eut tourné les talons, l'Empereur demanda son bain. La baignoire disposée dans un cabinet derrière sa chambre était primitive : une grande auge de chêne garni de plomb qui ressemblait à un cercueil (2).

(1) Depuis le 28 novembre, dit Marchand. Il ne devait plus le porter vivant. L'indication contraire, donnée par Las Cases (II, 36) est fautive.

(2) Elle était due à l'industrie des charpentiers du *Northumberland*.

Mais Napoléon, privé depuis Malmaison du bain qui lui était si nécessaire, la vit avec une véritable joie. Il y demeura plus d'une heure, causant avec Las Cases, à qui il proposa de venir se baigner à son tour le lendemain. Le petit homme se récriant :

— Mon cher, lui dit-il, en prison il faut s'entr'aider. Je ne saurais occuper cette machine tout le jour, et ce bain vous ferait autant de bien qu'à moi \*.

Il ne se rhabilla pas, se mit au lit. Il était las. Il avait marché le matin, tandis qu'on déménageait sa chambre, et sa course à cheval l'avait secoué sur la dure route. Dans ces cinq mois de repos obligé, il avait grossi et Marchand avait dû lui élargir ses ceintures. Il dîna dans sa chambre, se coucha tôt et, gardé par la lueur de sa veilleuse, pour la première fois depuis des semaines dormit profondément.

On en fera plus tard un petit bassin pour le jardin. L'amiral en avait commandé au Cap une autre qui arriva quelques mois plus tard.



## II

### LONGWOOD

Longwood House, construite en 1753 (1), se composait alors d'une grange et d'une étable. En 1787, le lieutenant-gouverneur Robson, pour se faire une maison des champs, avait converti la grange en une suite de quatre pièces. Il en avait ajouté une autre, en équerre, au milieu du bâtiment. Derrière il établit des communs et des logements d'esclaves. Tout cela sans cave ni sous-sol. Ce n'était qu'une habitation d'été. Pour agrandir l'appartement de Napoléon, l'amiral avait fait élever, dans le prolongement de ce salon, une salle en bois de sapin qui pût servir d'antichambre ou de billard. On y accédait par un étroit perron de cinq marches et une véranda vitrée. Cette pièce, assez vaste (2), s'éclairait

(1) Longwood et Deadwood, un siècle avant, faisaient partie d'une plantation appelée *The Great Wood*. Mention s'en trouve dans les archives de Jamestown, pour la première fois le 11 août 1678. Peu à peu, ce bois, mal protégé, fut détruit par les hommes et les animaux. Une nouvelle plantation de gommiers fut entreprise sur une étendue d'environ 300 hectares, close par un mur de pierres sèches élevé en 1723. Le pourtour en atteignait quatre milles (un peu plus de six kilomètres). Ce mur, assigné comme première limite aux prisonniers de Longwood, fournira en 1817 des pierres pour la nouvelle habitation destinée à Napoléon (New House). Il existe encore dans sa plus grande partie.

(2) 8 mètres de long sur 5 m. 30 de large et 3 m. 70 de haut. Ces dimensions ont été exactement relevées avec l'aimable assistance de M. Georges Colin, conservateur du domaine français de Longwood.

par cinq châssis à guillotine, deux regardant le Barn, montagne sombre qui tourne vers l'Afrique un immense profil humain, et trois orientées vers la chaîne de Diane, l'avenue, la sévère silhouette de High Knoll (1) et une étendue d'océan. Les murs étaient peints en vert clair et bordés d'une grecque noire. On y trouvait deux sofas, quelques autres sièges, plusieurs tables, un piano et, placées de chaque côté de la porte, une sphère terrestre et une sphère céleste envoyées par le colonel Wilks (2). On passait de là dans le salon, tapissé d'un papier chinois à motifs jaunes, et percé de deux fenêtres à l'ouest (3). L'ameublement, ramassé à la hâte, au hasard et à bas prix (4) dans l'île, était là encore bien chétif. Un tapis à fleurs presque usé, des fauteuils, des chaises foncées de crin noir, des tables ployantes, une table à jeu. Sur la cheminée un miroir. Les rideaux étaient de simple mousseline.

Derrière s'ouvrait la salle à manger, plus basse (5) et très sombre. N'y donnait jour que le haut vitré d'une porte accédant au jardin. Les murs étaient peints en bleu (6). On y avait placé un tapis marron, dix chaises,

(1) La forteresse située au sud-ouest de Jamestown et qui domine la plus grande partie de l'île.

(2) Ces deux globes, montés sur des pieds de bois noir, ont été reconnus par l'auteur au château de Jamestown, où ils avaient échoué sans que personne se doutât de leur provenance. Grâce aux *Souvenirs* du Mameluck Aly, qui en donne une description précise, et à l'inventaire dressé par le tapissier Darling après la mort de l'Empereur, retrouvé dans les archives locales, il a été possible de les identifier avec certitude. En bon état, ils ont repris leur ancienne place à Longwood dès l'ouverture du musée Napoléon (5 mai 1934.)

(3) 7 m. 30 de long sur 4 m. 45 de large et 3 m. 56 de haut.

(4) « Six cents francs de meubles », disait Napoléon. Cockburn écrivait à ce sujet au secrétaire de l'Amirauté, Wilson Croker : « Je suis parvenu à me procurer d'occasion et au plus bas prix tous les articles indispensables. » (*Public Record Office*. Saint-Helena, VII, 247). En 1816 arriveront, de Londres, d'autres meubles.

(5) 6 m. 75 sur 4 m. 54. Hauteur 2 m. 98.

(6) Comme du temps des Skelton ; Cockburn n'avait pas jugé utile de les repeindre. En 1819 cette pièce sera revêtue d'un papier rouge à fleurs dorées. A la même date le salon fut tapissé d'un papier paille à étoiles bleues.



une grande table et une desserte. Un paravent dissimulait la porte allant à l'office et à la cuisine. Sur la gauche était une chambre froide et nue, sans foyer (1). L'Empereur l'affecta aux Montholon comme premier logement.

De d'autre côté de la salle à manger étaient les deux petites pièces (2) qui formaient l'appartement privé de Napoléon, ce qu'il appelait son « intérieur ». De la première il fit son cabinet, de la seconde sa chambre. Toutes deux prenaient jour sur un parterre, au nord-est, c'est-à-dire (dans l'hémisphère austral) au soleil (3). Elles étaient pareillement tendues de nankin jaune, bordé de papier à fleurs rouges. La chambre seule avait une cheminée. Les montants et la tablette en étaient de bois peint en gris. Un mauvais tapis qui avait servi auparavant à un officier de Sainte-Hélène, cachait le plancher (4). Un fauteuil, des chaises cannés de hêtre peint en vert, une commode, un vieux sofa couvert de cotonnade...

Marchand, du premier jour avec un goût pieux, transforma ce réduit. Devant le miroir de la cheminée, il disposa deux flambeaux d'argent, une tasse de vermeil, une cassolette. De chaque côté il suspendit les plus chers, les suprêmes souvenirs du captif : le portrait du roi de Rome, les miniatures de Madame Mère, de Joséphine et, dernier butin de guerre, la montre-réveil du grand Frédéric, prise à Potsdam (5). A droite de la cheminée, il

(1) 5 m. 90 sur 4 m. 45 et 2 m. 98 de haut.

(2) Cabinet de travail : 4 m. 56 sur 4 m. 40 et 3 m. 07 de haut ; chambre 4 m. 50 sur 4 m. 34 et 3 m. 04 de haut.

(3) Les fenêtres y étaient étroites : 1 m. 80 sur 0 m. 93, encadrement de 0 m. 10 compris.

(4) Il n'y avait jamais eu là, autrefois, de vacherie comme l'a prétendu Montholon (I, 196). L'ancienne étable se trouvait dans le bâtiment qu'on transformait à ce moment même en maison pour la famille Montholon. Le plancher de la chambre et du cabinet de l'Empereur ne reposaient pas sur le sol. Ils en étaient séparés par un soubassement de 60 centimètres environ, soubassement qui diminue d'ailleurs en se prolongeant vers le sud, de sorte que la salle à manger et la bibliothèque sont à ras de terre.

(5) Aly, 222. Pour faire pendant, Napoléon qui goûtait la symétrie,

plaça le lavabo d'argent emporté de l'Élysée, à gauche, le nécessaire d'or. Le lit de camp dont les rideaux s'étaient rejoints sur tant de rêves longea le mur intérieur (1). A son pied, le canapé fut protégé par un paravent sur lequel on accrocha un portrait de Marie-Louise, son fils dans les bras.

Derrière la chambre étaient le cabinet de bains et un couloir où fut dressé le lit du valet de service, Marchand ou Aly (2). On passait de là par une galerie à la cuisine installée dans une petite maison à un étage. Las Cases y eut d'abord sa chambre. Son fils coucha dans le grenier qu'il atteignait par une échelle. Ces bâtiments et les communs étaient séparés par une cour intérieure souvent boueuse, qui ouvrait sur le bois des gommiers. Au delà, près du mur de pierres sèches bordant le domaine sur la vallée du Pêcheur, se trouvaient les écuries.

La famille Montholon, comme Gourgaud, comme O'Meara et l'officier de surveillance Poppleton, devaient être logés dans une annexe, placée à angle droit contre le mur de la cuisine. Quand ils arrivèrent, les couvreurs posaient seulement la toiture de feutre goudronné. En attendant, les Montholon campèrent près de l'Empereur, les autres couchèrent sous des tentes plantées dans le jardin.

M<sup>me</sup> Bertrand s'était refusée à vivre avec tant de personnes (3) dans une habitation si étroite. Elle voulait garder ses habitudes et ne paraître qu'à sa guise. Cha-

fixa de l'autre côté à la tapisserie, par une épingle, la montre dont il s'était servi pendant la seconde campagne d'Italie. La chaîne était faite d'une mince tresse de cheveux de Marie-Louise.

(1) Le second lit de campagne fut placé dans le cabinet de travail. La nuit, Napoléon allait souvent de l'un à l'autre. Il avait couché dans le premier la veille d'Austerlitz et le second avait fait la campagne de France.

(2) Quand il n'était pas de service, Marchand couchait au-dessus de la chambre de l'Empereur dans une chambre lambrissée dont la fenêtre à cintre ouvrait sur un large et beau paysage, du pic de Diane à la mer.

(3) En tout, maîtres et serviteurs, Longwood House abritera en 1816 cinquante et une personnes.



pitré par elle (1), le grand-maréchal demanda à l'Empereur la permission de s'abriter dans un cottage qu'il avait remarqué sur la route de Longwood, au coude de Hutt's Gate (2). Son éloignement ne durerait d'ailleurs que quelques mois, l'amiral étant disposé à lui faire construire une maison séparée, à un jet de pierre des fenêtres de Napoléon.

L'Empereur accueillit mal cet arrangement :

— Faites ce que vous voudrez, dit-il, Montholon logera avec moi.

Il n'oubliera pas cette marque d'indépendance. On le vit bien, quand Napoléon, minutieux en cette matière, ordonna sa maison. Le grand-maréchal en devait normalement garder la direction. L'Empereur la fit passer à Montholon (3). Bertrand ne fut plus dès lors qu'une sorte de secrétaire-général, chargé surtout des rapports avec les Anglais. Gourgaud reçut la surveillance de l'écurie (4). Las Cases eut en partage l'administration du matériel, mais, soucieux d'abord de rester le porte-

(1) Napoléon lui avait offert d'abord la pièce qu'il donna aux Montholon et qui sera plus tard la bibliothèque. (Montholon, I, 192.)

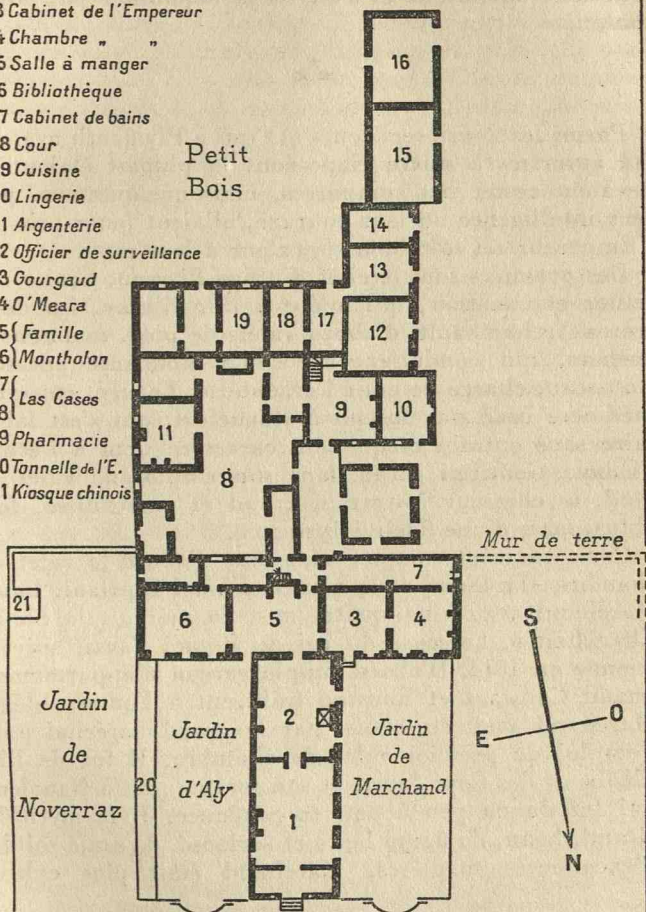
(2) A un mille et demi de Longwood. Cette maison, qui existe toujours, est devenue le presbytère de la petite église Saint-Mathieu. Elle domine la vallée du Géranium.

(3) Las Cases, II, 49. La susceptibilité de Bertrand n'avait point été ménagée. Napoléon chargea Gourgaud de pallier les choses : « L'Empereur m'envoie chez Bertrand lui expliquer que quoique Montholon soit chargé de la cuisine et moi de l'écurie, il est toujours grand-maréchal ; par la Constitution, la place est inamovible ; malgré mes paroles, Bertrand est très piqué, car c'est par des domestiques qu'il a appris les changements faits dans la maison (Gourgaud, I, 102). Bertrand bouda longtemps. Pour le pacifier, Napoléon alla à Hutt's Gate, le 15 décembre, et l'invita à dîner ainsi que M<sup>me</sup> Bertrand. Ils s'excusèrent sous quelque prétexte et ne parurent pas. Ils vinrent le 18 pour le dîner du dimanche. Mais l'Empereur, mécontent d'eux, dina seul chez lui. Ils s'assirent à table avec les Montholon, les Las Cases et Gourgaud et, dit ce dernier, « s'en allèrent furieux ».

(4) Gourgaud, I, 101. Napoléon allait disposer de six chevaux de selle et quatre de trait, fournis par le gouvernement anglais, sauf *Fringant* et *Vizir* qui venaient des écuries impériales. Ils avaient été embarqués dans la nuit du 14 au 15 juillet sur l'*Epervier*. La plupart des chevaux arrivèrent du Cap le 23 décembre sur la *Doris*. (Archives de Jamestown, 1815.)

# Légende

- 1 Parloir
- 2 Salon (☒ lit de mort de Napoléon)
- 3 Cabinet de l'Empereur
- 4 Chambre „ „
- 5 Salle à manger
- 6 Bibliothèque
- 7 Cabinet de bains
- 8 Cour
- 9 Cuisine
- 10 Lingerie
- 11 Argenterie
- 12 Officier de surveillance
- 13 Gourgaud
- 14 O'Meara
- 15 { Famille
- 16 { Montholon
- 17 { Las Cases
- 18 {
- 19 Pharmacie
- 20 Tonnelle de l'E.
- 21 Kiosque chinois



OLD LONGWOOD EN 1816.



feuille et la plume de l'Empereur, il ne prit pas ces fonctions au sérieux et s'en laissa dépouiller par Monthon.



Parmi les douze serviteurs (1) qui à Plymouth avaient été autorisés à suivre Napoléon, la plupart étaient et devaient rester des comparses, mais quelques-uns, par leur intelligence ou leur courage, allaient jouer près de l'Empereur un rôle bien supérieur à leur rang.

Des premiers sont le chef d'office Pierron, habile pâtissier et confiseur, qui a été à l'île d'Elbe, les deux frères Archambault, d'abord valets de pied, maintenant cochers, qui conduisent avec une étonnante adresse, Rousseau, chargé de polir l'argenterie, Lepage, cuisinier médiocre cédé par Joseph à Rochefort, qui s'est laissé faire sans entrain et que son caractère tient à l'écart, l'Elbois Gentilini gardé dans son emploi de valet de pied, le chasseur Noverraz, grand et gros Suisse, fort obtus, mais d'une fidélité éprouvée.

Ceux qui vont compter sont tout d'abord le valet de chambre Marchand et le maître d'hôtel Cipriani. Louis Marchand avait vingt-quatre ans. Sa mère, « la bonne Chanchan », berceuse du roi de Rome, l'avait suivi à Vienne en 1814. D'abord simple garçon d'appartement, quand Constant et Roustan trahirent à Fontainebleau, Marchand avait été choisi par le grand-maréchal pour l'emploi de premier valet de chambre. Il fut de l'île d'Elbe et des Cent Jours, et son service plut à Napoléon qui lui donna peu à peu sa confiance. Il la méritait. Grand, brun, de figure belle et sérieuse, de santé solide, d'excellentes manières, Marchand était plus cultivé

(1) Dans ces douze on doit compter le Belge Bernard Heymann qui, avec sa femme (en surnombre), était au service des Bertrand. Une femme de chambre, Joséphine Brûlé, avait été également laissée en sus à M<sup>me</sup> de Monthon.

qu'un homme de son état. Il écrivait, comptait, dessinait bien. Il portait à l'Empereur un respect tendre et désintéressé. Pour Napoléon il sera le serviteur le plus attentif, et dans les derniers jours, le plus délicat des amis.

Cipriani Franceschi, Corse, et qui connaissait depuis l'enfance la famille de Napoléon (1) avait joué durant l'Empire, comme agent secret de Saliceti à Naples, un rôle mystérieux. Il vint à l'île d'Elbe et fut maître d'hôtel aux Tuileries pendant les Cent Jours. Polichinelle à voix nasale, vif, hardi, quoique révolutionnaire de cœur, il s'était attaché à l'Empereur, surtout depuis les revers, comme au chef de son clan. Il sera à Longwood l'informateur, le bureau de renseignements de Napoléon.

Sur un plan inférieur se placent le petit chasseur Natale Santini, qui s'est battu depuis Austerlitz jusqu'à la campagne de France, a suivi à l'île d'Elbe comme huissier du cabinet et que, parce qu'il est Corse, Napoléon, sans trop savoir à quoi l'occuper, a désigné pour venir à Sainte-Hélène, et l'ancien mameluck Saint-Denis, que tous appellent Aly, et qui à Longwood tient avec un zèle égal l'emploi de second valet de chambre, de copiste et de gardien des livres et papiers. Il est droit de cœur et laborieux. C'est un autre Marchand, plus effacé (2).

(1) Sa femme, Adélaïde Chamant, vivait à Rome. Son fils servait chez Fesch, sa fille chez Madame Mère. Ils avaient une petite fortune, déposée à Gênes (F. Masson, *Napoléon à Sainte-Hélène*, 163).

(2) Le service était ainsi établi à Longwood : le valet de chambre de jour se tenait dans le couloir qui précédait le cabinet de bains, deux valets de pied dans le passage conduisant de la salle à manger à la cuisine. Un valet était affecté au service du salon. Cipriani et Pierron portaient l'habit vert brodé d'argent, gilet blanc, culotte de soie noire, bas de soie blancs, souliers à boucles, Marchand et Aly, le même costume, avec la broderie en or. Les autres domestiques, y compris les soldats anglais prêtés par l'amiral, portaient la livrée verte à galons d'or.





Les premiers jours, à cheval avec ses officiers, Napoléon reconnut son domaine. Il longea le mur de quatre milles, fut à la ferme de la Compagnie, située sur le revers ouest du plateau de Longwood, et descendit dans le ravin de Mulberry Gut où s'allongeaient les potagers et vergers du fermier Breame. Une fois, il se trouva arrêté par un factionnaire qui avait outré sa consigne. Bingham accourut présenter des excuses.

Les limites fixées par Cockburn aux promenades de l'Empereur, sans qu'il fût accompagné de l'officier d'ordonnance anglais, étaient étroites : un espace d'environ douze milles de pourtour, qui comprenait le plateau de Longwood-Deadwood, la route allant de Longwood à Hutt's Gate, celle qui conduisait à Orange Grove et à la vallée du Pêcheur (1). En somme, en dehors du parc de Longwood, Napoléon pouvait faire librement trois promenades de huit à dix kilomètres, toujours les mêmes, avec pour buts le camp du 53<sup>e</sup>, la maison du grand-maréchal et le cottage de miss Mason. Au delà (mais s'il le voulait dans toute l'île), l'Empereur devait être suivi d'un officier anglais (2).

A la porte de Longwood, autour du mur, sur les trois routes ouvertes à Napoléon, étaient postés des piquets de soldats. A neuf heures du soir des factionnaires pénétraient dans le jardin et encadraient la maison. Dès lors, nul n'y devait entrer sans mot d'ordre, nul n'en pouvait sortir sans être accompagné.

Les moindres mouvements de l'Empereur étaient signalés. Un télégraphe aérien, placé à Longwood même,

(1) Ces limites avaient été suggérées à Cockburn par le colonel Wilks (*Lowe Papers*, 20-114). L'amiral adopta ses propositions en élargissant un peu les limites.

(2) Cockburn avait admis d'abord (le 16 décembre) que le Dr O'Meara pourrait être chargé de cette surveillance aussi bien que Poppleton. Il révoqua son autorisation le 18.

les faisait aussitôt connaître par un jeu de pavillons à Plantation House et à Jamestown (1). D'autres postes, sur les principales hauteurs de l'île, inspectaient la campagne et la mer (2).

Ces précautions avaient d'abord été dédaignées par Napoléon. Des maladresses de subalternes les lui rendirent bientôt sensibles. Son entourage, Las Cases et Gourgaud surtout, maugréait contre ces indignités. A la fin il s'emporta. Le 21 décembre, il fit adresser par Montholon à l'amiral une note trop roide demandant un élargissement des limites, la liberté pour tout habitant de l'île ou tout officier du 53<sup>e</sup> de venir à Longwood, la permission rendue à O'Meara d'accompagner les Français, l'autorisation permanente pour les membres de sa maison d'aller à Jamestown sous la conduite d'un officier ou d'une ordonnance, suivant leur rang. Enfin il réclamait une autre résidence que Longwood « qui, malsain et incommode en été, serait intolérable en hiver (3). »

Cockburn n'allait pas laisser cette protestation sans

(1) Voici quels étaient les principaux signaux :

1. Tout est bien en ce qui concerne le général Bonaparte et « sa famille ».
2. Il est souffrant.
3. Il demande la permission de...
4. N'est pas régulièrement accompagné au delà du cordon de sentinelles.
5. Est sorti, mais à l'intérieur du cordon de sentinelles.
6. Est resté au dehors plus longtemps que d'habitude et paraît avoir passé les sentinelles sans être régulièrement accompagné.
7. A disparu (*is missing*). (On devait dans ce cas hisser un pavillon bleu. Toutes les troupes et l'escadre étaient alors alertées. Ce signal ne servit jamais.)
8. Est rentré.

(L. P., 20-114.)

(2) Dans son souci de prudence, Cockburn avait annexé l'île de l'Ascension, à 300 lieues de Sainte-Hélène, et où le cabinet britannique prévoyait qu'une expédition de secours pouvait s'organiser en faveur de Napoléon. Le *Peruvian* et le *Zenobie* en prirent possession le 22 octobre 1815. Moins d'un an plus tard et pour la même raison, le drapeau anglais sera également hissé sur Tristan d'Acunha, flot perdu dans la mer australe (2 août 1816).

(3) L. P., 20.114. *Inédit*.



réponse. Il répliqua le lendemain à Montholon avec brutalité : « L'intempérance et l'indécence du langage que vous vous permettez à l'égard de mon gouvernement, je ne condescendrais pas peut-être à les remarquer, si je ne croyais juste de vous informer qu'à l'avenir, je ne répondrai plus à des lettres écrites sur un pareil ton d'invective (1). »

Pris peut-être d'un regret, il vint deux jours après à Longwood présenter le capitaine de la *Doris* et deux dames venues de l'Inde. Napoléon répondit sèchement « qu'il ne voyait personne, qu'on le laissât tranquille ». L'amiral invita Montholon, sa femme et Gourgaud à dîner. Ils refusèrent, d'ordre de l'Empereur.



Tandis qu'aux Briars il avait vécu de la façon la plus simple, à Longwood où il sort de l'improvisé, il entend se créer une existence qui maintienne, vis-à-vis des Anglais, vis-à-vis du monde qui l'épie, son caractère souverain. Dans cette maison rustique il prétend perpétuer une observance stricte de l'étiquette, une véritable vie de cour comme s'il était encore dans ses palais de France. Fiction de grandeur qu'il impose moins par vanité que par orgueil, par conscience de ce qu'il a été dans un passé si proche, de ce qu'il représente encore pour l'avenir. Même avec ses compagnons il se redresse, évoque à tous moments son règne, paraît plus susceptible sur les formes. On dirait qu'il craint que le quotidien de l'exil, la triste communauté des besoins n'affaiblissent trop vite en eux l'idée qu'il reste l'Empereur...

Vers l'aube — six heures environ sous cette latitude — il sonne le valet de chambre qui entre et ouvre les

(1) *L. P.*, 20.114. *Inédit.* « Mes instructions, ajoutait l'amiral, respirent la modération et la justice qui caractérisent la conduite de mon gouvernement et qui seront, à n'en pas douter, admirées par les âges futurs. »

volets. Napoléon se jette à bas du lit de camp, revêt un pantalon de futaine blanche, une robe de chambre de piqué, des pantoufles de maroquin rouge. Chantonnant un air de sa jeunesse, toujours faux, il prend une tasse de café noir, puis se rase lui-même. La toilette vient ensuite, minutieuse. Napoléon se fait brosser fortement la poitrine et le dos qu'on inonde d'eau de Cologne, ou d'eau de lavande quand l'eau de Cologne fait défaut. Il s'habille alors : redingote de chasse verte à boutons d'argent ciselé, cravate noire, gilet et culotte de basin blanc, souliers à boucles d'or, remplacés par des bottes quand il doit sortir.

A moins qu'il ne pleuve ou que le brouillard ne soit trop dense (1), il part chaque matin à cheval, le plus souvent avec Las Cases et Gourgaud. Ils font un temps de galop sur le plateau de Deadwood ou vont sur la route, jusqu'à Alarm House, pour revenir par la maison de miss Mason, perchée sur sa colline, Woody Ridge et la vallée du Pêcheur. Au fond de cette vallée, ils ont trouvé une chaumière et devant la porte une enfant de quinze ou seize ans, Mary-Ann, fille du fermier Robinson, qui fait la révérence. Napoléon soulève son chapeau, sourit et l'interroge par l'intermédiaire de Las Cases. Prompt à baptiser les gens, il l'appelle *la Nymphé*. Cette partie de la vallée du Pêcheur sera désormais pour les Français la vallée de la Nymphé. Ils y reviennent souvent, quoique la pente soit très escarpée, le fond bourbeux, et que le premier jour l'Empereur ait failli y choir (2). Il prend plaisir à revoir cette fille des champs

(1) Dans ce cas la promenade était reportée à l'après-midi. Napoléon passait alors la matinée à lire et à dicter. L'emploi du temps de l'Empereur à Longwood a constamment varié. Frédéric Masson et Fremiaux l'ont retracé d'après Las Cases, Montholon et Gourgaud. Les différences qu'on trouvera dans notre récit viennent de ce que nous avons tenu compte des sources anglaises et notamment des rapports quotidiens de l'officier de surveillance.

(2) C'est Las Cases qui avait découvert Mary-Ann Robinson et le premier en avait parlé à l'Empereur. En revenant fatigué de cette expédition, Napoléon dit en riant : « Voilà ce que c'est de vouloir



qui vient à sa rencontre, des fleurs à la main, quand les cavaliers approchent. Figure naïve, joues roses, larges yeux bruns, de la grâce sans timidité (1)...

Gourgaud croit que Napoléon a des vues sur elle. L'Empereur prétend au contraire qu'elle songe à Gourgaud :

— Elle fait plus attention à vous qu'à moi, parce que vous n'êtes pas marié. Les pauvres demoiselles ne pensent qu'à se marier \* !

En rentrant, Napoléon se met au bain où il s'attarde (2). Il reçoit son médecin O'Meara, bavarde avec lui en italien, se fait conter les nouvelles de la ville, les bruits du camp. L'Irlandais, qui sous sa vulgarité ne manque pas d'humour, l'amuse, comme l'amusait jadis Constant. Bertrand vient, et, s'ils sont appelés, Gourgaud et Montholon. Las Cases est presque toujours là. L'Empereur déjeune sur le guéridon de sa chambre, d'ordinaire seul. A moins que par beau temps, il ne se transporte sous la tente dressée dans le jardin, non loin de la véranda ; il invite alors à partager son repas l'un ou l'autre de ses officiers, parfois tous les quatre : c'est un signe de bonne humeur.

Ce déjeuner est pour l'époque des plus simples. Deux plats seulement : des œufs, un poulet rôti, une poitrine de mouton panée et grillée, des côtelettes, une tranche de gigot, des haricots en salade, des lentilles, sont les mets préférés de Napoléon. Il ne prend guère que d'un plat, après son potage qu'il veut « bouil-

faire le jeune homme pour s'approcher d'un joli minois. Mon cher Las Cases, si je m'étais cassé le cou, c'eût été votre faute. Pourquoi diable vouloir que je visse votre nymphe ? Si encore elle était jolie ! » (Montholon, I, 199.)

(1) L'auteur a trouvé d'elle, à Jamestown, un agréable portrait.

(2) Ces bains prolongés et très chauds dont il avait déjà l'habitude en France lui semblaient propres à atténuer sa dysurie. Ses médecins successifs le mirent en garde contre leur abus qui l'affaiblissait. « Mais il avait sur sa santé et sur ce qui lui convenait comme régime des idées particulières que rien ne pouvait lui ôter. » (M<sup>me</sup> de Montholon, 139.)

lant ». Il boit un verre de bordeaux coupé d'eau, les Anglais ne lui fournissant pas le chambertin dont il avait l'habitude. Pour finir, une tasse de café. C'est l'affaire de dix, quinze minutes. Il mâche vite, l'air absorbé, et ne se plaint jamais des digestions. On le sait, les vivres laissent à désirer. Napoléon s'en apercevrait à peine, tant il est sobre, si ses compagnons ne se répandaient chaque jour en doléances. Le déjeuner leur a été servi d'abord en commun, mais quand, la mésentente croissant, leurs rapports deviennent trop pénibles hors la présence de l'Empereur, chacun mange dans sa chambre.

Napoléon fait un tour de jardin, puis rentre dans le parloir, pièce qu'il trouve la plus sèche et la mieux éclairée (1), où il peut marcher selon son habitude, les mains croisées sous ses basques, tandis qu'il dicte à l'un de ses officiers les commentaires, les notes de stratégie et de tactique, chaînons de ses futurs *Mémoires*. Il les occupe tour à tour (2). Parlant vite, d'une voix qui monte lorsqu'il s'anime, il va et vient de la porte du salon à celle de la véranda, flanquée des deux sphères. Sans doute en passant les tourne-t-il de la main. Parfois aussi doit-il chercher sur le globe terrestre, dans l'énorme étendue bleue de l'Atlantique, ce point infime où l'enferment la haine, la peur du monde (3). Sa main caresse les continents, les mers qui ont retenti de son nom. Du doigt il peut parcourir les étapes de son assomption : Corse, Italie, Égypte, guerres d'Autriche et de Prusse ; celles de son déclin : Espagne, Russie, campagne de 1814.

(1) Il y faisait très chaud quand le soleil donnait sur ses cloisons de sapin. Et, par temps humide, on n'y pouvait entretenir de feu, car la cheminée tirait mal.

(2) Napoléon avait ainsi réparti les sujets : Bertrand eut l'expédition d'Égypte, Las Cases la première campagne d'Italie, Gourgaud Waterloo. Montholon écrivait sur des sujets variés. En outre, l'Empereur dicta à Marchand un précis des guerres de César. La plupart des copies étaient confiées à Aly qui avait une belle main.

(3) Sur ce globe, autour de Sainte-Hélène, demeurent marquées de nombreuses traces d'ongles.



Il détourne les yeux de la forme si réduite à présent de la France. Il voit dans le lac méditerranéen l'île où l'année d'avant il était déjà captif, mais encore prince... Quelquefois il s'interrompt et allant vers l'une des fenêtres, il regarde avec sa lunette de poche par les petites ouvertures pratiquées dans les volets. On les laisse mi-clos, car il ne veut pas être observé par l'officier anglais.

Dans l'après-midi se présentent souvent des visiteurs (1). Les Wilks, les Skelton, les Bingham, les Balcombe sont reçus en amis. L'Empereur s'entretient volontiers avec Wilks qui, longtemps accrédité près des princes hindous, connaît bien l'Asie. Il a approché Tippoo Sahib à qui Bonaparte, en Égypte, avait pensé s'allier, Tippoo Sahib dont la puissance a été brisée par le même Wellesley qui, plus tard, sous le nom de Wellington, devait en briser une autre, à Waterloo... Mrs. Wilks est généreuse, obligeante, de la meilleure compagnie, comme sa fille Laura, que le pauvre Gourgaud rêve d'épouser. Les Skelton sont aussi bienvenus, et les Bingham. Lady Bingham, petite, « ni laide, ni jolie, ni spirituelle, ni sotte \* », a plu par son bon ton, sa mise élaborée. Mrs. Balcombe vient quelquefois, accompagnée de ses filles. Betzy n'ose plus prendre avec *Boney* les libertés du temps des Briars. Il lui apparaît maintenant entouré d'un appareil, d'un luxe qui l'écartent. Napoléon prend plaisir à entendre le pourvoyeur assurer que les Anglais s'indignent contre sa déportation, qu'on parle à Londres d'un changement de ministère... Aussi dit-il de Balcombe :

— Il est très bien pour moi ; il m'apporte toujours de bonnes nouvelles.

Montent aussi à Longwood marins, officiers, Anglais de marque, qui, allant à la Chine ou aux Indes, ou en

(1) Les visiteurs furent nombreux dans les deux premières années. M. Arnold Chaplin, dans son consciencieux ouvrage : *A Saint-Helena's Who's Who*, en a relevé une liste dépassant la centaine.

revenant, sollicitent l'honneur d'être présentés à Napoléon. Se déploie alors un véritable cérémonial.

Munis d'un laissez-passer du gouverneur, après avoir vu le grand-maréchal qui leur délivre une lettre d'audience, les visiteurs sont reçus dans le parloir par Montholon ou Gourgaud en uniforme. L'huissier Santini ou le chasseur Noverraz, dans leur meilleure livrée, annoncent l'arrivant à l'Empereur qui se tient dans le salon, debout, son chapeau sous le bras (1). Las Cases est près de lui pour servir d'interprète, car Napoléon ne sait toujours que quelques mots d'anglais.

Presque chaque jour, vers quatre heures, il fait atteler et invite une ou deux dames — M<sup>me</sup> de Montholon, une visiteuse, M<sup>me</sup> Bertrand quand elle est là — à monter près de lui en calèche (2). Bertrand et Las Cases s'asseoient sur la banquette de devant, Montholon et Gourgaud suivent en selle. Au grand galop des six chevaux (3), conduits par les deux frères Archambault, l'on fait le tour du parc, qui n'est en somme que l'ancienne plantation de gommiers où quelques pistes ont été ouvertes (4). Le train est si rapide qu'il ne faut guère plus d'un quart d'heure pour parcourir tout le plateau et la voiture est si secouée sur ses hauts ressorts que les dames ont peine à respirer \*. Ce tour fait, on recommence. Parfois l'on sort de l'enceinte et l'on va jusqu'au camp. D'autres jours, quand pour quelque cause Bertrand n'est pas venu, la calèche remonte l'avenue, passe le corps de garde et vole jusqu'à Hutt's Gate. M<sup>me</sup> de Montholon alors a bien peur, car le chemin borde le Bol à Punch, sans parapet, et il ne faudrait

(1) Depuis que Cockburn s'était assis devant lui sans y être invité, Napoléon restait debout pour recevoir ses visiteurs. Il s'appuyait d'une main à un siège ou au mur quand il était trop las.

(2) C'était une vieille voiture de Wilks, que le gouverneur, faute de mieux, avait envoyée à Longwood.

(3) Ce chiffre dans la suite fut réduit à quatre.

(4) Par les soins de l'amiral. Le parc de Napoléon devenu prairie est aujourd'hui transformé en un golf assez beau, mais trop battu par le vent.



qu'une faute du cocher pour que la voiture vînt rouler à trois cents mètres de profondeur. Mais l'Empereur aime à aller vite et sans doute s'amuse-t-il de ce danger.

Quelquefois la course en calèche est remplacée par une promenade à pied. Les femmes sont en robes à plis, manches à gigots, grandes capelines de dentelle ou de broderie. Napoléon marche lentement en causant avec l'une ou l'autre. On ne quitte guère le jardin ou le petit bois. Certains jours, dans la même allée, la promenade dure des heures, à force de retourner sur ses pas (1).

Mais le soleil, entre High Knoll et les pentes du Flagstaff, disparaît dans la mer, sans crépuscule. Le canon d'Alarm Hill ébranle l'air (2). L'on rentre à la maison et chacun retrouve sa liberté pour un moment. L'Empereur lit sur son sofa. Journaux français et anglais (3) vieux de trois mois, livres emportés de France, d'autres prêtés par le gouverneur ou Cockburn. Il les lit vite, avec le pouce, puis les jette sur le tapis. Quand il quitte la pièce, le sol est jonché de brochures et de papiers.

Avant le dîner, fixé d'abord à huit heures (4), il se

(1) M<sup>me</sup> de Montholon, 141. « Si l'on était trop fatigué, on cherchait à s'éclipser en se glissant dans une allée transversale ; mais quelque adresse que l'on mît à exécuter ce mouvement, il n'échappait pas à l'Empereur, si occupé qu'il fût de sa conversation ; même lorsqu'il était plusieurs pas en avant, il s'apercevait toujours que l'on avait disparu et il ne manquait jamais de dire : « Voilà M<sup>me</sup> de Montholon (ou un autre de nous) qui s'enfuit. »

(2) La grosse pièce qu'on voit encore couchée près d'Alarm House tirait chaque soir, comme chaque matin, au lever du soleil. High Knoll tirait à midi.

(3) Au début Napoléon se les faisait traduire par Las Cases. Plus tard il put les parcourir lui-même. Aly se tenait alors près de lui et cherchait dans le dictionnaire les mots qui l'arrêtaient. (Aly, 179.)

(4) Las Cases, II, 65. Il fut ensuite avancé à sept heures. Puis l'Empereur le fixa à neuf heures. Les heures des repas varièrent beaucoup durant la captivité. Napoléon les changera par une sorte de douloureux caprice, comme pour échapper à la pesanteur des habitudes, couper le temps, si long...

Outre la table de l'Empereur, à laquelle s'asseyaient Las Cases et son fils, M. et M<sup>me</sup> de Montholon et Gourgaud, l'office de Longwood devait fournir plusieurs autres tables. Les Bertrand faisaient cuisine

rend au salon, où l'attendent ses officiers en grande tenue, M<sup>me</sup> Bertrand et M<sup>me</sup> de Montholon décolletées, les bras nus, coiffées pour le soir. Napoléon les salue en soulevant son chapeau et les invite à s'asseoir. Les hommes restent debout (1), hormis celui qu'il désigne à tour de rôle pour jouer avec lui aux échecs. Les parties sont courtes. L'Empereur joue mal, par à coups. Il attaque toujours, exposant ses pièces. Bien que ses adversaires ne soient pas de première force, qu'ils le ménagent (sauf Gourgaud), et qu'il triche (2), il perd souvent.

Ouvrant la porte de la salle à manger, Cipriani annonce le dîner. L'Empereur passe dans la pièce voisine, suivi par la file des dames et des officiers, à leur rang d'emploi ou de grade, car les préséances sont entre eux l'objet d'infinies querelles. Napoléon s'assied au centre de la table, le dos à la cheminée. A sa droite est M<sup>me</sup> de Montholon, à sa gauche Las Cases. En face le jeune Emmanuel, Gourgaud et Montholon. Ces places changent quand le dimanche les Bertrand viennent dîner, ou quand l'Empereur veut faire honneur aux étrangers qu'il invite dans les premiers mois du séjour (3). Il est servi

à part, mais recevaient certains plats préparés. L'officier d'ordonnance anglais et O'Meara avaient leur table à laquelle mangera un peu plus tard Piontkowski. Enfin deux tables étaient servies pour les domestiques principaux et pour les subalternes. Les marins ou soldats anglais prêtés par l'amiral ou sir G. Bingham pour compléter la livrée étaient nourris par le camp de Deadwood.

(1) « Ils étaient quelquefois près de se trouver mal de fatigue. Le général Gourgaud s'appuyait contre la porte : Je l'ai vu pâlir en regardant la partie d'échecs. » (M<sup>me</sup> de Montholon, 144.)

(2) « Quelquefois, écrit M<sup>me</sup> de Montholon (144), il établissait pièce touchée, pièce jouée, mais c'était seulement pour son adversaire ; pour lui, c'était différent. Il avait toujours une bonne raison pour que cela ne comptât point et si on lui en faisait l'observation, il riait. »

(3) Furent priés à la table de Napoléon : sir G. Cockburn, sir G. Bingham, le colonel et Mrs. Skelton, le major et Mrs. Hodgson, le major Fehrzen, le capitaine et Mrs. Younghusband, les capitaines Ross, du *Northumberland*, Devon de l'*Icarus*, le chirurgien Warden. Balcombe fut plusieurs fois retenu à déjeuner par l'Empereur, aussi ses filles. Les derniers Anglais reçus à dîner furent, le 11 avril 1816, les Skelton qui devaient partir pour l'Europe un mois plus tard.



par Aly et Noverraz qui se tiennent derrière son fauteuil. Gentilini et les marins du *Northumberland* transformés en valets servent les autres convives. La salle est brillamment éclairée. Plats, assiettes, couverts sont d'argent (1). Au dessert paraît le beau service de Sèvres, dit *des Quartiers Généraux*, accompagné de couverts de vermeil. Les mets sont plus nombreux qu'au déjeuner : potage, relevé, deux entrées, un rôti, deux entremets, des sucreries (2). L'heure a quelque chose encore d'impérial. On oublie le lieu, la distance, les murs étroits, les meubles modiques. Ces lumières, ce vermeil, cette porcelaine précieuse, ce service aisé, muet, font comme un îlot de grandeur française autour de Napoléon. Les Anglais le voient sans bienveillance. Bingham écrira à sa femme en sortant de Longwood :

« Ce fut un magnifique dîner ; il ne dura que quarante minutes et après nous passâmes au salon pour jouer aux cartes... Le dîner fut plutôt morne. Les gens qui vivent avec Bonaparte parlaient à voix très basse et lui-même était si occupé à manger qu'à peine a-t-il dit un mot. La pièce était si remplie de bougies qu'il y faisait chaud comme dans un four \*. »

On passe au salon pour le café, servi par Pierron dans un Sèvres admirable où sont peintes des vues d'Égypte. Les hommes ont alors permission de s'asseoir. On joue au reversi (3), parfois encore aux échecs. Quelquefois, à la demande de l'Empereur, M<sup>me</sup> de Montholon chante au piano. Elle a peu de voix, mais sait nombre d'airs italiens, faciles et gais. Napoléon les entend avec plaisir. Fermant les yeux, se souvient-il des

(1) Une argenterie considérable avait été emportée. Quand on en aura brisé 130 livres en 1816, il restera encore 96 couverts, 34 plats, 134 assiettes et un grand nombre d'ustensiles de table.

(2) Même chez les particuliers on servait alors quatre entrées. Quand l'Empereur traitait des étrangers, il faisait ajouter un ou deux plats.

(3) Napoléon le jouait avec témérité, « tentant presque à chaque coup de « faire le reversi », c'est-à-dire toutes les levées, ce qui est difficile et cela lui réussissait néanmoins souvent. » (Las Cases, II, 66.)

concerts des Tuileries où, sous l'éclat des lustres, devant un peuple de princes et de femmes parées à éblouir, les violons jouaient les cantates de Paër ou de Cimarosa ?...

Le plus souvent, quand les Français sont seuls, la soirée passe à la lecture. L'Empereur se fait donner une tragédie de Corneille ou de Voltaire, un roman : *Don Quichotte*, *Manon Lescaut*, *Faublas*, parfois *Homère*, *la Bible*, *Ossian*, et se met à lire. Quand ce sont des vers, il imite Talma, mais il lit sur un ton monotone, sans respecter la prosodie (1). Les femmes étouffent des bâillements. Qu'il s'en aperçoive, par malice il tend à l'une ou à l'autre le volume en la priant de continuer. Lui-même alors est prompt à s'endormir. Les soirées ne s'animent que lorsque Napoléon, grand causeur, même grand bavard, retrace quelque épisode de sa prodigieuse carrière. Alors point de somnolents. On passerait la nuit à l'écouter (2)... Tout à coup, las ou l'esprit traversé par d'autres reflets, il s'arrête, adresse un petit salut aux dames et donne à tous congé.

Il rentre dans son « intérieur », où Marchand l'attend, se déshabille à la volée (3), noue un madras autour de sa tête, se couche et, éclairé par son flambeau à trois bougies, reprend un livre. Il lit longtemps parfois, bercé par le cri stridulé du grillon, la plainte de l'alizé, ou l'égouttement de la pluie sur les ardoises. Dès qu'il s'assoupit, Marchand, sur la pointe du pied, enlève le flambeau, allume la veilleuse. Le souffle de l'Empereur est régulier. Mais souvent il s'interrompt.

(1) « Il n'avait pas l'oreille poétique ; il ajoutait souvent à un vers une ou deux syllabes et ne s'en doutait pas. Le livre sous les yeux, il changeait un mot et toujours de la même manière ; jamais en lisant *Cinna* il n'a dit autrement que « Sylla, soyons amis, Sylla. » (M<sup>me</sup> de Montholon, 150.)

(2) Un jour (le 9 janvier 1817) le monologue de l'Empereur durera jusqu'à trois heures du matin.

(3) « Il n'était pas plus tôt dans sa chambre qu'il jetait son chapeau sur le tapis, se dépouillait de son habit, ôtait son cordon, son gilet, son col, sa cravate, ses bretelles, tout était çà et là autour de lui. » (Aly, 167.)



Napoléon rouvre les yeux, remue, tousse, soupire, se lève, va s'asseoir près de son feu, tente d'écrire, essaie de l'autre lit... Lui qui pendant tant d'années a commandé au sommeil, depuis Waterloo ne sait plus, quand il le veut, dormir.



Le 29 décembre arriva à Sainte-Hélène un hôte inattendu, Piontkowski, cet officier de lanciers polonais qui, s'étant faufilé parmi la suite de l'Empereur, de Malmaison à Torbay, n'avait pu obtenir de l'accompagner sur le *Northumberland*. Nul ne le connaissait, que Bertrand qui l'avait vu à l'île d'Elbe. Il paraissait suspect à tous. Par quelles voies était-il parvenu à se faire transporter à Sainte-Hélène par les Anglais ? On n'a pu le démêler. Napoléon ne voulait pas d'abord le voir, puis il réfléchit qu'il apportait peut-être un message d'Europe et, sur l'avis de Bertrand, le reçut. Piontkowski eut le front de se présenter en habit d'officier d'ordonnance (il n'y avait aucun droit, pas plus qu'au grade de capitaine qu'il avait pris). Il débita force mensonges sur l'état des esprits en France, flatta l'Empereur par l'étalage d'un dévouement fanatique et fut admis à rester à Longwood. Il dîna le premier jour à la table de Napoléon, puis fut servi seul, enfin partagea les repas d'O'Meara et de Poppleton. On l'employa vaguement à contrôler les écuries. Pendant huit mois il va demeurer ainsi inutile, à l'écart, mal vu des Français comme des Anglais. On l'a cru un espion. Il était seulement un aventurier. Il n'avait vécu jusqu'alors et ne devait vivre dans la suite que d'impostures. Il passa à Sainte-Hélène comme une ombre douteuse ; l'Empereur, tôt édifié sur ses hâbleries, ne lui accordera quelque attention qu'à l'heure de son départ.



Le 1<sup>er</sup> janvier 1816, à dix heures, Napoléon trouva au salon ses amis qui lui présentèrent leurs vœux. Il caressa les enfants, fit à tous de petits présents. Descendant au jardin, il dit qu'ils devaient s'efforcer de vivre en famille, sans brouilleries :

— Vous ne composez plus qu'une poignée au bout du monde : votre consolation doit être au moins de vous y aimer \*.

On lui apporta ses fusils de chasse, de la part de l'amiral qui jusque-là les avait retenus. L'Empereur les remit à Aly qui, déjà bibliothécaire, devint ainsi armurier.

Il faisait chaud. Napoléon se promena en calèche, puis à cheval descendit dans la vallée. Le soir, il fut gai et conta ses amours de lieutenant.

C'était maintenant le plein été. Mais à Sainte-Hélène il n'est pas de saisons franches. Point de nouveauté dans le paysage. Toujours les mêmes arbres qui, sauf quelques têtes rousses de chênes à l'automne, ne jaunissent et ne se dépouillent jamais. Cette verdure permanente ennue. Un changement de saison, c'est une espérance : elle était refusée à Napoléon.

Le ciel n'était guère moins capricieux, moins subitement variable. La mer est bleue, un dur soleil raye la peluche des prés et fait éclater dans les jardins tous les rouges des hibiscus, des géraniums, des bougainvilliers, et de ces poinsettias qui portent au bout de feuilles plates d'éblouissants diadèmes. Les moineaux de Java, en troupes innombrables, pépient sur les gommiers, les sapins du bosquet, le chêne sous lequel l'Empereur s'assied souvent...

Un moment après, la féerie est morte. Un lourd couvercle de nuages s'abat sur l'île, les montagnes fauves et noires, striées de vert, ont disparu. Une ouate opaque



couvre tout. On ne voit point à six pas. Puis une gifle du vent, un réveil de l'alizé qui ne dort jamais qu'à demi, et les buées s'évaporent. La lumière de nouveau inonde. Un instant plus tard, elle s'éteint encore et une longue, fine pluie commence qui ne durera peut-être qu'un quart d'heure, ou ne finira que dans huit jours...

Maintenant qu'ils étaient installés à Longwood, la distraction de la nouveauté s'épuisant, ces gens accoutumés aux plus beaux hôtels et châteaux de France éprouvaient l'incommodité du site et la pénurie du logement. Cinquante personnes entassées, la maison pleine d'allées et venues d'ouvriers occupés à édifier les annexes (1), les rats qui sortant par troupes du plancher, épouvantent les femmes et les enfants (2), l'extrême humidité qui fait en quelques jours des habits, des robes à ruches et volants, de pauvres nippes qu'il faut sans cesse passer au fer, les cheminées qui fument, l'odeur de la cuisine trop proche qui se répand partout, les plaintes des domestiques qui trouvent tout mal, les mouches et les moustiques dont les mousselines sur les fenêtres, les lits, n'abritent pas... Et sur tout cela, la surveillance étroite, mesquine, insupportable des Anglais. Ne pouvoir sortir des étroites limites sans l'escorte d'un habit rouge, se heurter à chaque pas à des sentinelles qui

(1) Pendant près d'un an, ils ne quitteront pas Longwood.

(2) Les rats furent toujours, sont encore une des plaies de l'île. Pendant la Captivité, ils fourniront ample matière aux caricaturistes de Londres et de Paris (Napoléon commandant une armée de rats. — Napoléon chassé par les rats. — Napoléon entouré d'une cour de rats, etc..).

A Longwood, on les attrapait au moyen de pièges qu'on ouvrait le matin dans la petite cour. Deux chiens les étranglaient au fur et à mesure de leur sortie. Ces chiens n'avaient point accès aux appartements. Seul un grand chien de chasse, d'une race venue de la Chine, et qu'avait donné miss Mason, était admis dans les entours de l'Empereur. Il s'appelait *Sambo*. Sa robe était blanchâtre et truitée de taches brunes. On lui avait coupé les oreilles à la mode chinoise. Gourgaud ou l'officier de surveillance souvent s'en faisaient suivre à la chasse. Bertrand l'emmena avec lui en France en 1821 et lui donna ses invalides à Châteauroux. On l'y voit encore, empaillé, dans l'hôtel du grand-maréchal converti en musée.

croisent sur vous la baïonnette, avoir sans cesse sous les yeux le manège du corps de garde, du camp dressés pour assurer la prison, à la longue ces désagréments tournent au supplice. Les Anglais demeurent sur le qui-vive. Des imprudences, des espiègleries de l'Empereur les entretiennent dans leurs craintes. Un après-midi, il fait avertir Poppleton qu'il veut aller à cheval à mi-chemin de Sandy Bay. Puisqu'il va franchir les limites, le capitaine doit l'accompagner. Napoléon part en tête, suivi de Bertrand et Gourgaud. Poppleton trotte derrière, à cent pas. Ils descendent dans la vallée de la Nymphe, remontent jusque chez miss Mason. Napoléon s'arrête à plusieurs cottages, donnant chaque fois des pièces d'or aux esclaves. En passant un ravin, il remarque que Poppleton s'est rapproché :

— Qu'il ne soit pas si près ! crie-t-il à Bertrand.

Et Bertrand, avec hauteur, de dire à l'officier :

— Mais, capitaine, est-ce que vous croyez que nous voulons nous sauver ? Vous êtes tout à fait sur notre dos. Sa Majesté désire que vous restiez plus à distance...

Poppleton obéit. Cependant Napoléon, que cache le tournant de la piste, enlève son cheval :

— Gourgaud, au galop !

Suivi des deux généraux, il file par un chemin casse-cou. Poppleton, dont le cheval bronche, est bientôt hors de vue. Essoufflés, les Français arrivent au cottage de Rock Rose, saluent la maîtresse de la maison, Mrs. Pritchard et se promènent dans le jardin. La vue, dominant deux vallées et la mer, est une des plus belles de l'île. Napoléon l'admire, puis donne l'ordre du retour. On rentre à Longwood par Woody Ridge. L'Empereur est enchanté de sa fugue. Il compte la renouveler. Il ira déjeuner chez les habitants, dit-il à Gourgaud. « Un cheval portera le repas avec un service d'argenterie. Cela fera de l'effet. »

— Je ne veux que leur demander de l'eau, et de temps en temps, j'en inviterai à manger avec nous \*.



Cependant, Poppleton, affolé, a couru chez l'amiral, qui dîne avec Bingham aux Briars.

— Monsieur, s'écrie-t-il, j'ai perdu l'Empereur !

L'Empereur ! Cockburn toise le malheureux, puis quand il a conté l'incident, lui commande avec calme de retourner à Longwood, où sans doute il va trouver le général Buonaparte.

Bingham a paru s'émouvoir. Cockburn le rassure :

— Ce n'est rien, il n'y a pas de danger. Seulement, c'est une leçon...

Dès lors, en effet, Poppleton reçoit l'ordre de suivre Napoléon de plus près. L'Empereur s'en agace ; quoique ces courses l'apaisent, lui donnent appétit, abrègent les journées, plutôt que d'avoir l'Anglais à ses trousses, il ne sortira plus des limites, réduira ses chevauchées.

Ces rapports de déportés à gardiens, quelques formes qu'on y mette (1), ne peuvent qu'être délicats. Ils sont rendus encore plus malaisés par la différence des caractères, l'incompréhension réciproque des deux peuples. Les Anglais tiennent les Français de Longwood dans cette estime courte qu'ils ont de tout temps réservée aux continentaux. Ils les trouvent légers, bavards, menteurs, exigeants, querelleurs. Ils s'étonnent de leur respect, de leurs empressements autour de ce « général vaincu ». Seule M<sup>me</sup> Bertrand, *poor Madame Bertrand*, leur est sympathique. Mais c'est qu'elle est presque des leurs par la naissance et tout à fait par les goûts, les instincts.

A l'inverse, les Français réunis autour de Napoléon

(1) Il n'est pas douteux que Cockburn, bien qu'assez roide, montrait souvent de réels égards. Le 3 janvier 1816, apprenant par le télégraphe aérien que Napoléon veut se rendre à Sandy Bay, il accourt à Longwood pour l'escorter lui-même. L'Empereur le rencontre sur le chemin de l'écurie qui vient à lui, chapeau bas, et s'offre à l'accompagner. Napoléon l'invite à déjeuner, part pour cette excursion et en revient satisfait. « Sa Majesté m'assure, note Gourgaud le lendemain, que dans sa promenade d'hier avec l'amiral, Elle l'a conquis. » (Gourgaud, I, 114-115.) L'Empereur avait été reçu à Mount Pleasant par Mr. Wm. Doveton.

luttent contre les habitudes, les idées anglaises où cette vie les plonge. Les Britanniques leur paraissent rudes, hautains, pointilleux, absurdes. En sus du malheur qui les aigrit, l'exil excite en eux le nationalisme amer que nous vaut l'éloignement. Ils se ferment, ils s'aveuglent, ils s'insurgent contre tout ce qui n'est pas, ne peut pas être français.

Avec plus ou moins de bonheur, selon les jours, ils tuent le temps. Les Las Cases s'absorbent dans les dictées dont ils feront le *Mémorial*. Bertrand lit, s'occupe de ses enfants. Les Montholon multiplient les soins près de l'Empereur. Le mari régnant sur la dépense, la femme essaie de régner au salon. Gourgaud fait le despote à l'écurie, monte le plus qu'il peut pour fatiguer son sang, va aux jeux du camp (1), à la chasse, abat quelques perdrix, des colombes qu'il offre à M<sup>me</sup> Bertrand.

Au reste, sauf l'Empereur, qui ne saurait accepter aucune invitation, les Français ont maintes occasions de sortie. Ils sont priés dans toutes les maisons de la colonie. La vie y est large et l'hospitalité fastueuse. L'île, enrichie par le passage obligé des navires de l'Extrême-Orient, est prospère. On y reçoit à table ouverte. Chaque escale est prétexte à grands repas, à soirées, à thés, à collations en plein air. Gourgaud va souvent, seul ou avec O'Meara ou l'un des Las Cases, à Plantation House (2). Il se promène avec Laura Wilks dans le parc. Mrs Skelton, en amie, lui fait la morale. Il ne peut prétendre à épouser la fille du gouverneur. D'ailleurs elle va partir bientôt avec son père. Le général Hudson Lowe a été désigné par remplacer Wilks, et il est attendu par

(1) Gourgaud, I, 107. Le 26 décembre 1815 : « J'assiste aux jeux du camp célébrés pour le Christmas. Les soldats courent après un cochon à qui on a graissé la queue, seul endroit par lequel il soit permis de le prendre. Il y a aussi des courses à pied et dans des sacs. »

(2) Gourgaud, 114, 118, 119, 124. Le 3 janvier le colonel Wilks envoie sa voiture pour chercher M<sup>me</sup> Bertrand et Las Cases, car on n'ose emprunter la calèche de l'Empereur, qui ne l'offre pas. Il y a trente personnes à ce dîner.



un prochain bateau. Napoléon console son aide de camp :

— Je vous marierai en France mieux que cela !

Les commensaux de l'Empereur vont assez souvent à la ville. Encore faut-il que Poppleton (que sa mésaventure a blessé) veuille bien les y conduire, et il ne s'y prête pas toujours. On sait ce qu'est *la ville*. Mais pour les exilés de Longwood ce sont quelques éventaires où acheter de menus objets, la rue, le quai où ils rencontrent des gens, le port rempli de barques et, à l'ancre, un peu plus loin, sous les falaises, toujours les grands vaisseaux qui, faisant claquer leurs pavillons à la brise, parlent à ces reclus des espaces qu'ils vont encore parcourir. C'est là qu'ils apprennent les nouvelles. Chaque navire venu d'Europe rend des bruits que déforment l'imagination, l'espérance. Les Alliés ne s'entendent plus... On dit que Fouché a été exécuté. Le roi de Rome va revenir (1)...

Des journaux dépareillés arrivent qui passent de main en main, lus, commentés avec fièvre. Ils annoncent la mort de Murat, le procès de Ney. Contre Murat l'Empereur garde de la rancune :

— Il faut qu'il ait été fou pour débarquer en Calabre avec cinquante Corses !

Mais, sur une réflexion de Gourgaud, il s'attendrit. Il revoit l'admirable cavalier que fut le roi de Naples :

— C'est affreux. Ceux qui ont ordonné sa mort sont des monstres (2)...

(1) Le moindre incident suscite de grands espoirs. Le 5 février 1816, un baleinier, n'ayant pas répondu à la sommation d'un des bricks qui surveillent étroitement les abords de l'île, est chassé par quinze coups de canon. Longwood est en émoi. N'est-ce pas une escadre amie qui vient délivrer l'Empereur ? Cette journée passe dans une constante anxiété. Le lendemain, on apprend la méprise. Et Napoléon dit : « Nous sommes de vieux enfants, et moi qui devrais vous donner l'exemple de la sagesse, je le suis autant que vous. » (Monthon, I, 216.)

(2) Gourgaud, I, 134. « Le dîner est triste, personne ne parle. On lit les gazettes anglaises. Sa Majesté, triste, préoccupée, joue machinalement avec des jetons pendant la lecture. Elle souffre... »

Pour Ney, ses sentiments suivent le même cours. Lisant son interrogatoire, il se montre dur :

— Ses réponses sont bêtes, son caractère ne répond pas à son courage \*.

C'est qu'il se rappelle la promesse du maréchal de le ramener à Louis XVIII « dans une cage de fer ». Bientôt il l'excuse :

— On ne peut oublier, dit-il, que Ney a sauvé soixante mille Français dans la retraite de Russie.

Et quand il apprend sa terrible fin, il s'écrie :

— La mort de Ney est un crime... Son sang était sacré pour la France... Louis XVIII et ses émigrés se sont vengés sur lui de leur fuite \*\* !

Disparus, Murat, Ney, soldats incomparables, quelle assurance que l'Empire n'est plus que du passé ! Ces grands noms, associés à son règne, lui font mieux sentir la médiocrité de son entourage actuel. Il n'a près de lui maintenant que des serviteurs...



Dans le train quotidien de Longwood, il est cependant des heures de détente, même de gaieté. On fait trêve aux plaintes sur la nourriture. Querelles et rivalités s'apaisent pour quelques jours. L'Empereur retrouve sa bonne humeur. Le climat et le site, vus sans parti pris, paraissent moins affreux. « Cette température modérée et monotone, écrit Las Cases, présente peut-être plus d'ennui que d'insalubrité \*\*\*. » Exil pour exil, dit Napoléon, Sainte-Hélène est peut-être encore la meilleure place. Dans les latitudes élevées, nous aurions beaucoup à souffrir des rigueurs du froid et nous aurions expiré misérablement sous l'ardeur brûlante de toute autre île des tropiques \*\*\*\*. »

Et les Anglais ne sont pas toujours haïssables. L'Empereur, après avoir pesté contre Poppleton, comprend qu'il suit sa consigne et l'invite à sa table. Il prend



plaisir à surveiller les travaux de la ferme, même, comme on laboure, à prendre la charrue et dans l'argile rouge à tracer un sillon. Il va s'asseoir chez miss Mason, vieille fille aux façons d'homme, brusque et charitable, qu'on rencontre sur tous les chemins de l'île montée sur un bœuf (1). Dans ces bons jours, il rend justice au caractère de l'amiral : « Nous regretterons Cockburn, dit-il, c'est un homme d'honneur. Sa brusquerie nous blesse, mais en définitive, c'est un vieux et brave soldat \* . »

Il se félicite de sa santé : « Il se trouvait aussi fort qu'il l'avait jamais été ; il s'étonnait lui-même du peu d'effet sur lui de ces grands événements \*\*... » Ses propos montrent qu'il ne doute pas de son retour en Europe, de sa rentrée en France où l'avenir les paiera, lui et ses compagnons, d'autant mieux de leurs épreuves qu'ils les auront tous plus dignement supportées...

(1) C'était une écuyère consommée. Son souvenir est encore vivant à Sainte-Hélène. Sa maison, dominant la vallée de la Nymphé, avait d'agréables jardins en terrasse. Un immense mélèze (Cape Yew), sous lequel Napoléon s'est plusieurs fois reposé, se voit de très loin.

### III

## SIR HUDSON LOWE

Le soir du 14 avril 1816, le nouveau gouverneur, sir Hudson Lowe, arriva devant Jamestown à bord du *Phaeton*. Les Français attendaient sa venue avec impatience (1). Ils se faisaient de sa carrière et de sa personne l'idée la plus favorable. Bon militaire, habitué des états-majors, ayant eu contact avec des princes, parlant plusieurs langues, il serait plus déférent que Cockburn et ne se refuserait pas sans doute à traiter Napoléon en souverain \*. Quand Bingham, dans l'après-midi, vint annoncer à Napoléon que le bâtiment portant le gouverneur et sa suite était en vue, l'Empereur s'habilla devant lui, et demandant sa voiture, dirigea sa promenade pour voir la frégate jeter l'ancre dans la rade \*\*.

Le lendemain Poppleton fit informer l'Empereur que sir Hudson Lowe se présenterait pour lui rendre visite le 16, à neuf heures du matin.

Que le gouverneur eût lui-même fixé le moment de son audience déplut à Napoléon. Aussi, quand accom-

(1) Un article du *Morning Chronicle*, envoyé par Cockburn à Longwood, blâmait la sévérité des mesures employées à l'égard de Napoléon. Longwood y avait vu l'annonce d'un heureux changement.



pagné de Cockburn, de sir George Bingham, (qui venait d'être promu général), et de son état-major, Lowe descendit de cheval devant le petit perron de Longwood, dans une bourrasque de pluie et de vent, Aly lui répondit que l'Empereur, souffrant, n'était pas encore levé (1). Déconcerté, il se résigna à aller à Hutt's Gate, chez Bertrand, pour demander quand « le général Buona-parte » voudrait le recevoir. Le grand-maréchal indiqua le lendemain, deux heures.

Avec l'amiral et ses officiers, Lowe revient donc. Bertrand les accueille dans le parloir et va prendre les ordres de l'Empereur qui les fait attendre \*. Noverraz, chargé d'introduire, se tenait devant la porte du salon. Bertrand l'ouvre et lui dit de faire entrer le gouverneur. Le valet obéit, mais quand Cockburn veut suivre, trop fidèle à sa consigne, il lui barre le passage et referme la porte. Cockburn se rassied, et, croyant qu'on l'appellera, attend dans le parloir, avec Las Cases, Montholon, Gourgaud et les officiers anglais.

A son entrée dans le salon, Lowe salue l'Empereur qui se tient devant la cheminée. Comme Napoléon reste silencieux, il prend la parole :

— Je suis venu, monsieur, pour vous présenter mes devoirs.

— Vous parlez français, monsieur, je le vois, mais vous parlez aussi l'italien. N'avez-vous pas commandé un régiment de Corses ?

Lowe s'incline.

— Nous parlerons donc en italien.

Quelques phrases sur l'expédition égyptienne d'Abercromby où s'était trouvé Lowe. Puis des questions personnelles. N'est-il pas marié ? Comme le gouverneur répond que lady Lowe l'a accompagné à Sainte-Hélène, Napoléon pousse un soupir :

(1) A ce moment Napoléon regardait derrière un volet de sa chambre.

— Ah! vous avez votre femme; vous êtes heureux (1).

— Combien avez-vous d'années de service? poursuit-il.

— Vingt-huit ans.

— Je suis donc plus vieux soldat que vous, j'en ai près de quarante.

— L'histoire, dit gauchement Lowe, parlera de nos services d'une manière bien différente.

Napoléon sourit, ne répond pas. Lowe demande alors la permission de présenter ses officiers (2). Bertrand les appelle. L'Empereur leur adresse quelques mots courtois, puis fait un signe de tête pour indiquer la fin de l'audience.

Les Anglais sortent. Cockburn, rouge de colère de n'avoir pas été reçu, proteste auprès du gouverneur. Ils semblent hésiter un instant, puis s'en vont.

Cet affront à l'amiral n'a pas été prémédité. Napoléon ignorait sa présence. L'étourderie de Bertrand a été aggravée par un valet mal dégrossi. Mais l'Empereur, dans ce moment monté contre Cockburn, en paraît enchanté quand on l'en informe. Il se frotte les mains, rit aux éclats, avec, dit Las Cases, « la joie d'un enfant qui vient d'attraper son régent ».

— Ah! mon bon Noverraz, s'écrie-t-il, tu as donc une fois eu de l'esprit!

Puis, s'échauffant, il ajoute que l'amiral a gagné à cette absence, car il l'eût apostrophé devant les nouveaux venus et lui eût reproché son peu de générosité\*.

— Pour un million, conclut-il, je ne donnerais pas cette journée!

Cependant, un peu plus tard, il réfléchit : l'insulte est

(1) « Ah! avete la vostra moglie, state bene!... » (L. P. 20.115.)

(2) Son chef d'état-major sir Thomas Reade, son aide de camp le major Gorrequer, l'inspecteur de la milice lieutenant-colonel Lyster, le major du génie Emmett, les lieutenants Wortham et Jackson, le docteur Baxter, inspecteur des hôpitaux de Sainte-Hélène.



forte, et à tout prendre imméritée. Si Cockburn a des torts, dans maintes circonstances on a pu se louer de lui (1). Il envoie donc Montholon lui présenter des excuses. L'amiral n'y répond qu'avec froideur.

Napoléon n'a point mauvaise opinion de Hudson Lowe. Il dit à O'Meara :

— Je crois que le nouveau gouverneur est un homme de peu de mots, mais il paraît poli. Toutefois nous ne pourrons le juger qu'à sa conduite \*.

Sir Hudson Lowe avait l'âge de Napoléon (2). Il était petit, mince et roux. La maigreur de sa face accentuait ses traits : grand front, pommettes saillantes, long nez tombant sur une bouche mince, menton pointu. Ses yeux verdâtres et obliques étaient enfoncés sous de forts sourcils. Il avait le teint criblé de taches de son. Il cachait sa timidité sous une raideur militaire. Son pas, ses gestes étaient rapides, saccadés. Il se tenait très droit.

Sa carrière était sans éclat. Fils d'un chirurgien de l'armée, enseigne à dix-huit ans, il avait pris part à toutes les opérations conduites dans la Méditerranée contre la France durant la Révolution et l'Empire. Il était studieux et plein d'ambition. Encore très jeune, dans ses loisirs il apprend l'espagnol, le français et l'italien. Il est en Corse pendant l'occupation anglaise, tient garnison à Ajaccio, va de là à l'île d'Elbe, puis à Minorque où il organise une troupe de Corses transfuges sous le nom de *Corsican Rangers*. Il les emmène en Égypte. On le retrouve au Portugal, à Naples, en Sicile. A Capri, il devient le chef d'un service d'espionnage. En 1812 il atteint le grade de colonel. Après une mission en Scandinavie et en Russie, en 1813, il se bat à Baut-

(1) L'incident Cockburn était regrettable. Il indisposa contre Longwood beaucoup d'Anglais de l'île, qui le reprochèrent toutefois moins à Napoléon qu'à son entourage dont ils accusaient l'esprit « malveillant ».

(2) Il était né le 28 juillet 1769.

zen. Il y aperçoit Napoléon pour la première fois. Attaché à l'armée prussienne, il suit Blücher à Leipzig et pendant la campagne de France. Il porte à Londres la nouvelle de l'abdication de Napoléon. Il est fait alors *knight* et major-général. Wellington, à qui il a déplu par ses hésitations, l'a envoyé à Gênes avant Waterloo. Désigné par lord Bathurst, sur la recommandation de sir Henry Bunbury, pour le gouvernement de Sainte-Hélène, il est d'abord surpris. Cette nomination l'écarte peut-être de plus hauts emplois. Mais il aura le *rang local* de lieutenant-général, et il recevra un traitement de 12.000 livres (1). Sans famille, sans argent, il accepte, toutefois demeure encore près de six mois à Londres où il se marie avec une veuve, Mrs. Johnson, chargée de deux filles et qui ne lui apporte point de fortune, seulement des relations dans une société distinguée que de loin il admire et qui jusque-là l'ignorait.

Hudson Lowe n'était pas dépourvu de qualités. Dévoué à son pays, bon administrateur, probe, simple de goûts, même austère, il ne manquait pas d'une certaine bienveillance naturelle. Mais il était médiocre de sentiments et d'idées. Instable, agité, porté déjà au soupçon, les fonctions policières qu'il avait remplies en Méditerranée l'avaient incliné à une défiance extrême, au point qu'il en perdait tout bon sens, s'emportait en des colères imbéciles. Il chérissait la paperasse, entassait les rapports, les lettres, les notes, les moindres feuilles où se trouvait un mot écrit. Formaliste, pédant, vaniteux, maladroit et enragé de l'être, son éducation petite le faisait manquer souvent aux convenances. Il n'avait délicatesse ni tact. Ses compatriotes l'ont peint d'un mot dur : *Il n'était pas un gentleman* \*. Hudson

(1) 300.000 francs or, environ trois millions d'aujourd'hui, compte tenu de la dépréciation monétaire. En outre, sir Hudson Lowe recevait sa solde de lieutenant général : 2.000 livres. A Sainte-Hélène, il devait être logé, chauffé, servi, approvisionné aux frais du gouvernement.



Lowe ne pensait, n'agissait point en gentleman, c'est-à-dire en homme qui plus qu'à son intérêt, ou à son service, tient à son honneur (1).

Les instructions qu'il avait reçues de lord Bathurst (2) étaient celles mêmes déjà appliquées par Cockburn. « Le général Buonaparte devait être traité en prisonnier de guerre. Lui seraient accordées les commodités de vie compatibles avec la certitude qu'il ne pourrait s'évader ni correspondre avec qui que ce fût, sauf par l'intermédiaire du gouverneur ». Mais l'esprit en fut aggravé par des communications de vive voix. Bathurst insista sur la responsabilité qui incombait à Lowe, l'effraya par le précédent de sir Neil Campbell que Napoléon avait si joliment joué à l'île d'Elbe. Désireux de réduire les dépenses de Longwood en détachant de l'Empereur le plus qu'on pourrait de ses compagnons, il remit à Lowe le texte d'une déclaration que tous les Français devraient signer, faute de quoi ils seraient ren-

(1) Des historiens comme sir Archibald Alison ont jugé Hudson Lowe de la façon la plus objective : « Sa nomination à Sainte-Hélène fut un choix malheureux. Il était de mœurs roides et peu accommodantes et son genre d'esprit le disposait mal à adoucir la détresse de l'Empereur durant sa captivité. » (*History of Europe*, 1789-1815, XIV, 194.)

Quant à Wellington, voici quelle était son opinion, notée par Stanhope :

31 octobre 1835 : « Le Duc, en réponse à mes demandes, dit qu'il pense que le traitement de Napoléon à Sainte-Hélène ne devait pas donner matériellement lieu à des plaintes, mais que sir Hudson Lowe était un très mauvais choix. Il manquait d'éducation et de jugement. »

21 décembre 1835 : « Je dis au Duc que je supposais qu'il avait à peine connu sir Hudson Lowe personnellement. — Oui, je l'ai connu. Je l'ai connu très bien. C'était un imbécile. — Je pense, dis-je, qu'il avait un caractère mauvais, irritable, et qu'à cet égard il était mal qualifié pour cet emploi. — Il n'était pas un mauvais homme. Mais il ne connaissait rien du monde, et comme tous les hommes qui ne connaissent rien du monde, il était soupçonneux et jaloux. » Stanhope : *Conversations with the Duke of Wellington*.

(2) En date du 18 septembre 1815. Un acte sera voté le 11 avril 1816 par le Parlement, édictant la peine de mort pour tout sujet anglais « qui délivrerait ou tenterait de délivrer Napoléon Buonaparte ou qui, sciemment et volontairement, prêterait aide et concours au susdit pour échapper et aller vers d'autres lieux ».

voyés en Europe. Bathurst, dans les entretiens qu'il eut avec Lowe avant son départ, n'avait pas dû cacher le dédain que lui inspirait Napoléon. Il entendait que « ce coquin de Boney » finît ses jours sur l'îlot, aux moindres frais et sans qu'il en fût parlé. Lowe n'aimait ni les Français ni la France, mais il n'avait pas de Napoléon, qu'il avait vu sur le champ de bataille, une opinion si basse. Les paroles de Bathurst agirent sur lui fortement, le disposèrent envers son prisonnier à une rigueur dont lui-même peut-être n'eût pas eu l'idée. Il était à genoux devant le pouvoir. Un mot d'un supérieur lui paraissait une loi.

Il ne perdit pas de temps pour exécuter ses ordres. Avant même d'être reçu par Napoléon, il les notifiait à Bertrand. L'Empereur dit à Gourgaud :

— Eh bien, vous savez la grande nouvelle? Il faut aller au Cap ou s'engager à suivre mon sort à perpétuité.

Toute la maison fut consternée. Gourgaud s'emporta : « On veut donc nous ôter l'espérance de jamais revoir nos familles ! » Les femmes pleurèrent. M<sup>me</sup> Bertrand ne dormait plus. Napoléon lui-même passa une mauvaise nuit. Il voyait la répugnance de ses compagnons à prendre l'engagement qu'on exigeait d'eux. Même les plus soumis hésitaient. Le gouvernement britannique allait-il donc réussir à l'isoler ? Hudson Lowe avait envoyé un modèle ; l'Empereur y était nommé (par ses compagnons, ses domestiques !) *le général Buonaparte*. Repoussant cette formule, Las Cases, Montholon, Gourgaud rédigèrent des protestations véhémentes. Quant à Bertrand, excité par sa femme, il refusait de rien signer, préférait partir. Deux jours passèrent en allées et venues de Jamestown à Longwood. On négociait avec Lowe, on consultait l'amiral (1). A la fin, devant

(1) Celui-ci dit à Montholon qu' « on ne risquait rien de signer l'écrit, car avant deux ou trois ans Napoléon ne serait plus à Sainte-Hélène ». (Gourgaud, I, 161.)



la sommation du gouverneur, il fallut se rendre. Tous remirent leur déclaration. Le grand-maréchal obéit le dernier, sous la menace d'être embarqué dans les huit jours sur le *Phaéton* (1).

Les domestiques avaient signé un texte dicté par Napoléon. Lowe eut le mauvais goût de passer à Longwood, de les faire comparaître devant lui et de leur demander s'ils s'étaient bien engagés de leur propre gré. Tous l'affirmèrent.

Il avait paru fermer les yeux sur le rejet de sa formule. Mais en transmettant les déclarations à Bathurst, il proposa de renvoyer de Sainte-Hélène la plupart des officiers de Napoléon. « La manière dont ils manifestent en toute occasion, soit verbalement, soit par écrit, leur opinion sur les mesures que le Cabinet a jugé convenable d'adopter à l'égard de Buonaparte lui-même pourrait fournir un prétexte suffisant pour leur éloignement (2). »

Dans ce temps même, Longwood regrettait le départ des Anglais qui avaient montré le plus d'égards pour Napoléon. Avant de s'embarquer, le colonel Wilks et la charmante Laura vinrent prendre congé de l'Empereur. Napoléon fit force compliments à la jeune fille. La veille Bertrand était allé voir Wilks et lui avait demandé s'il ne voudrait point se charger de transmettre une communication cachetée de l'Empereur à son gouvernement. Le colonel s'était excusé, disant qu'il ne pouvait empiéter sur les attributions de sir Hudson Lowe et il avait rendu compte à son successeur de cette insolite proposition.

Dans son salon, en présence de Miss Wilks, de Mrs. Younghusband (3), de Las Cases et de Gourgaud,

(1) Il ne se décida que le 24 avril. L'Empereur, qui le connaissait bien, n'en avait pas douté. « Soyez sûrs, dit-il à Montholon, qu'il parlera sans cesse de s'en aller, mais quand viendra le moment de me quitter, il n'en aura pas le courage. »

(2) L. P., 20.115.

(3) Mrs. Younghusband, femme d'un capitaine du 53<sup>e</sup>, était une

Napoléon causa pendant plus de deux heures avec l'ancien gouverneur. Il lui parla de l'Inde, de sa lutte avec l'Angleterre, de la paix qu'il avait toujours désirée et que la faction de Pitt avait su rendre impossible. Seul Fox l'avait compris.

— L'Angleterre et la France, dit-il, ont tenu dans leurs mains le sort de l'univers, celui surtout de la civilisation européenne. Que de mal nous nous sommes fait ! Que de bien nous pouvions faire !

Il avait rarement montré plus de verve et d'éloquence. Il insista sur son estime pour la nation britannique. Il en avait donné une preuve éclatante en se rendant à bord du *Bellérophon*. Il reprocha sans aigreur à Wilks de n'avoir pas voulu lui servir de courrier près du Prince-régent :

— Il n'y a pas d'homme en France qui refuserait de transmettre à son souverain la lettre scellée d'un prisonnier.

— En Angleterre non plus, répondit Wilks, lorsque des ordres spéciaux n'ont pas été donnés.

Ils se séparèrent contents l'un de l'autre (1).

Le jour d'après Napoléon reçut le capitaine Hamilton, commandant la *Havannah*, frégate sur laquelle s'embarquaient les Wilks. Les Français voyaient en lui un ami. Lui aussi refusa de porter une lettre à Londres. L'Empereur qui l'avait reçu au jardin chargea le capitaine de dire au Prince-régent « qu'il voulait la liberté ou le gibet \* ». »

Hamilton s'en alla « décontenancé ». Le surlendemain, on entendit de Longwood le canon qui saluait le départ de la *Havannah*.

— Adieu, Laura, soupira Gourgaud...

arrière-petite-fille de Cromwell. Elle était remuante et médisante. Elle avait accompagné dans leur visite les Wilks.

(1) Wilks a laissé un récit de sa double entrevue avec Bertrand et l'Empereur qui a été publié dans la *Monthly Review* de janvier 1901. Il est bien différent des récits de Montholon et de Las Cases, qui ici encore ont scandaleusement brodé.





Hudson Lowe avait été frappé par les rapports de Wilks et d'Hamilton. Ainsi Buonaparte essayait par-dessus sa tête de correspondre avec Londres ! L'affaire des déclarations l'avait déjà édifié sur l'état d'esprit des Français. Sa déception était extrême. Arrivé dans l'île encore gonflé de sa nouvelle promotion, il avait été accueilli à Longwood de façon cavalière par des gens qui, pensait-il, ne le valaient pas. Sa vanité en était blessée. La prétention du général Buonaparte d'être traité en monarque lui paraissait insupportable (1). Il commençait de se rendre compte des difficultés d'une mission dont il n'avait d'abord aperçu que les avantages et les promesses. L'attitude hautaine des prisonniers, l'insolence dont l'affront à Cockburn les montrait capables, lui donnaient à penser que Napoléon et les siens ne se résigneraient jamais à leur captivité. Cet homme, seul dans sa pauvre maison, avec quelques fidèles, lui faisait peur.

Lowe a peur, lui qui dispose de trois régiments d'infanterie, de cinq compagnies d'artillerie, d'une milice, d'une escadre qui croise incessamment autour de l'île, il a peur avec les centaines de canons qui hérissent les côtes, avec des kilomètres de tranchées (2)... Peur absurde, mais qui ne cessera de le dominer, accrue par de menus incidents que sa manie déforme et qui, si elle l'amène bientôt à se rendre odieux aux Français, fera de sa propre existence un enfer.

Prenant à la lettre ses consignes, il resserre la vie des

(1) Le général Lowe voyait à peu près un *égal* dans le général Buonaparte. Encore pensait-il avoir eu un *avancement* plus régulier.

(2) Le 10 juillet 1816, la garnison de Sainte-Hélène comptait 493 officiers et sous-officiers et 2.291 soldats, soit au total 2.784 hommes. Il y avait plus de 600 pièces de canon. L'escadre comprenait trois frégates, deux vaisseaux armés et six bricks. (*Archives de Jamestown*, 1816.)

habitants de Longwood. Il fait défense aux marchands de Jamestown d'accorder crédit aux Français. Aucune communication, si insignifiante qu'elle paraisse, ne doit plus être reçue d'eux ni leur être remise, sous les peines les plus sévères (1). Les officiers du 53<sup>e</sup> et leurs femmes qui venaient voir M<sup>me</sup> Bertrand à Hutt's Gate sont avisés que leurs visites déplaisent. Le corps de garde prend les noms de ceux qui s'y hasardent encore et leur demande un compte détaillé des conversations qu'ils ont tenues. Le nombre des sentinelles est accru à Longwood. Nul ne pourra plus y être admis sans l'autorisation du gouverneur, tandis que jusqu'alors un mot signé de Bertrand suffisait.

Cependant, car il a l'esprit sans équilibre et sa conduite montre toujours des contradictions qui le feront taxer de duplicité, il semble vouloir entretenir avec les reclus des relations conciliantes. Il vient voir Las Cases et Montholon, les trouve logés « plutôt dans des bivouacs que dans des chambres », et dit qu'il va y remédier. Il a apporté quinze cents à deux mille volumes français qu'il mettra à leur disposition dès qu'ils seront en ordre. En attendant, il envoie la collection des bulletins de la Grande Armée et le recueil des pièces publiées sur l'expédition d'Égypte.

Las Cases va à Plantation rendre visite à lady Lowe. Il la trouve « belle, aimable, un peu actrice \* ». C'est une grande femme de trente-cinq ans qui s'habille avec élégance, se décollette assez bas, se farde un peu trop. De beaux yeux, des cheveux bruns, un joli cou. Pleine d'animation, elle plaisante son mari, qu'en trois mois de mariage elle a jugé, va jusqu'à dire que Reade, son chef d'état-major, « est le vrai gouverneur ».

Reade en effet exerce sur Hudson Lowe une influence profonde. Tout jeune encore — trente-trois ans — il a conquis le rang de lieutenant-colonel et a été fait cheva-

(1) Ordre du 11 mai 1816. (*Archives de Jamestown.*)



lier. Pour quels services ? Point seulement militaires. Il a pris part aux campagnes d'Égypte et d'Espagne, mais s'est surtout signalé par des missions diplomatiques et de police dans la longue lutte des Anglais contre Murat. Lowe l'a pris à Gênes comme chef d'état-major et dès lors ne s'est plus séparé de lui.

Son visage imberbe, gras et souriant, ne déplait pas d'abord. L'Empereur, les premiers jours, l'a trouvé agréable. Il ne tardera guère à changer d'opinion. Les façons doucereuses de Reade recouvrent une malveillance infatigable. S'il garde vis-à-vis de Napoléon une attitude déferente, il pousse de toutes ses forces, en toute occasion, le gouverneur à prendre des mesures plus strictes. Il lui reproche sa facilité, lui rappelle les ordres de Bathurst, l'incline à l'espionnage, réveille sa défiance dès qu'il la voit s'assoupir (1).

Le major Gorrequer, aide de camp du gouverneur et son secrétaire, ne contrebalance pas le pouvoir de Reade, quoique ses sentiments, semble-t-il, soient plus modérés. L'homme est fin, ironique et prudent. Il a de perçants yeux noirs, un nez d'aigle, une petite bouche moqueuse. Il sait à merveille le caractère de son chef.

Son goût du travail, sa mémoire parfaite, son style rapide, sa connaissance du français l'ont rendu indispensable. Tous les rapports de Lowe à Bathurst sont établis sur ses minutes. Pourtant il ne cherche pas à jouer un rôle personnel. Au contraire il s'efface, se contente de suivre au jour le jour les développements d'une situation qui deviendra vite inextricable par la faute des acteurs.

Le 30 avril, Hudson Lowe vint à Longwood. Napoléon

(1) Le commissaire russe Balmain dira de lui : « Reade est l'ami, le conseiller intime, le confident unique du gouverneur, et par cette raison ne communique avec personne de Longwood. Il sait un peu d'italien, mais il n'a nulle étude et n'est pas un homme aimable, ni d'esprit, ni de bonne conversation. C'est un John Bull tout cru. Napoléon dédaigne de le voir, de lui parler, et les Anglais le craignent. » *Balmain à Nesselrode*, 15 juillet 1818.

était enrhumé. Le gouverneur se fit annoncer par Monthonlon qui l'introduisait dans sa chambre.

L'Empereur était couché sur son sofa, en robe de chambre et pantoufles. Une barbe de deux jours lui donnait fort mauvaise mine. Des livres étaient par terre autour de lui. Il se souleva un peu lorsque Lowe entra et lui montra une chaise près du canapé \*. Le gouverneur s'enquit de sa santé et lui offrit les services du docteur Baxter, venu avec lui d'Angleterre pour diriger les hôpitaux de l'île.

— Je ne veux pas de médecins, répliqua l'Empereur.

Lowe se plaignit du retard de l'*Adamant* qui devait apporter pour Longwood divers objets de commodité. Napoléon répondit brièvement. Il semblait souffrir d'une forte oppression. Il s'éleva avec force contre la convention par laquelle les souverains alliés le déclaraient leur prisonnier (1).

— Qu'est-ce que cela signifie ? Ils n'ont pas autorité pour le faire, ni en droit ni en fait. Il y a du courage à faire tuer un homme, mais c'est une lâcheté de le faire languir et de l'emprisonner ici. L'île est trop petite pour moi, qui chaque jour faisais dix, quinze, vingt lieues à cheval. Le climat n'est pas le nôtre, ce n'est ni notre soleil ni nos saisons. Tout ici respire un ennui mortel ! La position est désagréable, insalubre ; il n'y a point d'eau, ce coin de l'île est désert ; il a repoussé ses habitants \*\*.

Hudson Lowe répondit que rien ne serait épargné pour rendre sa résidence plus confortable.

— Qu'on m'envoie un cercueil ! Deux balles dans la tête, voilà ce qu'il faut ! Que m'importe à moi, si je couche sur un canapé de velours ou de basin ? Je suis un soldat et accoutumé à tout. Mais on m'a débarqué ici comme un galérien. Les proclamations défendent aux habitants de me parler !...

(1) La convention du 2 août 1815 dont il a été parlé déjà. L'Empereur savait son existence, mais n'en connaissait pas le texte exact.



Les limites étaient trop étroites. Si on se refusait à les élargir, il ne demanderait rien d'autre. Hudson Lowe assura que son gouvernement les avait prescrites, et il lui échappa de dire :

— Voilà ce que c'est que de donner des instructions de si loin et sur une personne qu'on ne connaît pas !

L'Empereur reprocha à Lowe l'interrogatoire auquel il avait soumis ses domestiques. Le gouverneur en rejeta la faute sur Bertrand.

— Ah, c'est une chose passée, fit Napoléon.

Les formes de l'entretien avaient été correctes. Mais sur rien Lowe n'avait cédé. L'Empereur commençait de penser qu'on obtiendrait moins de lui que de l'amiral (1).

— Quelle sinistre figure que celle de ce gouverneur ! dit-il à Las Cases. C'est à ne pas boire sa tasse de café si on avait laissé un tel homme un instant seul auprès ! Mon cher, on pourrait m'avoir envoyé pis qu'un geôlier...



Le brouillard fit tourner le rhume de l'Empereur en bronchite. Il toussait et crachait si fort qu'on l'entendait dans toute la maison \*. Il buvait des tisanes, mangeait fort peu, allait de son lit à son sofa, lisait, ne recevait qu'O'Meara et Las Cases. Poppleton, malgré tous ses efforts, n'avait pu le voir par la fenêtre. Il prévint le gouverneur qui, accompagné de Reade, vint à Hutt's Gate faire une véritable scène à Bertrand (2). Il exigeait que Poppleton fût mis à même d'assurer son service. Le général Buonaparte était-il malade ? Il en

(1) L'entrevue a été racontée avec détails par Las Cases (III, 141-148) et Hudson Lowe (L. P. 20.115) qui se contrôlent et complètent. Gourgaud n'en fait qu'une brève mention. Montholon la place fausement au 9 mai.

(2) Le 4 mai. (Gourgaud, I, 172.)

doutait. M. et M<sup>me</sup> de Montholon parlaient de ses vomissements, Marchand assurait que Napoléon avait passé sa nuit à écrire. Bertrand, froid, répondit qu'il rendrait compte à l'Empereur.

Tracasseries de détail où perçait l'inquiétude de Lowe. Elles se fussent apaisées — pour un temps — si Napoléon avait consenti à voir le docteur Baxter, tout au moins en concurrence avec O'Meara. Mais se placer ainsi à la merci du gouverneur, il ne pouvait y consentir.

— Il faut être fou, répétait-il, pour accepter un médecin des mains de son ennemi !

Il demanda à O'Meara s'il se considérait comme un médecin de prison imposé par le gouverneur, ou bien comme son médecin privé, remplaçant de Maingault. Dans le premier cas, il renoncerait à ses services, puisque le docteur serait tenu de tout rapporter à Lowe de son état de santé, de sa façon de vivre, de ses entretiens. Il ne pouvait tolérer près de lui un espion. Dans le cas contraire, il continuerait de recevoir ses soins.

L'Irlandais, qui tenait à la place, affirma à l'Empereur qu'il se regardait comme son médecin personnel et qu'il garderait une discrétion entière. Il s'engagea à ne répéter à Lowe aucune conversation, sauf toutefois s'il s'agissait d'un projet d'évasion. Officier et sujet britannique, il ne pouvait s'en rendre complice par le silence. Napoléon admit cette réserve. Et il offrit à O'Meara un traitement de 240 livres qui viendrait grossir sa solde officielle, fixée à 365 livres. O'Meara refusa. Mais il se servira bientôt de cette offre pour tirer de Lowe un supplément de paie (1).

Son attitude, qui paraissait honorable, accrut la confiance que lui portait Napoléon. Au vrai O'Meara était une âme vile. Triple traître à face de brave homme, il va continuer de renseigner le gouverneur sur le train de Longwood, d'écrire à Finlaison, pour qu'il les col-

(1) Le 6 août, dans une requête adressée au gouverneur. Il reçut alors une augmentation qui porta son traitement à 520 livres.



porte, des lettres gaillardes, parfois même obscènes, sur la maisonnée, enfin de rapporter aux Français tout ce qu'il apprend à Jamestown et à Plantation qui peut les affliger, les aigrir contre le gouverneur, Sainte-Hélène et les Anglais.

L'absence de tact de sir Hudson Lowe le conduisit à une bétise qui fut vivement ressentie à Longwood. La femme du gouverneur de l'Inde, lady Loudon and Moira, retournant en Angleterre, fit escale à Sainte-Hélène. Lowe imagina d'inviter à Plantation le « général Bonaparte, pour rencontrer la comtesse (1) ».

Bertrand, Gourgaud, étaient pétrifiés de l'inconvenance. Las Cases rougissait d'indignation. Napoléon éclata de rire :

— C'est trop sot, point de réponse (2) !

C'était trop sot en effet, encore que Lowe n'eût pas agi à mauvaise intention (3).



Le 6 mai arriva d'Angleterre l'*Adamant*, porteur des meubles depuis longtemps annoncés à Longwood et de matériaux destinés à la construction d'une nouvelle maison pour Napoléon. Les vieux bâtiments de Longwood,

(1) La lettre de sir Hudson Lowe, adressée à Bertrand, était ainsi rédigée : « Si les dispositions du général Bonaparte le permettaient, sir Hudson Lowe et lady Lowe seraient heureux de l'honneur de sa compagnie pour rencontrer la Comtesse à dîner lundi prochain à six heures. Ils prient le comte Bertrand d'avoir la bonté de lui faire connaître cette invitation et de leur adresser sa réponse. » (L. P., 20.115.)

(2) Par courtoisie vis-à-vis d'une femme, Napoléon eut l'attention d'envoyer Bertrand le lendemain faire visite à lady Loudon, et quelques jours plus tard, il dit à l'un de ses visiteurs anglais, aide de camp de lord Moira : « Assurez lady Loudon que si elle avait été dans les limites de Longwood, j'aurais été lui faire ma cour. » Et il lui envoya des bonbons pour ses enfants.

(3) Hudson Lowe était si peu conscient que, le 4 août suivant, il demanda à Bertrand si Napoléon « voudrait venir chez lui à l'occasion de la fête du Prince-régent ! » (Gourgaud, I, 233.)

dès l'origine, avaient paru insuffisants. Les journaux libéraux s'en étaient émus et avaient reproché sa mesquinerie au cabinet Liverpool. Celui-ci fit répondre que « Buonaparte étant encore en mer, en septembre 1815, des plans avaient été dressés pour lui bâtir une demeure confortable et même luxueuse (1). » On a beaucoup parlé d'un *palais de bois*. Il n'en fut jamais question. Lowe vint à Longwood (2) consulter les désirs de Napoléon. Il y avait dans cette démarche de la prévenance. Mais rien ne pouvait plus déplaire à l'Empereur que l'idée d'un établissement durable. Il préférerait le provisoire actuel, qui lui laissait l'illusion qu'il échapperait quelque jour à l'exil.

Il était trois heures. Napoléon s'habilla vite et reçut le gouverneur au salon.

Il ne le fit point asseoir. Sa contenance intimida Lowe qui, tournant son chapeau dans ses mains, dit qu'il se tenait à sa disposition, soit pour faire édifier un nouveau bâtiment, soit — ce qui exigerait moins de temps — pour améliorer, à l'aide des matériaux venus d'Angleterre, l'habitation actuelle en y ajoutant deux ou trois salons. L'Empereur l'écoute sans dire un mot. Puis une vague de colère l'emporte. Sans répondre à la question que Lowe lui soumettait, il lui jette de violents reproches :

— Êtes-vous venu ici pour être mon bourreau ?... De quelle manière me traitez-vous ? C'était une insulte de m'inviter à dîner et de m'appeler le général Bonaparte. Je ne suis pas le général Bonaparte. Je suis l'empereur Napoléon (3) !...

Il est l'Empereur, c'est vrai. Et sa misère lui prête

(1) L. P., 20.114.

(2) Le 16 mai 1816 et non le 17 mai comme l'a dit par erreur Forsyth, I, 217. Las Cases, Gourgaud, Montholon, O'Meara sont à cet égard formels. Pour cette entrevue comme pour la précédente, les sources essentielles sont Las Cases, III, 341, et les *Papiers Lowe*, 20.115.

(3) L. P., 20.115.



une grandeur pathétique. Mais Lowe ne le voit pas. Il n'a pas égard à tant d'infortune. Il n'excuse pas, chez un homme qui fut le maître de l'Europe et qui n'est plus qu'un banni, ces éclats, ces sursauts qu'un cœur plus noble eût pardonnés.

— Monsieur, répond-il, rogue, je ne suis pas venu ici pour recevoir des leçons.

— Ce n'est pas faute d'en mériter.

— Monsieur, je viens pour discuter d'une affaire qui vous regarde plus que moi. Si vous n'êtes pas prêt à en parler, je vais m'en aller.

— Je n'ai pas voulu vous insulter, mais comment m'avez-vous traité ? Ce n'est pas digne d'un militaire.

— Je suis militaire à la façon de mon pays, pour faire mon devoir envers lui... Si vous croyez avoir à vous plaindre de moi, vous n'avez qu'à écrire, j'enverrai votre lettre en Angleterre.

— A quoi bon ? Elle ne sera pas plus écoutée qu'ici !

— Je la ferai publier par toutes les gazettes du continent, si vous le demandez...

— Vous avez offert, m'a-t-on dit, de vos officiers pour m'accompagner dans l'île, au lieu du capitaine Poppleton. Ce n'est pas la couleur de leur habit qui me gêne. Quand des soldats ont reçu le baptême du feu, ils sont tous les mêmes à mes yeux. Mais je ne puis reconnaître que je suis votre prisonnier. Je ne suis dans vos mains que par le plus horrible abus de confiance...

Il pose alors une question au sujet de la nouvelle maison. Sera-t-elle construite dans l'endroit qui lui plaira ou dans celui que fixera le gouverneur ? Hudson Lowe répond que l'affaire devra être décidée de concert.

— Vous auriez mieux fait d'en parler au grand-maréchal.

— Je trouve plus convenable de m'adresser à vous.

L'entretien a baissé de ton. Mais tandis que Napoléon marche de la cheminée aux fenêtres, l'immobilité

de Lowe le jette de nouveau hors de soi. Il revient vers le gouverneur :

— Voulez-vous que je vous dise la vérité ? Je m'attends à tout de votre part. Je crois que vous avez l'ordre de me tuer.

Il le regarde fixement. Lowe réplique, sans baisser les yeux :

— Vous avez dit, monsieur, quand je vous ai vu la dernière fois, que vous vous étiez trompé sur l'esprit du peuple anglais ; vous vous trompez tout autant aujourd'hui sur l'esprit d'un soldat anglais.

Ils demeurent un instant muets l'un et l'autre. Hudson Lowe, enfin, dit :

— Monsieur...

Napoléon tourne la tête.

— Je désirerais vous présenter un officier de mon état-major, le lieutenant-colonel Wynyard (1) que j'ai amené avec moi.

— Je ne veux pas le recevoir à présent. Il ne peut y avoir de société entre les geôliers et les prisonniers.

Lowe salue et part, très rouge. Il passe chez Bertrand pour se plaindre de l'attitude de Napoléon :

— Le général Bonaparte ne se contente pas de s'être créé une France imaginaire, une Espagne imaginaire, une Pologne imaginaire, comme le dit l'abbé de Pradt, il veut encore se créer une Sainte-Hélène imaginaire.

Cependant l'Empereur disait à Las Cases :

— Eh bien, la crise a été forte, je me suis fâché, mon cher ! J'ai reçu Lowe avec ma figure d'ouragan. Nous nous sommes considérés comme deux béliers qui allaient s'encorner et mon émotion doit avoir été vive, car j'ai senti la vibration de mon mollet gauche. C'est un grand signe chez moi et cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps.

(1) Arrivé sur l'*Adamant*, il devait être chargé par Lowe des travaux d'aménagement à exécuter à Longwood. Plus tard, il dirigera la construction de New House.



Il se promena ensuite en calèche. Il avait repris son calme. Mais au bain, il revint sur la scène et dit à Las Cases :

— Mon cher, ils me tueront ici, c'est certain (1).

Ces mois du printemps européen ont ramené l'automne à Sainte-Hélène. Les brumes coulent sur le sol ou bien, dressées tout à coup par le vent, vont et viennent sur l'horizon comme des toiles de théâtre. Il pleut davantage. La glaise des chemins se détrempe en une boue où seuls les cavaliers osent se risquer.

La vie des exilés s'allonge, invariable. Travail avec l'Empereur, allées et venues sur la route, conversations sans fin, menus conflits. On se mesure sur une porte, on joue aux boules. Les petites Balcombe arrivent pour déjeuner ; Betzy grimace derrière M<sup>me</sup> de Montholon qui la gourmande. Leur père donne un bal aux *Briars*. Las Cases en revient enchanté, et Gourgaud mécontent.

Les Skelton font leurs adieux (2). L'Empereur offre en souvenir à Mrs. Skelton une tasse de son service de Sèvres. Le docteur Warden, médecin du *Northumberland*, vient examiner Emmanuel, malade. Napoléon s'entretient avec lui durant deux heures, puis l'invite à faire un tour de calèche avec les Bertrand. Tandis que les chevaux galopent, il essaie de parler anglais, taquine M<sup>me</sup> Bertrand, indisposée ces derniers jours et qu'il veut divertir. Il lui passe le bras autour du cou et dit à Warden :

(1) Il devait reconnaître d'ailleurs bientôt qu'il s'était trop emporté contre Lowe. Le 31 mai, après dîner il dit à Las Cases : « Je l'ai fort maltraité sans doute, mais la mauvaise humeur m'est permise : j'en rougirais dans toute autre situation. Si c'eût été aux Tuileries, je me croirais en conscience obligé à des réparations. (Las Cases, III, 430-431.)

(2) Mrs. Skelton se chargea en secret d'une lettre de Las Cases au cardinal Fesch. Dès son arrivée en Europe, elle envoya à Rome des nouvelles de Napoléon, les premières qu'ait reçues sa famille. L'attitude des Skelton vis-à-vis de l'Empereur est d'autant plus remarquable que son arrivée à Sainte-Hélène avait dépossédé le lieutenant-gouverneur de son emploi, et qu'il ne rentra en Angleterre que pour s'y trouver dans une situation difficile.

— *This is my mistress* (1) !

M<sup>me</sup> Bertrand veut se dégager. Le grand-maréchal éclate de rire. Napoléon demande s'il s'est trompé, et comme on lui dit ce que *mistress* signifie en anglais, il s'écrie :

— *Oh, no, no ! I say my friend, my love. No, no love, my friend, my friend* (2) !

Ses compagnons l'engagent à monter de nouveau à cheval. Mais tourner toujours ainsi sur lui-même, dit-il, le dégoûte ; il se croit dans un manège, en a la nausée.

Enfin on l'y entraîne. Il va avec Las Cases et Gourgaud jusqu'aux abords du Flagstaff. Ils reviennent en passant sur le front du camp de Deadwood \*.

Les soldats quittent leurs baraques et font la haie en saluant. Napoléon est enchanté. Mais point le gouverneur, quand on l'en informe : il défend sous peine du fouet qu'à l'avenir pareil hommage soit rendu au prisonnier \*\*.

Montholon a pris à son service un domestique persan que laissait derrière lui Skelton. Mécontent que la permission de l'engager ne lui ait pas été demandée, Lowe

(1) « Voici ma maîtresse. » Warden, 180.

(2) « Oh non, non, je dis mon amie, mon amour. Non, pas mon amour, mon amie, mon amie ! »

De janvier à avril 1816, Napoléon avait essayé de nouveau d'apprendre l'anglais avec Las Cases. Il fit peu de progrès. Sa prononciation était telle qu'il semblait parler une langue inconnue. Las Cases ne lui en faisait pas moins de grands compliments. Il admira fort une petite lettre que l'Empereur lui avait adressée, seul échantillon de correspondance anglaise qu'on possède de Napoléon : « Count Las Cases. Since sixt wek, y learn the english and y do not any progress. Sixt wek do fourty and two day. If might have learn fifty word, for day, i could know it two thousands and hundred. It is in the dictionary more of foorty thousand ; for knows it on hundred and twenty week which do more two years. After this you shall agree that the study one tongue is a great labour who it must *do into the young aged*.

« Longwood, this morning the seven march thursday one thousand eight hundred sixteen after nativity the lord Jesus-Christ.

« Count Las Cases, Chambellan of the S. M. Longwood ; into his polac ; very press. » (L. P., 20.117.)

Peu après l'Empereur renonça définitivement aux leçons.



l'a fait empoigner avec défense de revenir à Longwood. Montholon et sa femme se répandent en invectives contre le gouverneur, devant O'Meara, qui adresse à Plantation un rapport fielleux sur l'incident (1).

Les Bertrand vont à Jamestown rendre visite à lady Bingham. Lowe les rencontre et leur dit, insolent :

-- Vous ne connaissez pas bien votre position. Vous vous croyez encore aux Tuileries. Vous pensez pouvoir donner des bourrades comme Napoléon : M. de Montholon vient d'écrire que le vin envoyé par mon gouvernement était celui qu'en France buvait la dernière classe du peuple. Vous croyez que mon gouvernement est comme le vôtre !...

Quand Bertrand lui rapporte l'algarade, l'Empereur fait venir Montholon. Que signifie cette sottise réclamation ? Il hausse les épaules. Ah, que tout ce qui l'entoure est mesquin !...

Les bâtiments destinés aux Montholon, à Gourgaud et à O'Meara enfin s'achèvent. On couvre la maison où doivent loger les Bertrand, à cent vingt mètres de l'Empereur. La comtesse la trouvant trop étroite, le gouverneur y fait ajouter une véranda carrée construite en bois, tout en fenêtres sur trois côtés et qui sera un agréable salon.

On dispose les nouveaux meubles. Un billard est placé dans le parloir. Napoléon n'y sait pas jouer. Il se contente en passant de pousser les billes avec la main. Mais il trouve le tapis vert commode pour étaler ses cartes et ses plans. La pièce devient ainsi une sorte de cabinet topographique, tout en restant salle d'attente ou parloir. Dans le salon entrent deux canapés, six fauteuils et six chaises de bois noir, ornés de bronzes dorés, foncés de velours vert, un tapis, un lustre, une console à dessus de marbre, des rideaux. Dans la salle à manger une table, des chaises. Un bureau et un guéridon d'acajou

(1) L. P., 20.115. *Inédit.*

dans la chambre de l'Empereur. Une grande armoire chez Marchand pour y serrer le linge et les effets de son maître. Enfin la librairie que Napoléon décidera d'installer dans la pièce occupée d'abord par la famille Montholon, reçoit trois corps de bibliothèque, à rideaux et treillis de cuivre. Les anciens meubles devenus inutiles sont partagés entre les compagnons de l'Empereur.

Le brick *Mosquito*, venu d'Angleterre, apporte des lettres. Napoléon en reçoit une de sa mère. « Je suis bien âgée, écrivait M<sup>me</sup> Letizia par la main de Fesch, pour faire un voyage de deux mille lieues, je mourrai peut-être en route, mais n'importe, je mourrai près de vous. » L'Empereur paraît ému. Il relit la lettre, pousse un soupir et la déchire. Il se remet à feuilleter le *Journal des Débats* dont Lowe a envoyé la collection jusqu'au 5 mars, puis un moment après, s'interrompant, il dit à Las Cases :

— C'est de la pauvre Madame. Elle se porte bien et veut venir me joindre (1)...

Le joindre, non. Qu'un des siens, fût-ce sa mère, le voie dans son abaissement, il n'y consentira jamais.

L'Honorable John Elphinstone, frère de l'officier blessé à Waterloo, lui adresse de Canton un très beau jeu d'échecs, une boîte de jetons frappés de la couronne impériale et deux paniers à ouvrage en ivoire. Napoléon reçoit ces objets avec plaisir. Mais il renvoie à Plantation les trois fusils qu'on lui a expédiés d'Angleterre, puisqu'on ne peut chasser qu'au delà des limites et qu'à Longwood on ne trouve en fait de gibier que des rats.



Le 17 juin s'ancra à Jamestown la frégate *Newcastle*, portant à son bord le contre-amiral sir Pulteney Mal-

(1) 20 mai 1816. (Las Cases, III, 418.) Il semble que cette lettre soit la première que Napoléon ait reçue des siens.



colm, désigné pour remplacer Cockburn, et deux des trois commissaires des puissances, le comte Balmain, nommé par le tzar Alexandre, et le marquis de Montchenu, envoyé par Louis XVIII.

Le lendemain, de l'*Orontes* débarquait le baron Stürmer, commissaire autrichien.

Cette arrivée excita à Longwood un extrême intérêt. Napoléon, dont l'imagination galopait toujours, croyait que le représentant de l'empereur François lui apportait des nouvelles de Marie-Louise et de son fils, que le commissaire russe avait pour lui un message du Tzar, son ami de Tilsitt et d'Erfurt, avec qui il pourrait dès lors nouer une correspondance. Apprenant la façon dont il était traité à Sainte-Hélène, la générosité d'Alexandre ne le porterait-elle pas à obtenir des Alliés la fin de sa captivité ? Pour l'envoyé de la France, royaliste chevronné, si mal intentionné qu'il pût être, c'était toujours un Français. Si loin du pays les oppositions politiques devaient perdre de leur force. Napoléon saurait l'appriivoiser. Il en avait charmé de plus réfractaires et qui avaient contre lui des motifs personnels d'inimitié... Il y aurait ainsi désormais un petit corps diplomatique accrédité près de lui. Il en rejaillirait de l'éclat sur Longwood. La dignité de l'Empereur s'en trouverait consolidée. Son entourage se réjouissait à l'idée des distractions que lui vaudrait ce renfort de société. M<sup>mes</sup> Bertrand et de Montholon pourraient trouver en M<sup>me</sup> Stürmer une amie. On ne serait plus condamné à ne voir que des Anglais...

O'Meara fut à la ville en éclaireur. Revenu à Longwood, il dit à l'Empereur qu'il avait vu le commissaire de France \*.

— Quelle espèce d'homme est-ce ?

— C'est un vieil émigré, le marquis de Montchenu... Comme j'étais au milieu d'un groupe d'officiers, il s'approcha de moi et me dit : « Pour l'amour de Dieu, si quelqu'un de vous parle français, faites-le-moi savoir ;

je suis venu finir mes jours au milieu de ces rochers et je ne connais pas un mot de la langue. »

— Bavard, imbécile ! dit Napoléon en riant. Quelle folie d'envoyer ici ces commissaires sans charge et sans responsabilité ! ils n'auront rien à faire qu'à courir les routes... Le gouvernement prussien a montré plus de discernement, et il a économisé son argent (1).

Tout en disant cela, il dépêchait Gourgaud pour rencontrer Montchenu et voir si vraiment il était la vieille bête qu'on prétendait.

Le rapport de Gourgaud fut encourageant. Chez Porteous où étaient hébergés les commissaires, il avait rencontré le marquis et son aide de camp. Montchenu avait fait l'important, mais ces messieurs montraient beaucoup de politesse.

Napoléon répondit que Gourgaud ne devait pas s'y fier.

— M. de Montchenu vous considère peu, parce que vous êtes de la canaille. Vous êtes roturier.

A quoi Gourgaud répliqua non sans esprit qu'« il était gentilhomme de la façon de l'Empereur et que celui lui suffisait \* ».

M. de Montchenu pouvait saluer et dire des riens avec des airs de talon rouge. A cinquante-neuf ans il n'était qu'un courtisan suranné, un débris de l'émigration. Petit, gros, rubicond, les traits assez beaux, il se coiffait à la vieille mode, poudre et longue queue. Il était d'ancienne famille, mais devait son titre de marquis à sa seule libéralité. Napoléon avait pu l'apercevoir à Valence quand il était colonel en second au Mestre de Camp-Dragons. En 1792, il émigra et demeura huit ans en Westphalie. Il revint en France après Brumaire, vivre obscurément à Lyon. Il disait parfois, parlant de l'Empereur : « Quand cet homme sera tombé, je supplierai le Roi de me rendre son géôlier. » Il se fût rallié peut-

(1) La cour de Prusse s'était abstenue de nommer un commissaire.



être, s'il en avait trouvé le moyen, mais où, sous l'Empire, utiliser pareil sot ? A la Restauration, il courut à Paris, demanda gratifications, grades, croix pour prix de sa fidélité forcée, n'obtint rien d'abord. On le vit à Vienne, réclamer au Congrès pour une affaire de fourrages datant de la guerre de Sept ans. On en rit, mais il se glissa dans les entours de Talleyrand qui d'un coup d'œil perça cette outre. Quand on dut choisir un commissaire pour Sainte-Hélène, il se souvint de lui, et par une sorte de gageure méchante, le nomma. Montchenu avait aussitôt essayé de tirer de l'aubaine tout le profit imaginable. On lui refusa le cordon rouge, mais il reçut un traitement de 30.000 francs, le grade de maréchal de camp (1), enfin on lui accorda un secrétaire, jeune garde du corps de vingt-cinq ans, Jean-Claude Gors, qui pour servir sous si noble chef, prit la particule et le titre d'aide de camp (2).

Le comte Alexandre de Balmain, voyageant avec eux sur le *Newcastle*, avait montré peu de goût pour leur société. C'était un homme élégant, aimable, cultivé, disert, plein à la fois de bon sens et d'esprit (3). D'abord officier, il avait passé jeune encore dans la diplomatie. Il fut secrétaire d'ambassade à Naples, à Vienne, à Londres. En 1813 il rentra dans l'armée et prit part à la campagne d'Allemagne. Il était attaché à la personne de Wellington à Waterloo. Le tzar Alexandre, qui goûtait son intelligence, lui confia plusieurs missions. Il n'avait point sollicité celle de Sainte-Hélène, mais l'accepta sans déplaisir et sans s'occuper des conditions matérielles du séjour (4). L'éloignement

(1) Avec une solde de 10.000 francs qui s'ajoutait au traitement de commissaire.

(2) Gors n'eut qu'un traitement de 6.000 francs, parce qu'on pensait à Paris que Montchenu, chez qui il vivrait, le défraierait de tout. On se trompait bien.

(3) Sa famille était originaire d'Ecosse et se rattachait aux Ramsay de Palmain.

(4) Il partit avec un mince traitement de 1.200 livres sterling, qu'il fallut presque aussitôt porter à 2.000. Il reçut aussi 1.600 livres pour

ne l'effrayait pas. N'était-il pas assuré par le caractère même de son emploi de demeurer sous les yeux et dans la pensée de son souverain ? C'était pour lui l'essentiel.

Le commissaire autrichien, baron Barthélemy Stürmer, avait, comme secrétaire de Schwartzemberg, débuté au Congrès de Châtillon (1). Il s'éprit à Paris d'une petite Française grasse et jolie, fille d'un commis de la Guerre nommé Boutet. Devenue baronne et femme de diplomate, elle tâchait d'oublier la modestie de son premier état. Mais elle n'oubliait pas la France et en secret admirait Napoléon (2). Son mari, tout soumis qu'il fût à Metternich, ne manquait de réflexion ni de jugement. Il était doux, poli, instruit, d'apparence un peu lourde, très soucieux de sa carrière, en tout fort Autrichien (3).

Dès l'arrivée des commissaires, Hudson Lowe leur offrit un dîner à Plantation. Il eût voulu demeurer avec eux en bons termes sans faciliter leur mission. Le gouvernement anglais s'impatiait de ce contrôle (4).

payer l'arriéré des dettes qu'il avait dû contracter dans les premiers temps de son séjour à Sainte-Hélène.

(1) Il avait vingt-neuf ans. Sa femme dix-huit. Las Cases l'avait connue jeune fille : « Un commis au bureau de la Guerre, très brave homme pour ce que j'en connais, racontait-il à l'Empereur, venait chez moi donner des leçons d'écriture et de latin à mon fils. Il avait une fille dont il comptait faire une gouvernante et nous priait de la recommander si nous en trouvions l'occasion. M<sup>me</sup> de Las Cases se la fit amener : elle était charmante et de l'ensemble le plus séduisant. »

(2) Elle prit soin de ne reconnaître ni Las Cases, ni Emmanuel. Mais allant un jour aux *Briars* visiter le pavillon naguère habité par l'Empereur, elle n'y put maîtriser ses larmes. Elle parlait du roi de Rome avec une tendre pitié.

(3) Stürmer avait été gratifié du même traitement que Balmain, 1.200 livres. On ne l'augmenta point. Installé à Rosemary Hall, son ménage lui coûtera bon an mal an 4.000 livres. Il se ruinera à moitié.

(4) Liverpool écrivait dès le 21 juillet 1815 à Castlereagh : « Nous sommes fort peu enclins à admettre des commissaires de la part des autres puissances ; un tel arrangement pourrait être admissible pour quelques mois, mais lorsque des personnages de ce caractère résident dans un endroit où ils n'ont rien à faire, ils sont bientôt fatigués, se querellent entre eux et ces disputes peuvent devenir une sérieuse gêne pour la garde stricte du prisonnier. » (*Lettres de Castlereagh*, 3<sup>e</sup> série, II, 434.)

Et Bathurst dans une lettre confidentielle à Lowe du 15 avril 1816,



Lowe pour sa part n'en attendait que des ennuis et des complications. Il craignait comme Bathurst que les commissaires ne finissent pas s'entendre trop bien avec les Français. Mais puisque le cabinet n'avait pu éviter leur envoi, il allait limiter leur action de son mieux et, s'il le pouvait même, par des moyens obliques, les empêcher de prendre contact avec Napoléon.

Les instructions emportées par les commissaires et qu'ils communiquèrent au gouverneur ne concordaient pas. Montchenu et Stürmer tenaient de leurs cours l'ordre de « s'assurer par leurs propres yeux de l'existence de Buonaparte ». Chaque fois qu'ils l'auraient constatée, un procès-verbal serait dressé et envoyé à Paris et Vienne.

Balmain avait des ordres plus larges. Le Tzar lui-même y avait mis la main : « Votre rôle sera purement passif ; vous observerez tout et rendrez compte de tout. Dans vos relations avec Bonaparte, vous garderez les ménagements et la mesure qu'exige une situation aussi délicate, *et les égards personnels qu'on lui doit*. Vous n'éviterez ni ne rechercherez les occasions de le voir, et vous vous conformerez à cet égard strictement aux règles qui seront établies par le gouverneur \*.

Le Tzar avait souligné : *et les égards personnels qu'on lui doit*. Quand il le saura, Napoléon en concevra d'excessives espérances...

Montchenu avait voulu, le jour même de son arrivée, se faire conduire à Longwood.

— Je ne puis, disait-il, laisser partir le *Northumberland* sans envoyer à ma cour un procès-verbal constatant l'existence de Buonaparte. Cela est de la plus haute importance pour la France \*\*.

Hudson Lowe observa qu'on ne voyait point ainsi Bu-

lui recommandait d'éviter les « menées possibles des personnes attachées à la maison de Buonaparte avec les commissaires qui auront trop peu de chose à faire pour ne pas être tentés de faire un peu de mal » (L. P., 20.115.)

naparte à sa fantaisie. Le bouillant marquis répondit qu'il n'y avait qu'à se rendre chez lui avec une compagnie de grenadiers.

Hudson Lowe le fit pour ce jour renoncer à si beau projet. Mais le lendemain Montchenu réclama l'aide de ses collègues :

— Messieurs, je compte sur vous si on m'oblige à user de la force.

Stürmer et Balmain s'écrièrent contre l'extravagant. Vaincu par leur opposition et celle du gouverneur, bon gré mal gré il lui fallut se résigner à attendre. Il devait attendre longtemps (1)...



Lowe vint à Longwood le 20 juin pour présenter à Napoléon le nouvel amiral, sir Pulteney Malcolm. Cockburn la veille était parti pour l'Angleterre sur le *Northumberland* (2). Il ne prit pas congé de l'Empereur, se contenta de rendre visite à Bertrand.

Napoléon reçut l'amiral Malcolm de la meilleure grâce, pour faire pièce au gouverneur. Avec Lowe même, il se montra courtois. Il parla marine avec l'amiral et l'invita à revenir le voir avec lady Malcolm. Il la savait une Elphinstone et la nièce de lord Keith, de qui malgré Plymouth il gardait bon souvenir.

L'amiral partit enchanté. Napoléon de son côté l'avait trouvé fort à son goût :

(1) L'envoi des commissaires se fondait sur la convention des Alliés du 2 août 1815. Les commissaires devaient en même temps que leurs instructions la produire au gouverneur. Or ni Montchenu, ni Stürmer, ni Balmain n'avaient pris soin d'emporter une copie de ce document essentiel. Maudissant leur maladresse, après trois semaines de recherches, ils trouvèrent dans les bagages de Stürmer une page d'un vieux numéro des *Débats* où la convention avait été publiée. On la fit copier aussitôt.

(2) Quand le *Northumberland* s'en alla, les douze marins qui avaient été mis au service de Napoléon furent remplacés par des soldats du 53<sup>e</sup>.



— Voilà un homme qui a une physionomie agréable, ouverte, intelligente et sincère, dit-il à O'Meara. C'est vraiment la figure d'un Anglais. En vérité, j'éprouve autant de plaisir à le voir que si c'était une jolie femme. Il dit franchement et hardiment ce qu'il pense, sans craindre de vous regarder en face \*.

Allusion à Lowe qui souvent, par embarras, détournait les yeux.

Cinq jours plus tard, l'amiral reparut à Longwood avec sa femme. Logés à Plantation, ils vinrent à cheval jusqu'à Hutt's Gate et là trouvèrent, envoyée au-devant d'eux, la calèche de l'Empereur. Lady Malcolm y prit place avec M<sup>me</sup> Bertrand, tandis que Bertrand et Malcolm les accompagnaient à cheval. Comme à l'accoutumée, les postillons enlevèrent leurs bêtes. Lady Malcolm s'effrayait ; M<sup>me</sup> Bertrand la rassura. Elle désirait fort de gagner la nouvelle venue, liée par sa famille avec toute l'aristocratie anglaise. Elle lui confia son isolement, son chagrin...

Arrivés à Longwood, ils furent introduits dans le salon. Napoléon fit asseoir lady Malcolm près de lui sur le canapé et invita les autres à prendre des sièges. La conversation fut animée et générale. Napoléon parla de lord Keith et demanda des nouvelles d'Europe. L'amiral dit que les armées allaient être réduites et l'*income-tax* supprimé. Lady Malcolm, interrogée par Napoléon, avoua que Sainte-Hélène lui plaisait, lui rappelait l'Écosse, son pays. Alors il parla d'Ossian, le poète de sa jeunesse :

— C'est moi qui l'ai mis à la mode. On m'a même accusé d'avoir la tête emplie des nuages d'Ossian !...

Si l'amiral avait conquis Napoléon par sa beauté militaire, lady Malcolm, dès cette visite, lui fut aussi agréable, pour des motifs bien différents. Elle était petite, bossue, franchement laide (1). Plâtrée, fardée,

(1) Stürmer à Metternich, 10 janvier 1817. « Un trognon, un magot,

elle s'habillait sans goût, avec un étalage de couleurs qui la faisait ressembler à un vieil ara. Mais elle était vive, amusante, pleine d'esprit, très humaine, d'un cœur noble et tendre qui perçait sous la gaieté de ses mots. Elle regardait de tous ses yeux Napoléon, le trouvait étrangement simple dans son habit usé, que relevait l'étoile de la Légion. Son air de bonté la frappait surtout \*. N'était-ce pas lui qui à Waterloo avait sauvé son frère ? Elle se sentait pour lui pleine de reconnaissance et de respect.

A Longwood désormais ils seront traités en favoris. Napoléon aura de familiers entretiens avec l'amiral (1). Il promènera lady Malcolm dans son jardin, badinant pour elle, excitant ses réparties. Ces deux loyaux Anglais n'entreprendront rien contre l'autorité du gouverneur. Mais ils essaieront de rendre la captivité moins lourde, ils voudront adoucir l'aigreur de Lowe, faire comprendre aux gens de l'île l'état d'esprit des exilés, ils seront les meilleurs amis, les plus attentifs que dans ces années douloureuses, chez des étrangers, ait rencontrés Napoléon.



A l'issue de la première visite de Malcolm, l'Empereur avait fait demander à Lowe « si les commissaires étaient porteurs de lettres de leurs souverains et quel était l'objet spécial de leur mission ». Le gouverneur répon-

tels qu'on les peint en Chine sur les éventails », disait M<sup>me</sup> de Montholon.

(1) Il le recevait dans sa chambre quand il n'était pas habillé. Le 4 juillet il eut ainsi avec l'amiral une longue conversation (*Journal de lady Malcolm*, 25 ; Gourgaud, I, 214). Ils parlèrent de Trafalgar, des projets d'invasion de l'Angleterre par Napoléon, de la bataille de Waterloo. C'est Malcolm qui, sur sa flotte, avait amené à Wellington les troupes anglaises d'Amérique. L'amiral, comme du reste Wellington, avait cru la bataille perdue. Il courut à Bruxelles pour préparer le réembarquement, tandis que l'armée de Blücher, débouchant à la gauche des Britanniques, assurait leur victoire.



dit qu'ils n'avaient point de lettres. Il pria Bertrand de demander à son maître à quelle époque et de quelle manière il lui serait le plus agréable de les recevoir.

L'Empereur tomba de son haut. L'Europe ne lui envoyait point des ambassadeurs, mais des surveillants ! Aucune nouvelle de Marie-Louise et de son fils, pas un souvenir d'Alexandre ! Les souverains ne voulaient voir en lui qu'un prisonnier. Allait-il donc se soumettre en recevant officiellement les commissaires ? Se résignerait-il à s'entendre nommer par eux « le général Buonaparte ? » Depuis onze mois il luttait pour garder le titre qui, s'il ne devait plus lui servir jamais, serait du moins l'héritage de son fils ! Mais s'il leur condamnait sa porte, il brisait tout lien avec l'Europe, dès lors n'était plus qu'à la merci des Anglais. Il balança trois semaines. Son entourage était partagé. Les Montholon, Gourgaud, M<sup>me</sup> Bertrand désiraient profiter de ce que les commissaires apportaient d'agrément social, d'air européen. Bertrand et Las Cases étaient pour le maintien sans compromis d'une attitude de protestation. A Malcolm, chargé par Lowe d'un sondage, Napoléon exprima son indécision : il voulait bien voir les commissaires en tant que particuliers, mais il répugnait à leur donner audience en leur qualité officielle.

— Que pourrais-je dire au commissaire autrichien, qui vient ici sans un mot de mon beau-père pour me dire que mon fils — son petit-fils ! — est vivant ? Un homme qui m'a supplié d'épouser sa fille et à qui j'ai rendu deux fois ses États ! Et comment m'adresserais-je au Russe, dont l'empereur était à mes pieds et m'appelait son meilleur ami ? J'ai de ses lettres qui le prouvent, je les ferai voir un jour. Je suis moins embarrassé avec le Français. Louis ne me doit rien \*...

(1) L. P., 20.115.



Cependant les trois envoyés, logés dans la maison Porteous (1), n'ayant pour se distraire que quelques causeries avec les officiers anglais, des allées et venues dans la rue de Jamestown, se morfondaient.

Montchenu expédiait à ses amis de France une véritable circulaire où il déplorait la rudesse de l'île. « L'aspect en est hideux. Vous ne voyez que des montagnes sans végétation, de la hauteur de cinq cents à quinze cents toises... Une seule petite ville où il y a une soixantaine de maisons, pas un seul village, quelques chaumières éparses que l'on décore du nom de maisons de campagne, dont une dizaine sont logeables, de très beaux chemins taillés dans le roc et toujours bordés de précipices effrayants, point de sentiers praticables, voilà, mon cher, le séjour de votre ami... On manque de tout et tout est d'un prix exorbitant (2). »

Stürmer, plus mesuré, se plaignait aussi à Metternich : « J'ai appris à connaître les difficultés innombrables que l'on rencontre ici de toutes parts dans les moindres choses. La position géographique de l'île qui rend les communications lentes et pénibles, l'isolement où se trouve Bonaparte et tout ce qui lui appartient, le caractère difficile de celui de qui tout dépend ici (Lowe), sont autant d'obstacles, souvent insurmontables, contre lesquels nous avons à lutter. — La beauté du climat, ce seul point de compensation que nous espérons pouvoir opposer à tant de désagréments, ne mérite pas la moitié des éloges qu'on lui donne \*... »

Et Balmain : « Sainte-Hélène est l'endroit du monde

(1) En attendant que Rosemary Hall, jolie habitation située non loin de Plantation House, fût prête à recevoir les Stürmer. Balmain devait s'y installer avec eux.

(2) Montchenu à M. de Dinens, directeur des postes à Angoulême, 25 juillet 1816. En partie inédite, elle a été communiquée à l'auteur par l'obligeance de M. Jean Texcier.



le plus triste, le plus inabordable, le plus difficile à attaquer, le plus insociable, le plus pauvre, le plus cher et surtout le plus propre à l'usage qu'on en fait maintenant \*.

S'ils étaient jetés — pour combien de temps, ils ne savaient — sur ce rocher, au moins les commissaires voulaient-ils y remplir leur mission. Ils prièrent par écrit le gouverneur « de leur procurer l'occasion la plus prochaine de voir Napoléon Buonaparte (1). »

Lowe transmit cette demande à Bertrand. Sans insister d'ailleurs. Il joignit à sa lettre une copie de la convention du 2 août dont il attendait qu'elle confirmât Napoléon dans son intention de refuser les commissaires à titre officiel.

Quant à leur réception « comme particuliers », il se flattait de les détourner d'y consentir. Ainsi resterait-il seul en face de son prisonnier, maître de le garder au gré de son inquiétude, sans contrôle d'étrangers curieux ou malveillants, sans possibilité non plus, par leur entremise, d'un appel à la justice ou à la tardive magnanimité de l'Europe.

Un mois passera sans qu'une réponse soit envoyée au gouverneur. Ce ne sera que le 23 août, après la dernière entrevue que Napoléon aura avec Lowe, que Montholon lui adressa une protestation d'ordre général où l'Empereur refusait de reconnaître le caractère des envoyés européens.

\*  
\*\*

Dans ce moment on pouvait observer chez Napoléon une sorte de détente. L'arrivée de six caisses de livres apportées sur le *Newcastle* lui avait procuré un vif plaisir (2). Il était si impatient de les voir ouvertes qu'il

(1) 21 juillet 1816. (L. P., 20.115.)

(2) Le 22 juin (Gourgaud I, 208). Sept autres caisses arrivèrent encore les 24 et 25 juin. C'étaient les livres qui, de Madère, avaient été demandés à Londres par Bertrand. Le cabinet anglais devait en réclamer le prix, 36.000 francs, qui ne fut pas payé, parce que

y travailla lui-même avec un marteau et un ciseau. Les semaines qui suivront, il s'occupera de classer les volumes dans les bibliothèques, et comme elles ne suffisaient pas, sur des rayons de sapin qu'on peignit en vert. Aly commença d'établir un catalogue sur une table de bois blanc où s'étalait la grande carte d'Italie du baron d'Albe.

Dans les caisses l'Empereur avait trouvé la collection complète du *Moniteur*, indispensable pour la rédaction de ses *Mémoires*, auxquels, ces temps derniers, faute de matériaux, il avait moins travaillé. Il s'en saisit et ne la quitta plus. Point de sortie ; le temps était affreux. Au dîner on ne parla que de lectures. Et la nuit entière passa pour lui à parcourir des tomes et à dicter des notes à Marchand. Il dit à Las Cases « qu'il s'en était amusé comme d'un roman ».

Une autre joie était venue à Napoléon. Avec le commissaire autrichien était arrivé à Sainte-Hélène un jeune botaniste attaché aux jardins de Schönbrunn, Philipp Welle. Avant son départ, son chef, Boos, lui avait remis un paquet ouvert, contenant une boucle de cheveux blonds avec un morceau de papier sur lequel M<sup>me</sup> Marchand, berceuse du roi de Rome, avait écrit pour son fils :

malgré les réclamations du grand-maréchal, on ne lui fournit jamais la facture. Ils formèrent le fond de la bibliothèque de Sainte-Hélène avec les 588 volumes reliés aux armes qui provenaient de la bibliothèque de Trianon (sauf une trentaine empruntés à Malmaison). D'autres envois furent faits par lord Bathurst et surtout par lord et lady Holland. A la fin de la Captivité, la bibliothèque comptait 3.370 volumes. Aly avait fort à faire pour tenir la librairie en bon ordre. L'Empereur était un lecteur exigeant. Bertrand voulait des romans. Las Cases et Gourgaud des livres d'histoire ou des traités militaires. Les Montholon empruntaient et ne rendaient pas : « Je fais le désespoir d'Aly, écrira Montholon à sa femme le 11 août 1819, il prétend que j'ai plus de cent volumes, que je ne lui rends rien ; cela est vrai, mais je ne l'écoute pas. » Il mettait ainsi le pauvre bibliothécaire dans un grand embarras, car lorsque Napoléon, qui connaissait bien ses livres, en demandait un qui se trouvait égaré, Aly recevait de rudes bourrades. (Cf. Albéric Cahuet, *Après la mort de l'Empereur*, 201.)



*« Tu trouveras ci-inclus quelques-uns de mes cheveux. Si tu as le moyen de te faire peindre, envoie-moi ton portrait. Ta mère, Marchand. »*

Ruse innocente, inventée par une pauvre femme pour transmettre à l'exilé, par delà tant de mers, un souvenir de l'enfant perdu. Ces cheveux de soie, si fins, Marchand ne pourra s'y tromper, ce ne sont pas ceux de sa mère, mais ceux du petit roi.

Informé par un nommé Prince (1) que Welle avait pour lui un message, Marchand descendit de Longwood, accompagné d'un soldat qui l'attendit devant la maison Porteous. Welle lui remit le paquet et lui donna de vive voix des nouvelles de sa mère, et aussi de l'enfant impérial qu'il avait souvent aperçu dans le parc de Schönbrunn, beau, gracieux, brillant de santé (2).

Marchand revient en hâte à Longwood. L'Empereur prend les cheveux de son fils, les caresse doucement... Une servante française a eu pour lui la pitié que n'ont montrée ni son beau-père, ni sa femme... Il serre la boucle dans son nécessaire, près d'une mèche de Joséphine qu'Hortense lui avait donnée.

Ses dispositions plus conciliantes, Napoléon les montra dans une réponse adressée par Montholon à Lowe (3) qui insistait pour savoir s'il voulait demeurer à Longwood agrandi ou préférerait ailleurs un nouveau bâtiment.

« Cette lettre, avait dicté Napoléon, est écrite avec l'intention d'être aimable. Elle contraste avec les ignobles vexations qu'on imagine chaque jour. Cela ne s'accorde pas avec la conversation que j'ai eue avec sir Lowe (4) et dont il est question dans cette lettre.

(1) Richard Prince fut peu après, pour ce seul motif, expulsé de l'île par ordre du gouverneur.

(2) Welle donna de plus à Marchand une lettre et un mouchoir de soie que Mme Gourgaud lui avait confiés à Paris pour son fils.

(3) Le 8 juillet 1816. Hudson Lowe s'était adressé d'abord à Bertrand qui ne lui avait pas répondu. Il écrivit alors à Montholon, le 6 juillet. (L. P., 20.116.)

(4) Celle du 16 mai.

Il ne me reste de cette conversation qu'un souvenir pénible... Cette île est fort contraire à ma santé, c'est le pays le plus humide de la terre... On se fait une étude de m'en rendre le séjour encore plus malsain et plus affreux... »

Montholon regrettait ensuite que l'Empereur n'eût pas été établi à Plantation House. Ajouter des ailes à Longwood ne serait qu'augmenter une mesure. On n'y demandait que des réparations urgentes. Les toitures de « papier goudronné » laissaient la pluie pénétrer chez Las Cases et Gourgaud.

Le gouverneur ordonna aussitôt les travaux nécessaires.

Mais, par des maladresses répétées, il gâta ces rapports meilleurs. Il s'était pour une vétille attiré une affaire personnelle avec Bertrand. M<sup>me</sup> Bertrand, sachant par Gourgaud que Montchenu avait vu à Paris sa mère malade, le pria de venir à Hutt's Gate lui donner plus de détails (1). Sa lettre, confiée à Porteous, fut portée par celui-ci au gouverneur. Lowe la retourna à Bertrand avec une mercuriale rappelant que toutes les communications destinées à Longwood ou en provenant devaient passer par lui, ouvertes. Bertrand répliqua de la meilleure encre (2). Longwood ne se soumettrait pas à son visa. Pour l'Empereur, il ne voulait plus recevoir de lettres décachetées. S'il en arrivait pour lui, Hudson Lowe « était le maître de les brûler ». Le gouverneur maintint ses ordres. Si les compagnons de Bonaparte ne voulaient point y déférer, ils n'avaient qu'à quitter Sainte-Hélène. Les ponts étaient coupés entre le grand-maréchal et lui.

Un autre incident vient irriter Napoléon. Il apprend

(1) Montchenu avait d'ailleurs apporté à Sainte-Hélène des lettres de M<sup>me</sup> Dillon à sa fille, de M<sup>me</sup> de Las Cases à son mari, et d'autres pour les Montholon. Elles leur avaient été remises dès son arrivée par le truchement du gouverneur. (Gourgaud, I, 208. Montholon, I, 313.)

(2) Bertrand à Lowe, 2 juillet. Il avait du reste consulté l'Empereur qui dit à Gourgaud (I, 213) : « Je viens de lui dicter une bonne réponse. »



que les deux volumes, richement reliés, de l'ouvrage de J.-C. Hobhouse : *Lettres écrites par un Anglais résidant à Paris sous le règne de Napoléon*, envoyés par leur auteur avec cette dédicace frappée en or sur le plat : « Imperatori Napoleoni » (1), ont été confisqués par le gouverneur. Lowe ne songe pas qu'*imperator* veut dire général aussi bien qu'empereur. Ce présent venu d'un Anglais lui semble une trahison : il ne sera point remis. Napoléon furieux dit à O'Meara :

— Ce galérien n'a pas voulu que j'aie ce livre, parce qu'il pensait que j'éprouverais quelque plaisir à voir que tous les hommes ne lui ressemblent pas, et que je suis estimé par quelques-uns de ses compatriotes. Je ne croyais pas qu'un homme pût être si bas, si vil \* !...

Quand Hudson Lowe se présenta, le 16 juillet (2), pour s'entendre enfin avec Napoléon sur les aménagements de Longwood, il vit tout de suite à l'attitude de l'Empereur que l'entretien serait difficile (3). Napoléon

(1) Ami de Byron, Hobhouse faisait partie aux Communes de l'opposition libérale. La dédicace complète en latin peut se traduire ainsi :

« A l'empereur Napoléon  
qui a supporté l'adversité d'une âme égale,  
l'écrivain anglais J.-C. Hobhouse  
a offert ces volumes,  
dans lesquels il a retracé  
les récents événements survenus dans la malheureuse France,  
pendant la tentative d'un héros échappé à l'exil  
pour lui rendre la liberté. »

Il n'est que juste d'ajouter que Hobhouse avait, dans une note adressée à sir Hudson Lowe, laissé au gouverneur la faculté, s'il trouvait « incorrect » de remettre son ouvrage à Napoléon, de le placer dans sa propre bibliothèque. Lowe choisit de le garder.

(2) Les notes laissées par sir Hudson Lowe fixent cette entrevue au 17 juillet. Mais Gourgaud, O'Meara, Las Cases, Montholon, lui assignent formellement la date du 16.

(3) Napoléon, ce jour-là, avait mal aux dents (O'Meara, I, 74). Pendant le déjeuner, pris sous la tente du jardin avec Las Cases, Montholon, Gourgaud et le docteur, il s'emporta contre Lowe qui prétendait se charger de faire raccommoder les souliers de Las Cases, pour éviter qu'on n'eût affaire directement au cordonnier de Jamestown. Gourgaud se disputa avec Las Cases et l'Empereur dit quelques mots durs à Gourgaud et Montholon. C'est dans cette

resta muet pendant les dix premières minutes. Lowe, gêné, battait le buisson. Tout à coup, l'Empereur l'interrompit :

— Vous nous faites des compliments dans vos lettres et en même temps vous nous enfoncez des épingles dans le dos... Il n'y a pas moyen de traiter avec vous. Vous êtes lieutenant-général, vous ne devez pas exécuter votre devoir comme une consigne. Songez à votre gloire qui souffrira de la manière dont vous nous traitez...

Lowe se défendit. L'entourage de Napoléon, disait-il, prenait plaisir à aigrir leurs rapports ; il « empoisonnait tout ». Il n'était pas venu à Sainte-Hélène pour chercher la gloire, il n'avait point sollicité cet emploi, mais il accomplirait son devoir.

Comme il revenait aux constructions, l'Empereur haussa les épaules :

— Une nouvelle maison ? Il faudrait six ans pour la bâtir. Dans deux ans il y aura un changement de ministère en Angleterre ou un nouveau gouvernement en France et je ne serai plus ici...

La conversation, debout, avait duré deux heures. Lowe conclut en disant qu'il allait en référer à Londres. Il salua et partit (1).

Ainsi qu'il l'avait annoncé, car cet homme mesquin n'est pas déloyal, il adressa à Bathurst un rapport exact. A plusieurs reprises, causant avec O'Meara, Napoléon avait indiqué comme lieux de préférence, pour élever un autre bâtiment, soit les Briars, soit les environs de Rosemary Hall. Les Briars étaient trop près de la

atmosphère d'orage que Lowe se présenta vers deux heures à Longwood. (Gourgaud, I, 219.)

(1) Lowe à Bathurst, 27 juillet 1815. Gourgaud, I, 220. Las Cases, V, 27. O'Meara, I, 76. Dans une lettre adressée le 29 juillet à sir H. Bunbury, Lowe écrit : « Il m'a injurié, mais avec beaucoup moins de rudesse qu'auparavant. Sa conversation abondait en répétitions. Comme pendant une ou deux pauses qu'il fit, je m'étais involontairement reculé, lorsqu'il commença à m'attaquer, il se glissa presque entre moi et la porte, comme s'il avait eu le dessein de m'empêcher de m'esquiver. »



ville, pensait Lowe; il recommandait donc au ministre le choix de Rosemary pour la résidence future de Napoléon.

Peu après (1), l'Empereur reçut Malcolm qui lui apportait la collection du *Journal des Débats* jusqu'au 13 mai. Elle venait d'arriver par le *Griffon* avec des lettres de Madame Mère, de Pauline et de Lucien. Après avoir parlé des événements de France : prorogation des Chambres, insurrection de Grenoble, condamnation à mort du général Bertrand par une commission militaire, Napoléon dit du gouverneur :

— Il n'a pas le caractère d'un Anglais. C'est un soldat prussien. Il est rusé, écrit bien et doit servir d'adroits rapports à son gouvernement... Ses façons me déplaisent au point que s'il venait me dire qu'une frégate est prête pour m'emmener en France, il ne me donnerait pas de joie.

Malcolm le jugeait sans vues. Pourtant il défendit son compatriote. L'intention du gouverneur était bienveillante, s'il pêchait par la manière. Napoléon en convint. Mais la manière lui importait d'abord.

Ce qu'il ne peut souffrir chez Lowe c'est cette affectation de le traiter d'égal à égal, avec juste la nuance de déférence qu'il croit devoir accorder à l'ancienneté de grades.

— Nous ne pouvons nous entendre, dit-il. Appelez cela de l'enfantillage si vous voulez, mais c'est ainsi.

Pourquoi ne le laisse-t-on pas se promener à cheval dans toute l'île sans que Poppleton le suive ? Il est absurde de craindre une évasion :

— Seul un oiseau pourrait sortir d'ici. A quoi bon ces sentinelles sur la crête des collines ? Si la côte est gardée, cela suffit... Lowe n'est pas un général, il n'a jamais commandé que des déserteurs corses... J'aurais

(1) Le 25 juillet. La veille, il avait fait dresser dans le jardin de Longwood une fort belle tente pour remplacer celle de Cockburn que le vent et la pluie avaient mise en lambeaux.

préféré être enfermé à la Tour de Londres que dans cette vilaine île. J'y mourrai avant trois ans (1).

L'amiral revient à Longwood quand on y essaie une machine à glace de Leslie, envoyée de la part du Prince-régent. L'appareil, défectueux, donne de piètres résultats. L'Empereur casse un thermomètre.

— Voilà qui est bien de moi ! s'écrie-t-il en riant.

Et il entraîne Malcolm dans le bosquet, pour une causerie sur la marine.

Arrive le 15 Août. Gourgaud a préparé un bouquet de violettes pour l'offrir à l'Empereur « de la part du roi de Rome ». Napoléon entre dans sa chambre à huit heures, par surprise. Gourgaud lui fait tant bien que mal son petit compliment.

— Bah, dit l'Empereur, le roi de Rome ne pense pas plus à moi qu'à vous \* !

Ils vont prendre Las Cases et descendent au jardin. Les Montholon puis les Bertrand paraissent avec leurs enfants. Vœux, hommages. Tous, grands et petits, déjeunent sous la tente. La journée passe « en famille ». Le soir les domestiques ont un grand souper, après quoi ils dansent...



Lord Bathurst, dans ses dépêches, avait enjoint à Lowe de comprimer les dépenses de Longwood de façon à ne pas dépasser 8.000 livres sterling par an. Le gouverneur essaya de gagner du temps. Il trouvait bien que les dépenses de Longwood étaient exagérées (elles allaient à 17.000 livres). Mais une réduction si forte lui faisait craindre une tempête chez Napoléon. Le ministre insistant à chaque courrier, Lowe dut agir. Il parla d'abord

(1) *Journal de lady Malcolm*, 35 et s. L'Empereur retint Malcolm jusqu'à la nuit. A un moment, Napoléon demanda à l'amiral « s'il pensait qu'il dût rester toujours à Sainte-Hélène ».

— Oui, répondit l'amiral. Et il l'engagea à s'accommoder le mieux possible de sa situation. »



à Montholon qui, au moins en discours, parut envisager des économies. Napoléon, informé par lui, dit qu' « il avait assez d'argent pour subvenir à la totalité de ses besoins, mais qu'il n'en voulait demander en Europe que par lettres cachetées ». Des lettres cachetées ! Lowe s'effraya. Ce serait pour Napoléon le moyen d'établir une correspondance avec l'Europe, qui sait ? par là de préparer sa fuite !...

Jours passant, les dépenses continuent. Le gouverneur veut en finir. Le 16 août, il monte à Longwood, demande à parler à l'Empereur qui le renvoie à Bertrand (1). Celui-ci se cache. Lowe revient le lendemain et remet au grand-maréchal un état de comptes en demandant que Napoléon prenne des dispositions pour se procurer des fonds en Europe. Bertrand répond sans aménité. Lowe se crispe :

— Le comte Montholon m'a assuré que le général Bonaparte ne ferait pas de difficulté pour traiter de cette question avec moi.

Bertrand, blessé de se voir opposer Montholon, à qui il parle à peine, rend l'état à Lowe :

— Très bien, donnez ce papier au comte Montholon. Quant à moi, monsieur le gouverneur, je désire avoir avec vous aussi peu de communications que possible, soit de vive voix, soit par lettres (2).

Lowe quitte la pièce en disant :

— Je puis vous assurer, monsieur, que ce désir est chez moi bien réciproque...

Il va se plaindre à Napoléon. L'Empereur ne le reçoit pas. Lowe écrit alors à Montholon qu'il se verra obligé de réduire à 8.000 livres par an les dépenses de Longwood si Napoléon ne consent pas à couvrir le surplus \*. Et le lendemain, bien que dimanche, il repa-

(1) Il y était déjà venu le 14. Gourgaud écrit à cette date : « Le gouverneur vient dire à Montholon que son crédit est épuisé. Sa Majesté ne le reçoit pas. Ni Bertrand. »

(2) *Minute du major Gorrequer.* (L. P., 20.115.)

rait à Longwood, flanqué de l'amiral, à qui il a demandé de l'accompagner pour avoir une explication décisive avec Napoléon.

Profitant d'une éclaircie, car la pluie et le vent ces deux jours ont fait rage, l'Empereur allait et venait devant la maison avec Las Cases et M<sup>me</sup> de Montholon. Dès qu'il aperçoit Hudson Lowe, il tourne les talons et se dirige vers le petit bois. Un instant après il revient, Montholon l'ayant averti que le gouverneur insistait pour lui parler. Il accueille l'amiral à la manière habituelle, mais ne dit pas un mot à Lowe. Tous trois marchent dans l'allée centrale du jardin, Napoléon entre les deux Anglais ; M<sup>me</sup> de Montholon, Las Cases et Gorrequer demeurent à l'écart. Dès qu'il le peut, Lowe s'adresse à l'Empereur :

— Je suis fâché d'avoir à vous importuner, mais la conduite du général Bertrand à mon égard m'oblige à vous entretenir directement des dépenses de votre maison...

Les mains derrière le dos, Napoléon marche sur les cailloux de lave sans répondre. Enfin, évitant de s'adresser à Lowe, il se tourne vers l'amiral (1) :

— Le comte Bertrand est un homme qui a commandé des armées et *il* le traite comme un caporal... *Il* nous traite comme si nous étions des déserteurs corses. *Il* méritait ce que le maréchal lui a dit... Les gouvernements ont des emplois pour deux sortes de gens, ceux qu'ils estiment et ceux qu'ils méprisent : *il* est de ces derniers. La place qu'on *lui* a donnée est celle d'un bourreau.

Le gouverneur, la face envahie de plaques rouges, réplique :

— Je suis le sujet d'un pays libre, je déteste le despo-

(1) L'entrevue est retracée par Las Cases (V, 346-50), O'Meara (I, 90 et s.), Gourgaud (I 237), Montholon (I, 356), enfin par les deux interlocuteurs de Napoléon : Lowe, dans un rapport rédigé aussitôt après, et l'amiral dans le *Journal de lady Malcolm* (55 et s.).



tisme, on veut me salir par la calomnie parce qu'on n'a pas contre moi d'autres armes. Je ne puis faire autrement que d'exécuter mes instructions.

— Ainsi, dit l'Empereur, si l'on vous donnait l'ordre de m'assassiner, vous obéiriez ?

— Non, monsieur. Les Anglais n'assassinent pas.

— Vos instructions sont les mêmes que celles de sir George Cockburn — il me l'a dit — mais vous les interprétez avec cinquante fois plus de rigueur. Vous êtes intraitable. Vous suspectez tout et tous. Vous ne savez pas vous conduire envers des gens d'honneur. Vous avez l'âme trop basse. Au moins, traitez-nous en prisonniers de guerre et non en convicts de Botany-Bay !...

Hors de soi, il martèle ses mots, les accompagne de gestes saccadés. Il reprend un à un ses griefs. Lowe a enlevé à Bertrand le droit de donner des laissez-passer pour Longwood...

Malcolm interrompt :

— Ce n'est pas Lowe, mais Cockburn...

— Non, monsieur, c'est *lui* qui vous l'a dit, mais ce n'est pas vrai... Je ne puis écrire un billet sans qu'*il* le voie, je ne puis recevoir une femme sans *sa* permission. Je ne puis recevoir les officiers du 53<sup>e</sup>... *Il* n'a aucune sensibilité. Les soldats du 53<sup>e</sup>, eux, quand ils passent près de moi me regardent avec compassion et pleurent... *Il* a retenu un livre qui m'avait été envoyé par un membre du Parlement, et *il* s'en est vanté.

— Comment, je m'en suis vanté ?

— Oui, monsieur, vous vous en êtes vanté au gouverneur de l'île de France (1). Il me l'a dit.

L'amiral de nouveau intervient :

(1) Le colonel Keating, gouverneur de l'île de France devenue l'île Maurice depuis son abandon aux Anglais (1814), avait été reçu par Napoléon le 27 juillet. M. René Moulin, dans l'*Illustration* du 25 août 1934, a publié une très curieuse lettre du duc d'Orléans (le futur Louis-Philippe) à qui le Prince-régent avait rapporté la conversation de Napoléon avec le colonel Keating.

— Sir Hudson Lowe a conservé ces volumes parce qu'ils étaient dédiacés avec le titre d'Empereur. Il lui était interdit de vous les remettre.

— Il m'a envoyé des lettres adressées : à *l'Empereur*.

— Oui, dit Lowe, mais elles avaient passé par le secrétaire d'État, et elles venaient de vos parents ou de vos anciens sujets, non d'Anglais.

— Il a commis l'indiscrétion de parler en public du contenu de ces lettres, qui lui arrivent ouvertes. Ma vieille mère m'a écrit qu'elle voulait venir à Sainte-Hélène pour mourir avec moi. Toute l'île en a été informée.

L'amiral proteste. Le gouverneur tient de telles lettres pour sacrées.

— Ce n'est pas moi qui en ai parlé, dit Hudson Lowe, ce sont sans doute des personnes de votre maison, par qui toutes choses vous sont faussement représentées. Vous êtes mal environné, monsieur.

Malcolm appuie :

— Oui, vous êtes mal entouré...

— Dans peu d'années, lord Castlereagh, lord Bathurst et vous, vous serez ensevelis dans l'oubli, ou si l'on vous connaît, ce sera par les indignités que vous avez commises contre moi... Mon corps est en votre pouvoir, mais mon âme est libre. Elle est aussi courageuse que lorsque je commandais à l'Europe... Cette Europe sera juge plus tard du traitement qu'on m'inflige. La honte en retombera sur le peuple anglais.

— Si mon gouvernement n'approuve pas ma conduite, je donnerai ma démission.

— Vous ferez bien, et pour vous et pour moi... Vous voulez de l'argent, je n'en ai pas, si ce n'est entre les mains de mes amis, mais on ne me permet pas de leur envoyer de lettres. Si vous ne pouvez plus me nourrir, mettez-moi à la ration... Si j'ai faim, ajouta-t-il en montrant de la main les tentes du camp, j'irai m'asseoir à la table des officiers du 53<sup>e</sup>, et même j'irai demander



à partager la gamelle des soldats. Ils ne repousseront pas, j'en suis sûr, le plus ancien soldat de l'Europe !

Il ajouta après un temps :

— C'est la haine aveugle de lord Bathurst qui vous a envoyé ici. Vous n'êtes pas un général, vous n'êtes qu'un scribe d'état-major.

Ce dernier mot, trop vrai, blesse Hudson Lowe mieux que ne l'ont fait de plus dures insultes. Il perd le sang-froid qu'il a eu quelque mérite à garder :

— Vous me faites rire, monsieur, dit-il.

Napoléon se tourne brusquement vers lui :

— Comment, je vous fais rire ?

— Oui, monsieur, la fausse opinion que vous concevez de mon caractère et la rudesse de vos façons m'inspirent de la pitié... Je vous souhaite le bonjour !

Son chapeau sur la tête, sans saluer, il quitte l'Empereur qui s'arrête de marcher. L'amiral lui dit alors, en s'inclinant :

— Il faut que moi aussi, je vous souhaite le bonjour.

Il ne peut demeurer sans désavouer son compatriote et son chef...

Napoléon le charge de ses compliments pour lady Malcolm. L'amiral rejoint Lowe et tous deux, à cheval, reprennent le chemin de Plantation.

L'Empereur s'est trop emporté. Son antipathie contre Lowe lui a fait passer les bornes. Il le sait ; il en convient avec Las Cases et Montholon :

— C'est la seconde fois de ma vie (1) que je gâtes mes affaires avec les Anglais ; leur flegme me laisse aller, j'en dis plus que je ne devrais. Je ne veux plus voir le gouverneur, il me met trop en colère et j'oublie ma dignité...

(1) Il faisait allusion à son entrevue avec lord Whitworth le 18 février 1803, qui préluda à la rupture de la paix d'Amiens. Il avait accablé l'ambassadeur de tels reproches que celui-ci écrivit à Addington : « J'ai cru entendre un capitaine de dragons et non le chef d'un des plus grands États de l'Europe. »

Il ne le verra plus, en effet. Napoléon demeurera fidèle à la règle qu'il vient de s'imposer. Cinq ans passeront. Lowe essaiera en vain, à plusieurs reprises, de se retrouver en sa présence ; il n'y réussira qu'un matin de mai, devant des hommes silencieux et qui pleurent. Cette fois Napoléon ne le foudroiera plus de ses yeux, de sa voix. Étendu sur son petit lit de camp, pâle, il laissera son geôlier approcher en silence. Et Lowe marchera sur la pointe des pieds, tête nue...



## TROISIÈME PARTIE

### LA LUTTE

---

#### I

### LES RESTRICTIONS

M<sup>me</sup> de Montholon avait accouché d'une fille qui reçut le nom de Napoléone (1). L'Empereur lui rendit visite chaque jour. Il s'asseyait auprès de son lit et causait avec elle un long moment. Cet enfant, comme on l'a prétendu, était-il le sien ? Cela ne saurait se soutenir. La conception remontait au milieu de septembre 1815. A ce moment Napoléon était sur le *Northumberland*.

(1) Le 18 juin 1816. En l'absence d'un prêtre catholique, le révérend Vernon baptisa l'enfant selon le rite anglican (*Registre de la paroisse de Jamestown*). L'accouchement de M<sup>me</sup> de Montholon qui fut pratiqué par le docteur Livingstone, directeur de l'hôpital de Sainte-Hélène, donna l'occasion à O'Meara d'exercer sa verve aux dépens d'une femme exilée et à qui il donnait des soins. Dans une lettre du 24 juin 1816 à Gorrequer (*Lowe Papers*, 20.116) il écrivait : « Je ne suppose pas qu'il y ait eu moitié autant d'anxiété à propos de la naissance du roi de Rome. On pourrait croire qu'il s'agit du premier accouchement d'une fillette de quinze ans nouvellement mariée au lieu d'une femme mûre et ridée qui a eu trois maris (tous vivants) et huit ou neuf enfants, dont aucun ne paraît avoir été trop comprimé lors de son arrivée dans le monde. » (Nous supprimons une obscénité.) Cette lettre inédite fait juger du personnage.

On y vivait si entassés que la liaison la plus discrète eût été aussitôt connue. M<sup>me</sup> de Montholon logeait avec son mari, ses enfants et leur bonne dans une chambre minuscule où une visite de l'Empereur eût paru bien insolite. Et Napoléon dans sa cabine n'était presque jamais seul. Ainsi quasi impossibilité matérielle. Mais aussi impossibilité morale. Napoléon, endolori de son désastre, ne pensait guère aux femmes. Il n'avait encore avec M<sup>me</sup> de Montholon que des rapports distants, presque antipathiques. Gourgaud, qui dit tout (1), n'eût pas manqué de noter un rapprochement. Il accusait au contraire M<sup>me</sup> de Montholon de vouloir séduire Cockburn. D'autre part, si courtisan qu'il fût, Montholon était amoureux de sa femme et s'en montrait jaloux.

A la vérité, M<sup>me</sup> de Montholon aime à plaire ; elle en a l'habitude et l'instinct. « Elle essaie tout ce qu'elle peut, notera plus tard Gourgaud, pour faire la passionnée avec Sa Majesté : yeux doux, pieds en avant, robe pincée sur la taille, enfin elle cherche à faire la belle et ce n'est pas facile (2) ». Mais n'y a-t-il pas là que des façons de coquette ? M<sup>me</sup> de Montholon est ainsi avec tous, que ce soient les officiers anglais, les rares visiteurs, Gourgaud même aux meilleurs jours. M<sup>me</sup> de Montholon est une Parisienne, une mondaine. Gourgaud, qui n'a guère connu que la vie des camps, donne de l'importance à des bagatelles et voit une manœuvre dans l'effusion d'un tempérament (3).

Napoléon ne lui a jamais montré grands égards. Un soir, avant le dîner, venue au salon où elle le trouve

(1) Au point que (dans le texte original de son *Journal*) il note quand l'un ou l'autre prend médecine, nous révèle des particularités intimes, cite sans farder les propos les plus salés de Longwood où l'on parlait souvent fort gras.

(2) 4 janvier 1817. *Inédit*. Il semble que Gourgaud, dans les premiers temps du séjour à Longwood, avait lui-même fait près d'elle des tentatives qui furent repoussées.

(3) M<sup>me</sup> de Montholon prenait d'ailleurs des airs avantageux qui prêtaient à la malveillance. Ainsi avait-elle assuré à Gourgaud qu'on lui avait prédit « qu'elle serait reine sans l'être ».



avec Gourgaud, l'Empereur la prie d'aller dans le parloir et de lui faire un peu de musique. Cependant il continue de parler grammaire avec son aide de camp. La pauvre femme, sans lumière, s'assied devant le piano désaccordé, joue *Mulbrough*, fait des gammes, renverse les pédales pour attirer l'attention de l'Empereur qui, de loin, lui crie de jouer encore et ne la laisse revenir que longtemps après (1).

Il souffre que Gourgaud l'entretienne d'elle en termes insultants :

— M<sup>me</sup> de Montholon est de mauvais ton, dit le jeune homme (2). Elle croit avoir de la gorge, de jolis pieds...

— Eh bien, dit l'Empereur qui voudrait la paix, faites-lui en compliment !

— Elle se gratte trop la gorge et crache dans son assiette ; ce n'est pas d'une femme bien élevée. Je n'ai jamais cru que Votre Majesté l'aimât pour... (3). C'est elle qui fait tout ce qu'elle peut pour le faire croire.

Napoléon lui-même en parle avec acrimonie :

— Est-ce que vous croyez, dit-il à Gourgaud, que je ne sais pas tout ce qu'ils font ? Ils pensent plus à eux qu'à moi. Ils ont pris les jalousies de mon salon pour eux, eh bien, je fais semblant de ne pas m'en apercevoir... Vous devriez bien vivre avec eux. Ne croyez pas qu'elle me plaise. J'ai été habitué à vivre avec des femmes trop gracieuses pour ne pas voir les ridicules et les mauvaises manières de M<sup>me</sup> de Montholon. Mais enfin, ici il faudrait faire sa société d'une perruche si on n'avait pas autre chose. Il n'y a pas de choix (4)...

(1) Gourgaud, 11 février 1817 (en partie *inédit*. Bibl. Thiers).

(2) Le 20 janvier 1817 (*inédit*).

(3) En faire sa maîtresse. Les termes de Gourgaud sont trop crus pour être reproduits.

(4) 12 février 1817. *Inédit*. A la même date, il convient encore, dit Gourgaud, que « la Montholon n'est ici que parce qu'à Paris elle est mal vue, que son séjour ici la blanchira et lui donnera de la considération. Mais que m'importe le motif ! Ils font une société et si cette femme était plus jolie, j'en... (profiterais) de toutes les manières ». (*Inédit*.)

Il n'y a pas de choix en effet. Des deux femmes venues à Sainte-Hélène pour partager son exil, seule M<sup>me</sup> de Montholon s'efforce à le distraire, à le flatter, à l'égayer. Elle lui parle souvent de son retour probable en France, du règne assuré de son fils.

— Qui sait, dit-elle même, si Votre Majesté ne fondera pas un jour un vaste empire en Amérique ?

— Ah ! je suis bien vieux ! répond l'Empereur \*.

Sans y paraître, elle l'entoure de ces légers soins de femme qui dans la tristesse sont si doux. Aussi de plus en plus elle lui devient nécessaire. Chez elle il s'établit au coin de la cheminée et, tandis qu'elle babille, tisonne le feu. C'est avec elle qu'il se promène le plus souvent, au dépit de M<sup>me</sup> Bertrand, à la fureur de Gourgaud, qui se croit insulté dès qu'il n'est pas favori.

Cependant, si M<sup>me</sup> de Montholon s'est placée dans cette position de familiarité, Napoléon n'a point de goût physique pour elle. Et il est mécontent que Gourgaud, par ses allusions répétées, puisse donner à penser qu'elle est sa maîtresse. « C'est faux, dit-il à Bertrand (1), elle est trop laide. Cela pourrait se mettre dans les gazettes et faire du tort. »

Il semble bien — malgré quelques plaisanteries quand il aperçoit une jolie fille — qu'il n'éprouve guère plus de besoins charnels. Depuis plusieurs années, avant même son départ pour l'île d'Elbe, ses sens, de son propre aveu, se sont fort émoussés. Comme M<sup>me</sup> de Montholon soupire qu'on vieillit vite à Sainte-Hélène — et pour elle c'est un fait, hélas ! — Napoléon dit « qu'il ne peut plus songer à faire la cour aux dames \*\* ». Elle se récrie :

— A quarante-huit ans, bien des hommes font encore les jeunes !

— Oui, réplique l'Empereur, mais ils n'ont pas

(1) 4 janvier 1817 (*inédit*). Nous aurons du reste à revenir au cours du récit sur cette question si controversée des rapports de l'Empereur avec M<sup>me</sup> de Montholon.



éprouvé mes chagrins. Gourgaud, en frac, paraît plus jeune qu'il ne l'est réellement. Il est encore dans le temps des illusions. C'est comme Bertrand qui adore sa femme et ses enfants. Mais moi, je n'en ai plus. Si je perdais l'Impératrice, je ne me marierais plus (1).

Quand Gourgaud se plaint (2) « de ne pas pouvoir faire venir une femme à Longwood, quand tout le monde en a », Napoléon répond qu'il ne l'en empêche pas, puis ajoute :

— Bah, les femmes !... Quand on n'y pense pas, on n'en a pas besoin. Faites comme moi !

Là-dessus Gourgaud note : « Sa Majesté a 48 ans et moi 35 \* ! »

En effet, si l'Empereur paraît revenu de l'amour, ses commensaux en font une sérieuse affaire. Sans parler des Montholon qui auront deux filles en dix-huit mois, des Bertrand chez qui les accidents se succèdent (3), les célibataires sont tourmentés de désirs qu'active l'oisiveté, peut-être aussi l'atmosphère vaporeuse (4). Même le

(1) Même note, le 7 avril : « A cinquante ans, dit Napoléon, on ne peut plus aimer. Berthier aimait toujours, mais moi j'ai le cœur bronzé. »

(2) 2 septembre 1817. *Inédit*.

(3) Mme Bertrand fit cinq ou six fausses couches avant et après la naissance du petit Arthur.

(4) L'île est demeurée très prolifique. Les familles de dix, douze, quinze enfants y sont en majorité. Cependant il ne faudrait rien exagérer. M. Frédéric Masson attribuait au climat « colonial » de Sainte-Hélène cette inclination à l'amour :

« Sainte-Hélène est sous l'équateur, écrivait-il (*Autour de Sainte-Hélène*, 1<sup>re</sup> série, 116). Il y a comme une exaspération de toutes les passions brutales, un goût de verser le sang et de repaître ses yeux de supplices. Il y a des haines qui, sous un vent de folie, ne peuvent se satisfaire que de l'assassinat, il y a une sorte de *délire érotique* qui modifie toutes les relations des êtres civilisés et qui, par l'appât de la femelle, les ramène à la barbarie. Il y a chez l'homme blanc qui est intelligent, instruit, sociable, comme un afflux des violences irraisonnées de l'homme noir. La responsabilité s'atténue, la conscience s'atrophie, la loi morale s'abolit... »

Ce thème pèche par la base. Travaillant dans son cabinet, l'illustre historien de Napoléon et sa famille s'était fait une idée *a priori* du climat de Sainte-Hélène. Il est presque européen. La population est laborieuse et paisible. Les délits y sont rares et les crimes inconnus.

sévère Las Cases cède à Vénus (1). Gourgaud, plus encore que du regret de la France, en est obsédé. Ou plutôt sa nostalgie s'accroît, se multiplie par l'abstinence. Il fait venir dans sa chambre, en cachette, une métisse de Jamestown (2). Mais les domestiques clabaudent. L'Empereur lave la tête de Gourgaud qui bientôt recommence. Le jeune homme courtise en vain la *Nymphe*, miss Robinson. Bientôt elle sera fiancée à un capitaine marchand. Gourgaud se rabat sur la fille du fermier de Longwood, Betzy Breame. Sa flamme là encore n'est pas couronnée. Il poursuivra alors une servante des Bertrand. L'Empereur même le lui a conseillé, par pitié pour sa solitude. Mais les Bertrand se méfient. Quand Gourgaud arrive, ils font sortir la mulâtresse (3). Entre temps, comme depuis sa rencontre avec Laura Wilks, il rêve toujours de mariage (et d'un mariage avantageux), il s'enflamme pour une miss Amelia Churchill qui, venant de l'Inde avec sa sœur et ses parents, débarque à Sainte-Hélène. Il court à cheval à sa rencontre sur les routes, l'escorte, lui promet de la faire recevoir avec sa sœur par Napoléon (ce qu'elles désirent plus que tout au monde) ou, s'il ne le peut, du moins de lui donner des autographes. Il prie à cet effet Napoléon, qui, bonhomme, accepte de jouer aux échecs « la réception de ces demoiselles et un mot d'écrit ». Gourgaud gage en retour huit tourterelles qu'il prendra à la chasse. L'Em-

Au temps de Napoléon, quand l'île était encombrée de troupes, on ne trouve pas trace d'un plus grand désordre de mœurs. Si plusieurs des déportés de Longwood paraissent avoir été si préoccupés de la question amoureuse, cela tient à leur longue privation, à l'ennui, au goût français de la société féminine, bien plus sans doute qu'à la latitude.

(1) Gourgaud (25 décembre 1816) prétend qu'il aurait reçu plusieurs fois une femme Blake qui devait être une native.

(2) A plusieurs reprises, notamment le 25 juin et le 24 septembre 1816, il introduisit à Longwood des indigènes. Il note à propos de l'élue du 25 juin : « Je lui donne 6 pounds. Toute la valetaille de la maison se met en insurrection. Sa Majesté me dit que j'ai tort. Je la fais partir pour la ville. » (*Inédit*. Bibl. Thiers.)

(3) A la fin, pour éviter des complications avec Gourgaud, M<sup>me</sup> Bertrand la congédiera (16 décembre 1817).



pereur, ayant perdu, revient sur sa promesse. Gourgaud se tire d'affaire en découpant quelques mots de la main de Napoléon, qu'il va remettre à Jamestown à sa belle, comme elle s'embarque pour l'Europe. L'Empereur tente de consoler le pauvre garçon en lui assurant qu'avant un an ils seront tous en Angleterre et qu'il mariera Gourgaud « avec quelque demoiselle de la Cité qui par enthousiasme lui apportera sept ou huit cent mille francs ». Napoléon viendra chasser au renard sur ses terres \*.

Les autres tant bien que mal s'accommodent. Marchand s'est lié avec la jolie femme de chambre de M<sup>me</sup> de Montholon, Esther Vesey, fille d'un sergent retraité de Ladder Hill. Il en aura deux enfants (1). Napoléon voit d'un mauvais œil cette intimité. Il fait plusieurs fois des reproches à Marchand, demande à M<sup>me</sup> de Montholon de renvoyer Esther. Elle obéit (2). Mais chaque semaine Marchand reçoit encore sa maîtresse à Longwood où elle passe la nuit. S'il descend à Jamestown, il la voit chez elle. Lorsqu'elle est enceinte, il veut l'épouser. L'Empereur le lui défend. Il s'est attaché au jeune homme. Il prétend le marier lui-même. C'est, on le sait, sa marotte.

Noverraz courtise Joséphine, camériste de M<sup>me</sup> de Montholon, ce qui ne l'empêche point, comme Aly et Archambault, de courir les négresses. On se plaint beaucoup à l'office. Il n'empêche que, les bouteilles aidant, et l'on y boit sec, on n'y soit très souvent fort gai.



Après sa dernière scène avec Lowe, Napoléon avait

(1) La seconde, une fille, mourut en bas âge. L'aîné, un garçon, nommé James-Octave et surnommé Jimmy, demeura dans l'île avec sa mère en 1821.

(2) Elle ne figure plus dans « l'état des personnes composant l'établissement de Longwood en avril 1817 ». (*L. P.*, 20.118.)

dicté à Montholon une longue *Remontrance*, qui, adressée au gouverneur, devait atteindre le ministère anglais et, au delà de lui, l'opinion européenne. Elle fut signée par Montholon (1) et expédiée le 23 août 1816 à Plantation House. Napoléon s'en disait très content. Il se la fit relire à plusieurs reprises. Aly la copia pour la faire passer en Europe.

Quelques jours après (2), l'Empereur commit une erreur de tactique. Il fit écrire, par Montholon encore, qu'il ne voulait plus recevoir d'habitants de l'île, d'officiers ou d'étrangers, du moment qu'il leur fallait un laissez-passer du gouverneur. Lowe sauta sur l'occasion. Rien ne pouvait mieux faciliter sa tâche que l'isolement des Français. Il en prit acte dans une lettre à Montholon (3). Napoléon alors vit sa faute. Il essaya d'y remédier en faisant appeler Poppleton, à qui il dit « qu'il tenait les officiers anglais pour des hommes francs et de bons soldats, et qu'il les recevrait toujours avec plaisir (4) ». Cependant Lowe se hâtait d'informer Malcolm et Bingham, qu'ils n'eussent plus à délivrer de permis pour Longwood. Dans cette guérilla misérable, il avait marqué un point (5).

(1) Cela souligne la disgrâce de Bertrand à qui revenait en sa qualité de grand officier de la Couronne, la signature d'une pièce de cette importance. Peut-être éleva-t-il des objections contre l'opportunité ou la forme de la protestation. Elle fut lue le 20 août devant Gourgaud et Las Cases qui l'approuvèrent après quelques corrections (Gourgaud, I, 238).

A Jamestown, le bruit courut que Napoléon « avait frappé Bertrand d'un coup de poignard pour n'avoir pas voulu signer la lettre ». (Gourgaud, I, 241.)

(2) Le 28 août.

(3) Le 29. *L. P.*, 20.115.

(4) Poppleton fit son rapport à Lowe qui lui répondit : « Le général Bonaparte s'est imposé lui-même, par la lettre du comte de Montholon que vous m'avez apportée, une gêne dont il souhaiterait maintenant se délivrer par des moyens indirects. Faites attention à ce qui se dit et ce qui se fait. » (*L. P.*, 20.115.)

(5) *L. P.*, 20.115. Quand Bertrand sera à Longwood (il entrera dans sa maison le 20 octobre), la question perdra son intérêt. Le grand-maréchal, étant placé lui-même à l'intérieur du domaine de Longwood, ne pouvait plus donner permission d'y entrer.



Le cabinet britannique redoutait toujours l'évasion. Ses craintes étaient entretenues par des avis chimériques, parfois anonymes, qui lui arrivant de toutes parts, dénonçaient de prétendus complots, financés par Joseph Bonaparte ou d'anciens dignitaires impériaux, pour enlever Napoléon. L'ex-roi d'Espagne, retiré aux États-Unis, pensait cependant beaucoup plus à s'y ménager une vie douce et fastueuse qu'à courir des aventures nouvelles, dût-il y ramasser en passant la couronne du Mexique. Quant aux grands serviteurs de l'Empire, s'ils ne pouvaient rentrer en grâce auprès des Bourbons, ils désiraient du moins s'en faire oublier. Aucun d'eux n'envoya jamais le moindre message, le moindre souvenir à l'Empereur.

Mais la peur ne raisonne guère. Bathurst et ses acolytes, Bunbury et Goulburn, adressaient lettres sur lettres à Lowe pour lui recommander d'ouvrir les oreilles et les yeux et lui signaler qu'au Brésil une expédition de secours s'organisait, qu'un colon avait déjà été gagné par les Français à Sainte-Hélène, qu'un Américain nommé Carpenter équipait un bon voilier dans la baie d'Hudson pour délivrer les captifs\*.

Si l'on est anxieux à Londres, Lowe sur qui pèse la responsabilité doit l'être bien davantage. A la lettre, il ne dort plus (1). Que Napoléon, par une ruse quelconque, parvienne à s'échapper, le gouverneur est perdu, sa carrière finit dans une impasse honteuse. Or il veut réussir dans sa mission. Elle l'honore, croit-il, devant l'Angleterre et l'Europe. Car à aucun moment il n'a imaginé que ce rôle de géolier pût avoir de l'odieux (2).

(1) Lui arrivaient du reste, directement, des lettres de fous ou de mauvais plaisants, qui lui dénonçaient d'imaginaires projets d'évasion. Lowe, archiviste insigne, les a conservées. Sans doute n'y croyait-il pas absolument, mais elles devaient aviver ses craintes. (*L. P.*, 20.204.)

(2) Il garda cette opinion jusqu'à la fin. Le 5 mars 1821 il écrivait à lady Holland : « Je me trouve plus flatté d'être son gardien à Sainte-Hélène que son ministre aux Tuileries. » (*L. P.*, 20.132.)

Lowe tenait à son emploi, non seulement pour l'avenir qui pourrait s'en suivre, mais aussi pour l'existence si large que dans le présent il lui assurait. A Sainte-Hélène, n'était-il pas un petit souverain, pourvu d'un pouvoir presque absolu, d'une résidence agréable, d'un somptueux traitement ? Cette fuite de Napoléon à laquelle il pense sans trêve, s'il réfléchissait, il se persuaderait que matériellement elle est impraticable. Peut-être le captif eût-il pu atteindre, de nuit, en évitant les cordons de garde, les abords de Prosperous Bay. Mais c'était un long chemin, abrupt, périlleux (1). Un homme de près de cinquante ans, lourd, peu habitué à la marche dans des fondrières et des rochers, y voyant mal, car Napoléon, on l'oublie trop, était myope, se fût sans doute tué ou blessé gravement dans ce terrible chaos. Admettant que par un bonheur inouï il atteignît la mer, comment le navire qui l'attendrait au large échapperait-il à l'incessante ronde des bricks anglais ? Et il était ridicule de penser à un enlèvement de haute lutte. Il eût fallu une flotte, une armée et des mois pour arriver à Longwood...

Au demeurant, que l'impossible se réalisât, que Napoléon par un miracle quittât l'île, où serait-il allé ? Il ne pouvait songer qu'à l'Amérique. Or il était bien revenu des projets ébauchés jadis à Malmaison. Les mœurs démocratiques de la Confédération ne lui plaisaient pas. Il n'était pas sûr d'y être bien accueilli. Il craignait d'« aventurer sa gloire ». Pour lui-même, pour le futur de son fils, mieux valait rester à Sainte-Hélène jusqu'à ce qu'un grand événement lui rouvrît l'Europe. Si cet événement ne se produisait pas, mieux valait

(1) Napoléon l'avait compris dès les premiers jours. A diverses reprises Las Cases, Montholon, Gourgaud agitèrent des projets. Chaque fois l'Empereur les découragea. Aussi Gourgaud écrivait-il : « Montholon dit que S. M. ne se sauvera jamais d'ici, qu'Elle est trop douillette. Elle pourrait compromettre bien des gens, mais au bout du jardin, Elle dirait qu'Elle est trop fatiguée et ne veut pas se faire tirer un coup de fusil. » (Gourgaud, 4 octobre 1817. *Inédit.*)



mourir sur ce récif : il ne trouverait jamais si haut piédestal.



Cependant Bathurst envoyait par l'*Eurydice* des ordres encore plus rigoureux. L'officier d'ordonnance devrait dorénavant, par tous moyens, contrôler *deux fois par jour* la présence de Napoléon à Longwood. Pour diminuer ses dépenses et ses moyens d'action, quatre *au moins* de ses compagnons seraient embarqués pour l'Europe (1). Ceux qui demeureraient seraient astreints à signer la formule uniforme de soumission qu'ils avaient remplacée par des déclarations « d'un ton insolent ». S'ils refusaient, Lowe les expulserait de l'île.

Bathurst comptait sur ce refus. Le secrétaire militaire de Lowe, Gorrequer, vint d'abord tâter Bertrand. Il dit au grand-maréchal que « d'après les dernières instructions reçues de Londres, le gouverneur pouvait l'autoriser et sa famille à partir pour le Cap, sans tenir compte de sa déclaration antérieure, en raison de la grossesse de M<sup>me</sup> Bertrand ». Bertrand déclina l'offre : il devait tout à l'Empereur, il ne voulait pas l'abandonner. Gor-

(1) *Dépêches* de Bathurst des 26 juin, 3, 17, 25 juillet 1816, de Goulburn 20 juillet. (L. P., 20.116.) Bathurst, le 17, donnait une directive générale à Lowe qui l'avait averti (26 mai) de ses difficultés :

« Il y a une grande différence entre la conduite que vous devez tenir vis-à-vis du général Buonaparte et la manière dont vous agirez avec ceux qui ont voulu le suivre à Sainte-Hélène. Il y aurait un manque de générosité à ne pas souffrir avec indulgence les excès de langage auxquels le premier peut parfois se laisser entraîner. La hauteur de la position d'où il a été précipité, les circonstances mêmes de sa chute pourraient suffire à exaspérer un esprit moins irritable que le sien.

« Pour les personnes de sa suite, elles sont dans une situation toute différente. Leur séjour dans l'île est un acte de tolérance de la part du gouvernement britannique ; vous les informerez que vous avez reçu l'ordre exprès de les éloigner de la personne du Général et de les faire transporter hors de l'île, si elles n'observent pas le respect qui vous est dû, ainsi que la plus stricte obéissance à vos règlements. »

requer insista : Bertrand avait rempli son engagement de rester un an à Sainte-Hélène ; il pouvait honorablement partir. Le grand-maréchal demeurant ferme, Gorrequer recourut à M<sup>me</sup> Bertrand. La pauvre femme n'était que trop tentée. Elle refusa, par crainte du mal de mer dans sa position. Elle redoutait aussi qu'une fois au Cap, on ne lui permît pas de se rendre en Angleterre (1).

Ce même jour, Lowe se présentait à Longwood. Napoléon, le refusant, dit à O'Meara :

— Qu'il parle à Bertrand ou qu'il m'envoie le colonel Reade, je le recevrai et l'écouterai sans colère si sa mission est déplaisante, parce qu'il ne fera qu'obéir à ses ordres \*.

Lowe insista. En vain. Il eut l'idée saugrenue, tout en protestant de ses intentions conciliantes, de demander des excuses de Bertrand, et même des excuses de Napoléon (2).

Hudson Lowe veut des excuses de l'Empereur ! Des excuses de César à l'ancien colonel des *Corsican Rangers*... Napoléon sourit avec mépris... Le gouverneur lui dépêche alors Reade. Napoléon le reçoit au jardin (3). Un extrait des dépêches de lord Bathurst lui est traduit par Las Cases. L'Empereur demande si les quatre personnes qui doivent être éloignées sont ses officiers. Reade ne peut ou ne veut répondre. Napoléon regarde Las Cases et dit en italien :

— Dans peu de temps on m'enlèvera tous les autres et un de ces matins on m'assassinera.

(1) Conversation entre M<sup>me</sup> Bertrand et Gorrequer, 1<sup>er</sup> octobre 1816. *L. P.*, 20.142.

(2) Bertrand, disait-il, lui devait des excuses « pour la conduite et le langage qu'il avait eu à supporter dans leur dernière entrevue. Les mêmes expressions de regret lui étaient dues pour la manière dont le général Buonaparte l'avait reçu et lui avait parlé ». Cela admis, bon prince, « il n'hésiterait pas à formuler lui-même des regrets pour ce qui aurait été trouvé désagréable dans ses manières ou ses expressions ». (*L. P.*, 20.116.)

(3) Le 4 octobre. Reade a laissé une minute de cet entretien. (*L. P.*, 20.116.)



Marchant d'un pas nerveux dans l'allée, par deux fois il murmure :

— Quelle rage de persécution !... Mais plus on me persécutera, mieux cela sera pour le monde.

Las Cases croit que la menace d'un exode général ferait céder Lowe. Mais si Lowe ne cède pas ?... Le 8 octobre, le gouverneur adresse à Bertrand la formule à signer par tous les Français (1). Comme encore une fois ils ont substitué à « Napoléon Buonaparte » « l'empereur Napoléon », il refuse les feuilles. Il ne fait qu'obéir à Bathurst. Mais on sent qu'en exécutant ses instructions, Lowe n'est pas fâché de venger sa propre injure...

L'Empereur défend qu'on signe ; Sir Hudson vient à Longwood et, se tenant dans la maison où les Bertrand s'installeront dans quelques jours, il fait comparaître un à un devant lui les officiers de Napoléon. Bertrand, agité, « essaie en vain de l'impressionner ». Las Cases se perd dans le « labyrinthe » de ses phrases. Montholon fait le diplomate. Tous trois refusent de signer une déclaration qui implique la déchéance de l'Empereur. Gourgaud, naïf, dit « qu'il signerait sans attacher d'importance à l'absence d'un titre, mais qu'il doit obéir à la consigne reçue \* ».

Le soir, à la veillée, chez l'Empereur, arrive l'ultimatum du gouverneur : ceux qui ne se seront pas soumis doivent se préparer à partir sans délai pour le Cap (2). Napoléon qui lisait tout haut *Don Quichotte* essaie de garder son calme et veut reprendre sa lecture. Un moment après, il ferme le livre :

(1) Elle était ainsi libellée : « Je soussigné déclare par la présente que mon désir est de rester à l'isle de Sainte-Hélène et de partager les restrictions imposées à Napoléon Buonaparte personnellement. » (L. P., 20.116.)

(2) Seraient seuls exceptés de cette mesure : le grand-maréchal et sa femme, en raison de la grossesse avancée de M<sup>me</sup> Bertrand, Cipriani, Marchand, le cuisinier et un autre domestique. (L. P., 20.116. *Inédit.*)

— On ne peut pas lire de fadaïses en de telles circonstances \*.

Tous sont atterrés. M<sup>me</sup> de Montholon, pourtant courageuse, pleure. Le pénible silence est tout à coup rompu par la voix de Gourgaud :

— Je vais signer !

Il aime mieux céder que d'abandonner l'Empereur. Il va vers la porte. Montholon l'imité. Napoléon les regarde et ne les arrête pas. Son orgueil a fléchi. Il sait bien qu'il ne pourrait ici vivre seul.

Les trois Français remettent les feuilles à Poppleton. A minuit cette angoisse a pris fin (1). Le lendemain, à son tour, Bertrand envoyait sa déclaration. Tous les domestiques avaient signé, hormis Santini.

Ayant triomphé sur ce chef, Lowe passa aux autres. Il désigna pour quitter l'île Piontkowski et trois serviteurs, Santini, Rousseau et Archambault (2).

Le départ de Piontkowski ne pouvait gêner ni peiner Napoléon. Quoi qu'ait affirmé plus tard le Polonais, l'Empereur ne lui confia aucun message pour l'Europe ; il le tenait en trop mince estime. Cependant, par pitié,

(1) O'Meara a profité de l'occasion pour décrire à Finlaison, à sa manière moqueuse et perfide, la scène où Montholon, Las Cases et Gourgaud vinrent dans la chambre du capitaine Poppleton en pleine nuit, « la contenance abattue, les yeux ruisselants de larmes, tendant leurs déclarations qu'ils le suppliaient de faire parvenir à cette heure absurde au gouverneur ». (23 décembre 1816. *L. P.*, 20.216.) Cette hâte n'était pas nécessaire et O'Meara a inventé ces détails pour faire rire aux dépens des Français. Le rapport de Poppleton du 15 octobre fournit une note simple et exacte : « Entre onze heures et minuit, le général Montholon, le général Gourgaud et le comte de Las Cases sont venus dans ma chambre avec quatre feuilles de papier qui, me dirent-ils, contenaient les déclarations exigées d'eux. (Il y en avait trois signées par les officiers ci-dessus désignés et l'autre par tous les domestiques, sauf Santini.) Ils me prièrent de les présenter au gouverneur. Ce fut le comte Las Cases qui porta la parole ; il me dit qu'ils étaient résolus de ne pas quitter Napoléon, qu'ils avaient signé ces papiers sans le consulter, qu'il n'en savait rien... » (*L. P.*, 20.116 — 20.208. *Inédit.*)

(2) On doit remarquer que Lowe, qui eût pu facilement priver Napoléon d'un ou plusieurs de ses principaux officiers, sans crainte d'être désavoué par son ministre, agit ici *avec modération*. Il désigna les personnes dont Napoléon pouvait le plus aisément se passer.



il lui accorda *ad honores* le grade de chef d'escadrons avec une année de solde. Les trois domestiques reçurent un livret attestant leurs services, deux ans de gages et une pension du tiers de ces gages jusqu'à leur mort (1). Le second piqueur, Archambault cadet, et l'argentier Rousseau, qui se proposaient de gagner les États-Unis, furent chargés par Napoléon de porter de ses nouvelles à Joseph.

A l'huissier Natale Santini (2), fut dévolue une véritable mission. Ce Corse aux cheveux drus se fût fait hacher pour son maître. Il brûlait de haine contre Lowe. Patient chasseur, battant les environs de Longwood avec son fusil, il rêvait de le trouver un jour au bout de son canon. Sans doute n'eût-il pas manqué sa vendetta.

Napoléon le sut. Un soir à dîner, il apostropha Santini :

— Comment, brigand, tu voulais tuer le gouverneur ! Misérable, qu'il te revienne de pareilles idées et tu verras comme je te traiterai !

Et s'adressant à ses officiers :

— Ce drôle allait nous faire là une belle affaire !

Napoléon donna lui-même à Santini ordre de ne pas signer la déclaration, afin que le gouverneur le désignât pour partir. Puisqu'on n'avait pas encore réussi à envoyer en Europe la *Remontrance* du 23 août, Santini l'y porterait.

Écrite en caractères très fins sur un morceau de satin blanc emprunté à une robe de M<sup>me</sup> de Montholon, il la cousit dans la doublure de son habit. Pour plus de sû-

(1) A acquitter par la famille de l'Empereur, en particulier par le prince Eugène sur les 800.000 francs qu'il avait en dépôt.

(2) Santini n'avait pas à Longwood d'emploi bien défini. Mais adroit et « bricoleur », il y rendait beaucoup de menus services. Il coupait les cheveux de l'Empereur, remettait des coiffes à ses chapeaux. Il lui tailla un habit dans une vieille redingote grise. Il lui fit aussi des gilets de flanelle et une paire de souliers. Surtout il bricollait sur le plateau de Longwood, abattant sur les terres de la Compagnie des cochons sauvages ou des chevreaux qui venaient augmenter le menu de l'office à Longwood.

reté, quoique presque illettré, il apprit ce long texte par cœur en deux jours, et le récita sans faute à Napoléon qui dit, en lui tirant l'oreille :

— *Con la tua aria di non saper far niente, credo bené que riusciroi* (1) !

Les instructions de l'Empereur étaient simples :

— Si tu peux arriver jusqu'à Londres, tu le feras imprimer. En Angleterre tu trouveras de braves gens ; il y en a beaucoup qui ne partagent point à mon égard les préventions de leur gouvernement. Va les trouver, ils t'aideront (2).

Les quatre déportés quittèrent Sainte-Hélène le 19 octobre, sur le *David* qui devait les conduire au Cap (3). Ils y seront détenus un mois, à la citadelle, et n'arriveront à Portsmouth que le 12 février.



Depuis le 10 octobre, les limites où Napoléon pouvait se mouvoir sans le contrôle d'un officier anglais étaient réduites de douze à huit milles. Sa chaîne était raccourcie d'un tiers sans raison véritable, avec une soudaine brutalité.

Bien plus, il lui était désormais interdit d'entrer dans aucune maison, de parler à aucune personne qu'il pourrait rencontrer, hors de la présence d'un officier anglais (4).

(1) « Avec ton air de ne savoir rien faire, je crois bien que tu réussiras. » (Santini, 43.)

(2) Santini, 42. Napoléon reçut avant leur départ Archambault et Rousseau. Il ne voulut pas voir Piontkowski. (Gourgaud, I, 254.)

(3) On les fouilla avec rigueur. Piontkowski dont les Anglais se défiaient surtout fut mis nu. (O'Meara, II, 161.)

(4) Lowe pensait ainsi parer au danger d'une conversation possible entre Napoléon et les commissaires. Cette interdiction parut bientôt à lui-même si excessive qu'il la supprima (26 décembre 1816. O'Meara à Finlaison, 29 décembre).

Les lettres devaient être toutes remises à Poppleton. Elles étaient, à Plantation, décachetées avec soin et recachetées Las Cases, dans un



Les sentinelles, qui jusqu'alors ne se rapprochaient pas avant neuf heures du soir, furent postées autour du jardin de Longwood dès le coucher de soleil. Elles enveloppaient la maison depuis neuf heures jusqu'au lever du jour (1).

La question d'argent n'a pas été résolue depuis deux mois, malgré de longues palabres entre Montholon et Gorrequer. La somme de 8.000 livres sterling fixée par le gouvernement lui paraissant à lui-même insuffisante, Hudson Lowe a pris sous sa responsabilité de l'élever à 12.000 livres en attendant une décision de Bathurst (2). Napoléon de nouveau offre sans succès de payer toute sa dépense à condition de se procurer des fonds par lettres scellées. Il ne veut pas que le cabinet britannique con-

fragment de son manuscrit original. écrit : « Les lettres réellement lues ne conservaient aucune trace. Les précautions étaient complètes. Dès que quelqu'un se trouvait couché sur la liste de surveillance, ses armes, son cachet étaient aussitôt gravés par le bureau (du gouverneur), si bien que ses lettres après avoir été lues lui parvenaient intactes sans aucun indice de soupçon. » (L. P., 20.215. *Inédit.*)

(1) Pendant le jour, la surveillance des prisonniers était assurée par quatre-vingt-deux hommes postés en piquets autour des limites. Quatre sentinelles gardaient le parc de Longwood. Seize hommes étaient à Longwood Gate, et vingt-trois aux écuries. Ces chiffres sont ceux de novembre 1817 (L. P., 20.225.) Ils n'ont que très légèrement varié durant la captivité. Chaque soir, un quart d'heure après le canon d'Alarm Signal, vingt-huit sentinelles entouraient le jardin. A neuf heures, seize étaient postés tout contre la maison. Quarante-deux étaient à Longwood Gate et quatorze aux écuries. Il faut y ajouter vingt-quatre hommes et un officier pour le service des télégraphes optiques.

Napoléon plaignait les soldats harassés par les piquets, les gardes, les patrouilles dangereuses au ras des précipices.

— Ces pauvres diables, disait-il, auraient raison de me haïr et de souhaiter ma mort. Mais ils doivent voir que les fatigues qu'on leur impose sont inutiles et vexatoires. La seule vue de l'île convaincra quiconque n'est pas un soupçonneux *coqlione* qu'une évasion est impossible. (O'Meara à Finlaison, 10 octobre 1816. L. P., 20.216. *Inédit.*)

Lowe eût pu, dès le début, élargir les limites, au lieu de les rétrécir. (Il le fera plus tard d'ailleurs.) Sa responsabilité là est directe, Bathurst ayant seulement décidé « qu'il devait y avoir des limites et qu'elles devaient être raisonnables ».

(2) *Minutes Gorrequer*, L. P., 20.116. Lowe informa Bathurst le 8 septembre.

naïsse les sommes qu'il a en Europe (1), il est persuadé qu'on les saisirait. Il se trouverait dès lors à la merci de ses ennemis.

Ce problème des dépenses de Longwood a pendant un siècle soulevé des controverses irritées ; on peut l'envisager aujourd'hui sans parti pris.

La somme que Lowe proposait de leur affecter, 12.000 livres, soit 300.000 francs-or (2), était-elle suffisante pour entretenir la maisonnée française ? Sans aucun doute, à la condition que le coulage fût réduit. Il était extrême. Sous la direction de Montholon, gourmand, exigeant, qui veut que la table soit pourvue à profusion, s'est installé un gâchis magnifique et par trop impérial. Bertrand a essayé un instant d'y remédier. Sentant derrière Montholon la coalition de la livrée, effrayé d'avance de la lutte à soutenir, il recule et se tait. Gourgaud montre plus de courage. Exaspéré des voleries qu'il sent partout, il tente d'ouvrir les yeux de l'Empereur :

— Il y a trop de gaspillage, lui dit-il. Il est impossible que l'on boive dix-sept bouteilles de vin (3) ou que l'on

(1) Au total Napoléon avait en Europe 5 millions. Les Anglais le croyaient beaucoup plus riche. On disait à Londres qu'il avait en sûreté un trésor d'au moins quelques dizaines de millions. Aussi Bathurst estimait-il qu'il pouvait payer une partie de son entretien.

(2) C'était le chiffre même de son traitement de gouverneur. Il lui permettait de mener un train luxueux.

(3) Gourgaud (*Journal*, I, 213). Les quantités de vin fournies au total étaient, par jour, de : 9 bouteilles de Bordeaux, 24 de vin du Cap, 6 de Ténériffe, de Graves, de Constance, 1 de Madère. Par mois, 14 de champagne et 4 de Porto. Les autres fournitures de vivres étaient dans ces proportions. Par jour, 30 livres de mouton, 46 livres de bœuf, 6 poulets, 30 œufs, 2 livres de jambon, 2 livres de lard, 5 livres de beurre, 10 livres de sucre, 6 livres de poisson, 10 livres de fruits, 20 livres de légumes, 60 livres de pain, 2 gallons et demi de lait, 2 livres de café. Par semaine, 8 canards, 2 dindons, 2 oies, 1 cochon de lait. Ces provisions s'appliquaient à 38 personnes dont 5 enfants. L'officier d'ordonnance et l'officier de garde anglais, de même que les soldats anglais qui servaient comme domestiques étaient nourris à part. (*L. P.*, 20.145.)

Les quantités ci-dessus furent encore augmentées par la suite. Ainsi, quand il n'y eut plus que 28 personnes à Longwood, dont



mange quatre-vingt-huit livres de viande et neuf poulets par jour : c'est donner prise contre nous.

Et il ajoute, avec grand sens :

— Dans notre position, prendre le moins possible est ce qu'il y a de mieux.

Napoléon approuve. Il pense à donner à chaque domestique une somme fixe pour se nourrir : huit francs aux Français, trois francs aux autres. Sa table dès lors très réduite pourrait être surveillée de près (1). Montholon fait abandonner l'idée pour la raison que « l'Empereur mènerait un train trop bourgeois ».

La solution était là pourtant. Car ne s'atténueront jamais les pilleries de l'office. Seul Marchand gardait de l'ordre et comptait. Ces valets, trop nombreux (2) pour une demeure si exiguë, ont connu la plupart l'énorme dépense des palais impériaux ; ils voient un déshonneur à se restreindre. Ce désordre les paie un peu de l'exil (3).

4 enfants, la fourniture de viande de boucherie seule monta à 96 livres par jour. Ce qui n'empêchait pas Cipriani et après lui Pierron d'acheter encore des volailles et des œufs à Jamestown.

(1) Il parla à Montholon, rapporte Gorrequer (7 septembre 1816, *L. P.*, 20.116) « avec beaucoup d'empressement et de bonne humeur des économies qui pourraient être faites par le renvoi de plusieurs domestiques anglais ». Il avait fini par ordonner que six d'entre eux et un domestique noir, habitant de l'île, fussent congédiés. « Il trouvait la quantité de vin consommée excessive : — Qu'on y mette la plus grande discrétion, disait-il, et qu'on ne débouche pas une bouteille de plus que ce qui est nécessaire. » Il ordonna qu'on fît dans la consommation de vin du Cap « une diminution proportionnée à la réduction du nombre des domestiques ». Ces sages décisions ne furent pas exécutées. L'office résistait à toute mesure de compression et finissait, avec le temps, par en obtenir l'abandon.

(2) Après le départ d'octobre 1816 ils étaient encore 12 Français, secondés par huit individus de l'île, dix soldats, deux Chinois. Au total trente-deux serviteurs pour huit maîtres. D'assez nombreux Chinois étaient en outre employés aux jardins.

(3) Vivres et vins étaient vendus par eux aux indigènes et aux soldats du camp. De menus faits montrent l'état d'esprit du personnel à Longwood. Les archives de la colonie gardent traces d'une « guerre des bouteilles » entre Longwood et Plantation. Les bouteilles étaient rares et chères dans l'île, toutes provenant d'Europe ou du Cap. Aussi Hudson Lowe, qui faisait monter à Longwood une moyenne de 630 bouteilles par quinzaine, insistait pour que les

Il est accru par les vols des fournisseurs et l'état de certaines provisions qu'on ne peut garder.

Pourvoyeur général, Balcombe (1) a-t-il abusé de son monopole ? Sans doute, et avec lui ses commis qui alimentaient Longwood, aux prix maxima, par quantités irrégulières, au hasard d'un ravitaillement incertain et que les besoins imprévus des navires qui faisaient relâche tarissaient parfois (2). La vie avait toujours été chère à Sainte-Hélène, en raison de sa population trop élevée et de son sol ingrat. Elle l'était devenue bien davantage par l'afflux des troupes envoyées pour garder Napoléon.

Il n'était pas si démuné d'argent qu'il ne pût pendant quelque temps au moins payer le supplément de dépenses que l'Angleterre refusait de solder. Les deux cent cinquante mille francs en or emportés de France étaient intacts. Mais ils avaient été jusque-là dissimulés aux Anglais. Les produire éveillerait de nouveaux soup-

verres lui fussent rendus. Les domestiques de Napoléon les brisaient exprès et le gouverneur, quand il venait à Longwood, s'exaspérait chaque fois à voir aux entours du domaine des monceaux de bouteilles cassées. Il menaça à plusieurs reprises de ne plus envoyer de vin si ce manège continuait. Il dura pourtant près de deux ans.

(1) Napoléon aurait dit : « Je crois que Balcombe veut faire ses choux gras avec moi. » Stürmer qui rapporte ce propos, ajoute que « cette supposition ne lui paraît pas sans fondement ». (*Stürmer à Metternich*, 4 juillet 1817.)

(2) Poppleton écrit le 5 juillet 1816 au gouverneur : « Le bœuf envoyé hier à Longwood n'était pas mangeable ; on l'a renvoyé, de même que le mouton. J'ai écrit à la personne qui s'est engagée à nous fournir le bœuf, j'ai fait aussi un signal aux pourvoyeurs, mais il n'est pas venu de viande. On a acheté, pour la remplacer, une certaine quantité de volailles. » Le 10 juillet, O'Meara écrit à Reade : « Montholon fait aujourd'hui des plaintes très vives, et je suis fâché de le dire, très fondées. Il avait fait un marché avec Cole ou Fowler afin d'essayer si cinquante livres de bœuf par jour, un mouton entier et neuf volailles suffiraient. Hier, on a apporté cent livres de bœuf et seulement trois volailles grosses à peu près comme des corneilles ; aujourd'hui trois quartiers de mouton et cinq volailles semblables à celles d'hier, mais point de bœuf, et sans la tortue de mer envoyée par l'amiral et le petit cochon que le général Gourgaud a tué hier dans le jardin où il fouillait la terre et pour lequel il a ensuite payé cent francs, on n'aurait pas eu assez pour manger. » (*L. P.*, 20.115.)



gons chez Lowe. Du reste l'Empereur voulait les garder « comme trésor de guerre », pour faire face à toute éventualité. Avant de toucher à cette réserve, il pouvait emprunter à Bertrand et Las Cases qui tous deux à Londres avaient des fonds (1). Plus tard il s'en servira pour payer des dépenses personnelles, les indemnités de ses officiers, les gages de ses serviteurs. Mais dans ce moment il ne veut pas y avoir recours. La parcimonie de Bathurst lui fournit une occasion trop belle d'exciter l'indignation, la pitié du monde. Il ne la laissera pas échapper. Il convoque Balcombe et l'avertit qu'il va lui faire envoyer une partie de son argenterie. Balcombe la vendra pour lui. Ce qu'on en tirera aidera à couvrir sa dépense.

Comme le pourvoyeur s'étonne, Napoléon lui dit :

— De quel usage peut être la vaisselle plate lorsqu'on n'a rien à manger dedans ?

Il donne l'ordre de prendre une partie (le quart environ) de son argenterie, à la vérité très abondante, d'en ôter les aigles (2) et de la marteler. Cipriani la remettra dans cet état à Balcombe qui la convertira en numéraire et inscrira la somme au crédit de l'Empereur (3).

Lowe fut très dépité. Que penserait-on à Londres ? Ne lui reprocherait-on pas de n'avoir rien fait pour empêcher Napoléon d'en venir à cette extrémité ? Mais que pouvait-il ? Quand, pour la troisième fois, Cipriani descendit à Jamestown porter de l'argenterie, le gouverneur le fit appeler au château.

(1) Bertrand avait chez Baring 12.615 livres sterling. Las Cases disposait de 4.000 louis, qu'au moment de son départ il offrira à l'Empereur.

(2) « Je ne veux pas que mes aigles aillent au marché ! » (Santini, 38.)

(3) L'argenterie brisée fut prise en compte par le pourvoyeur à qui Cipriani la porta en trois fois : le 15 octobre 1816, 952 onces ; le 15 novembre, 1.227 onces ; le 30 décembre, 2.048 onces ; pour un total de 1.065 livres 14 sh., soit un peu plus de 26.000 francs. (L. P., 20.221.)

— Quel besoin avez-vous de tant d'argent ? lui demanda-t-il.

Cipriani, que la sombre humeur de Lowe réjouissait, répondit simplement :

— Pour acheter de quoi manger, Excellence.

Lowe bondit :

— Comment, est-ce que vous n'avez pas assez de vivres ?

Cipriani assura que les quantités accordées ne suffisaient pas pour l'entretien de la maison et qu'il devait acheter beaucoup en surplus.

— Pourquoi tant de beurre et de volailles ? répétait le gouverneur, démonté \*.

Il avait informé Bathurst dès qu'il avait connu l'intention de Napoléon. Effrayé à son tour de l'éclat qu'allait faire cette nouvelle : l'ex-empereur des Français réduit à vendre son argenterie pour ne pas mourir de faim, le ministre capitula. Non seulement il approuva Lowe d'avoir porté l'allocation de Longwood de 8.000 à 12.000 livres, mais il l'autorisa à faire en sus toutes autres dépenses qui lui paraîtraient raisonnables (1). Enfin il cédait sur un point capital. Il admettait que Napoléon envoyât en Angleterre une lettre scellée à un banquier pour obtenir les fonds dont personnellement il aurait besoin \*\*.

La concession parut trop dangereuse à Hudson Lowe. *Il n'en informa point Napoléon.* L'Empereur aura donc recours pendant plus d'une année encore à des expédients.

Tout irrité qu'il fût par les restrictions, Napoléon a même alors témoigné d'un désir d'apaisement. Le maintien de son titre impérial provoquait d'incessantes dif-

(1) Bathurst à Lowe, 22 nov. 1816. « Votre dépêche paraissant prouver l'insuffisance de l'allocation même élevée à 12.000 livres, je ne vois pas d'inconvénient à vous autoriser à porter sur le compte du général Buonaparte telles dépenses supplémentaires qui seront nécessaires pour éviter toute réduction dont il pourrait se plaindre avec raison. » (L. P., 20.118.)



ficultés. On sait comme il s'y attachait et pourquoi. Il proposa cependant un compromis, sans doute par lassitude. Le 16 octobre 1816, il chargea O'Meara de remettre à Lowe une note où il déclarait « qu'il était toujours disposé à prendre un nom qui entrât dans l'usage ordinaire (1) » : colonel Muiron ou baron Duroc (2).

— Qu'est-ce qu'un nom ? disait-il au docteur. Cela ne m'importe pas. J'ai fait assez de bruit dans le monde, plus qu'un autre homme n'en fera jamais, trop peut-être... je vieillis et j'aspire à la retraite.

Par ce moyen Longwood et Plantation pourraient faire trêve. Les rapports de société seraient facilités. Lowe mesura l'importance d'un tel changement. Le 18 il avisa Bathurst de l'intention de Napoléon. Le lendemain il se rendit chez Bertrand et eut avec lui une conversation assez amicale. Mais la décision appartenait à Londres. Bathurst, fort gêné, n'osa pas répondre par un refus catégorique. Il écrivit à Lowe (3) : « Je ne vous donnerai probablement point d'instruction au sujet de la proposition du général Buonaparte. Il semble dur de la refuser, mais il pourrait naître bien des embarras d'un acquiescement formel. En conséquence *vous n'encouragerez pas le renouvellement de cet entretien.* » Bathurst repoussait par le silence une solution qui eût infiniment adouci le sort de Napoléon. De toutes les duretés du ministre anglais, c'est celle qui trouve le moins d'excuse. Napoléon n'en restait pas moins captif et sous la main anglaise. Mais sa détention perdait de l'odieux. Napoléon eût échappé à de multiples vexations,

(1) O'Meara à Lowe, 16 octobre 1816. Napoléon ajoutait : « et je réitère que, lorsqu'on jugera à propos de me faire sortir de ce cruel séjour, je suis dans la volonté de rester étranger à la politique, quelque chose qui se passe dans le monde. » (L. P., 20.117.)

(2) Déjà, pendant son séjour aux Briars, il avait, par Montholon, transmis cette suggestion à Cockburn. L'amiral en avait référé à Londres, sans recevoir de réponse. (O'Meara à Fintaison, 23 décembre 1816. L. P., 20.216.)

(3) Le 14 décembre 1816. (L. P., 20.117.)

à son isolement, pour une part à l'ennui. Son entourage, plus libre, eût moins pensé à le quitter. Les commissaires auraient été reçus à Longwood. Rapprochement de grande conséquence pour l'avenir. Sans doute était-ce là ce que Bathurst voulait empêcher avant tout.

Lowe obéit : il se tut. L'Empereur ne pouvait insister davantage. Le conflit douloureux sur le *titre* se prolongera jusqu'à la fin de sa captivité...



Dans ce combat contre l'Angleterre, plus encore que contre Lowe en qui il voit surtout un exécutant maladroit, Napoléon a donc remporté quelques avantages. Mais il n'a rien obtenu quant à sa liberté matérielle. Là Lowe est moins que jamais enclin à fléchir. Ses démêlés avec l'Empereur, avec Bertrand, l'attitude générale des Français l'ont porté sinon à la haine — le mot serait trop fort — du moins à une vive antipathie. Son entourage l'aggrave : Reade, Gorrequer l'inclinent vers la rigueur (1). Mais le rôle le plus bas est joué par O'Meara, bourdon qui va de Longwood à Plantation, jetant sur tout des traits de venin.

Gourgaud et les Montholon n'iraient point aux extrêmes. Mais Bertrand, roidi dans ses rancunes, est pour la résistance pied à pied. Las Cases est plus acharné

(1) On pourrait citer ici, à l'appui de ces lignes, la plupart des rapports de Gorrequer conservés en minute dans les papiers de Lowe. Le secrétaire militaire du gouverneur revient souvent sur cette idée « qu'il n'est pas d'usage pour un prisonnier de guerre d'avoir pareille maison ni pareille dépense ». Cf. notamment son mémorandum du 5 septembre 1816. (L. P., 20.142.) Reade aurait dit à O'Meara le 12 décembre : « C'est un misérable proscrit, un prisonnier, et le gouverneur a le droit de le traiter avec autant de sévérité qu'il le jugera convenable. » Dans sa lettre du 29 décembre 1816, O'Meara écrivait à Finlaison : « Je pense qu'on a usé envers lui (Napoléon) d'une grande rigueur inutile, ainsi que vous pouvez en juger par la nature des restrictions, et je sais que telle est l'opinion de tous les officiers de l'île, *excepté* l'état-major de sir Hudson. »



encore (1). L'Empereur selon lui, ne doit pas cesser de protester à toute occasion, par tous moyens, pour forcer enfin l'Europe à revenir sur son verdict. Napoléon lui-même ne croit pas que le silence soit de bonne politique. Le monde risquerait de l'oublier. Il faut lutter sans arrêt, lutter contre Lowe, contre Bathurst, maintenir en éveil l'opinion, créer des difficultés constantes au cabinet de Londres, en somme harasser les Anglais.

Les deux groupes poussant au pire, prisonnier et geôlier se meuvent dans une atmosphère exaspérée. Aucun accommodement n'est possible, aucun essai de comprendre et de pallier, du moins dans ces années-là. Mais quand on pèse tout, on arrive à penser que pour Napoléon même, la bataille vaut mieux que le renoncement. L'ennui l'accablerait trop ! Tant qu'il combat, il a encore l'espoir de vaincre. Et cet espoir, attaché au fond de son âme, mettra longtemps à mourir.

(1) On ne doit pas non plus compter pour rien l'état d'esprit des valets dont les récriminations, les exigences, le découragement ont des échos jusqu'auprès de l'Empereur. Gourgaud, le 16 décembre 1816, écrit cette phrase importante : « Un ange serait gouverneur de Sainte-Hélène qu'on s'en plaindrait. » (*Inédit. Bibl. Thiers.*)

## II

### L' « ENLÈVEMENT » DE LAS CASES

Le 25 novembre 1816, Napoléon, assis sur un tronc d'arbre, au tournant de l'allée qui conduisait au bas du jardin, devisait avec Gourgaud, Las Cases et Montholon. Il venait de recevoir l'amiral Malcolm, retour du Cap (1), qui lui avait apporté des journaux et une caisse de belles oranges. Il était de bonne humeur. Aly lui ayant présenté cinq de ces oranges sur une assiette avec du sucre et un couteau, l'Empereur en donna une à Las Cases pour son fils et se mit à couper les autres en tranches qu'il mangeait ou distribuait à ses compagnons.

— J'ai fait avec Bertrand, disait-il, de la fortification toute la journée. Aussi m'a-t-elle paru très courte \*.

Il se leva, fit quelques pas. Le vent, quoiqu'on fût au printemps, devenait froid. L'entretien roula sur l'amiral, sur Piontkowski qui avait voulu se faire passer au Cap pour un des familiers de l'Empereur. Puis Napoléon d'un signe donna congé aux deux généraux et rentra avec Las Cases.

Dans le parloir et le salon, il continue de causer à

(1) Sir Pulteney et lady Malcolm étaient partis le 22 septembre pour le Cap où l'amiral devait inspecter la station navale placée sous son commandement.



bâtons rompus. Tout à coup il s'arrête devant une fenêtre. Il a vu une petite troupe de cavaliers, panache au vent, entrer dans l'enclos. Il distingue le gouverneur, accompagné de Bingham, de Reade, du capitaine Blakeney, du nouvel inspecteur de police Rainsford et de deux dragons. Abrité derrière sa persienne, Napoléon voit Lowe et Gorrequer faire halte, tandis que les autres se dirigent vers la maison. Presque aussitôt, Gentilini vient annoncer que Reade demande Las Cases.

— Allez voir, mon cher, ce que vous veut cet animal, dit l'Empereur.

Un quart d'heure après, Marchand entre, bouleversé. Reade vient d'arrêter Las Cases pour correspondance clandestine avec l'extérieur ; tous ses papiers ont été saisis dans sa chambre par Rainsford. Napoléon court à la fenêtre : il aperçoit son confident que Reade et un soldat emmènent vers Hutt's Gate.

Emmanuel suit son père, escorté par Blakeney et Rainsford, qui emporte deux malles pleines de papiers.

Longwood s'agite comme une ruche attaquée. Napoléon appelle ses officiers. Qu'a pu faire Las Cases pour donner prétexte à cet enlèvement ? Le chambellan lui a demandé, voilà quelques jours, la permission d'écrire à Lucien Bonaparte et à son amie lady Clavering, par le truchement de James Scott, jeune domestique mulâtre que le gouverneur lui a retiré (1) et qui va partir pour l'Europe avec un nouveau maître. L'Empereur lui a répondu « que ce serait une folie », et n'y a plus pensé. Las Cases aura passé outre et il a été dénoncé par Scott au gouverneur...

Quoique « cette sottise » l'irrite, il veut tirer Las Cases de ce mauvais pas. Il ordonne au grand-maréchal de se

(1) Hudson Lowe, averti par le commissaire autrichien que Las Cases avait fait passer par Scott un message à la baronne Stürmer, avait le 13 novembre informé Las Cases qu'il eût à le congédier. Las Cases refusa de prendre un autre domestique du choix du gouverneur. Napoléon lui donna alors Gentilini pour le servir. (Las Cases, VII, 229-230. O'Meara, I, 207.)

rendre aussitôt à Plantation House pour réclamer son chambellan :

— Allez, ne perdez pas de temps. Ce pauvre Las Cases doit souffrir cruellement.

Bertrand n'obéit pas. Las Cases, pense-t-il, n'a que ce qu'il mérite en se mêlant de pareilles intrigues. Il dit à Gourgaud :

— Ah, j'ai au cœur bien d'autres inquiétudes que celles que me cause Las Cases \* !

Il est bouleversé par une lettre de Mrs. Skelton, que le gouverneur lui a montrée tout à l'heure, et qui annonce la mort de sa belle-mère, M<sup>me</sup> Dillon. Il ne songe qu'à retourner près de sa femme à qui il veut cacher la nouvelle.

Les Montholon ont pris aisément leur parti de l'arrestation. Seul Gourgaud, qui a bon cœur, paraît touché.

Après le dîner, à quatre couverts, Napoléon passe chez lui et se déshabille. O'Meara, revenant de la ville, se fait annoncer. Il sait l'événement. Sur la route il a rencontré le gouverneur qui lui a dit, ironique :

— Vous trouverez votre ami Las Cases en sûreté.

A Jamestown O' Meara a appris quelques détails sur l'affaire ; elle fait le sujet de toutes les conversations. Las Cases a en effet écrit deux lettres qui, copiées sur des taffetas, ont été glissées dans la doublure d'une veste de James Scott, pour être portées par celui-ci en Angleterre. Le jeune mulâtre, ayant tout raconté à son père (1), celui-ci, effrayé du risque qu'il court, est allé prévenir Hudson Lowe. Le délit commis par Las Cases est flagrant : il a contrevenu à l'engagement qu'il avait pris. Le gouverneur a là une trop belle occasion de le renvoyer en Europe. En attendant, il a été conduit avec son fils dans le petit cottage du major Harrison, à Hutt's Gate, et mis au secret \*\*.

Napoléon est confondu :

(1) John Scott, père du serviteur de Las Cases, était un blanc.



— Comment un homme de tant d'esprit a-t-il pu se fier à un esclave, qui ne sait lire ni écrire, qui ne connaît personne en Angleterre et à qui le gouverneur, à moins d'être un *coglione*, un *scioccone*, n'aurait jamais permis de quitter l'île ? Cela est incompréhensible. Il faut que Las Cases ait perdu tout bon sens !

Il affirme au docteur qu'il ignore tout de ces lettres. Elles doivent être pour lady Clavering ou pour le banquier de Las Cases. Il est très mécontent : Las Cases avait ses papiers, Lowe les a pris : qu'en fera-t-il ?

— Quelle certitude ai-je, continue-t-il en s'échauffant, que le gouverneur ne viendra pas, sous quelque prétexte, lorsque j'aurai à peu près fini mon histoire, s'en emparer aussi ? Il faut que je brûle tout ce que j'ai écrit !... Cela me servait d'amusement dans cette triste demeure et cela aurait pu être intéressant pour le monde, mais avec ce *boja* (1), il n'y a ni sécurité ni garantie. Il viole toutes les lois. La joie rayonnait dans ses yeux quand il est venu, parce qu'il avait trouvé un nouveau moyen de nous tourmenter. Comme il entourait la maison avec son état-major, j'ai cru voir des sauvages de la mer du Sud dansant autour de prisonniers qu'ils vont dévorer \*.

Le lendemain, vers midi, Bertrand se décide à aller à Plantation. Il n'obtient rien : il a dû se montrer peu éloquent (2). Du moins rapporte-t-il des précisions. Des lettres de Las Cases, que Lowe lui a produites, la première, résumé des événements survenus depuis le départ de Malmaison, était adressée à Lucien Bonaparte (3). La

(1) Bourreau.

(2) Il semble avoir été extrêmement timide dans cette démarche. *Minute Gorrequer*, 26 novembre 1816. (L. P., 20.117.)

(3) Pendant les Cent Jours, Las Cases avait été détaché par l'Empereur près de Lucien. Cette lettre à Lucien, complaisamment étalée dans le *Mémorial*, reproduisait une lettre déjà expédiée par Las Cases au même destinataire en septembre 1816. Le comte Corti a retrouvé celle-ci dans les papiers de Metternich dont le cabinet noir fonctionnait à merveille. (*Revue napoléonienne*, janvier-février 1926.) Ce second envoi n'avait donc pas d'intérêt réel.

seconde, aussi inutile et imprudente, était destinée à lady Clavering.

L'Empereur reste fort préoccupé. Le journal que tenait Las Cases n'est-il pas compromettant ? Aly le transcrivait. Il le fait venir, l'interroge :

— Comment est traité l'amiral Cockburn ?

— Comme cela, sire. (Avec un geste qui veut dire ni bien ni mal.)

— Est-il dit que je l'avais appelé *requin* ?

— Oui, sire. Mais que Votre Majesté sait sa probité et ne peut lui refuser son estime.

— Et sir George Bingham ?

— Il en parle très bien ainsi que du colonel Wilks.

— Parle-t-il de l'amiral Malcolm ?

— Oui, sire, il le traite fort bien.

— Il ne dit rien du gouverneur ?

Aly ne peut s'empêcher de sourire :

— Il en parle beaucoup, sire.

— Répète-t-il que j'ai dit : « C'est un homme ignoble », et que sa figure était la plus basse que j'aie jamais vue ?

Oui, dit Aly, mais il ajoute que souvent les expressions étaient plus modérées.

— Dit-il que je l'ai appelé *sbire sicilien* ?

— Oui, sire.

— C'est son nom, fait l'Empereur \*.

★ ★

Les papiers de Las Cases avaient été triés devant lui par Lowe. On y trouva, outre le volumineux journal, les récits des campagnes d'Italie, avec notes et documents annexes, la correspondance échangée entre Napoléon, Cockburn et Lowe, divers projets et copies, enfin ses papiers personnels, lettres de famille, testament, etc... On en fit plusieurs paquets que le jeune Emmanuel scella avec la bague de son père. Les fragments d'his-



toire militaire et la correspondance officielle furent renvoyés à Napoléon. Ils le furent d'ailleurs en plusieurs fois, si bien que l'Empereur resta persuadé « qu'on ne les lui rendait qu'à mesure qu'ils étaient copiés (1) ». Par Bertrand, il fit réclamer le journal (2). Las Cases, qui avait permis à Lowe de le parcourir, le réclama de son côté, « comme lui appartenant en propre ». Le gouverneur préféra le garder jusqu'à décision de lord Bathurst (3).

Napoléon envoyait Gourgaud et Montholon vers Hutt's Gate pour apercevoir Las Cases et recueillir de ses nouvelles. Après deux jours passés dans la cabane de Harrison, il avait été transféré avec son fils à Ross Cottage, chaumière de plaisance où Balcombe avait aménagé un parc à volailles. Ils se trouvaient tous deux dans un faible état de santé, surtout Emmanuel qui depuis plusieurs mois éprouvait des palpitations violentes et chez qui O'Meara et le docteur Baxter, médecin en chef de l'île, envoyé par Lowe, craignaient la rupture d'un anévrysme (4). De leur petite maison, située en face de

(1) O'Meara à Finlaison, 29 décembre 1816. Ces papiers avaient été seulement feuilletés par le gouverneur.

(2) « ...disant que c'était un journal qui était tenu par ses ordres exprès et le seul mémorandum qu'il eût de tout ce qui lui était arrivé ». (Lowe à Bathurst, 3 décembre 1816. *L. P.*, 20.117.) Bertrand montra beaucoup de mauvaise volonté pour signer et envoyer la lettre. (Gourgaud, I, 283.)

(3) Bathurst lui prescrivit, le 7 février 1817, « de ne le laisser sous aucun prétexte, sortir de ses mains jusqu'à nouvelles instructions ». (*L. P.*, 20.118.) Le journal ne sera restitué à Las Cases, par l'intermédiaire de lord Holland, qu'en septembre 1821 par lord Bathurst qui exigea du reste, pour le lui remettre, le consentement écrit des exécuteurs testamentaires de Napoléon. « Il y avait, dit Montholon, qui là semble véridique, neuf cent vingt-cinq pages d'écriture à demi-marge qui se trouvaient sous le triple scellé du comte Las Cases, du comte Bertrand, et de sir Hudson Lowe. » (I, 446.)

(4) « Après tout, que fait la mort d'un enfant à la politique ? » aurait dit Lowe (Las Cases, VII, 381.) Ce cynique propos, rapporté à Las Cases par O'Meara, n'a certainement pas été tenu. C'est Lowe lui-même qui avait envoyé le Dr Baxter à Ross Cottage. Le mal dont souffrait le jeune Las Cases n'avait aucune relation avec le climat. Mais O'Meara exprimait l'avis que « les occupations séden-

Longwood, mais qui en était séparée par plusieurs crêtes et précipices, on pouvait suivre à la lorgnette, les allées et venues des gens de l'Empereur (1). Ils étaient bien traités. Hudson Lowe qui venait presque chaque jour pour examiner les papiers de Las Cases ou répondre à ses lettres, s'enquérail de leurs besoins. Il leur envoyait leurs repas de Plantation. Las Cases souvent invitait à sa table l'officier de garde. « Le gouverneur, je dois le confesser, écrit-il, était avec moi, depuis qu'il me tenait entre ses mains, dans les rapports de la politesse la plus attentive et des égards les plus recherchés. Je l'ai vu déplacer lui-même, de sa propre personne, une sentinelle qui eût pu blesser mes regards, disait-il, et l'aller poster derrière des arbres, pour que je ne l'aperçusse plus. »

Cependant il adressa à Lowe une protestation emphatique dont les termes sont à peser :

« Par suite d'un piège, selon toutes les apparences, tendu par mon valet, j'ai été enlevé de Longwood et tous mes papiers saisis... Sans connaître encore quels peuvent être vos projets sur ma personne, je me suis imposé déjà moi-même le plus grand des sacrifices... Il y a peu de jours encore vous m'eussiez arraché jusqu'aux dernières soumissions par la crainte de me voir éloigner de l'empereur Napoléon, *aujourd'hui vous ne sauriez plus m'y faire revenir. On m'a souillé en me*

taires d'écriture et de lecture auxquelles le jeune homme se livrait presque constamment par l'ordre de son père, bien que les conséquences dangereuses qui pouvaient en résulter lui eussent été souvent signalées... devaient avoir considérablement aggravé l'indisposition de son fils. » (*Rapport d'O'Meara*, 24 décembre 1816. L. P., 20.117.) Il semble que l'affection d'Emmanuel était surtout d'ordre nerveux. Il avait d'ailleurs « un air de bonne santé remarquable ». Il se rétablira parfaitement et ne mourra qu'en 1854, sénateur du Second Empire.

(1) « La demeure était petite, mais du moins très supportable, dit Las Cases. ... Il y avait peu de verdure et quelques arbres, grand nombre de poules qu'on élevait pour la consommation de Longwood, quelques pintades et autres gros oiseaux que nous eûmes bientôt apprivoisés. » (*Las Cases*, VII, 356.)



*saisissant presque à sa vue.* Je ne saurais plus désormais lui être un objet de consolation, ses regards ne rencontreraient plus en moi qu'un objet flétri et des souvenirs de douleurs (1). »

Qu'est-ce à dire ? En quoi son arrestation déshonore-t-elle Las Cases ? Craint-il, s'il revenait à Longwood, que l'Empereur et ses compagnons ne lui fassent de trop vifs reproches sur son imprudence ? N'est-ce pas plutôt que, sous sa rhétorique, il suit un dessein précis, et dès longtemps préparé ? N'a-t-il pas voulu, en transgressant les règlements du gouverneur provoquer un éclat qui oblige Lowe à l'éloigner de Sainte-Hélène ?

Depuis plusieurs mois, le petit chambellan longtemps si patient, si épanoui dans la soumission, pliait sous le poids de sa chaîne. Il n'en pouvait plus : il était trop malheureux.

Logé plus mal que les domestiques, détesté de Montholon et de Gourgaud qui brimaient en lui sans merci le courtisan, le barbon, le *civil* (2), inquiet de l'état

(1) Las Cases, VII, 361. Le 4 décembre, Lowe vint voir Las Cases avec Gorrequer et protesta contre cette accusation d'un piège qui lui aurait été tendu. Las Cases avec facilité déclara « que puisque le gouverneur l'en assurait, il le croyait et était heureux d'être dé trompé ». (*Minute Gorrequer*, 4 décembre 1816. *L. P.*, 20.117.) Las Cases, en publiant sa lettre dans le *Mémorial*, effacera la phrase : « selon toutes les apparences », renforçant ainsi après coup son accusation contre Lowe.

(2) Une exclamation du jeune Emmanuel, rapportée par Gourgaud, est lourde de sens. O'Meara, le rencontrant le jour de l'arrestation, lui demande s'il est vrai que son père ait remis des lettres à James Scott ; Emmanuel en pleurant répond :

— Que voulez-vous ? Nous sommes dans une si horrible gêne ! Bien entendu, « gêne » ne peut s'entendre ici que dans le sens de misère morale, persécution. (Gourgaud, I, 278.)

Les sentiments de Montholon et Gourgaud pour Las Cases ressortent éloquentement du *Journal* de Gourgaud. Le 13 novembre, quelques jours avant l'arrestation, il note : « Si Las Cases passe encore devant moi (pour dîner), je lui donnerai un coup de pied. » (*Inédit.*)

Le 23 décembre : « On me raconte que lorsque Balcombe avait assuré que Las Cases allait revenir, M. de Montholon avait été sur le point de se trouver mal de rage. » (Gourgaud, I, 339.) Les valets eux-mêmes traitaient Las Cases avec insolence. On comprend qu'à la fin il ait pu être excédé.

de son fils, lui-même se portait mal, souffrait d'étourdissements et souvent de coliques. Il était toujours vu avec amitié par Napoléon, mais il ne jouissait plus de l'intimité qui lui avait fait trouver si doux le séjour aux *Briars*. Surtout il ne recevait plus ce paiement suprême de demeurer l'historiographe exclusif de Napoléon. Les autres avaient aujourd'hui leur part de rédaction. Le grand dessein de Las Cases, pour lequel il avait tout quitté, l'histoire totale du règne de son héros, il sentait bien à présent qu'il devait y renoncer. Son journal exigerait déjà, pour l'impression, cinq ou six volumes. Las Cases ne doutait pas de leur prodigieux intérêt; il croyait que cette publication dont il tirerait prestige personnel, sinon fortune (car l'argent ne le préoccupait guère), servirait assurément la cause de Napoléon près de la France, amènerait même peut-être un revirement en sa faveur.

Pour lui, s'il parvenait à regagner l'Europe, un nouveau rôle pourrait donc s'offrir, bien propre à tenter ce serviteur dévoué, mais avide de bruit : devenir l'ambassadeur de Napoléon, le héraut de son infortune. C'est pourquoi il avait résolu de quitter l'île, sans consulter son maître, par une ruse dont nul ne pourrait soupçonner le motif (1). C'est pourquoi aussi, ayant

(1) A cet égard, il se trompait. O'Meara écrira à Finlaison (29 déc.) : « Il avait donné ces lettres à l'esclave exprès pour qu'elles fussent découvertes afin d'être expulsé de l'île, la bienséance ne lui permettant pas, après toutes ses protestations de fidélité éternelle et inaltérable à l'Empereur, de demander la permission de s'en aller. » (*L. P.*, 20.216.) Las Cases avait eu du reste un mot malheureux au moment de son arrestation. Il dit « en riant » à Reade qui l'emmenait à Hutt's Gate : « Ainsi, je suis arrêté en conséquence de la dénonciation de Scott ? Je savais bien que le gouverneur me l'avait envoyé ! » (*Rapport Reade. L. P.*, 20.117.)

Même note chez les Français. Gourgaud dit à l'Empereur le 12 décembre que Las Cases « n'a accompli aucun sacrifice en l'accompagnant. S'il est venu à Sainte-Hélène, ce n'est pas par attachement, mais pour faire parler de lui, écrire des anecdotes et gagner de l'argent. » (*I*, 316.) Napoléon se contente de répondre : « Drouot aussi, qui s'exposait tant, agissait ainsi pour faire parler de lui ! »

Le 24, Gourgaud écrit encore : « J'estime que l'on ne manquera



réussi à se faire « enlever », il s'était montré si anxieux de recouvrer le fameux *Journal* (1). Là, il avait échoué. Mais ce n'était que partie remise. Tôt ou tard il faudrait bien qu'on le lui rendît. En attendant, sa plume était assez féconde pour retracer de mémoire l'essentiel de la Captivité, pour décrire la misérable vie de Longwood, le dévouement, les souffrances des Français fraternellement unis dans le culte du grand homme, pour proclamer parmi tant de souffrances la sérénité olympienne de l'Empereur. Ses lettres, ses suppliques, ses discours soulèveraient l'attention du public, éveilleraient peut-être le remords des souverains. En tout cas, le monde retentirait de son nom.

A cette idée, son imagination s'enflamme, il se jette sur le papier et écrit à perdre haleine, brassant vérités, mensonges, accusations, panégyriques, habiletés, imprudences, dans une espèce de dévoiement littéraire où lui-même à la fin ne se reconnaît plus (2).

Las Cases écrivait trop. Il parlait trop aussi. Dans les conversations qu'il tenait avec Lowe et avec Gorrequer, il se laissa entraîner à des appréciations dont le gouverneur put ensuite tirer argument. Surpris par les prévenances de sir Hudson, il lui dit ainsi que tout lui

pas de dire que toute son affaire avait été menée pour avoir un prétexte de nous quitter. » (I, 342.)

(1) Il avait même offert à Lowe de « corriger tout ce qu'il lui prouverait être erroné dans les passages qui le concernaient personnellement ». (*Minute Gorrequer*, du 22 décembre 1816. L. P., 20.117.)

(2) Son exaltation l'entraînera à adresser au gouverneur, sans préjudice de lettres presque journalières, un mémoire de cinquante pages (que le malheureux Emmanuel dut copier). Des phrases comme celle-ci en rendent le ton général : « Nos maux étaient tels dans cette demeure (Longwood) que, s'il était possible d'y interrompre un moment le devoir sacré qui remplit nos âmes et les gouverne, s'il était possible, dis-je, qu'il y eût ce moment de distraction qui rendrait chacun à soi-même, je ne serais pas surpris que nos malheureux compagnons l'employassent à s'entre-donner la mort, à l'exemple de quelques anciens, pour se libérer des peines de la vie, et qu'on vînt vous apprendre un matin que Longwood n'est plus qu'un sépulcre et que vous n'avez plus à votre garde que des cadavres. » (19 décembre 1816.)

apparaissait maintenant sous un jour nouveau : « A Longwood, on voit les faits à travers un voile de sang. » Il s'exprima librement sur l'Empereur : « Il faut le considérer *comme un vrai malade*, on doit lui passer beaucoup de choses... (1). »

Ces rencontres donnèrent à leurs rapports un tour imprévu. Ils en vinrent à discuter de la façon dont Lowe pourrait concilier ses devoirs avec une compréhension plus large de la position de l'Empereur. Sir Hudson demanda à Las Cases de « lui préparer une note suggérant les amendements qui lui paraissaient nécessaires », et il promit de l'examiner de bonne foi. Il était, disait-il, « peiné de la triste situation des Français à Longwood, mais ils la rendaient pire qu'elle n'était réellement ; quand il cherchait à l'améliorer, c'étaient eux qui s'y opposaient (2). »

Il semble que Lowe ait été sincère. Il craignait le retentissement qu'aurait le retour de Las Cases en Europe et les reproches que pourrait lui adresser le ministère à propos d'une mesure dont lui-même sentait l'excès. Elle ne servirait qu'à rappeler sur Sainte-Hélène une attention qu'il était de l'intérêt anglais d'assoupir (3).

Déjà, le 4 décembre, il est venu à Longwood remettre à Bertrand des papiers de Napoléon. Il a ensuite avec O'Meara un long entretien. Il prie le docteur d'expliquer sa conduite. Ses actions ont toujours été mal interprétées. Ce n'est pas sa faute si ses ordres sont plus rigoureux que ceux de Cockburn. Et il exprime le vœu d'un accommodement\*.

(1) *Minute Gorrequer*, 16 décembre 1816. (L. P., 20.117.)

(2) *Id.*

(3) Il redoutait aussi, comme Gourgaud l'a justement indiqué (I, 312), et comme O'Meara le lui avait fait prévoir, une plainte de Napoléon au Prince-régent. Même dans ce temps où le docteur était en bons termes avec le gouverneur et se faisait son espion à Longwood, il prenait plaisir à aviver son inquiétude. Lowe avait peur « d'être sacrifié par son gouvernement ».



— Eh bien, s'il veut nous arranger, répond l'Empereur, qu'il remette les choses sur le pied où elles étaient du temps de l'amiral... Qu'il se comporte bien avec moi, je dirai que je m'étais trompé sur la mauvaise opinion que j'avais eue de lui... Mais cet homme est faux... Il dit que Las Cases ne manque de rien : il ne fait aucune attention aux besoins moraux ; il ne considère que les besoins physiques les plus grossiers...

Le lendemain lady Lowe, en grande toilette, vient rendre visite à M<sup>mes</sup> Bertrand et de Montholon (1). Gracieuse, elle regrette que Plantation soit trop éloigné pour que les enfants puissent jouer ensemble. M<sup>me</sup> Bertrand dit hardiment que sir Hudson Lowe ferait le plus grand plaisir à l'Empereur s'il lui rendait Las Cases. Lady Lowe, embarrassée, se tait. Elle demande si elle pourra voir Napoléon. On lui répond qu'il est indisposé et ne reçoit pas (2).

L'Empereur est surpris de cette visite. Le gouverneur a-t-il voulu donner le change, *gettare la polvera negli occhi* ? (3).

— Elle a mal choisi son temps. Son mari l'envoie au moment où il traite Las Cases avec tant de barbarie. Rien de plus insultant que d'ajouter l'ironie à l'injustice \* !

L'arrestation de Las Cases l'a profondément affecté. Disparu son petit chambellan qui, en habit bleu, à la main son haut chapeau de castor gris, le suivait partout comme un caniche, il voit quelle place il tenait dans ses habitudes. Son regret, son chagrin, il les montre trop à ceux qui restent. Bertrand grogne, Montholon prétend que l'Empereur veut négocier l'échange de Las Cases contre Gourgaud et lui :

(1) C'était sa première visite. Elle n'avait pu venir plus tôt, semble-t-il, parce qu'elle était grosse ou en couches. (O'Meara, I, 246.)

(2) Gourgaud, I, 291. Trois semaines plus tard, le 24 décembre, elle enverra à M<sup>me</sup> Bertrand des bonnets et des robes d'enfant.

(3) « Jeter de la poudre aux yeux. » (O'Meara, I, 246.)

— L'Empereur ne nous voit pas, s'écrie Gourgaud, parce qu'on lui a ôté son Las Cases ; les derniers venus sont les plus aimés \* !

Il ne sort guère de son intérieur, ne travaille plus, ne s'habille pas. Il refuse de voir les Malcolm. D'ailleurs il souffre vraiment : fièvre, maux de tête, agitation nerveuse qui le prive de sommeil. O'Meara lui conseille l'exercice. S'il n'en veut prendre, dit-il, « il sera bientôt attaqué d'une maladie sérieuse ».

— *Tanto meglio !* répond l'Empereur, *più presto si finira e non mi si tormentira più* (1) !

Pensant ne plus revoir Las Cases, il dicte pour lui une affectueuse lettre d'adieu. Écrite par Marchand (2). elle n'a pas encore été signée par Napoléon quand, le soir du 12 décembre, après dîner, l'Empereur prie Gourgaud d'aller la chercher et de la lire tout haut devant les Montholon. Il leur demande ce qu'ils en pensent. Gourgaud répond « que ce style louangeur et tendre ne convient pas à l'Empereur envers M. de Las Cases qu'il ne connaît que depuis dix-huit mois et qui ne lui a fait aucun sacrifice, ni donné de grandes preuves de dévouement ». Et, se montant, il ajoute que « jamais Sa Majesté n'a écrit une lettre pareille à un ancien et meilleur ami tel que Duroc ou Lannes \*\* ».

Napoléon mécontent, se lève. Il ne demande pas conseil sur ce qu'il doit faire. Il veut seulement savoir quel effet une telle lettre produira sur Hudson Lowe.

M<sup>me</sup> de Montholon, les coudes sur la table, affirme que la lettre est fort bien et que Gourgaud a tort.

Gourgaud lui réplique avec insolence. Napoléon se promène dans le salon. Montholon, pour calmer Gourgaud, murmure, naïvement cynique :

(1) « Tant mieux, c'en sera fini plus vite et on ne me tourmentera plus. » (O'Meara à Lowe, 16 décembre 1816. L. P., 20.117.)

(2) Gourgaud, I, 314. « Avec des fautes d'orthographe », ajoute Gourgaud, toujours bienveillant. La lettre à Las Cases est trop connue pour que nous la reproduisions ici. (Mémorial, VII, 431 et s.)



— Tant mieux que la lettre soit ainsi, cela prouve que Sa Majesté nous en écrira de semblables.

L'Empereur s'assied, demande une plume et, signant la lettre, par esprit de contradiction y ajoute ces mots inusités : *Votre dévoué*. Il charge Montholon de la porter à Poppleton.

Bientôt apaisé, il dit à Gourgaud :

— Allons, Gourgaud, jouez une partie d'échecs, cela vous remettra. Pourquoi paraissez-vous toujours fâché ?

Le jeune homme débonde sa colère :

— Sire, j'ai un grand défaut, c'est d'être trop attaché à Votre Majesté. Ce que j'ai dit ne m'est pas dicté, comme on le suppose, par la jalousie ; je ne saurais être jaloux d'un homme qui n'a rendu aucun service à Votre Majesté. Mais j'ai cru de mon devoir de vous dire que cette lettre *n'est pas digne de vous* ! Il semble que vous soyez abandonné ici et que nous soyons tous des zéros... Je vois bien que dans ce monde, il ne faut jamais dire la vérité aux souverains et que les intrigants et les flatteurs sont ceux qui réussissent le mieux !

L'Empereur l'interrompt :

— Je veux qu'un jour Las Cases soit votre meilleur ami !

— Jamais, je le déteste !

— Ah, Gourgaud, cela n'est pas généreux !

— C'est Tartufe ; un jour, Votre Majesté elle-même le reconnaîtra.

Napoléon hausse les épaules et dit amèrement :

— Eh, que voulez-vous ? Qu'il me trahisse ? Qu'il dise du mal de moi ? Eh, mon Dieu ! Berthier, Marmont que j'avais comblés, comment se sont-ils conduits ? Je défie aucun individu de m'attraper. Il faudrait que les hommes fussent bien scélérats pour l'être autant que je le suppose \*...

L'enragé réplique encore... Et Napoléon, excédé, n'a que la ressource de s'en aller.



La peur de Lowe, son désir d'éviter un éclat le poussent alors à une démarche significative.

En réponse aux lettres dont Las Cases l'assassine, il lui propose de retourner à Longwood où Emmanuel recevrait les soins quotidiens d'O'Meara, en attendant que des instructions arrivent d'Angleterre au sujet de leur départ (1). *Las Cases refuse*. Tout ce qu'il demande, c'est d'être transféré dans un lieu où l'assistance d'un docteur pourra être immédiate. « Il ne veut pas retourner à Longwood, il ne le doit pas, à moins d'un ordre exprès de l'Empereur. » *Cet ordre, il sait que, par fierté, Napoléon ne le donnera pas.*

La lettre qu'il a reçue de l'Empereur, quel plus bel *exeat* ? Il craint, s'il revenait à Longwood, de ne plus pouvoir en sortir, d'y être comme Napoléon prisonnier à vie. En termes presque suppliants, il insiste près de Lowe pour quitter l'île le plus tôt possible (2).

Quand Napoléon apprend que Las Cases a reçu permission de revenir près de lui, et n'en veut pas profiter, il demeure incrédule, malgré les assurances d'O'Meara : — S'il le peut, pourquoi ne revient-il pas ?

Il ajoute « qu'il voudrait voir une lettre de Las Cases lui-même déclarant qu'il était autorisé à revenir \* ».

Talonné par Lowe, Las Cases finit par écrire à Bertrand, non sans embarras, qu'il a repoussé l'offre. L'Empereur hausse les épaules. Une de ses dernières illusions sur les hommes vient de tomber.

(1) *Minute Gorrequer*, 17 décembre 1816. (L. P., 20.117.)

(2) Le 22 il lui écrit : « Je vous demande donc et vous le redemanderai sans cesse à chaque instant : Eloignez-moi de ce lieu de souffrances ! » (*Mémorial*, VIII, 36.) Il lui répète de vive voix : « Quelle que soit votre décision, je vous conjure de m'éloigner de l'île dans le plus court délai ! » (*Minute Gorrequer*, conversation du 23. L. P., 20.117.)



Bien qu'il dise qu'il « ordonnera à ses trois généraux de partir, afin d'être indépendant, parce qu'alors il ne craindrait plus de les voir tourmenter par le gouverneur pour se venger de lui \* », il semble redouter d'être dans l'avenir de plus en plus isolé. Voyant autour de lui ces visages mornes et ces yeux qui se mesurent, car Montholon et Gourgaud, naguère alliés contre Las Cases, en sont déjà aux couteaux tirés, il cherche à les pacifier. « Ils sont très bien ici, leur dit-il, même très heureux, ils peuvent se promener partout à cheval, accompagnés d'un officier. Ils ont une bonne table. Si l'on se plaint, c'est qu'il faut toujours se plaindre. Ils ont la liberté de s'en aller quand ils voudront. Ils se sont couverts de gloire autrefois, ils seront bien reçus partout, auront des sujets de conversations pour le reste de leur vie \*\* . »

Lui, il ne peut se promener escorté. Il n'est pas libre, on espionne ses démarches. Et s'irritant tout à coup, il reproche à Gourgaud son indiscrétion, sa mauvaise tête, les querelles qu'il cherche sans cesse à Montholon.

Gourgaud, yeux noirs abaissés, répond sans adresse. Alors l'Empereur que son chagrin aigrit, frappe en furieux :

— Que m'importe que vous soyez honnête homme ?... Laissez-moi. Vous avez des vertus sauvages. Las Cases a un caractère. Vous en étiez jaloux et vous avez eu l'impudeur de le montrer... Vous avez cru en venant ici être mon camarade. Je ne le suis de personne... Vous voudriez être le centre de tout ici, comme le soleil au milieu des planètes. C'est moi qui dois être le centre. Vous m'avez causé tous mes soucis depuis que nous sommes ici. Si j'avais su, je n'aurais amené que des domestiques... Si vous êtes si mal, plutôt que de chercher querelles à Montholon, vous pouvez nous quitter !

Gourgaud, les larmes aux yeux, balbutie. Sa peine touche Napoléon. Allons, Gourgaud est trop franc. Il n'est pas bon de dire tout ce qu'on pense, il faut dissi-

muler pour vivre en société. Gourgaud se rassérène. Il est une heure du matin, et l'on va se coucher (1).



Invokant la santé d'Emmanuel, Las Cases a sollicité la faveur d'être embarqué directement pour l'Angleterre. Lowe n'y consent pas. Il faut, pour gagner du temps, pour préparer l'opinion à Londres, que Las Cases passe d'abord par le Cap. Il espère d'ailleurs que la perspective de ces mois de mer et d'attente découragera Las Cases, l'inclinera vers la rentrée à Longwood. C'est le connaître mal.

En réponse au grand-maréchal qui a réclamé pour Las Cases l'autorisation de venir prendre congé de l'Empereur, Lowe déclare qu'un officier anglais devra assister à l'entrevue. Il la rend ainsi impossible : il veut empêcher Napoléon de donner à son confident un message pour l'Europe...

Le 29, Bertrand vint à Plantation. Lowe le conduisit au château de Jamestown (2) où Las Cases était établi avec son fils depuis le 24. Le grand-maréchal les embrassa tous deux.

— Eh bien ! Las Cases, lui dit-il, vous allez donc partir ?

Las Cases demanda des nouvelles de l'Empereur. Il parlait de façon confuse et exaltée (3). Bertrand, à mi-voix, car Lowe et Gorrequer étaient présents, le conjura de renoncer à son projet :

(1) Gourgaud, *en partie inédit*, 25 décembre 1816. (Bibl. Thiers.)

(2) « Tout avait été mis à mes ordres, écrit Las Cases, et l'on semblait s'efforcer de nous entourer de profusions en tout genre. « Ne vous faites faute de rien, me répétait souvent le majordome, c'est l'honorable Compagnie des Indes qui paie ! » Le gouverneur venait chaque jour. » (*Mémorial*, VIII, 39-45.)

(3) Las Cases, VIII, 43. Gourgaud, I, 355. Napoléon, au récit de Bertrand, dit : « Ah, il a perdu la tête, il va commettre quelque sottise ! Ils l'auront tellement tenu au secret qu'ils l'auront rendu fou ! »



— Pourquoi ne pas rester et revenir à Longwood ? Quelle difficulté y a-t-il à cela ?

— Il y a une grande difficulté et un grand inconvénient. J'ai pris cette décision parce que je crois que je dois agir ainsi.

— Mais si l'Empereur vous priait de rester ?

— Je resterais, parce que son désir serait pour moi une loi.

Bertrand ne put que lui répéter ce que Napoléon avait dit à lui-même et à O'Meara : « qu'il laissait Las Cases à sa propre inspiration, qu'il le verrait rester avec plaisir, partir avec plaisir (1) ».

Près de se séparer de ce compagnon que pourtant il n'aimait pas, Bertrand se sentait ému. Il insista en son nom personnel. Las Cases ne céda point. Il avait offert pour l'usage de l'Empereur la somme de quatre mille louis qu'il avait en Angleterre. Bertrand le pria de préparer treize lettres de change à son ordre. Balcombe les ferait toucher ; elles serviraient à couvrir les dépenses privées de Longwood. Il reviendrait les chercher le lendemain.

Il revint en effet, accompagné de Gourgaud, dont la haine fondait en pitié. Las Cases remit à Bertrand, du consentement de Lowe, les lettres de change contre un reçu de l'Empereur, lui donnant ainsi le moyen de se faire rembourser par le prince Eugène (2). Enfin il glissa dans la main du grand-maréchal, au premier moment

(1) Las Cases, VIII, 43. *Rapport Gorrequer* sur l'entretien de Las Cases avec Bertrand, 29 décembre 1816 (*L. P.*, 20.117.) Dans sa lettre à Finlaison (29 déc. *L. P.*, 20.216) O'Meara ajoute toutefois que Napoléon l'avait chargé de dire à Las Cases (ce qu'il fit avec l'autorisation du gouverneur) « qu'il pensait qu'il serait mieux pour lui de revenir à Longwood parmi ses amis que d'aller au Cap parmi des étrangers ».

(2) Cette pièce, dont on a souvent nié l'existence, était ainsi libellée : « Reçu du comte de Las Cases la somme de 100.800 francs.

« Pour lui être remboursée sans délai.

« NAPOLÉON.

« Longwood, ce 30 décembre 1816. » (*L. P.*, 20.141.)

d'inattention des officiers anglais, le collier d'Hortense confié par l'Empereur sur le *Bellérophon* et qu'il n'avait pu restituer avant de quitter Longwood.

Lowe permit aux Français de déjeuner ensemble, sous la surveillance de Poppleton, qui savait mal leur langue et ne comprenait rien dès qu'ils parlaient vite (1). Le gouverneur ne l'ignorait pas. Mais il voulait laisser Las Cases sous une bonne impression (2). Quand le père et le fils partirent, il les mena jusqu'à la porte du château et les salua courtoisement. Ses officiers, « pour leur faire honneur », les accompagnèrent jusqu'à la barque qui devait les conduire au *Griffon*. De son aveu, Las Cases « se jeta avec empressement dans le canot (3) ». En traversant la petite baie, il passa près de l'*Orontes*, qui arrivant du Cap, allait repartir pour l'Europe. A son bord étaient Piontkowski et les trois serviteurs (4). Ils le saluèrent de la main. A trois heures le *Griffon* leva l'ancre. Avant qu'il fût nuit, les reclus de Longwood, le

(1) Ce fut sans doute à ce moment que Bertrand remit à Las Cases un beau diamant qu'il le chargea, de la part de Napoléon, de porter à la petite Émilie Pellapra. Cette pierre, qui devait se trouver parmi celles emportées à Sainte-Hélène dans un sachet, fait partie aujourd'hui de l'écrit de la princesse Bibesco.

(2) « Soit bonté, soit calcul, écrit Las Cases, il me donna quelques lettres de recommandation privée à de ses connaissances du Cap, qui, m'assurait-il, me seraient fort agréables, et que je n'eus pas le courage de rejeter tant elles me semblaient offertes de bon cœur. » (*Mémorial*, VIII, 54.)

(3) Penser que Las Cases partit sans chagrin serait lui faire injure. A la dernière page du *Mémorial*, il écrira : « Ah, que n'ai-je choisi de demeurer ? Que n'ai-je continué des soins domestiques, au lieu d'aller rêver de services lointains ! J'aurais prolongé quelque temps encore mes attentions de chaque jour, j'aurais recueilli quelques marques d'intérêt de plus, et le moment fatal arrivé, j'aurais eu ma part de la douleur commune, ma part des soins de tous ; j'aurais contribué à adoucir les derniers moments, moi aussi j'aurais aidé à fermer les yeux ! »

(4) Il ne leur fut pas permis pendant cette escale obligée en rade de Jamestown — du 18 décembre au 3 janvier — de descendre à terre. Archambault aîné fut seul autorisé à venir à bord voir son frère. L'Empereur leur envoya un panier de provisions. Gourgaud adressa quinze louis à Piontkowski dont la carrière mendicante commençait.



cœur gros, purent le voir contourner le Barn et s'enfoncer vers le sud, portant les premiers déserteurs (1).

(1) Las Cases, débarqué au Cap le 17 janvier, y fut retenu pendant huit mois. Il ne partit que le 30 août 1817 pour arriver en Angleterre le 16 novembre. On ne lui permit pas d'y résider. Il alla alors à Ostende d'où on le chassa et ne trouva un refuge qu'à Francfort, le 11 décembre 1817, près d'un an après son départ de Sainte-Hélène.

### III

#### LOWE REGNANTE

Le jour de l'an 1817 fut mélancolique, l'Empereur, la veille, paraissait « accablé » (1) ; il fit prévenir qu'il déjeunerait seul chez lui et recevrait ses compagnons à quatre heures.

Gourgaud le matin distribua aux enfants Bertrand et à Tristan de Montholon, venus lui souhaiter la bonne année, des jouets achetés à Jamestown après l'embarquement de Las Cases. Ce départ rendait aux Français l'exil plus sensible ; il les rapprochait. Montholon et Bertrand dirent à Gourgaud :

— Allons, du courage, plus de chagrin !

Gourgaud offrit à M<sup>me</sup> Bertrand une boîte à thé de la Chine à l'intérieur de laquelle il avait écrit : « Puisse ses années égaler ses vertus et devenir plus nombreuses que ces feuilles de thé ! » Ils furent promener, rencontrèrent la Nymphe qui allait au bal. Puis ils se rendirent chez l'Empereur.

Il les accueillit avec bonhomie, donna à la petite Hortense une bonbonnière qui lui venait de Pauline ; il assura qu'elle avait coûté cinquante louis. Gourgaud

(1) Gourgaud, I, 365. « Je suis comme dans un tombeau », dit l'Empereur à Bertrand.



reçut une lorgnette, cadeau de la reine de Naples. Ensuite, faisant apporter la caisse envoyée par Elphinstone, Napoléon distribua aux deux femmes les schalls, les soieries qu'elle contenait. Bertrand eut un jeu d'échecs, Montholon une croix de mosaïque, les jeunes Napoléon et Tristan une timbale, O'Meara une tabatière d'or.

Le temps était si brumeux qu'on n'apercevait pas le mât à signaux de Deadwood. Les enfants jouèrent aux billes dans le salon. Ils sautaient et chantaient autour de l'Empereur. Il fit une partie d'échecs avec Bertrand...

Ayant perdu Las Cases, Napoléon se trouva forcé de dicter davantage à Gourgaud et Montholon. Parfois même il avait recours à M<sup>me</sup> de Montholon. Cependant il ne se sentait plus le même goût au travail. Las Cases le lui avait facilité. Il trouvait moins d'empressement chez les autres. Il en prenait de l'humeur. Quelquefois encore il dictait une partie de la nuit. Mais ensuite il passait plusieurs jours dans une espèce de torpeur. Cependant Montholon et Gourgaud attendaient ses ordres et n'osaient sortir, de crainte que l'Empereur ne les appelât pendant leur absence. Cette inaction assommait les deux jeunes gens.

Le 17 janvier M<sup>me</sup> Bertrand accoucha d'un garçon (1). Les douleurs la prirent dans la nuit. A cause des réglemens, on ne put aller chercher l'accoucheur Livingstone qu'à l'approche du jour. M<sup>me</sup> de Montholon s'installa près du lit de la patiente qui fut un moment en danger. Napoléon s'inquiéta d'elle, mais ne lui rendit visite qu'une semaine plus tard (2). Quand il entra dans sa chambre, la comtesse se souleva sur ses deux oreillers, les yeux brillants, et montra son enfant à l'Empereur :

— Sire, dit-elle, j'ai l'honneur de présenter à Votre

(1) L'enfant fut baptisé par le révérend B.-J. Vernon, sous les prénoms d'Arthur-François-Alexandre.

(2) Le 26 janvier. M<sup>me</sup> Bertrand était fort dépitée de cette indifférence. (Gourgaud, I, 434.)

Majesté le premier Français, qui depuis notre arrivée, soit venu à Longwood sans la permission de lord Bathurst.

Napoléon sourit. Il trouva l'enfant vigoureux et beau.



Lowe était assez satisfait du train des choses \*. Le départ de Las Cases, pensait-il, adoucissait l'air. Gourgaud s'était toujours montré civil vis-à-vis des Anglais, Bertrand ne comptait plus guère, Montholon dirigeait la maison. Les rapports avec lui seraient plus aisés. Aussi écrira-t-il bientôt à Bathurst que « rien ne semble plus tranquille que les hôtes de Longwood (1) ».

N'ayant plus là d'emploi pour le moment, son inquiétude s'était reportée sur les commissaires. Il avait appris que le botaniste Welle, amené par Stürmer, avait remis à Marchand une boucle de cheveux du roi de Rome. Son émotion fut forte. Stürmer déjà lui était suspect. Il le soupçonnait d'être porteur d'instructions secrètes de l'empereur François à l'adresse de son gendre. Croyant que Welle n'avait transmis message et souvenir que du consentement de Stürmer, il demanda à celui-ci de faire partir le botaniste pour le Cap ou l'Angleterre. L'envoyé de Metternich refusa de haut (2). Welle, herborisant dans l'île, se vit interdire le plateau de Long-

(1) Il avait fait retirer les sentinelles sur le chemin qui conduisait chez miss Mason et à Woody Ridge afin d'encourager l'Empereur à reprendre ses promenades. Recevant du café de l'île Bourbon, il en envoya une caisse à Longwood. Cipriani affecta de craindre le poison. Montholon trouvait la « galanterie » suspecte. Napoléon dit avec bon sens : « Faites porter cette caisse à l'office. De bon café est chose précieuse dans cet horrible endroit. » (Montholon, II, 51.) « En résumé, conclut Montholon, le café était excellent. »

(2) Balmain à Nesselrode, 6 janvier 1817 : « Le commissaire d'Autriche et le gouverneur de Sainte-Hélène sont en guerre ouverte. Ce n'est entre eux depuis environ six semaines qu'un échange continuel de notes et de billets, des explications à perte de vue, le tout sur un objet insignifiant. »



wood et les côtes. Il comparut devant le gouverneur siégeant en conseil, qui le soumit à un interrogatoire. Lowe pourtant ne prononça pas de sanction. Welle, ses plantes rassemblées, n'avait plus que peu de semaines à passer dans l'île. Il quitta Sainte-Hélène le 1<sup>er</sup> mars.

Avec Montchenu, tout était d'abord allé au mieux. Le marquis, campé chez Porteous avec Gors, dînait le plus qu'il pouvait à Plantation. Il empruntait de l'argent au gouverneur (1), car, consterné par la cherté du logement, des vivres, des moindres objets venus d'Europe, il trouvait trop minces ses appointements et pleurait misère à chaque courrier pour Paris.

Puis les affaires se gâtent. Lowe fait surveiller Montchenu et à l'occasion rappelle à la discrétion le bavard. Quand Lowe, outrant son rôle, prend prétexte de l'incident Welle pour informer les commissaires que, selon l'acte du Parlement, ils doivent se tenir durant leur séjour à Sainte-Hélène pour justiciables des lois anglaises, au cas où ils procureraient à Napoléon des moyens de correspondance ou d'évasion, Montchenu proteste. Il se tient pour un ambassadeur ! Lowe lui rabat le caquet et le vieux parasite baisse pavillon.

Des trois envoyés des puissances, seul Balmain impose à Lowe, qui le ménage. Mais il ne se méfie pas moins de lui. Et Balmain n'éprouve aucune sympathie pour cet homme qui voile ce qu'il pense, qui chicane, qui a l'esprit faux, se colère sans raison, et, s'il est honnête au fond, ne le paraît pas toujours.

Malcontent des commissaires, Lowe ne l'est pas moins

(1) Il reçut ainsi de Lowe une avance de 800 livres st. pour offrir un grand dîner le jour de la fête de Louis XVIII. Il n'y dépensa du reste que 171 livres. Balcombe se chargea de tout, à raison de 3 livres par invité « y compris le dessert, le café, mais sans le vin » qui est une chose bien chère ici, écrivait Montchenu à son ministre, et dont on use beaucoup, car il y en eut pour 30 livres ». Montchenu attribuait à son dîner des conséquences politiques : « Cette journée a déjà fait tomber le crédit de notre prisonnier, et il a envoyé le lendemain ses gens en ville, pour savoir comment cela s'était passé. Depuis, il est d'une humeur effroyable. »

de l'amiral. Depuis son retour du Cap, Malcolm a gagné encore dans l'amitié des Français. Plus courageux que les Bingham, l'amiral et sa femme plaignent Napoléon et souhaitent d'améliorer son sort. Aussi, Malcolm va-t-il essayer de réconcilier Lowe avec Longwood.

Dans ses conversations avec Napoléon, l'amiral avait reconnu qu'il était traité avec trop de rigueur. Il admettait qu'il disposât de l'île entière. Il trouvait que Longwood était une résidence mesquine et que Plantation eût mieux convenu à l'ancien hôte des Tuileries (1). Toutefois il protestait contre l'idée que Napoléon s'était formée des intentions du cabinet Liverpool. On ne le haïssait pas à Londres, mais on le craignait. Pourvu qu'il ne revînt pas embarrasser l'Europe, on désirait lui complaire et adoucir sa détention.

Il défend Lowe qui, dit-il, est vif, mais n'a point mauvais cœur. Il ne pouvait agir autrement à l'égard de Las Cases, et aussi de Welle (2). Mais il a montré de la bonne volonté, en modifiant sur plusieurs points les restrictions d'octobre. Il est disposé à faire mieux encore.

— Il y a surtout entre vous, dit l'amiral, des malentendus qui proviennent de faux rapports. Ce qui manque est une communication directe.

— Peut-être, répond l'Empereur, bien disposé. Le gouverneur ne comprend pas mon caractère. Il ne m'a jamais vu qu'irrité, et quand je parlais avec véhémence.

(1) Balmain demanda un jour à Lowe pourquoi il ne transférerait pas les Français à Plantation. Le gouverneur répondit : « C'est que ces gens-là y abîmeraient tout. L'entretien de la maison, du jardin, des fermes coûte beaucoup d'argent. C'est un établissement superbe et il y aurait trop de perte pour la Compagnie des Indes. Puis, ajouta-t-il, je devrais habiter Longwood ; lady Lowe ne s'y porterait pas aussi bien et je ne sacrifierai jamais la santé de ma femme au bon plaisir de Bonaparte. » (*Notes annexées au rapport du 8 janvier 1818. Inédit.*)

(2) Malcolm à Lowe, 8 mars 1817. (*L. P.*, 20.118.) « Il dit qu'on l'avait empêché de voir le botaniste autrichien avant son départ de l'île. Cet homme, ajouta-t-il, venait du lieu où vivent ma femme et mon fils et il y retournait !... » Simple phrase qui, après tant d'années, résonne encore tristement.



Entretien confiant (1). Malcolm en rend compte à Lowe d'un ton quelque peu protecteur. Le gouverneur en prend ombrage : il pense et non sans raison que l'amiral veut le remplacer. Longwood le souhaite (2). Avec Malcolm changerait la situation des Français. Lowe n'ose pas rompre avec le commandant naval, mais évite sa rencontre (3) et, voyant à regret sa médiation, la condamne dès lors à l'échec.



Napoléon avait reçu du gouverneur un exemplaire du volume que Warden, le chirurgien du *Northumberland*, s'était hâté de publier dès son retour en Angleterre (4). Sous forme de lettres adressées à une amie, dans un style prétentieux, mais qui ne manque pas de pittoresque, il décrivait l'Empereur durant la traversée et les premiers temps de son séjour à Sainte-Hélène. Il lui prêtait des déclarations, des confidences qu'à la vérité Napoléon n'avait pu lui faire, mais dont Warden avait pris la trame dans ses conversations avec les officiers de l'Empereur. Celui-ci, comme d'ailleurs tout son entourage, jugea le livre inconvenant. Il dit à O'Meara :

— Le fond en est vrai, mais il y a *cento coglionerie*

(1) Malcolm se montra du reste assez indépendant pour dire à l'Empereur que les lettres écrites par Bertrand et Montholon « étaient inconvenantes et que Cockburn et Lowe les avaient reçues trop bénévolement ». Napoléon répondit qu'« on devait faire la part de leur pénible situation ». (*Rapport précité.*) Il semblait oublier que c'était lui-même qui avait dicté ces lettres.

(2) Stürmer mande à Metternich le 4 juillet 1817 : « Je tiens de bonne part qu'il a écrit par le *Larkins* le 15 décembre pour s'offrir à rester ici encore trois ans, avec la moitié du traitement alloué à sir Hudson Lowe si on voulait lui donner sa place. »

(3) Balmain écrit le 4 juillet : « Depuis environ trois mois, sir P. Malcolm et le gouverneur sont en mésintelligence. Ils ont cessé de se voir, de s'inviter à dîner, de conférer ensemble. »

(4) *Lettres écrites à bord du Northumberland et à Sainte-Hélène.* Ce livre fut édité à Londres au début de 1816. O'Meara le remit le 6 mars 1817 à Napoléon (Gourgaud, I, 523).

*e cento bugie* (1). Il a fort mal compris Las Cases. Il a mis dans ma bouche des expressions indignes de moi et qui ne sont pas de mon style.

Cependant il reconnaissait que l'intention de Warden n'était pas mauvaise, et que le succès de l'ouvrage, dont les éditions se succédaient, soutiendrait sa cause. L'ancien pamphlétaire qui chez lui ne s'est jamais assoupi, se réveille. Il ne tardera pas, en cachette d'O'Meara et même de Gourgaud (2), à dicter à Bertrand des lettres qui répondront à celles de Warden. M<sup>me</sup> Bertrand les traduira en anglais. On les fera imprimer à Londres sous le nom de *Lettres du Cap*. Elles passeront ainsi pour l'œuvre de Las Cases qui, dans sa quarantaine australe, aura voulu défendre l'Empereur contre la calomnie et les faux.

Les visiteurs deviennent rares à Longwood, les Saint-Hélénais sachant bien qu'à paraître en trop bons termes avec les Français, ils s'attireront l'hostilité du gouverneur.

Balcombe, abrité par sa fonction, y vient encore souvent. Le 12 février, sa femme, Jane et Betzy montent à Longwood pour voir le petit Arthur Bertrand. A l'heure du dîner, Napoléon les envoie chercher par Gourgaud. L'Empereur plaisante Betzy sur le bruit de son mariage avec Reade. La jeune fille s'en défend. Au salon elle commet quelques espiègleries. Comme on ne peut plus de nuit franchir l'enceinte, Gourgaud reconduit ces dames chez le grand-maréchal qui leur offre l'hospitalité. Elles passent deux jours à Longwood. Betzy joue avec Gourgaud, flirte avec Fehrzen et Reade. L'Empereur va la voir. Balcombe vient enfin chercher ses trois femmes.

(1) « Cent absurdités et cent mensonges. » (O'Meara à Lowe, 10 mars 1817.)

(2) Gourgaud, le 19 juin, écrit : « Sa Majesté m'assure qu'elle n'a pas fait de réponse à cet ouvrage. C'est Las Cases qui, du Cap, veut, dit-on, répondre. A cela je fais observer à l'Empereur que j'ai vu plus de dix lettres dictées par lui au grand-maréchal pour être imprimées. L'une d'elles est même sur la table où j'écris. L'Empereur ne peut plus nier... » (Journal, II, 151.)



Ils partent à cheval, accompagnés jusqu'à Hutt's Gate par M<sup>me</sup> de Montholon et O'Meara qui rendent visite à lady Lowe (1).

Le 7 avril se donnent les courses d'automne au camp de Deadwood. Deux fois l'an, c'est une solennité qui rassemble les notables de l'île. Lady Lowe a offert à M<sup>me</sup> Bertrand de l'y mener dans la voiture du gouverneur. Mais Napoléon dit à Bertrand qu'il ne convient pas que sa femme se lie trop avec lady Lowe. Celle-ci était déjà en route pour Longwood quand Poppleton, par signaux, avertit que M<sup>me</sup> Bertrand ne sortira pas.

M<sup>me</sup> de Montholon est bien forcée de l'imiter, pour ne pas déplaire. Gourgaud par contre reçoit permission d'aller aux courses. Il verra les commissaires : l'occasion n'est pas à négliger.

Gourgaud trotte vers Deadwood. Le gouverneur, sa femme, les trois commissaires, la baronne Stürmer. Gors, les Bingham, les Malcolm, les Balcombe sont réunis sous une tente. Gourgaud est bien accueilli. Balmain lui est présenté. Pendant les courses la conversation va bon train. Balmain, Stürmer et sa femme déplorent de n'avoir point de relations avec Longwood. « Le temps, dit Stürmer, passerait plus agréablement. » On taquine Gourgaud à propos de ses amours malheureuses avec miss Churchill. Montchenu lance une polissonnerie. Après les courses, les commissaires et Gourgaud vont se rafraîchir chez Mrs. Younghusband (2). Au retour, sur la route, le jeune homme s'attarde avec Stürmer et Balmain. Celui-ci dit qu'il espère que le *Conqueror*, qu'on attend, apportera aux commissaires des instructions nouvelles qui leur permettront de venir à Longwood. Le

(1) Napoléon avait prié M<sup>me</sup> de Montholon de faire cette visite (Gourgaud, I, 476.) Elle fut fort bien reçue, et dit que « le gouverneur avait paru enchanté quand elle avait caressé son enfant ».

(2) Gourgaud, II, 6 : « Le Russe a presque dit : « L'Empereur, le « grand homme », Montchenu une ou deux fois : « Bonaparte », et ensuite, deux fois, devant lady Lowe, « l'Empereur ». M. de Stürmer n'a jamais employé positivement une de ces trois dénominations. »

jeune homme est enchanté de sa journée. Napoléon regrette presque de n'être pas allé lui-même au camp\*.



On ne se doutait point alors à Sainte-Hélène que la situation du Captif venait d'être portée devant l'opinion anglaise, par un débat public à la Chambre des lords. L'événement était dû à l'action du plus humble de ses serviteurs, Santini. Après son séjour forcé au Cap, le petit Corse était arrivé en février 1817 à Londres. Sans savoir un mot d'anglais, il se démena si bien qu'il finit par atteindre sir Robert Wilson, le chevaleresque colonel qui avait sauvé Lavallette après son évasion. Santini lui récita la protestation dictée à Montholon par l'Empereur. Wilson, qu'une cause noble tenta toujours, s'enflamme, court avec Santini chez lord Holland. A eux trois, aidés du douteux Maceroni, ancien officier de Murat réfugié à Londres (1), et sans doute aussi de Piontkowski, ils rédigent en français et en anglais une brochure intitulée : *Appel à la nation anglaise sur le traitement éprouvé par Napoléon Buonaparte dans l'île de Sainte-Hélène* (2). Sept tirages s'élèvent en dix jours. Le 18 mars, lord Holland, l'un des chefs du parti libéral, interpelle lord Bathurst à la Chambre haute, « en vue de préserver la réputation du Parlement et du pays de la tache qui l'atteindrait si un traitement trop rigoureux était imposé à Napoléon Buonaparte \*\* ».

Ce lord Holland, dont le nom va vivre parce qu'il pense que l'Angleterre ne doit pas piétiner un vaincu,

(1) Maceroni s'est vanté d'être le seul auteur du pamphlet. Il n'a fait en réalité que tenir la plume.

(2) La version française portait : *par l'Empereur Napoléon*. Le pamphlet parut le 13 mars 1817 chez Ridgway. Le même jour le *Morning Chronicle* et la plupart des journaux d'opposition en publiaient la partie essentielle, c'est-à-dire la *Remontrance* de Montholon.



quel personnage est-il ? A la vérité curieux. L'un des chefs du parti libéral anglais, Henry Richard, troisième lord Holland, est neveu de Fox, le grand leader whig. Né en 1773, il a été lord du sceau privé en 1806. C'est un voyageur, un écrivain plus encore qu'un orateur. C'est aussi un amoureux. Il a épousé après maintes aventures une jolie créole, lady Webster (1) qui, à ses côtés, reçoit à Holland House tous les hommes marquants du Royaume-Uni. Lady Holland, si son passé la fait dédaigner des femmes, n'en a pas moins d'influence. Même tories, les ministres comptent avec elle. Généreuse, elle a plaint des premières Napoléon qui, s'adressant à la magnanimité de l'Angleterre, n'a trouvé que sa vengeance. Elle l'a vu, semble-t-il, une seule fois, pendant le Consulat, à une prise d'armes. De ce jour, autant qu'elle le redoutait, en bonne Anglaise, elle l'a admiré. Maintenant qu'il est malheureux, elle embrasse son parti avec chaleur. Elle voudrait, en attendant sa délivrance, au moins alléger sa prison et celle des Français qui l'ont suivi. Aussi envoie-t-elle, et très tôt, livres, journaux, menus objets, douceurs, et, pour les enfants, mère qui pense aux siens, des jouets beaux et nombreux (2). Mais surtout elle agit sur son mari. Elle le décide à attaquer le cabinet Liverpool.

Dans son discours aux Lords, Holland ne peut revenir sur le principe même de la détention. Il s'est opposé au bill qui l'a consacrée. Ce bill est acquis. Mais pour l'honneur anglais, il veut s'assurer que les mesures édictées à l'égard du captif ne sont pas inhumaines. Il trace alors un exposé complet des plaintes de Napoléon.

Bathurst lui répond en donnant lecture des instructions adressées à Lowe. Il justifie les restrictions par la crainte d'une évasion. Longwood n'est pas un lieu mal-

(1) Née Elisabeth Vassall, elle avait épousé à quinze ans sir George Webster, M. P., de qui elle eut cinq enfants.

(2) Ainsi, le 8 novembre 1816, un petit billard, une lanterne magique, des cartes, des dominos.

sain ni triste. Buonaparte et les siens y sont traités avec largesse. Bassement il tente d'égayer son auditoire en dénombrant les bouteilles de vin fournies aux reclus. Tous ces Français, Napoléon compris, sont des ivrognes, semble-t-il dire, et l'on aurait tort d'accorder le moindre crédit à leurs protestations. Car pour Bathurst encore plus que pour Lowe, le physique compte d'abord. Comme Napoléon souffre surtout de l'oppression morale, l'antinomie ne se résoudra jamais.

Les Lords approuvent Bathurst. On s'y attendait. Mais l'opinion se montre soucieuse. Le retentissement du débat s'élargit par ondes. Toute la presse européenne s'en occupe. L'intérêt du monde qui s'en détournait se reporte sur Napoléon.

La famille de l'Empereur, reprenant courage, envoie à Bathurst des lettres que le ministre s'engage (vis-à-vis de lord Holland) à faire tenir à Longwood. Mais, vile revanche, il les fait passer par le Cap. Quand elles arriveront à Napoléon, elles seront vieilles de cinq, de six mois.

Toutefois, la campagne commencée par Santini (1), poursuivie par Holland et ses amis libéraux, va obliger Bathurst, partant Lowe, à plus de prudence, plus de ménagements aussi vis-à-vis de leur prisonnier (2).

(1) Peu après le débat, Santini qui avait épuisé toutes ses ressources, gagna le continent et se dirigea vers l'Italie pour donner des nouvelles de l'Empereur à Madame Mère. Il n'y parvint pas. Repoussé à Bruxelles par Cambacérès, il est dénoncé à la police par le prince Eugène et expulsé de Bavière. Seule la grande-duchesse de Bade, Stéphanie, a pitié de lui et lui remet mille francs. Il traverse la Suisse, mais, arrêté à Côme, il est astreint pendant quatre ans et demi à résider à Brunn, en Moravie, avec une pension de 180 francs par mois. La mort de Napoléon le délivra. Il vit alors à Frohsdorf Caroline, puis à Trieste Jérôme, enfin à Rome Mme Letizia. Retiré en Corse, il y végéta jusqu'au jour où Louis-Philippe en fit un huissier du cabinet, puis un courrier des postes. Le Prince-Président le nomma gardien du tombeau de l'Empereur. M. Fr. Masson lui a reproché avec raison d'avoir un peu trop fait commerce de ses souvenirs. Il mourut en 1862.

(2) Lord Bathurst décida ainsi que les caisses portant une suscription de la main de lady Holland seront transmises sans être visitées.



Trop d'officiers, de marins, de magistrats britanniques ont déjà vu Napoléon à Sainte-Hélène. Leurs récits lui marquent presque tous de la sympathie. Le secret où Bathurst a voulu tenir les exilés se fissure. Les geôliers sentent peser sur eux trop de regards pour qu'ils puissent tous les aveugler.

Napoléon connut en même temps l'*Appel* de Santini et les discours aux Lords (1) par trois journaux que Lowe envoya à Longwood :

— Eh bien, ce Santini fait des merveilles ! Il n'aurait pourtant pas dû parler autant des vivres, car cela fait qu'on ajoute moins foi à ses paroles.

Il approuva la motion de Holland. La défense de Bathurst était d'une insigne duplicité :

— Presque tous les ministres sont des menteurs, dit-il à O'Meara. Talleyrand est leur caporal, puis viennent Castlereagh, Metternich et Hardenberg... Je suis bien aise, ajouta-t-il, de voir le ministre anglais justifier sa conduite envers moi à la face du Parlement, de sa nation et de l'Europe entière par des mensonges. Mais le règne du mensonge ne durera pas toujours !

Il prépara tout de suite une réplique au discours de Bathurst (2) :

— Ce sera un bel ouvrage, dit-il à dîner, que cette réponse à Bathurst. Ce lord est une bête, un ignorant, qui ne sait ce qu'il dit. Il va voir comme je le travaille ; je le foudroie. Cela fait voir l'avantage d'un bon logicien sur un imbécile.

Et il ajouta :

— Cela fera grand bruit en Europe. Il ne fau-

(1) Le 28 mai, d'après O'Meara (II, 80), le 27 d'après Gourgaud, II, 93 : « Bertrand, sans s'habiller, court les porter chez l'Empereur. » Il était très content. Mais Gourgaud ne partageait pas sa satisfaction. Il trouvait que la *Remontrance* de Montholon pouvait paraître ridicule. M<sup>me</sup> de Montholon, quand elle eut lu le *Times* s'écria : « Ah, ces Corses ! ce sont tous des intrigants ! » Ce n'était pas aimable pour l'Empereur...

(2) Dès le lendemain. (Gourgaud, II, 99.) Ce fut surtout avec Montholon qu'il rédigea sa réponse.

dra mettre aucun nom. J'écrirai : « *approuvé : Napoléon* » (1).

Les Anglais de Sainte-Hélène ont été impressionnés par le débat des Lords. Lowe se montre plus agité que jamais. Ses ordres, ses écrits, ses moindres gestes passant à présent sous la critique du Parlement et de l'opinion, il se tient sur le qui-vive, partagé entre la sottise terreur d'un enlèvement et la peur mieux fondée d'attaques de l'opposition à Londres, qui, d'un courrier à l'autre, peuvent lui valoir sa mise à pied.

C'est à son anxiété qu'est dû un nouvel incident, en soi minime, mais qu'on exagérera et dont Napoléon tirera parti. Le storeship *Baring* arriva à Sainte-Hélène à la fin de mai, portant à son bord un maître canonier étranger nommé Redwitch, qui à Londres avait reçu des frères Biaggini un petit buste en marbre du roi de Rome, avec mission de le vendre au meilleur prix au comte Bertrand. Le capitaine du *Baring*, Lamb, en informa Reade. Le buste fut porté chez le gouverneur, à Plantation. Lowe dans cette affaire pécha par indécision plus que par malveillance. Pouvait-il, sans y être autorisé par son ministre, envoyer ce buste à Longwood ? S'il recélait une correspondance ?... Il balança longtemps. Reade lui aurait proposé, a-t-on dit, de briser le buste ou de le jeter à la mer. Rien n'est moins sûr. Le bruit en courut à Longwood \*. Napoléon déjà dictait à Montholon des phrases vengeresses \*\*. Lowe vint voir Bertrand (2), et lui demanda s'il devait envoyer ce mau-

(1) Gourgaud, II, 103. *Les Observations sur le Discours de lord Bathurst* parvinrent en Europe par divers truchements. Lowe les reçut officiellement le 7 octobre de Bertrand, dans un paquet cacheté adressé à lord Liverpool, qu'il transmit, assura-t-il, sans rompre le cachet.

Stürmer cependant en expédia une copie à Metternich le 31 octobre. Déjà O'Meara l'avait envoyée à Finlaison. Comme on le verra, Irving, secrétaire de Malcolm et le capitaine Poppleton, à leur départ, en emportèrent chacun une copie.

(2) Le 10 juin. Il se décida à en parler à Bertrand quand il apprit que Longwood était informé. En somme, son attitude dans cette circonstance fut honorable. « Il a obéi, écrit M. Frédéric Masson,



vais buste, pour lequel les Biaggini espéraient recevoir cent louis. Bertrand répondit :

— Envoyez-le toujours ; cela fera plaisir à l'Empereur.

Le lendemain, il arriva (1). Napoléon fut charmé par la piètre sculpture. Son fils, dont il ne savait plus rien, dont il parlait si peu, pour éviter des pensées trop poignantes, son fils est là, devant lui. Il reconnaît ses traits, caresse ses longues boucles, cherche à retrouver dans ces lèvres fixées la fraîche bouche qui s'était appuyée sur sa joue.

Il trouve l'enfant joli, « bien que le cou paraisse trop enfoncé ». Il ressemble à Marie-Louise.

Il n'en doute pas, c'est l'Impératrice elle-même qui, par un moyen détourné, lui fait tenir le buste (2) de leur enfant. Il ne voudrait pas admettre, si quelqu'un osait hasarder un soupçon, que les Biaggini ont spéculé sur ses sentiments, que l'image molle et conventionnelle a été façonnée à Londres par un praticien et n'a été décorée de la plaque de la Légion d'honneur que pour mieux l'abuser. Sa joie résisterait ; elle est trop forte. Il place lui-même le buste sur la cheminée du salon, fait appeler les Montholon, le montre aux Balcombe, qui s'extasient.

après quelques hésitations sans doute, à un sentiment de déférence et, peut-on ajouter, de commisération. » (*Napoléon à Sainte-Hélène*, 349.)

(1) Napoléon avait envoyé d'abord Gourgaud chez Bertrand ouvrir la caisse. Quand Gourgaud revint, il lui demanda : — Quelle décoration porte-t-il ? — L'aigle. — Mais ce n'est point celui de Saint-Étienne, au moins ? — Eh non, c'est l'aigle que Votre Majesté porte elle-même.

Rassuré, l'Empereur dit alors à Gourgaud de l'aller chercher. (Gourgaud, II, 130.)

(2) Avec le buste, Lowe avait remis à Bertrand une lettre et un memorandum des Biaggini qui font éclater l'imposture. Ces mercantis prétendaient que l'enfant se trouvant avec sa mère dans l'été de 1816 aux bains de Livourne (on sait qu'il ne vint jamais en Italie), deux bustes avaient été sculptés, « l'un conservé par l'illustre mère du prince qui avait généreusement récompensé l'artiste », l'autre envoyé à Londres et confié à Redwitch. Il n'est guère d'exemples d'une tromperie si répugnante.

Il doit être fier, dit Mrs. Balcombe, d'être le père d'un si bel enfant. Fier, il l'est, en effet, et heureux. Son visage rayonne (1). Il dit à O'Meara :

— Je me proposais, si le gouverneur ne me l'avait pas remis, d'adresser une plainte à faire dresser les cheveux sur la tête de tout Anglais. J'aurais dit des choses qui l'auraient fait exécrer par toutes les mères comme un monstre à forme humaine (2) :

Comme Lowe a prétendu que le buste ne vaut pas les cent louis qu'on en attend :

— Pour moi, il vaut un million ! s'écrie Napoléon.

Bertrand comptera trois cents guinées au marin du *Baring*. Ce Redwitch, il veut lui-même le voir. Lowe semble se prêter à ce désir, il envoie le canonnier à Longwood. Mais Poppleton ne doit le laisser *parler seul* à personne (3). L'Empereur alors renonce. Cependant Bertrand, d'ordre de son maître, écrit à Redwitch une lettre qui, on l'espère bien, aura de l'écho en Europe (4).

L'escroquerie flairée par Lowe a donc pleinement réussi. Qu'on ne le regrette pas : elle a valu à l'Empereur une caressante illusion.

Les Malcolm vinrent à Longwood le 19 juin faire leurs

(1) Ma mère m'a dit souvent, raconte Mrs. Abell, qu'elle ne vit jamais une expression plus frappante d'amour paternel. » (*Souvenirs*, 76.)

(2) O'Meara, II, 108-113. Le buste qui demeurera placé jusqu'à la fin de la Captivité sur la cheminée du salon, se trouve aujourd'hui, faussement attribué à Bosio, dans le petit musée installé au haut de l'hôtel de ville d'Ajaccio. Il fut envoyé après la mort de l'Empereur à Mme Letizia.

(3) *Rapport Poppleton*, 1<sup>er</sup> juillet 1817. (*L. P.*, 20.119.)

(4) « Je regrette que vous n'avez pu venir nous voir et nous donner quelques détails qui sont toujours intéressants pour un père. Des lettres que vous avez envoyées, il résulte que l'artiste évalue à 100 livres la valeur de son ouvrage. L'Empereur m'a ordonné de vous faire passer un bon de 300 guinées. Le surplus sera pour vous indemniser de la perte qu'il sait que vous avez éprouvée dans la vente de votre pacotille, et des tracasseries que vous a occasionnées cet événement pourtant bien simple et qui devait vous mériter de la considération de la part de tout homme sensible. Veuillez faire agréer les remerciements de l'Empereur aux personnes qui vous ont donné cette aimable commission. » 16 juillet 1817.



adieux à Napoléon \*. L'amiral, son temps de commandement achevé, allait retourner en Angleterre. Il espérait bien revenir ; l'Empereur l'espérait aussi. Il proposa à Malcolm de lui montrer la réponse qu'il préparait au discours de Bathurst. L'amiral s'en défendit.

Prenant sur une table une tasse et une soucoupe de son service de Sèvres, Napoléon les offrit à lady Malcolm. Elle le remercia avec effusion. Il dit en riant qu'il ne ferait pas de présent à l'amiral, parce qu'il n'était pas un homme à entendre raison. « Les femmes avaient meilleur cœur pour les malheureux ! »

— J'ai porté la couronne impériale de France et la couronne de fer d'Italie. L'Angleterre m'en donne maintenant une plus glorieuse, une couronne d'épines. L'oppression et l'insulte ajoutent à ma renommée. C'est à l'Angleterre que je devrai le rayonnement de ma gloire.

Puis il les remercia de leurs soins :

— Vous n'attendiez rien de moi. Je n'ai plus le pouvoir de rendre service. Vous n'êtes venu ici que par générosité...

Malcolm avant de prendre congé, dit à l'Empereur que lord Amherst, ambassadeur anglais en Chine, allait toucher à Sainte-Hélène dans son voyage de retour, et qu'il pourrait être pris pour négociateur entre Longwood et Plantation.

A cela Napoléon ne répondit pas. Il murmura seulement :

— Vous êtes trop Anglais, on ne peut raisonner avec vous. Vous pensez que tout ce que font vos compatriotes est bien, et qu'un étranger a toujours tort (1).

Il dit adieu à lady Malcolm de la façon la plus affable. Ce « magot » était devenu pour lui une amie. Il ne la voyait pas s'éloigner sans regret.

(1) O'Meara, II, 119. Ce même jour, le lieutenant-colonel Fagan, qui occupait une haute charge judiciaire aux Indes, fut reçu par Napoléon. Il l'appela *Sire* et *Majesté*. Reade le dénonça le lendemain à Lowe (*L. P.*, 20.118.)



Quand lord Amherst arriva (1), Napoléon hésita à le recevoir. Il souffrait d'une fluxion. L'ambassadeur étant venu avec Lowe chez Bertrand pour demander audience, Napoléon, qui les épiait à travers un volet, cria tout à coup à Gourgaud :

— Vite, ma lunette, les voilà !

Un instant après, il dit :

— Cet ambassadeur a une piètre mine... Le recevrai-je ou non ?... Je crois que le gouverneur serait content que je ne le reçusse pas (2).

— Je crois, sire, fit Gourgaud, qu'en ne le recevant pas, l'orgueil britannique serait blessé... Lord Amherst partira d'ici avec de faux renseignements et piqué contre Votre Majesté.

Il consentit, mais ordonna qu'on l'introduisît avec une stricte étiquette (3).

— Mon plus grand désir depuis vingt ans était de vous voir, dit Amherst en le saluant.

Il passa une heure avec Napoléon et lui présenta sa suite (4). L'Empereur s'éleva contre les procédés de Lowe

(1) Le 27 juin 1817.

(2) Gourgaud, II, 170. Napoléon se trompait. Lowe tenait à ce que lord Amherst vît Napoléon. Il comptait qu'il pourrait à Londres lui servir de garant de sa conduite près de Bathurst et du Régent.

(3) « L'Empereur était prêt une demi-heure à l'avance », raconte Gourgaud (II, 177). « Il passe avec moi au billard, et mécontent de ce que Montholon n'est pas en grand habit, gronde Noverraz de n'avoir pas de boucles aux souliers. Son agitation est extrême. »

Lord Amherst (William Pitt, premier comte Amherst, 1773-1857) avait échoué dans son ambassade en Chine où il n'avait pas voulu se soumettre au protocole humiliant de la cour de Pékin. Au retour son navire, l'*Alceste*, fit naufrage. Après maintes aventures, la mission s'embarqua à Batavia sur le *Cæsar*, à destination de l'Angleterre.

(4) Le secrétaire d'Amherst, Ellis, a tracé de lui dans son *Journal of the proceedings of the late Embassy to China* un portrait pris sur le vif : « L'attitude de Buonaparte était tout à fait digne, affable et plaisante. Il n'était pas trop gros et paraissait en bonne santé. Il s'exprimait avec abondance et force par phrases courtes et épigrammatiques. Il allait et venait durant sa harangue. Je fus frappé par



et les entraves inutiles apportées à sa liberté ; il pria son visiteur d'en informer le Régent. Amherst lui répondit avec une évasive courtoisie. Si bien que Napoléon, le soir même, satisfait de l'entrevue, disait à ses compagnons :

— Ah ! je peux vous répondre que le gouverneur a joliment reçu son paquet !

Il pensait que l'ambassadeur allait retarder son départ pour imposer sa médiation à Lowe. Cependant Amherst, ayant rapporté les griefs de Napoléon au gouverneur, celui-ci les réfuta point par point. Amherst fit voile pour l'Angleterre, persuadé que les « allégations de Buonaparte » n'étaient point fondées.



Le 53<sup>e</sup> d'infanterie allait quitter l'île, remplacé par un bataillon du 66<sup>e</sup> qui arrivait de l'Inde (1). Napoléon reçut les officiers partants, conduits par Bingham. Ils formèrent un cercle autour de lui : il alla de l'un à l'autre, demandant à chacun ses états de service :

— J'ai été très content du 53<sup>e</sup>, leur dit-il, j'apprendrai toujours avec plaisir ce qu'il lui arrivera d'heureux.

S'adressant à Bingham :

— Vous devez être triste de perdre ce régiment, c'était votre famille, *your children*, combien de temps avez-vous servi avec lui ?

— Treize ans.

l'expression de sa lèvre supérieure. Même quand il ne parlait pas, elle tremblait d'une façon presque convulsive, donnant l'impression que les pensées se pressaient constamment pour sortir. Si Buonaparte avait été dans la plénitude de sa puissance, sa contenance n'aurait pu être plus imposante ni plus propre à commander le respect. »

(1) Vont disparaître ainsi quelques noms qui revenaient souvent dans les conversations de Longwood, des officiers qui en deux ans étaient devenus pour les Français de vieilles connaissances : le major Fehrzen, les capitaines Younghusband, Poppleton, les lieutenants Fitzgerald, Nagle. Les officiers du 66<sup>e</sup> auront beaucoup moins de rapports avec Longwood. Deux noms seulement en seront retenus : ceux des médecins F. Burton et W. Henry.

— Il faut pour vous consoler faire un petit Bingham à Milady \*.

Bingham rougit. Napoléon salua les officiers qui sortirent du salon.

Poppleton, chargé de la surveillance de Longwood, appartenait au 53<sup>e</sup> régiment et devait partir avec lui. Il demanda à rester. Hudson Lowe s'y opposa, tout en le recommandant au ministère pour le grade de major (1). Cet officier lui était devenu suspect. Sans doute ses rapports journaliers demeuraient stricts et fidèles. Mais une sorte de pitié respectueuse pour Napoléon s'en échappait. Les Français ne s'y trompaient pas (2). Aussi l'Empereur lui fit-il envoyer le matin de son départ une tabatière d'or (3) et une mèche de cheveux. Lowe lui assigna pour remplaçant le capitaine Blakeney (4) du 66<sup>e</sup>, homme épais, juponnier et ami de la bouteille, avec qui les Français, quoique vivant porte à porte, n'eurent jamais de liaison.

(1) Il l'obtint dès son retour. (L. P., 20.121.)

(2) Gourgaud (II, 189) : « Il a fait son devoir avec toute la délicatesse possible. Il aurait pu nous tourmenter et il est aussi bien pour nous qu'on peut l'être sans trahir son gouvernement. » Il insista pour que Napoléon lui fit un présent. Bertrand s'y opposait, voyant là « un manque de dignité ! »

(3) Poppleton garda cette tabatière toute sa vie. « Il la tenait bien remplie de tabac blanc à un bout, de tabac noir à l'autre bout, raconte sa petite-nièce, Mrs. Callwell, et en offrait à ses visiteurs. Dessous était collée une feuille de papier blanc. Bien des années plus tard, quand il ne fut plus à la mode de priser, et lorsque la boîte ne fut plus qu'une curiosité, un gentleman à qui elle fut montrée demanda à quoi servait ce papier. « A éviter que les doigts des priseurs ne rayent la tabatière », lui dit-on. Plus curieux que tous ceux qui l'avaient précédé, il souleva le morceau de papier et dessous découvrit un billet soigneusement plié, de Napoléon lui-même à Las Cases, envoyant son souvenir à ses amis de France et ses souhaits touchant l'éducation du roi de Rome. Ce message était resté là près de quarante ans. Napoléon III régnait aux Tuileries. Cependant le fils de Las Cases vivait encore et la lettre destinée à son père lui fut envoyée. » (Mrs. Calwell, *Old Irish life*, 226.)

(4) Henry-Pierre Blakeney (1782-1822) était le fils d'un député aux Communes. Il avait servi surtout en Espagne. Les Français l'accusèrent d'inspecter le linge sale de Longwood afin de s'assurer qu'il ne recélait pas de correspondances. Il était marié et sa femme partageait son goût des spiritueux.





Les bannis n'avaient point abandonné l'espoir de se rapprocher des commissaires alliés. Balmain rapportait à Nesselrode cette impatience : « Il détache ses Français l'un après l'autre pour nous attirer. Gourgaud me cherche, me suit partout et me presse avec importunité de contenter son maître (1). Bertrand en fait autant avec M<sup>me</sup> de Stürmer. L'autre jour, étant assis près d'elle, il feignit, pour n'être entendu de personne, de relever un mouchoir et lui dit à voix basse : « Madame, au nom du ciel, venez voir l'Empereur, je vous en conjure, il vous attend, il ne parle que de vous, il a besoin de société, il ne voit que des Anglais et c'est bien triste (2) ! »

De son côté, Lowe cherche à éloigner les commissaires. Il les pousse à s'aller promener au Cap. Ce n'est, dit-il, qu'une absence de trois mois. Stürmer, plusieurs fois pressenti, s'en défend (3).

(1) Après leur présentation aux courses de Deadwood, Gourgaud avait par deux fois rencontré Balmain sur la route de Longwood à Hutt's Gate. Le 25 avril, ils parlent librement pendant vingt minutes, « de choses et autres ». Averti par Malcolm que Lowe est inquiet de ce tête-à-tête, Balmain, trois jours plus tard, cherche à éviter Gourgaud qui pourtant le rejoint et le salue en protestant « de son désir de ne pas le compromettre ». Balmain, piqué, s'arrête. Ils causent. Le commissaire russe déclare qu'il sera enchanté que le *Conqueror* apporte des instructions qui lui permettent de se présenter enfin à Longwood. Gourgaud répond que l'Empereur en serait heureux :

— Il a pour vous des dispositions tout à fait amicales. Venez le trouver sans gêne, sans façon ; vous nous ferez à tous un extrême plaisir. (*Rapport Balmain*, 20 juillet. Gourgaud, II, 29, 38, 40.)

(2) Balmain à Nesselrode, 8 juillet 1817. C'était chez l'amiral Malcolm, à déjeuner.

(3) Lowe n'était pas seul à supporter avec impatience le séjour des commissaires. Malcolm, causant avec Stürmer et Montchenu, leur avait dit : « Votre présence nous gêne ; si l'on me faisait gouverneur, ce qui est très possible, j'adresserais les instances les plus vives à mon gouvernement pour que l'on engageât vos cours à vous rappeler. » (*Rapports Stürmer* du 4 juillet et *Montchenu* du 7 juillet 1817.)

— Admettons, dit-il, que Bonaparte vienne à mourir pendant mon absence ?

Lowe réplique avec flegme :

— Dans ce cas les journaux ne manqueraient pas d'en donner avis \*.

Le *Conqueror* apporta aux commissaires (1) l'autorisation de rendre visite privément à Napoléon. Balmain s'empessa d'en prévenir Lowe. Il tenait à contenter le Tzar, friand de tous les détails qu'il pourrait recueillir sur la vie à Longwood.

Le gouverneur d'abord parut consentir (2), mais ce n'était qu'une feinte. Quand Balmain revint à la charge, Lowe lui répondit par un refus, dans sa manière étrange et décousue :

— La chose est impossible. J'y ai bien réfléchi, je n'ai pas d'ordre à cet égard. Écrivons une seconde fois à nos ministres... Bonaparte me traite comme un cochon. Il m'outrage, me calomnie. Il vous dirait des horreurs, des abominations. Je ne puis le souffrir. Cet homme est trop fin. Il a l'esprit encore inquiet. Il s'agite, ordonne, travaille, fait des projets comme aux Tuileries... Sa suite est mauvaise, terrible. Il n'y a que des intrigants. Vous devez m'aider, me défendre, épouser mes intérêts...

Balmain s'étonne : la sûreté du prisonnier de Longwood n'est pourtant pas en péril. « Il ne fait pas un mouvement qui ne soit aperçu (3), il ne dit pas un mot

(1) Le 29 juin 1817.

(2) « Ayant prévenu le gouverneur un mois d'avance, je le trouvai prêt à me seconder, je dirai plus, il m'y encourageait. » (Balmain à Nesselrode, 20 juillet 1817.)

(3) Balmain à Nesselrode, 21 juillet. Dans les notes qu'il adressa à Pétersbourg le 8 janvier suivant sur la *Remontrance* de Montholon, Balmain ira plus loin : « La conduite du gouverneur est arbitraire, inégale. On dépend ici de son caprice, des idées folles qui lui passent par la tête. Jusqu'à ce jour il n'a rien établi solidement, donné aucun ordre qu'il n'ait révoqué le lendemain et on ne sait encore ce qui est permis et défendu. »

Il blâmait ouvertement les moyens de surveillance employés vis-à-vis des Français : « Si j'étais chargé de la garde de Bonaparte,



qui ne soit entendu. Il sort rarement de sa maison et jamais de son enceinte. Il n'écrit à personne. Il est entouré de gardes, de canons, de fossés... »

Cependant le Russe cède. « Il eût fallu disputer, batailler longtemps, écrit-il, et j'ai préféré me désister de ma demande. »

Rencontrant de nouveau Gourgaud, si naïvement désireux de compagnie, il lui dit que le gouverneur opposant des difficultés, « il doit se soumettre à sa décision ».

— Comment ? fait Gourgaud. Pas même un petit bonjour à M<sup>me</sup> Bertrand ?

— Non, tant que Longwood et Plantation House seront en guerre, que la porte de Bonaparte sera fermée à sir Hudson, pas même un petit bonjour à M<sup>me</sup> Bertrand. Faites la paix avec lui. C'est un brave homme. Il n'est pas méchant. Il désire se rapprocher de vous. Vous seriez de ses dîners, de sa société. On ira chez vous de fois à autre et le temps vous paraîtra moins long.

— Ah monsieur, dit Gourgaud, découragé, il a pris de fausses directions au commencement ; le mal est sans remède.

Les autres commissaires décident de garder la même réserve. Metternich a enjoint à Stürmer de faire preuve de plus de déférence à l'égard du gouverneur. Le seul moyen de lui complaire est d'éviter Longwood (1).

Montchenu trouve un excellent prétexte ; il ne peut se rendre chez Bertrand (étape obligée pour qui veut être présenté à Napoléon), puisque le général a été

l'île entière hors le rivage de la mer serait son domaine. De jour je ne le soumettrais à aucune inspection directe. Je poserais tous mes postes de sentinelles sur les côtes. Sa promenade y gagnerait infiniment, car on ne verrait plus de soldats ni rien de ce qui peut attrister, humilier un prisonnier. Le soir, j'établirais à une portée de mousquet de Longwood un cordon de troupes et personne ne le passerait à mon insu. Toute autre mesure de sûreté dans l'intérieur de l'île est inutile et vexatoire. » (*Inédit. Bibl. Thiers, carton 19.*)

(1) Stürmer à Metternich, 26 juillet 1817. Avisé par Stürmer et Montchenu qu'ils n'insisteraient pas pour voir Napoléon, Lowe « en parut extrêmement satisfait et les en remercia à plusieurs reprises ».

condamné à mort en France pour haute trahison. Il veut d'autant plus ménager Lowe qu'il s'est enflammé pour sa femme. Dans son bel uniforme qui n'a jamais vu le feu, coiffé à l'oiseau, la face rougie par le vin des autres, l'ancien émigré la poursuit de ses soins. Amusée, elle ne le décourage pas. Le marquis réjouit la colonie entière par tout le saugrenu, le bouffon de sa personne, de son costume, de ses airs, de sa vie avare, gourmande et vaniteuse. Les officiers l'appellent : « Monsieur de Montez-chez-nous ». Nul ne l'estime (1). Son adjoint Gors, pour qui il s'est montré sordide, le déteste et, assez bassement, dénonce au ministre son incapacité (2).

Au reste, Montchenu joue près de Lowe un rôle perfide. De ses conseillers officieux il est sans doute le plus malveillant. Il dit ainsi à sir Hudson en septembre 1817 : « Je vous assure que si j'étais gouverneur, je ne laisserais pas arriver un seul étranger à Longwood, car tous ceux qui en sortent reviennent pénétrés du plus grand enthousiasme et le reportent en Europe, ce qui n'est pas, je crois, bien utile \* . » Et si Lowe songe à élargir les limites : « J'ai fortement représenté, écrit-il à Richelieu, que ses instructions et sa responsabilité ne lui permettaient pas d'accorder cette liberté \*\* . »



L'amiral Plampin, successeur de Malcolm (3), vint

(1) *Stürmer à Metternich*, 2 septembre 1816 : « Il a peu de moyens, peu d'instruction et manque absolument de tact... Naturellement bavard et indiscret, il heurte la gravité anglaise et n'inspire point de confiance. Une vanité sans bornes est le mobile de toutes ses actions. Il ne s'est pas fait aimer ici et les ridicules qu'il se donne tous les jours l'ont fait tomber dans une complète déconsidération. » *Balmain à Lieven*, 3 avril 1818 : « Un idiot, un homme nul, sans considération, qui n'est propre à rien, que le gouverneur lui-même accable de mépris, dont on se moque. »

(2) Assailli sans relâche par ses réclamations, ses suppliques, Richelieu porta le traitement de Montchenu à 60.000 francs (20 février 1817). Il ne s'en contenta pas, demanda toujours, mais n'obtint plus rien. Gors ne reçut aucune augmentation.

(3) Le contre-amiral Robert Plampin (1762-1834), arrivé sur le



à Longwood le 5 septembre et présenta à Napoléon de la part du gouverneur une brochure anonyme qui avait paru au début de l'année, et qui portait pour titre : *Manuscrit venu de Sainte-Hélène d'une manière inconnue* \*. L'Empereur lui-même paraissait y dissenter sur les principaux événements de sa vie. C'était un audacieux pastiche, dû à un Genevois, Lullin de Chateaufieux (1). Il était bourré d'erreurs, d'invéraisemblances, il méconnaissait souvent le caractère, la pensée, la carrière de Napoléon. Il lui faisait renier la Révolution. Mais dans l'ensemble régnait un certain ton de chef, une brièveté héroïque qui imposait la conviction. Le succès du *Manuscrit* avait été du premier jour immense, non seulement à Londres, mais à Paris. Talleyrand, Marmont, Fontanes, Molé ne doutaient pas qu'il ne fût de leur ancien maître. Le gouvernement de Louis XVIII le fit saisir, mais il ne put empêcher qu'on ne le copiât et répandît, dans un mystère qui en décuplait l'intérêt.

Quand il feuilleta la brochure remise par Plampin, Napoléon n'y vit qu'une imposture de plus. Il dit pourtant qu'il l'annoterait (2). Tout prétexte était bon à son activité sans emploi.

Pendant plusieurs jours à Longwood, on parla du *Manuscrit*, on en chercha l'auteur. Bertrand pensait qu'il avait été écrit par Benjamin Constant ou M<sup>me</sup> de Staël. M<sup>me</sup> de Montholon penchait pour Sieyès, Napoléon songeait à Roederer. Entre eux les exilés se jetaient des noms autour desquels flottait toute leur histoire

*Conqueror*, avait été présenté le 3 juillet 1817 par Malcolm à l'Empereur. Plampin était au siège de Toulon en 1793. Il arriva trop tard à Trafalgar. En 1814 il fut nommé contre-amiral. L'entrevue, d'ailleurs insignifiante, qu'il eut avec Napoléon le 5 septembre fut la dernière.

(1) Lullin de Chateaufieux, économiste et lettré, ami de M<sup>me</sup> de Staël, écrivit cette brochure par amusement et l'adressa, anonyme, à Murray. L'attribution du *Manuscrit* a longtemps été contestée. M. Ed. Chapuisat, ancien directeur du *Journal de Genève*, dans une aimable communication à l'auteur, a définitivement éclairci ce petit mystère.

(2) Gourgaud, II, 291. Il le fit en effet. Ces notes se trouvent dans le trente-deuxième volume de la *Correspondance*.

passée, l'air perdu de la France. Malgré les mois si longs, la peine et l'aigreur de leur vie, l'espoir de la retrouver les traversait encore. Le 25 septembre au soir, Bertrand accourt chez Gourgaud :

— Grandes nouvelles ! les catholiques d'Irlande sont émancipés ; on regarde cela comme un triomphe de notre parti. Les royalistes ont été massacrés à la Guadeloupe et à la Martinique. En France tout le monde veut ravoir Napoléon. Montholon a appris tout cela de Balcombe à qui le gouverneur a dit de venir demain l'apprendre à l'Empereur et ensuite d'aller dîner à Plantation.

Gourgaud doute. Mais Bertrand, taciturne à l'ordinaire, est si joyeux, paraît si sûr !

Le lendemain l'Empereur, de la salle de billard, inspecte la route où doit paraître le pourvoyeur.

— Vous savez les nouvelles ? dit-il à Gourgaud. Il faut qu'il y en ait de bien bonnes pour que le gouverneur nous envoie Balcombe. Le malheur de la Guadeloupe va peut-être amener un soulèvement à Paris. Peut-être Lowe a-t-il appris que Napoléon II est monté sur le trône...

Sans crainte de déplaire, Gourgaud répond :

— Pourquoi choisir un homme comme Balcombe ? Pour montrer cette prévenance, il faudrait que Lowe eût bien changé !

Balcombe tarde. Enfin vers deux heures il paraît. On le voit se diriger vers la maison de Bertrand. Il y reste longtemps. L'Empereur s'impatiente... A trois heures Bertrand entre. Il n'a pas couru cette fois. Balcombe n'a apporté qu'un vieux journal où l'on parle de légers désordres à la Martinique.

Napoléon change de visage. Il veut voir Balcombe. Quand il l'a reçu et congédié, Gourgaud le retrouve frissonnant de colère (1).

(1) Gourgaud, II, 327-328. « Bertrand m'a raconté plus tard que



— On ne plaisante pas avec ceux qu'on assassine ! Il est infâme de faire circuler de pareils bruits. (Il met sa jambe sur la table). J'ai enjoint à Balcombe d'informer Lowe que je suis atteint du scorbut et que mes jambes enflent.

Dans sa lutte tenace, à la corse, contre le gouverneur, se servait-il là d'une supercherie (1), et voulait-il par la menace de la maladie obliger Lowe à se rendre ? Peut-être aggravait-il certains symptômes. Mais sans être profondément atteinte encore, la santé de Napoléon dans la seconde moitié de 1817 s'altérait déjà. L'année précédente il avait éprouvé de nombreuses, quoique légères indispositions, dues le plus souvent aux brouillards et au vent. Pour cet homme du Midi, ami d'une température sèche, pareille atmosphère était détestable. Pendant les mois d'hiver, de mai à septembre, les vêtements, les cuirs, le bois, les moindres objets se couvraient de moisissures ; en quelques jours les armes se rouillaient (2). On était obligé de passer un instant au four les cartes à jouer pour pouvoir s'en servir. Cette humidité avait provoqué chez l'Empereur divers maux : rhumes, névralgies, fièvres, maux de gorge, fluxions, coliques. A la vérité, durant son règne, il avait eu souvent de ces inconvénients. Lui-même n'y attachait pas d'importance. Après quelques jours de diète, où il ne prenait que de l'eau de poulet, sa panacée, et se tenait au chaud sans s'habiller, il était guéri.

Vers la fin de mars, ses jambes enflèrent. Ce symp-

jamais il n'avait vu l'Empereur aussi en colère qu'aujourd'hui. Balcombe en était décomposé. » Pour se calmer, l'Empereur, à son dîner, « but bouteille ». C'était un de ses remèdes. Il ne paraît en avoir usé à Sainte-Hélène que deux ou trois fois.

(1) C'est la thèse soutenue, après Forsyth, par MM. Seaton et Norwood Young.

(2) « Chaque soir, dit-il à O'Meara, quand je quitte ma petite salle où il y a du feu, que j'entre dans ma chambre à coucher, j'éprouve une sensation comme si j'entrais dans une cave. » (O'Meara, II, 220.) L'auteur, qui a vécu deux mois dans la maison de l'Empereur, en a fait l'expérience : les jours de brume ou de pluie, tout à Longwood s'enveloppe de buée.

tôte non plus n'était pas nouveau ; il l'avait éprouvé à Moscou \*. Mais en septembre, l'affection s'aggrava. Le 27 O'Meara en avertit Lowe, ajoutant que les gencives de l'Empereur étaient molles et saignaient aisément. Il avait perdu presque tout appétit.

Flanqué de Reade et Gorrequer, Lowe monta le lendemain à Longwood. Il proposa encore de faire venir le docteur Baxter en consultation. Bertrand répondit que la santé de l'Empereur n'était devenue mauvaise que par le défaut d'exercice, né des restrictions. La tente dressée dans le jardin n'ayant pas résisté à la pluie et au soleil, Lowe proposa de faire élever un pavillon de bois où Napoléon pourrait se promener à l'abri de l'air (1). Bertrand répondit deux jours après : il refusait comme dérisoire la baraque offerte par le gouverneur et demandait la levée des restrictions. « La question est dans ces deux mots : Voulez-vous ou non tuer l'Empereur ? Si vous persistez dans votre conduite, vous aurez vous-même prononcé l'affirmative, et malheureusement le but sera probablement atteint après quelques mois d'agonie (2). »

Napoléon veut effrayer Lowe et par là obtenir un changement de résidence, qui sait ? peut-être revenir en Europe, être interné à Malte (3). Qu'il souffre pourtant est certain. Mais l'exagération est probable (4).

(1) *Minute Gorrequer.* (L. P., 20.120.)

(2) 30 septembre 1817. (L. P., 20.120.)

(3) « Dans quelques jours l'Empereur demandera une consultation qui nous fera peut-être partir d'ici, si les médecins sont de bonne foi. » (Gourgaud, II, 344.)

(4) La lecture attentive du *Journal* de Gourgaud pour cette période le fait penser. Napoléon, souffrant à partir du 27 septembre, ne s'habille pas, se plaint du foie et de l'enflure de ses jambes. Il mange peu. Mais le 2 octobre « il dine bien » et les jours d'après reprend à peu près sa vie habituelle. Le 7, il paraît rétabli. Montholon — fait curieux — ne parle pas à cette date de la maladie de l'Empereur. Il se borne à écrire le 12 octobre : « L'Empereur a eu aujourd'hui des palpitations très fortes. » Et le 13 : « il prétend s'être enrhumé, refuse de diner et demande une soupe aux lentilles. » C'est le 15 octobre seulement qu'il écrit : « Il se plaint



O'Meara, le 1<sup>er</sup> octobre, dans un bulletin adressé au gouverneur, prononçait le mot redouté d'*hépatite chronique* (1).

Cette hépatite, O'Meara n'osait l'attribuer ouvertement au climat. Mais il entendait bien qu'elle lui était imputable. Et Lowe ne doutait pas de son intention. Qu'était donc ce climat de Sainte-Hélène ? Meurtrier comme beaucoup l'ont prétendu ? En internant Napoléon sur ce rocher, les Britanniques avaient-ils espéré l'y faire mourir ? C'est là pur enfantillage. Jamais les Anglais, même Bathurst, n'eurent pareille idée. Le climat de Saint-Hélène n'a pas changé. Aujourd'hui comme il y a cent ans, c'est celui d'un navire à l'ancre, souffleté sans trêve par la mer et par l'alizé. Point malsain à présent, il ne l'était pas davantage en 1815 (2). Cependant la mortalité était très élevée (3). Comment expliquer une

beaucoup de l'enflure des jambes et du mal au foie. » Même indication dans Marchand. (Bibl. Thiers, carton 21).

(1) « Ce matin, le général Bonaparte s'est plaint d'une douleur sourde dans la région de l'hypocondre droit et d'une sensation analogue dans l'épaule droite. Aucune d'elles n'étant très vive, si cette douleur continue ou s'accroît, il y aura tout lieu de croire à une crise d'hépatite chronique. » (1<sup>er</sup> octobre 1817, *L. P.*, 20.120. *Inédit.*) Le 5 octobre, autre bulletin, celui-là formel : « Une enflure sur le côté droit est évidente à la vue et au toucher, mais je ne suis pas encore en mesure de déterminer si elle procède d'un gonflement du foie, ou si elle lui est extérieure... Il est bien probable qu'il s'agit d'hépatite chronique (*L. P.*, 20.120.)

(2) On a prétendu que le climat avait été amélioré par le boisement de l'île, dû pour une grande part à sir Hudson Lowe. Les pins et les peupliers plantés par le géôlier ont presque tous cédé la place aux cultures de *flax*, sorte d'aloès dont la fibre sert à tresser des cordages recherchés par la construction maritime. Sainte-Hélène se retrouve donc aujourd'hui dans les conditions mêmes que connut l'Empereur. Tout le changement vient d'une adduction d'eau meilleure (entreprise également par Lowe). La dysenterie d'autre part a disparu. L'air, trop chargé de vapeurs, peut déprimer à la longue. Mais on vit vieux à Sainte-Hélène. C'est même aujourd'hui l'endroit du monde où, relativement, l'on trouve le plus de centenaires.

(3) Les chiffres de décès relevés par l'auteur pour la période 1815-1821 dans les archives de Jamestown n'admettent à cet égard aucune discussion. Parmi les troupes stationnées à Sainte-Hélène, les décès atteignaient 40 pour 1.000, chiffre très supérieur à ceux de tous les

telle contradiction ? Tout simplement — et il est extraordinaire qu'on ne s'en soit pas avisé plus tôt — par le défaut d'hygiène de l'époque. A Sainte-Hélène il était meurtrier. L'eau mauvaise, rare, menée des sources du pic de Diane par des rigoles mal couvertes, était souillée par les bestiaux. Des marécages emplissaient le fond des vallées où les moustiques pullulaient, propageant diverses formes de paludisme (1). Enfin les noirs tirés d'Afrique avaient apporté la dysenterie. De nombreux soldats anglais établis sous la tente en mouraient (2). Presque tous les compagnons de l'Empereur, à des époques variables, en furent atteints. Lui-même, au début, en souffrit quelques jours.

Consécutives ou non à la fièvre, nées d'une alimentation médiocre et trop carnée ou de la moiteur de l'air, les maladies du foie étaient fréquentes alors à Sainte-Hélène. En décembre 1816, Montchenu écrivait au duc de Richelieu : « L'engorgement du foie est la maladie la plus commune. Le comte de Balmain en est déjà atteint, mais il a été pris à temps (3). » Et Stürmer à Metternich, le 10 janvier 1817 : « Quantité d'Anglais souffrent

pays tempérés. Il est vrai que les soldats, nourris surtout de viande salée et buvant trop d'alcool, se trouvaient en faible état de résistance.

(1) Des savants anglais, entre autres le professeur Keith et sir William Leishman, ont émis l'opinion que Napoléon avait souffert d'une sorte de fièvre de Malte ou « undulent fever » qui aurait eu pour conséquence une inflammation du foie. Cette hypothèse mérite un sérieux examen. Les chèvres, grandes propagatrices de la fièvre de Malte, infestaient tous les escarpements de l'île, aux années de la Captivité. La fièvre a longtemps été une des causes les plus fréquentes de mortalité à Sainte-Hélène. (J.-C. Mellis, *Saint-Helena*, 308.)

(2) Dans son rapport du 10 septembre 1816, Balmain indiquait que l'état sanitaire était mauvais. Les fièvres inflammatoires sévissaient. « Le 66<sup>e</sup> d'infanterie a perdu le quart de son effectif. »

Le 16 août 1817, Gourgaud notait : « L'ennui règne à Longwood comme au camp, où depuis sept jours il est mort quatre soldats de la dysenterie. » Il y eut aussi à Deadwood une épidémie de typhus.

(3) Balmain ne semble avoir eu qu'une indisposition légère. Montchenu exagère toujours les désagréments ou les périls de son emploi afin d'obtenir des compensations pécuniaires. On doit tenir compte de cet état d'esprit.



d'obstruction du foie et de maladies inflammatoires... Il n'y a pas de jour où il n'y ait un enterrement. »

Plus qu'un autre Napoléon était enclin aux affections hépatiques. Son teint d'or durant la campagne de France et les Cent Jours, aussi bien que son empâtement depuis 1810 montrent qu'il souffrait déjà de troubles fonctionnels du foie. Comme sa mère qui, avant la Révolution — et elle n'était point riche — avait fait le voyage de Vichy. Comme tous ses frères et sœurs qui à des moments divers de leur vie se sont révélés des hépatiques. Sa réclusion presque constante dans de petites chambres surchauffées (1), ses bains terribles de deux, trois heures, en une eau brûlante où les autres ne pouvaient laisser la main, ses repas irréguliers et rapides, où les éléments végétaux entraient pour une trop faible part, ne pouvaient qu'aggraver ces dispositions. Sa constipation était devenue opiniâtre. Il avait beaucoup grossi. Dans sa face exsangue, ses yeux enfoncés brillaient. Le Dr Baxter, qui avait plusieurs fois causé à titre privé avec Napoléon, écrivait à Lowe le 28 septembre « que du premier jour qu'il avait vu le général Buonaparte, il avait pensé qu'il souffrirait bientôt d'hydropisie, en raison de son visible relâchement musculaire et aussi de la vie trop sédentaire qu'il menait... L'enflure des chevilles, ajoutait-il, marque le début de l'hydropisie et indique l'affaiblissement général du système (2) ».

Le gouverneur, perplexe, se décide à revenir sur les restrictions. Si Napoléon consentait à monter à cheval et à reprendre ses promenades de jadis, il ne serait pas long à se rétablir, affirment O'Meara et Baxter. Il permet donc l'accès de la nouvelle route par Woody Ridge, revenant

(1) « Le manque d'aération et la chaleur de ses appartements sont tels que M. O'Meara il y a quelques jours fut obligé de sortir précipitamment pour éviter de s'évanouir. » (*Baxter à Lowe*, 6 janvier 1818, *L. P.*, 20.121.) Une fois déjà O'Meara s'était trouvé mal. Napoléon l'avait relevé lui-même et inondé d'eau de Cologne pour le faire revenir à lui.

(2) *L. P.*, 20.156.

ainsi à peu près aux anciennes limites (1). Il fait des concessions quant aux sentinelles, qui jusqu'à neuf heures du soir ne dépasseront pas l'enceinte du jardin ; quant aux visites, une liste devant être dressée des personnes autorisées à se rendre à Longwood du consentement de Napoléon ; quant à la correspondance avec les habitants de l'île, que devra faciliter l'officier d'ordonnance \*. De plus, il renonce à imposer dans ses rapports avec Longwood le nom de « *Général Buonaparte* ». Il emploiera désormais celui de « *Napoléon Bonaparte* » (2). Enfin, il offre, pour la saison d'été, de louer à l'usage de l'Empereur la maison de miss Mason, située sur un coteau riant et ombragé, dans un doux paysage abrité du vent.

Ainsi Lowe s'exécute, et sur presque tous les points. Mais il le fait sans grâce et, selon sa coutume, en ergotant. Ses concessions irritent Napoléon plus qu'elles ne l'apaisent. Il commande à Bertrand de répondre que s'il ne supprime pas entièrement les restrictions d'octobre 1816, il ne sortira pas davantage de Longwood : « Ma santé souffre surtout des insultes qu'il me faut endurer à tout moment de l'homme pervers qui commande

(1) Ce n'est pas à Lowe qu'en revient le mérite. Bathurst depuis le 7 février l'avait suggéré : « S'il paraît que la permission de parcourir toute la première enceinte, d'une circonférence de douze milles, sans être accompagné par un officier, puisse le réconcilier à un plus fréquent usage de l'exercice en plein air, il serait peut-être à vous conseiller de voir si, l'état de sa santé rendant réellement cette indulgence nécessaire, vous ne pouvez prendre des arrangements qui vous permettent de consulter ses sentiments sur ce point... On doit raisonnablement quelques concessions aux caprices que la mauvaise santé, le chagrin, le désappointement peuvent exciter même dans des esprits mieux disciplinés et d'une plus heureuse disposition. » On remarquera le ton condescendant du noble lord. Mais il proposait un adoucissement. Lowe a attendu six mois pour en tenir compte. Là comme en plusieurs autres occasions, il a été plus dur que ses instructions ne l'y obligeaient. (L. P., 20.118).

(2) Lowe à Bertrand, 6 octobre 1817. « J'accéderai avec grand plaisir, monsieur, à votre suggestion de ne plus me servir du nom de *Général Buonaparte* et d'adopter celui de *Napoléon Bonaparte*. J'ai eu l'habitude d'employer le premier, dans l'idée qu'il était le plus respectueux des deux et par conséquent celui qui devait le moins créer d'offense. »



sur ce pays \*. » Il ne veut pas de demi-mesures. Il exige que Lowe désavoue complètement ses ordres de l'an passé. Tout doit être rétabli comme du temps de Cockburn, notamment la libre communication avec les habitants.

— Comment ! s'écrie-t-il, si Gourgaud veut une négresse, il faut qu'il la demande au gouverneur ! Quelle absurdité \*\* !

Sur l'offre du cottage de miss Mason, aucune réponse n'est donnée (1).

Cependant O'Meara soumettait l'Empereur à une médication assez étrange : bains chauds d'eau de mer, purgatifs, mercure, frictions. Napoléon était mauvais malade. Gâté par Corvisart, ne croyant ni à la médecine ni aux médecins, il se montrait capricieux, rétif, exigeant. Les remèdes dont il ne connaissait pas la saveur, il les rejetait. Il y avait toujours en lui comme une arrière-peur du poison.

Il exigea qu'O'Meara ne communiquât plus au gouverneur de bulletins de sa santé qui ne lui eussent été soumis d'abord à lui-même, et que dans ces bulletins

(1) Pendant les mois d'octobre et novembre 1817 s'ensuivit un échange de lettres entre Bertrand et Lowe d'une croissante animosité. Le 23 novembre Napoléon écrivit sur le dos d'une lettre de Lowe cette apostille que Bertrand s'empessa de communiquer au gouverneur. Elle donne le ton de la discussion. « Cette lettre, celles du 26 juillet et 26 octobre dernier sont pleines de mensonges, je me suis renfermé dans mon appartement depuis dix-huit mois, pour me mettre à l'abri des outrages de cet officier. Aujourd'hui ma santé est affaiblie, elle ne me permet plus de lire de si dégoûtants écrits. Ne m'en remettez plus.

« Soit que cet officier se croie autorisé par des instructions verbales et secrètes de son ministre comme il l'a fait entendre, soit qu'il agisse de son propre mouvement, ce qu'on pourrait arguer du soin qu'il prend à se déguiser, je ne puis le traiter que comme mon assassin.

« Si on eût envoyé dans ce pays un homme d'honneur, j'aurais éprouvé quelques tourments de moins sans doute, mais on se fût épargné bien des reproches de l'Europe et de l'Histoire que le fatras d'écrits de cet homme astucieux ne saurait tromper. — Napoléon. » (L. P., 20 120. Le texte donné par Forsyth (II, 228) est fautif en plusieurs points.)

il fût qualifié d'Empereur. Si O'Meara s'y refusait, il ne le recevrait plus. Il ne pouvait, dit-il, se faire à l'idée d'être offensé par son médecin :

— J'ai perdu le trône pour un point d'honneur, je perdrai plutôt cent fois la vie que de me dégrader en consentant à être nommé d'après la fantaisie de mes oppresseurs \*.

Lowe trouva un biais : O'Meara ne lui transmettrait plus de bulletins écrits, mais il conférerait à intervalles rapprochés avec Baxter, qui suivrait ainsi la maladie et rédigerait chaque fois une consultation pour le gouverneur. La responsabilité de Lowe serait donc sauvegardée. Car il se défiait d'O'Meara et ne donnait guère plus de crédit à sa science médicale qu'à sa fidélité.

Depuis longtemps il savait (1) qu'il renseignait en Angleterre, par l'entremise de Finlaison, des person-nages officiels. Il dut fermer les yeux, l'Empereur ne voulant admettre près de lui aucun autre médecin. O'Meara lui fournissait d'ailleurs sur la vie intérieure de Longwood, l'état physique, l'humeur de Napoléon, des notes précieuses.

Pourtant, à plusieurs reprises, il lui avait adressé des reproches. O'Meara les reçut mal et par deux fois offrit sa démission. L'antipathie croissante qu'il éprouvait maintenant pour le gouverneur le faisait glisser à l'entente avec les Français. Trouvait-il aussi que son intérêt, — car il aimait l'argent, — serait plutôt de servir désormais le captif ? Il avait refusé de lui un supplément de solde. Mais aux derniers jours de septembre 1817 il accepta une somme substantielle, qui l'aida à passer du côté des Français (2).

(1) Depuis octobre 1816. Furieux qu'un subalterne informât le ministre de tous ses actes et les appréciait à son gré, il avait enjoint à O'Meara de cesser ce manège. L'Irlandais continua. Quand Lowe excédé se plaindra à Bathurst, celui-ci sera d'avis de patienter, le premier lord de l'Amirauté, Melville, lui communiquant les lettres d'O'Meara. (*Goulburn à Lowe*, 23 janvier 1818. *L. P.*, 20.121.)

(2) Le 26, Napoléon dit : « Les Anglais peuvent tous s'acheter.



Les choses traînèrent ainsi quelques semaines. Napoléon n'allait mieux ni plus mal. Il sortait de nouveau dans le jardin. Ses jambes étaient moins lourdes. Mais il éprouvait des palpitations. O'Meara rendait compte à Baxter des alternatives de son état. Lowe en instruisait à son tour les commissaires.

Le 25 novembre, la manie policière de Lowe fit éclater une scène entre lui et O'Meara (1). Le gouverneur lui rappela qu'il devait l'informer des conversations qu'il avait avec Napoléon. L'Irlandais prit feu, peut-être à dessein, et lui déclara qu'il ne jouerait pas le rôle d'un *mouton*. Il oubliait que depuis deux ans il n'avait point fait autre chose. Lowe lui commanda de sortir. Le 18 décembre, nouvel orage. O'Meara devant Gorrequer avoue qu'il a pris vis-à-vis de Napoléon l'engagement de ne rien révéler de leurs entretiens, sauf dans le cas où il serait question d'évasion. Lowe l'accable d'injures, le traite d'homme sans honneur et de nouveau le chasse. S'il ne l'embarque pas aussitôt pour l'Angleterre, c'est qu'il n'ose de son chef priver son prisonnier du seul secours médical qu'il acceptait. Mais il informe lord Bathurst, afin qu'il le délivre au plus tôt d'un ennemi sans scrupule et qu'il sent mortel...

J'aurais bien fait d'acheter Poppleton ; il m'eût laissé promener à cheval. Croyez-vous qu'O'Meara soit de cœur avec nous ? Il espère recevoir une belle récompense. Il estime sa place 3.000 livres sterling. » (Gourgaud. II, 331.) Le 4 octobre : « Le docteur n'est si bien pour moi que depuis que je lui donne mon argent. Ah, j'en suis bien sûr, de celui-là ! » (Ibid., II, 346.)

(1) Lowe en était arrivé aux soupçons les plus absurdes. O'Meara, ayant demandé au tapissier Darling un pot de chambre pour M<sup>me</sup> Bertrand, il s'inquiète : « N'y a-t-il pas là un piège, une intrigue ? » (Gourgaud, 13 déc. 1817. *Inédit.*)

## RÉFÉRENCES

### AUX SOURCES IMPRIMÉES

---

Pages.

- 18 Gourgaud, *Campagne de 1815*, 108. H. Houssaye, *Waterloo*, 423.
- 19 Fleury de Chaboulon, II, 195.
- 20 G. Lenôtre, *Napoléon*, 231.
- 21 Caulaincourt, *Mémoires* publiés par J. Hanoteau, I, 196. Villemain, *Souvenirs contemporains*, II, 257.
- 22 *Souvenirs manuscrits* de Davoust (H. Houssaye, 1815, 15).
- 23 \* Pasquier, *Mémoires*, III, 195.  
 \*\* *Mémoires* de Rovigo, VIII, 142, 143. Thibaudeau, X, 394. Boulay de la Meurthe, 280. Pontécoulant, III, 378.  
 \*\*\* Fleury de Chaboulon, II, 211.
- 24 Fleury de Chaboulon, II, 214. Villemain, II, 267.
- 26 *Mémoires* de Lucien, III, 347. Villemain, II, 279.
- 27 Benjamin Constant, *Mémoires sur les Cent jours*, 137 et s.
- 28 \* Rovigo, *Mémoires*, VII, 144.  
 \*\* *Mémoires de la reine Hortense*, III, 19, 20.
- 29 \* *Moniteur*, 22 juin 1815.  
 \*\* L. Madelin (J. Fouché, II, *la veille et le lendemain de Waterloo*).
- 30 \* *Moniteur*, 23 juin. F. de Chaboulon, II, 228. Thibaudeau, X, 403, 404.  
 \*\* Fl. de Chaboulon, II, 227.
- 31 Lucien Bonaparte, *La vérité sur les Cent jours*, 108, 109.
- 33 *Bulletin de Réal*, 24 juin. Archives nationales AF, IV, 1934.
- 34 \* *Bulletin de Paris*, 274.  
 \*\* *Mémoires manuscrits* de Davoust. H. Houssaye, 1815, 102.
- 35 \* *Mémoires sur Carnot*, II, 528, 529.



# 312 RÉFÉRENCES AUX SOURCES IMPRIMÉES

- \*\* Montholon, *Récits de la Captivité de l'Empereur Napoléon*, I, 124.
- 36 *Mémoires de la reine Hortense*, III, 27.
- 37 \* Laffitte, *Mémoires*, 78.
- \*\* Beker, *Relation de ma mission près de Napoléon*, 21.
- 38 \* Rovigo, *Mémoires*, VIII, 172 et s.
- \*\* *Mémoires de la reine Hortense*, III, 27.
- \*\*\* Lettres de Bignon à Wellington, 25 juin 1814. Archives des Affaires étrangères, 1802.
- 39 \* Fouché à Decrès, 27 juin, Archives de la Marine, BB 3, 426.
- \*\* F. de Chaboulon, II, 278.
- 41 F. de Chaboulon, II, 273. Villemain, II, 425.
- 42 Jean Bourguignon, *Les Adieux de Malmaison*, 32.
- 43 *Mémoires de la reine Hortense*, II, 43.
- 45 \* Thibaudeau, X, 443.
- \*\* Lettre de la Commission à Decrès, 28 juin (Archives de la Marine, BB 3, 426).
- \*\*\* Decrès à la Chambre des Pairs (*Moniteur*, 30 juin).
- 46 \* Beker, 53, 55. Montholon, I, 48. Gourgaud, II, 559. Villemain, II, 420.
- \*\* *Mémoires de la reine Hortense*, III, 35.
- 48 Larrey, *Madame Mère*, II, 118.
- 49 Rapport de Réal, 29 juin (Archives nationales, AF IV, 934).
- 55 Beker, *Relation*, 86, 87.
- 57 \* *La commission du gouvernement et le général Beker*, Paris, 4 juillet 1815.
- \*\* Silvestre, *La Malmaison, Rochefort, Sainte-Hélène*, 107.
- 59 *Arrêté du gouvernement provisoire*, joint aux dépêches de Decrès. Paris, 6 juillet 1815.
- 60 Dépêche du contre-amiral sir Henry Hotham, datée du *Superb*, en baie de Quiberon, 7 juillet 1815 (*Relation de Maitland*, 18).
- 61 Rovigo, VIII, 221. Las Cases, I, 41. Maitland, 32.
- 62 Maitland, 36. Rovigo, VIII, 229.
- 63 Montholon, I, 78. Beker, 108.
- 67 Gourgaud, I, 36.
- 68 \* Gourgaud, I, 37.
- \*\* *Papiers Marchand*. Bibl. Thiers, Fonds Masson, C, 22. Beker, 117.
- 69 *Souvenirs*, de sir Neil Campbell, 150.
- 70 \* Maitland, *Relation*, 45. Las Cases, I, 44, 45.
- \*\* Montholon, I, 86. M<sup>me</sup> de Montholon, *Souvenirs*, 42. Rovigo, VIII, 236.
- 72 \* Rovigo, VIII, 231.

- \*\* Maitland au secrétaire de l'Amirauté. Rade des  
 Basques, 14 juillet 1815. *Relation*, 59.  
 73 *Relation* de Maitland, 65. Las Cases, I, 49.  
 75 Silvestre. *La Malmaison, Rochefort, Sainte-Hélène*, 151.  
 M<sup>me</sup> de Montholon, *Souvenirs*, 46.  
 76 Silvestre, *La Malmaison, Rochefort, Sainte-Hélène*, 154.  
 78 \* G. Home, 167, Las Cases, I, 53.  
 \*\* Montholon, I, 92.  
 81 Las Cases, I, 19.  
 82 *Souvenirs* de M<sup>me</sup> de Montholon, 52.  
 83 Montholon, I, 222.  
 89 Home, 173. Maitland, 116.  
 91 \* Montholon, I, 104.  
 \*\* Maitland, 134.  
 92 *Souvenirs* de M<sup>me</sup> de Montholon, 59.  
 94 *Lettres de Castlereagh*, 3<sup>e</sup> série, II, 444.  
 96 *Relation* de Maitland, 157.  
 99 Las Cases, I, 83, 84.  
 103 Las Cases, I, 88.  
 105 Las Cases, I, 97.  
 106 Las Cases, I, 100.  
 107 M<sup>me</sup> de Montholon, *Souvenirs*, 73.  
 108 Las Cases, I, 102.  
 114 Las Cases, I, 127.  
 116 \* Warden, 17.  
 \*\* Warden, 75.  
 118 Montholon, I, 132. Cockburn, 47, 48.  
 121 Cockburn, 60, 62 et Las Cases, I, 250 et s.  
 122 \* Gourgaud, I, 59.  
 \*\* Aly, 141. Cockburn, 78. Warden, 72. Gourgaud, I, 61.  
 124 \* Las Cases, I, 238.  
 \*\* Las Cases, I, 290.  
 126 \* M<sup>me</sup> de Montholon, 90. Warden, 79.  
 \*\* Gourgaud, I, 66.  
 134 Aly, 145.  
 135 Aly, 146. Las Cases, I, 305.  
 136 M<sup>me</sup> de Montholon, 96. Aly, 146.  
 138 \* Las Cases, I, 311.  
 \*\* Mrs Abell, 31.  
 139 Mrs Abell, 35.  
 141 Las Cases, I, 323.  
 142 Las Cases, I, 463. Mrs Abell, 57.  
 146 Archives de Jamestown, 1815.  
 147 \* Gourgaud, I, 81. Montholon, I, 173.  
 \*\* Gourgaud, I, 81.  
 \*\*\* Cockburn à Bertrand, 6 novembre 1815.



# 314 RÉFÉRENCES AUX SOURCES IMPRIMÉES

- 151 Gourgaud, I, 98.
- 152 \* Mrs Abell, 91.  
\*\* Gourgaud, I, 101.
- 153 Las Cases, II, 40.
- 166 Gourgaud, I, 115.
- 168 *Stürmer à Metternich*, 10 janvier 1817.
- 169 M<sup>me</sup> de Montholon, 139.
- 172 *Cornhill Magazine*, janvier 1901.
- 175 Las Cases, II, 118. Gourgaud, I, 112.
- 177 Gourgaud, I, 118.
- 181 \* Gourgaud, I, 141.  
\*\* Montholon, I, 227.  
\*\*\* Las Cases, II, 43.  
\*\*\*\* Las Cases, II, 265.
- 182 \* Montholon, I, 225.  
\*\* Las Cases, II, 285. (11 février 1816).
- 183 \* *Las Cases à Lowe*, 19 décembre 1816.  
\*\* Montholon, I, 240.
- 184 Pour toute cette scène, Las Cases, III, 60 et s. Gourgaud, I, 159. *O'Meara à Finlaison*, 22 avril. *Lowe à Bathurst*, 21 avril. *Lowe Papers*, 20.115.
- 185 Las Cases, III, 70.
- 186 *O'Meara à Finlaison*, 22 avril 1816.
- 187 Lord Rosebery, 66.
- 191 Gourgaud, I, 164.
- 193 Las Cases, III, 106.
- 195 \* *Lowe à Bathurst. Lowe Papers*, 20.115.  
\*\* Las Cases, III, 146.
- 196 Aly, 169.
- 203 \* Montholon, I, 289.  
\*\* Gourgaud, I, 186. *Lowe Papers*, 20.115.
- 206 O'Meara, I, 62
- 207 Gourgaud, I, 207, 208.
- 210 \* *Nesselrode à Balmain*. Paris 18-30 septembre 1815.  
\*\* *Stürmer à Metternich*. 2 septembre 1816.
- 212 O'Meara, I, 63.
- 213 *Journal de lady Malcolm*, 23.
- 214 25 juillet. *Journal de lady Malcolm*, 41. *Stürmer à Metternich*, 2 septembre 1816.
- 215 *Stürmer à Metternich*, 2 septembre 1816. 10 janvier 1817.
- 216 *Balmain à Nesselrode*, 29 juin 1816.
- 220 O'Meara, I, 82.
- 223 Gourgaud, I, 235.
- 224 *Lowe à Montholon*, 17 août 1816.
- 234 \* Gourgaud, I, 522.  
\*\* Gourgaud, II, 25.

- 235 2 septembre 1817.  
 237 Gourgaud, II, 174.  
 239 *Sir H. Bunbury à Lowe*, 4 mai 1816. *Lord Bathurst à Lowe*, 25 juillet 1816. *Sir Ch. Stuart, ambassadeur d'Angleterre à Paris*, à *lord Castlereagh*, 8 juillet 1816. Transmis en copie à Lowe (*Lowe Papers*, 20.116).  
 242 *O'Meara à Finlaison*, 10 octobre 1816. *Lowe Papers*, 20.216.  
 243 Gourgaud, I, 247 et s.  
 244 Gourgaud, I, 250 et s. *Montholon*, I, 420.  
 252 \* *O'Meara*, I, 286.  
 \*\* *Bathurst à Lowe*, 22 novembre 1816. *L. P.*, 20.118.  
 256 *Las Cases*, VII, 345.  
 258 \* *Gourgaud*, I, 277.  
 \*\* *O'Meara à Finlaison*, 29 décembre 1816. *Lowe Papers*, 20.216. *Gourgaud*, I, 278.  
 259 *O'Meara à Finlaison*, 29 décembre 1816. *Gourgaud*, I, 279.  
 260 *O'Meara*, I, 222.  
 266 *O'Meara à Lowe*, 7 décembre. *Lowe Papers*, 20.117.  
 267 *O'Meara*, I, 216.  
 268 \* *Gourgaud*, I, 284.  
 \*\* *Gourgaud*, I, 314.  
 269 *Gourgaud*, I, 313, 316.  
 270 *O'Meara à Lowe*, 21 décembre. *Lowe Papers*, 20.117.  
 271 \* *O'Meara*, I, 267. *Gourgaud*, I, 333.  
 \*\* *Gourgaud*, I, 342.  
 278 *Lowe à Bathurst*, 23 janvier. *Lowe Papers*, 20.118.  
 284 \* *Gourgaud*, II, 7.  
 \*\* *Discours de lord Holland à la Chambre des lords*, 18 mars 1817.  
 288 \* *O'Meara à Finlaison*, 18 août. *Lowe Papers*, 20.146.  
 Déposition du capitaine John Lamb devant sir H. Lowe, 24 juillet 1817. *Lowe Papers*, 20.119.  
 \*\* *Gourgaud*, II, 127.  
 291 *Journal de lady Malcolm*, 148, 164.  
 294 *Gourgaud*, II, 204.  
 296 *Stürmer à Metternich*, 4 juillet 1817.  
 298 \* *Montchenu à Richelieu*, 2 septembre 1817.  
 \*\* *Montchenu à Richelieu*, 8 janvier 1818.  
 299 *A Londres, chez Murray (en français)*. Et le 12 avril 1817, à Bruxelles, chez P. J. De Mat.  
 302 *Gourgaud*, II, 344.  
 306 *Lowe Papers*, 20.120. *Gourgaud*, II, 350.  
 307 \* *Bertrand à Lowe*, 8 octobre 1817.  
 \*\* *Gourgaud*, II, 350. *Montholon*, II, 211.  
 308 *O'Meara*, II, 306.

VERIFICAT  
2017

VERIFICAT  
2007

BIBLIOTECA  
Centrală Universitară

VERIFICAT  
1987



# TABLE DES MATIÈRES

---

AVANT-PROPOS .....	VII
--------------------	-----

## PREMIÈRE PARTIE

### DE WATERLOO A SAINTE-HÉLÈNE

I. — L'Abdication .....	17
II. — Derniers jours de France.....	51
III. — « A bord du <i>Belléophon</i> , à la mer ».....	80
IV. — Le <i>Northumberland</i> .....	108

## DEUXIÈME PARTIE

### LA « PETITE ISLE »

I. — Aux <i>Briars</i> .....	129
II. — Longwood .....	154
III. — Sir Hudson Lowe.....	183

## TROISIÈME PARTIE

### LA LUTTE

I. — Les restrictions.....	231
II. — L'« enlèvement » de Las Cases.....	256
III. — Lowe <i>regnante</i> .....	276
RÉFÉRENCES AUX SOURCES IMPRIMÉES.....	311